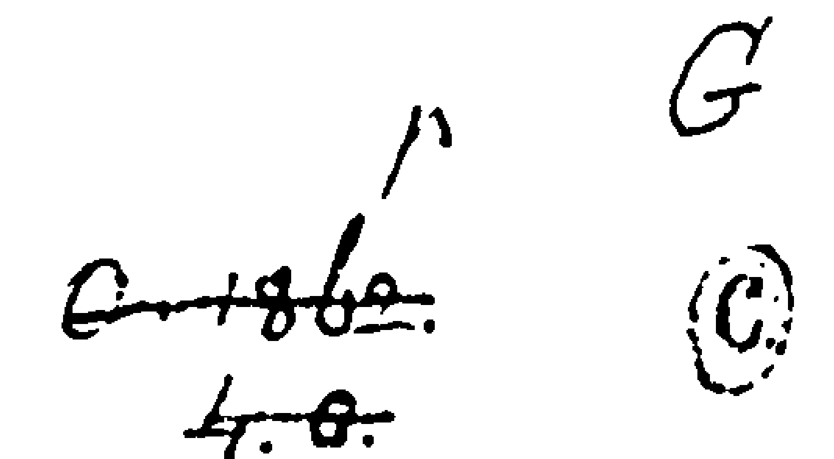
Le voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde / [par M. l'abbé de Laporte, M. l'abbé de [...]




G
C.

LE VOYAGEUR FRANÇOIS, OU LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE;

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME VII.

Prix 3 liv. relié.

A PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LE VOYAGEUR *FRANÇOIS.*



LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE LXXVII.

La Siberie.

EN quittant la rive orientale de la mer Caspienne, mon dessein étoit, Madame, d'entreprendre le voyage de Sibérie. Déja je m'étois avancé vers le nord, à la hauteur de Casan; mais me trouvant indisposé, je me rendis dans cette ville, où j'essuyai une maladie qui me fit changer de résolution. Mon médecin, le docteur Solnick, avoit accompagné en 1733, M. Gmélin, envoyé par la Czarine, pour faire, en Sibérie,

des observations & des recherches sur différentes parties de l'histoire naturelle. » Je puis, me dit-il, vous épar-
» gner les fatigues d'un voyage pé-
» nible & dangereux pour un homme
» qui sort de maladie. Lisez cette re-
» lation ; elle contient tout ce qu'il y a
» de curieux dans l'immense pays que
» j'ai parcouru. J'étois jeune, & à
» peine sorti des écoles de médecine,
» lors que j'entrepris ce long voyage ;
» mais je n'en étois ni moins soigneux,
» ni moins exact à observer & à écrire
» tout ce qui peut être l'objet d'une
» curiosité & d'une attention raison-
» nable. Jugez-en par vous-même,
» ajouta-t-il ; & voyez d'abord si ce
» que je dis de la ville de Casan, où
» nous sommes, & que vous con-
» noissez, ne répond pas à l'idée que
» vous vous en êtes formée. »

Sous les règnes de Gengis-Khan, de Tamerlan & de leurs successeurs, Casan étoit la capitale d'une partie de la Tartarie, le siége du gouvernement, & la résidence de la famille royale. Elle fut prise par les Moscovites, vers le milieu du seizieme siecle ; & depuis ce tems, elle est toujours restée sous

leur domination. On raconte que le Czar Jean Basilowitz, ou fils de Basile, étoit si flatté de cette conquête, que lorsqu'il étoit de bonne humeur, ou qu'il avoit bu, il ne manquoit jamais d'entonner une certaine chanson, composée sur la prise de cette ville. Les princes vaincus s'étant convertis au Christianisme, on leur assigna des terres, où leurs familles subsistent encore aujourd'hui. Ce Jean Basilowitz eut une étrange ressemblance avec le Czàr Pierre : tous deux firent mourir leurs fils, les soupçonnant d'une conspiration.

Casan, autrefois riche & florissante, ne conserve plus que quelques restes de son ancienne opulence. Elle est située dans une plaine, le long d'une petite colline, sur la riviere de Casanka, qui lui donne son nom, & à tout le pays, & va se jetter dans le Volga, qui en est peu éloigné. L'étendue de cette ville est assez considérable ; mais ses maisons & ses remparts ne sont que de bois. Elle est défendue par un château, dont les fortifications sont de pierre & de brique : la riviere lui sert de fossé ; & il est muni d'une bonne artillerie, & d'une forte garnison. La cathédrale,

le palais de l'archevêque, celui du gouverneur, & les cours de judicature sont dans la citadelle. La ville est entourée d'un fossé & d'une palissade ; elle est habitée, ainsi que les fauxbourgs, par des artisans Russes, & des Tartares Mahométans, originaires du pays. Il est défendu à ces derniers, sous peine de mort, d'entrer dans le château. Ils vivent d'ailleurs avec assez de liberté ; & indépendamment de l'exercice de leur religion, ils jouissent de plusieurs privileges. Ils font avec la Perse, la Turquie & les autres peuples de l'Orient, un fort grand commerce, principalement en pelleteries ; & il y a des négocians très-riches parmi eux.

A l'une des extrémités de Casan, est une superbe manufacture de draps. Elle fut établie aux frais du gouvernement, par un Russe, qui s'y est tellement enrichi, qu'il a fait lui-même bâtir sept églises à ses propres frais. Tel est l'usage qu'on fait encore ici des richesses. Tous les nobles qui possedent des biens dans le district de cette ville, sont obligés de fournir, tous les ans, une certaine quantité de laine, pour sou-

tenir cette manufacture. L'état achete à un prix fixé, tous les draps qu'on y fabrique, & en habille les troupes.

Le pays des environs de Casan est fertile en froment, en riz, en orge, en avoine, & en plusieurs sortes de légumes. Les bois, qui sont d'une étendue immense, & composés de différentes espèces d'arbres, produisent plus de chênes qu'il n'en faudroit, pour construire tous les vaisseaux de l'univers. On y trouve une quantité prodigieuse de gibier; & lorsque le printems commence, une foule innombrable d'oiseaux aquatiques s'y rendent des bords de la mer Caspienne, & y viennent faire leur ponte. A la fonte des neiges, le Volga inonde tout le terrein qui est au-dessous de son niveau, & cause le même effet que le Nil en Egypte. Le courant en est si rapide, dans ses débordemens, qu'il entraine quelquefois les vaisseaux dans les forêts, & les y laisse à sec, lorsqu'il se retire. Le limon qu'il charrie, rend les terres si fertiles, que les isles qu'il forme, sont couvertes d'arbres, & remplies d'excellentes asperges : on y voit des melons de la grosseur de nos citrouilles.

Le bœuf, le mouton, la volaille & quantité d'autres provisions se donnent ici au prix le plus modique. On y fabrique les meilleurs cuirs de toute la Russie : on les transporte en Europe ; & c'est une des principales branches du commerce de ce pays. On ne se sert point d'huile pour les préparer, mais d'une espèce de goudron qui se tire de l'écorce du bouleau très-abondant en cette contrée.

Il y a sur les bords de la Casanka, un monastere agréablement situé ; le supérieur ne voulut jamais nous permettre d'entrer dans l'église, à moins que nous ne quittassions nos perruques. On eut beau lui représenter que l'archevêque de Casan ne connoissoit point ces sortes de coutumes ; il répondit que sa régle prescrivoit d'éloigner du lieu saint, quiconque y paroîtroit la tête couverte. On a établi dans ce couvent une école publique, où des enfans Tartares apprennent les langues russe & latine, la philosophie & la religion. On choisit ceux qui montrent le plus d'intelligence ; on les enleve à leurs familles ; & l'on espère qu'après qu'ils seront instruits, ils

convertiront leurs parens, & leur nation.

On célébre à Casan, toutes les années, une fête en l'honneur de la Vierge, appellée le jour de sainte Marie. Elle commence par une procession, où assistent le gouverneur & les principaux de la ville, & qui va de la cathédrale à un couvent de religieuses, dédié à la Mere de Dieu. L'abbesse apporte l'image de la Vierge peinte sur bois, ornée d'un collier & d'une couronne, & fait au gouverneur un compliment à l'entrée de l'église. Ensuite on chante l'office; & il se débite un sermon, durant lequel le prédicateur, transporté d'amour pour cette image, s'approche d'elle à chaque instant pour la baiser. Pendant la cérémonie, on allume des cierges que l'on éteint sur le champ, pour les remplacer par d'autres; car c'est en cela que consiste tout le revenu du monastere. Après l'office, le gouverneur invite à dîner les personnes les plus qualifiées: les femmes mangent dans une salle, les hommes dans une autre. Vers la fin du repas, on prie madame la gouvernante, & les femmes les plus distinguées, de venir verser du punçh à

la ronde ; & elles s'en acquittent avec plaisir. Le dîné fini, les hommes & les femmes s'assemblent dans une grande salle ; & là commence un bal qui dure jusqu'au soir.

Les Tartares Mahométans ont aussi leurs églises & leurs fêtes : la curiosité porte souvent les étrangers à se trouver à leurs cérémonies. Les mosquées sont communément un vaisseau quarré, bâti de bois, & surmonté d'une tour. On y arrive, du côté de la rue, par quatre ou cinq marches ; & l'on y entre par un vestibule, où les Tartares ôtent & laissent leurs souliers. La nef est éclairée par un grand nombre de fenêtres, & échauffée par un poële qui donne une chaleur très-douce. Au dessus de la porte, est une tribune pour les chantres : le prêtre se tient en bas, dans la partie opposée, le visage tourné vers le peuple. Le milieu de la mosquée est couvert d'un tapis ; & cet endroit est regardé comme le sanctuaire. Les Tartares, rangés des deux côtés, sont assis à la turque, & ont la tête couverte. Le prêtre lit, ou plutôt psalmodie ; & tous les assistans ont les mains jointes. Bientôt il est secondé

par les chantres qui ſont dans la tribune. Il reprend enſuite ſa lecture, commence la priere générale, après laquelle il marmote quelques mots; & tous les Tartares ſe levent en même tems : un régiment ne fait pas l'exercice avec plus de préciſion. Ils ont des chapelets qui les guident; & ils accompagnent d'un murmure ſourd, & de geſtes ridicules, les prieres qu'ils récitent ou qu'ils chantent : tantôt ils ſe mettent les doigts dans les oreilles, comme pour éviter un bruit auquel ils ne ſont point accoutumés; tantôt ils ſe paſſent la main ſur le viſage, comme s'ils vouloient ſe ſavonner la barbe. Quelquefois ils ſemblent s'exciter à vomir, en préſentant à la bouche qu'ils tiennent ouverte, les deux doigts du milieu de chaque main. D'autres fois ils ſe courbent, comme s'ils cherchoient quelque choſe à leurs pieds; enſuite s'étant relevés, ils tombent proſternés, ſe relevent, & ſe proſternent de nouveau. La priere finie, tout le monde ſe retire, à l'exception de quelques dévotes qui viennent s'aſſeoir autour du prêtre, lequel, ſans doute, ne tarde pas à les congédier.

Les villages des environs de Casan sont habités par des Tartares Mahométans, qui ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. On les achete des parens; & le prix est proportionné à leur beauté. Elles sont habillées à la russe, ainsi que leurs maris; ceux-ci se font raser la tête, & se coupent la barbe en pointe comme les Juifs. Ils sont d'une extrême propreté dans leurs maisons: ils ont des bancs larges & bas, couverts de tapis, pour s'asseoir, & une espèce de lit de repos, ou des coussins pour les étrangers. Au lieu de poëles, il y a deux cheminées dans chaque chambre; l'une pour se chauffer, & l'autre pour y faire la cuisine. Leurs vitres sont faites de la tunique extérieure de l'estomac de veau, qu'ils étendent sur des chassis, & qui leur transmet assez de lumiere. Ces Tartares sont plus civils, & d'un commerce plus facile, que les idolâtres. Quand ils s'engagent au service de la Russie, ils font un serment particulier, qui assure leur fidélité. Ils sont à genoux devant un homme qui leur lit la formule du serment, en langage russien; & elle leur est expliquée dans leur propre langue par un de leurs prêtres, qui leur

présente l'alcoran à baiser. On croise ensuite deux épées nues ; ils s'en approchent l'un après l'autre ; & on leur donne à chacun, par-dessus les épées, un petit morceau de pain trempé dans du sel. Ils le reçoivent avec respect, & le mangent, pour signifier que s'ils manquent à leur serment, ils consentent que ce pain leur serve de poison.

Outre les Tartares Mahométans, il y en a d'autres dans le district de cette ville, qui font profession d'idolâtrie. Les principales tribus sont les Tchérémisses, les Tchouvaches, & les Votiakes. Ils sont, en général, fort ignorans, & très-attachés à d'anciennes superstitions. La tradition des Tchérémisses porte qu'ils avoient autrefois un livre, où étoient renfermés tous les principes de leur religion ; mais comme personne ne pouvoit le lire, une vache vint & l'avala ; c'est-là-dessus qu'est fondée la vénération qu'ils ont pour cet animal.

Les Tchérémisses offrent à une divinité, dont ils ignorent le nom, la premiere pièce de gibier qu'ils tuent ; & ils attachent à un arbre, autour duquel ils s'assemblent, la peau & les os de la victime. Ils ont un prêtre qui régle les

préparatifs & l'ordre des sacrifices; lorsqu'on fait une nôce, il prie pour la postérité de la famille future, & donne à boire aux convives aussi souvent qu'il le juge convenable. L'habillement des hommes est le même que celui des Russes. Le vêtement des femmes varie, suivant l'âge de celles qui le portent, & ne diffère guère que par la coëffure. Plusieurs ont les cheveux noués autour de la tête; la tresse de derriere est plus longue que les autres, & se termine par une houppe de soie rouge, à laquelle pend une sonnette de bronze. La tête est couverte d'un reseau garni de coquillages ou de petites pièces d'argent; & au-dessus, est un morceau de mousseline plissée, qui a la forme d'un bonnet de grenadier, également terminé par une houppe de soie, & une sonnette qui se fait entendre toutes les fois qu'on remue la tête. Quelques-unes sont coëffées de deux anneaux, dont l'un entoure le devant de la tête; & l'autre prend depuis le haut du front, jusqu'au col. De là pend une espèce de bandeau, large de deux pouces, qui est engagé dans les plis de la robe. Cette queue, ainsi que les anneaux, est ornée de piè-

ces de monnoie, & de coraux de toutes sortes de couleurs. Au dessus de ces anneaux s'éleve un bonnet enrichi des mêmes ornemens, qui forment des pendans d'oreille, avec deux rangs de coraux qui se réunissent sur la poitrine.

Les Tchouvaches, autres Tartares du district de Casan, ont des prêtres & des prêtresses appellés *Youmasses*, qui, dans leur langage, veut dire *sorciers*. Chaque village en a un ou deux; & dès que ces peuples se sentent malades, ou même légérement incommodés, ils ont recours à ces Youmasses, à qui ils payent leurs consultations, & qui les trompent par mille supercheries. D'abord ils désignent la victime que le malade doit offrir. Si c'est un agneau, ils vont eux-mêmes le tuer sur une montagne consacrée à cet usage; allument un grand feu, auprès duquel ils récitent des oraisons; font cuire les entrailles de l'animal, en mangent autant qu'ils veulent, & emportent le reste pour régaler leurs amis. Comme les Tchérémisses, ils offroient autrefois la peau de l'agneau, & l'attachoient à un arbre, dans l'endroit destiné à la priere; mais cet usage est aboli: ils aiment mieux la vendre;

& les Tchérémisses, quoique plus grossiers, commencent déja à les imiter.

Les Tchouvaches adorent un seul Dieu; mais ils révèrent des êtres du second ordre, qu'ils comparent aux saints du Christianisme. Chaque habitation à son idole placée sur la montagne où se font les sacrifices. Ces peuples s'abstiennent du travail, le vendredi, mais sans y attacher aucune idée de dévotion. Ils ont une grande fête dans l'année; & vont, ce jour-là, visiter ensemble le saint lieu où repose l'idole. Le Youmasse, ou le prêtre, fixe le tems auquel doit se faire cette espèce de procession. Le gouvernement de Russie a donné des soins pour la conversion de ce peuple. Il a établi dans toutes les villes, des écoles pour les jeunes Tchouvaches, où ils sont instruits des principes de la foi; mais le succès n'a pas répondu à des vues si louables. C'est, sans doute, faute d'instituteurs intelligens, qui sçachent tirer parti de cette jeunesse. D'ailleurs, la crainte ou l'intérêt étant les seuls motifs qui attirent ces barbares, leur conversion est peu sincere ou peu durable.

Une singularité qui distingue une troisieme tribu de Tartares, appellée

les *Votiakes*, est qu'ils ont presque tous les cheveux roux. Ils sont aussi grossiers que les précédens, & n'ont presque aucun culte. Ils croient qu'il y a un Dieu, & le placent dans le soleil; mais ils ne lui rendent nul honneur. Ils révèrent un ruisseau qu'ils regardent comme sacré; & quelquefois ils lui offrent des sacrifices. Dans les cas importans, de disette ou de maladie, ils ont recours à leur prêtre, qui les abuse par mille artifices. Ils célébrent une fête, vers le tems de Noël, qui consiste principalement à s'enivrer de biere & d'eau-de-vie. En général, ils sont pauvres; la chasse est presque leur unique occupation, & l'arc, leur arme la plus ordinaire. Les Votiakes sont les premiers peuples qu'on rencontre en entrant en Sibérie. Ils habitent des villages ou des hameaux, & sont d'une très-petite taille.

Quoique la ville de Casan soit beaucoup plus méridionale que Pétersbourg, dit toujours M. Solnick dans sa Relation, le froid y est cependant beaucoup plus vif. Etant un jour allé me promener, par un beau tems, le 23 de Décembre, à quelques milles de cette ville, j'eus le visage,

les doigts & les oreilles gelés, quoique je n'eusse pas été une demi-heure en chemin. J'employai le remede dont on se sert en pareil cas ; je les frottai avec de la neige ; & je fus guéri presque dans l'instant.

Avant que de quitter ce pays, je voulus voir la caverne de Kongour, que l'on visite par curiosité. L'eau filtrée au travers des terres, y forme diverses figures, qui représentent des arbres & des animaux. Un coup de pistolet y fait autant de bruit, qu'un canon du plus grand calibre, tiré en pleine campagne. A une certaine distance, les flambeaux s'éteignent ; & jusqu'à présent, faute de lumiere, il n'a pas été possible d'aller jusqu'au fond de la caverne.

Sur la route de Casan à Catherinebourg, autre ville de l'empire de Russie, nous trouvâmes plusieurs arbres, qui sont comme autant de ruches à miel. Les habitans creusent le tronc d'un tilleul, d'un tremble, ou de tout autre bois mou, de la longueur de cinq à six pieds ; ils font à côté une ouverture de dix à douze pouces de long, sur quatre de large : ils placent dans le creux de l'arbre, des baguettes en travers ;

ils ferment l'ouverture avec une planche, & ménagent de petits trous, pour laisser entrer & sortir les abeilles. Ils mettent ces ruches sur le bord d'un bois, & les pendent aux arbres avec des liens de jonc, pour empêcher que les ours ne mangent le miel, dont ils sont très-friands. La cire & le miel qu'on en tire, font une branche considérable du commerce de Casan. On assure qu'il y a une maniere d'avoir l'un & l'autre, sans détruire les abeilles.

La ville de Catherinebourg, dont je viens de parler, a été fondée en 1723, par Pierre le Grand, & achevée sous le regne de l'impératrice Catherine, dont elle porte le nom. Elle est dans la province de Tobolsk; & on peut la regarder comme le centre de toutes les fonderies & les mines de Sibérie; aussi n'est-elle habitée que par des mineurs, des fondeurs, ou ceux qui ont inspection sur les travaux. Les machines sont entretenues avec un soin extraordinaire; & les ouvriers ont une application qu'on ne remarque point partout ailleurs. On n'a point recours aux coups de bâton, pour prévenir l'ivrognerie; il n'est permis de leur vendre

de l'eau-de-vie, que le dimanche; & la quantité en est fixée. D'ailleurs rien ne leur manque; ils sont payés réguliérement, vivent à bas prix; & il y a des hôpitaux où tous les malades sont reçus, & bien soignés.

Nous allâmes à quelques lieues de-là, visiter une mine de cuivre; on y descend par un escalier assez commode; la mine ne se montre point en filons, mais par nids, dans une terre noire & un peu alumineuse. A quelque distance de-là, sont les moulins nécessaires pour la piler, & les fourneaux pour la couler: elle se porte ensuite à Catherinebourg pour l'affiner & la mettre en lames.

Ce qui distingue particuliérement cette partie de la Sibérie, & même tout ce vaste pays, c'est la grande quantité de ces fonderies, & de ces mines. Les principales sont celles de Sissert, de Kamenskie, de Kolivan, d'Argoune, &c. La premiere a été établie par le gouverneur de Catherinebourg, pour en exploiter le riche minéral de fer, qui abonde dans ce canton. La riviere dont elle porte le nom, a toujours assez d'eau, pour faire aller six martinets, & les soufflets de deux

fourneaux. La seconde, située sur la riviere de Kamenka, est une des plus anciennes de la Sibérie, & celle où l'on fabrique le meilleur fer. Il y a, sur la montagne de Kolivan, une fonderie de cuivre, fort renommée; elle est protégée par un fort à quatre bastions, entouré d'un fossé; & à côté est un très-grand village. Le commandant & les mineurs logent dans la citadelle. Le principal attelier est composé de cinq autres, qui comprennent cinq fourneaux & un martinet à cuivre, un fourneau d'affinage, & un moulin à broyer du sel; un endroit où l'on étame & on travaille le cuivre; cinq forges dont les soufflets ne vont qu'à bras, un moulin à scier & un brocard à charbon. La plûpart des ouvriers sont des paysans de différentes provinces, qui viennent gagner de quoi payer l'impôt, & s'en retournent; ce qui nuit fort aux travaux de la mine qui demanderoit plus de huit cens hommes pour l'exploiter. Ses filons sont également riches en cuivre, & en argent; & cet argent même est assez chargé d'or, pour mériter qu'on y fasse attention. Il y a des filons qui ont deux à trois pieds de largeur, &

s'étendent à plus d'un quart de lieue. L'or s'y montre quelquefois, soit dans la mine même, soit à la surface, en grains, ou en petites feuilles. Quelle que soit l'ardeur que l'on apporte à l'exploitation, ces mines sont si riches & si étendues, qu'il peut s'écouler plusieurs siécles, avant que l'on ait épuisé ce trésor.

La fonderie d'Argoune est à quelques lieues de la riviere dont elle porte le nom, sur un ruisseau formé par une source peu éloignée. Le gouvernement fut informé par un Kalmouk, qu'il y avoit une mine dans ce canton. On fit, à ce sujet, beaucoup de recherches; & l'on vit que ce rapport etoit véritable. Trois Grecs exploiterent la mine, & en tirerent jusqu'à six cens livres d'argent par année. On a fait depuis, de nouvelles fouilles; & l'on y a trouvé une espèce d'argille qui, dans ce pays, est une excellente mine d'argent. La disposition naturelle de ces contrées a cela d'avantageux, que ces mines sont très-abondantes, &, dans plusieurs endroits, peu profondes; ce qui fait qu'on peut les exploiter à moins de frais. Elles ont été portées à la plus grande perfection,

par

par le sçavoir & l'industrie de M. Demidof, à qui Pierre le Grand les avoit cédées. Quant au bois nécessaire pour les fourneaux, il n'y a point de pays au monde, où il y en ait plus que dans cette contrée. On trouve quelques-unes de ces mines dans les vallées ; mais celles des montagnes sont préférables, parce qu'on ne craint pas d'y être inondé. La recherche en est facile ; il suffit de fouiller à un ou deux pieds de profondeur ; & il n'est pas rare d'y voir des filons épais d'une toise. En creusant dans les environs de la fonderie d'Argoune, on a découvert une terre jaune, qui contient du plomb, de l'argent, de l'or, du fer & de l'antimoine. Une livre d'argent renferme pour deux ducats & demi d'or fin.

Après cette digression sur les mines, le docteur nous ramene à Catherinebourg. On y établit, pendant son séjour, un attelier pour faire des colomnes & des tables de marbre. Il fut ordonné, dans le même tems, de tailler en piéces de monnoie, tout le cuivre des mines de Sibérie, & de les envoyer frapper à Moscou. On permit ensuite de les frapper aussi à Catherinebourg ;

mais cette permission fut révoquée.

Le dernier jour de l'année, M. Solnick fut témoin d'un spectacle, dont le but est de rappeller l'idée de la mort, & dont le principal motif, dans ceux qui le donnent, est de ramasser quelqu'argent. « Nous vîmes tout-à-coup, » dit l'auteur de la Relation, entrer dans » notre chambre, une troupe de masques. L'un d'eux, habillé de blanc, tenoit une faux qu'il aiguisoit avec un » morceau de bois. Il vint droit à moi, » me menaça avec sa faux, & me dit : » Christ veut que tu meures. Parmi les » autres masques, l'un étoit le Diable, » un autre la Mort, quelques-uns des » musiciens, & d'autres, des hommes & des femmes qui dansoient » au son des instrumens. La Mort & le » Diable les regardoient en disant : Ces » gens-là seront bientôt en notre pouvoir. Comme ce spectacle ne nous » amusoit pas, nous donnâmes bien » vîte à la Mort de quoi boire à notre » santé ; & toute la compagnie prit » congé de nous. »

La garnison de Catherinebourg consiste en deux cens hommes aux ordres d'un commandant, d'un capitaine &

de quelques bas-officiers. Le commandant préside à la justice, le capitaine à la police; & chacun de ces départemens a un secrétaire; il y a aussi des commis de douane, qui reçoivent les impôts de tous les cabarets qui sont dans le district de cette ville : ces commis dépendent du gouverneur de Tobolsk, capitale de la Sibérie.

Le docteur Solnick parle de deux autres villes, où il a fait quelque séjour, Solikamsky & Verchatoure. La premiere est grande, très-peuplée, & la capitale d'une province de ce nom, annexée au gouvernement de Sibérie. Elle est agréablement située sur le Kama, riviere célébre de cette contrée. On trouve dans ses environs, des sources d'eau, qui fourniroient du sel à toute la Russie. On creuse des puits dans la terre, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à un rocher salé, placé à une certaine distance de la surface. Ces puits se remplissent d'eau; & on l'y laisse pendant un certain tems, afin qu'elle puisse s'impregner d'une quantité suffisante de sel. On la tire ensuite avec des pompes; & on la met dans de grandes chaudieres de fer, où on la fait bouillir.

Toute l'eau s'évapore ; & le sel reste au fond. Quand on creuse des puits pour les salines, si l'on y trouve une argille grise, c'est un signe certain de la proximité des sources salées. La terre rougeâtre indique, au contraire, qu'on en est éloigné. On remarque aussi, en général, que les puits ont d'autant plus d'eau, de sel & de durée, qu'ils sont plus profonds.

Il est une autre maniere très curieuse, de séparer l'eau douce d'une riviere, d'avec l'eau salée qui vient des fontaines voisines, & dont la source est dans les rochers dont je viens de parler. On place, dans la riviere, une espece de coffre d'environ vingt pieds en quarré, & d'une hauteur suffisante, pour que la partie inférieure atteigne le fond de l'eau, & que la supérieure reste au-dessus de la surface. Lorsque la glace est forte, on enfonce cette machine dans la riviere, au-dessous des sources salées; on plante des pilotis tout autour, pour empêcher qu'elle ne soit emportée par le courant de la glace. On tire, pendant l'hyver, l'eau, la boue & le sable qui sont enfermés dans ce coffre ; & on l'enfonce ensuite de plus en plus, jusqu'à

ce qu'il n'y ait plus de communication entre l'eau douce & l'eau salée qui vient du rocher. La machine se remplit de cette derniere ; & l'on en extrait le sel en le faisant bouillir, comme il a été dit ci-dessus. Tout long que paroît ce procédé, les habitans l'exécutent avec autant de facilité que de promptitude.

Si l'on en croit M. Solnick, il y a dans les environs de Solikamsky, un fossile dont on fait une toile incombustible. C'est au hazard, dit-il, que l'on en doit la découverte. Un chasseur n'ayant pas de quoi bourrer son fusil, apperçut une pierre revêtue d'une espèce de filasse. Il la roula entre ses doigts ; & elle lui parut propre pour cet usage. Mais après avoir tiré, il s'apperçut que la poudre n'avoit produit aucun effet sur cette bourre. Curieux d'en connoître la cause, il alluma un grand feu ; il y jetta de cette filasse, & la retira sans qu'elle en fût endommagée. Il fit part de cette découverte à quelques personnes qui répéterent si souvent cette expérience, qu'à la fin le secret se divulgua. M. Solnick pourroit bien avoir pris pour un fossile incombustible, la pierre amianthe dont je vous ai parlé

dans mes premieres Lettres. Vous sçavez, Madame, à quoi il faut s'en tenir sur les propriétés qu'on lui attribue.

De Solikamsky, en tirant au sud-est, on arrive à Verchatoure, ainsi nommée du mot *Verch*, qui veut dire *haut*, & de *Toure*, qui est le nom de la riviere qui l'arrose. Cette ville est agréablement située sur une éminence, & fortifiée d'un fossé & de palissades. Elle est gouvernée par un commandant, qui est à la tête d'une garnison composée de quelques troupes régulieres, & de Cosaques. Ce qui la rend importante, c'est qu'il faut absolument y passer, pour entrer de la Russie dans la Sibérie.

M. Solnick se rendit à Irbit, par un désert parsemé de bois, & une route fort difficile. Il vit, en y arrivant, qu'il s'y passoit quelque chose d'extraordinaire : on pouvoit à peine y pénétrer, tant les chemins étoient remplis de chevaux, d'hommes, de traîneaux, & de voitures. C'etoient les préludes de la foire, où des marchands de toutes les villes de Russie & de différentes nations, apportent les denrées & les ouvrages de leur pays. Tout est présenté à la douane & y paye des droits, qui con-

ſiſtent dans le dixieme des marchandiſes. Quoique cet impôt paroiſſe exorbitant, il eſt cependant modéré, eu égard au profit. L'ouverture de la foire dépend du commandant de Verchatoure. Comme il eſt de l'intérêt des marchands qu'elle ſe faſſe de bonne heure, s'il aime les préſens, il la diffère juſqu'à ce qu'il ſoit content de ce qu'il a reçu. Quand toutes les boutiques ſont ouvertes, on voit un concours prodigieux de monde pour vendre, pour acheter, ou ſimplement pour regarder. Le vin coule de toutes parts; dans les rues, on cuit de petits gâteaux; & par-tout on boit & l'on mange, tandis que des troupes de mendians, aſſis auprès du feu, chantent des cantiques, & reçoivent de leurs auditeurs, du pain ou de l'argent.

En deſcendant la riviere de Toure, on arrive à Thioumenne, jolie ville, très-bien fortifiée. Les rues y ſont larges, & les maiſons allignées; les égliſes aſſez nombreuſes, avec des couvens d'hommes & de filles. Ses environs ſont couverts de bois, entre-mêlés de villages, de champs, & de prairies agréables. Ce pays étoit autrefois expoſé aux incurſions des Tartares appellés *Kara-*

kalpacks, ou *bonnets noirs*; mais les Russes ont si bien fortifié leurs frontieres, que ces brigands n'osent plus se présenter. Ils campent sous des tentes avec leurs troupeaux dans le désert. Ils sont soumis à différens chefs qu'ils se choisissent eux-mêmes, & prennent toujours ceux qui se sont le plus distingués par leurs exploits militaires. Ils sont continuellement en guerre avec les Kalmoucks; mais ils ne feroient pas face à des troupes réglées. Lorsque les Russes les attaquent, ils se retirent dans les forêts avec leurs familles & leurs troupeaux: il n'y a que des gens accoutumés à leur maniere de vivre, qui puissent les suivre. Leurs guerres ne consistant que dans les courses qu'ils font à cheval, il suffit, pour s'en préserver, de pratiquer un retranchement que leurs chevaux ne puissent franchir. L'arc & les flèches sont leurs seules armes. Leurs bonnets sont fourrés de peau d'agneau noir; & c'est ce qui leur a fait donner le nom de *Kara-kalpacks*.

Je suis, &c.

A Casan, ce 26 Décembre 1746.

LETTRE LXXVIII.

SUITE DE LA SIBERIE.

AVANT que de parler de la ville de Tobolsk, où l'on arrive de Thioumenne en trois journées de marche, soit en traîneau, soit par eau sur la riviere de Tobol, il est à propos de vous dire, Madame, de quelle maniere la Sibérie, dont elle est la capitale, fut conquise par les Russes. Avant cette conquête, elle formoit un royaume particulier, gouverné par un prince Tartare, de la religion de Mahomet.

Au commencement du dernier siécle, un Cosaque, nommé *Jermack*, ayant été obligé de quitter son pays, & ne sçachant comment subsister, s'associa avec quelques brigands, & se mit à voler sur les grands chemins. Il devint en peu de tems, très-fameux & très-puissant. Il ne voloit que les riches, les receveurs des impots, les maltôtiers, les traitans, tous gens qui eux-même volent le peuple pour s'enrichir; & il donnoit aux

pauvres de quoi vivre. Il ne tuoit ni ne bleſſoit perſonne, qu'à ſon corps défendant ; ce qui lui acquit une ſi grande réputation, que tous les vagabonds & gens ſans aveu s'enrôlerent ſous ſes enſeignes. Il ſe rendit ſi redoutable, que le gouvernement envoya contre lui de gros détachemens, qui le battirent en pluſieurs rencontres, & lui couperent toute retraite vers ſa patrie. Pour ſe ſouſtraire à la punition dûe à ſes brigandages, il ſe retira ſur les frontieres de la Perſe, & y vécut quelque tems du commerce des marchandiſes qu'il avoit enlevées aux Ruſſes. Comme il ne manquoit pas d'argent, par-tout où il alloit, il payoit généreuſement ce dont il avoit beſoin. Il ſe refugia enſuite dans la Sibérie, & eut, avec les Tartares du pays, pluſieurs eſcarmouches, dans leſquelles il leur tua beaucoup de monde. Mais ayant lui-même perdu une partie de ſes gens, & conſidérant qu'il ne lui étoit pas poſſible de tenir tête à tant de peuples armés contre lui, il prit la réſolution de ſe ſoumettre à la clémence de ſon ſouverain. Pour obtenir ſa grace & celle de ſes complices, il fit propoſer à la cour de Ruſſie, la conquête du

riche & vaste pays qu'il venoit de parcourir. Ce projet parut trop important pour le négliger. On l'invita à se rendre à Moscow; où le Czar lui accorda son pardon, approuva l'expédition qu'il méditoit, & lui fit donner un corps de troupes. Avec ce secours, Jermack revint en Sibérie; & il se conduisit avec tant de prudence, d'activité & de courage, que le succès répondit à ses espérances. Les Tartares furent aussi effrayés à la vue des Russes & de leurs armes, que l'avoient été, à la vue de Cortez, les habitans du Mexique. Mais malheureusement le pauvre Jermack ne jouit pas de sa victoire : dans le dernier combat qu'il livra au Khan des Tartares, ayant apperçu ce prince dans une barque, il s'avança avec sa troupe pour aller à l'abordage. Il voulut sauter de son bateau dans un autre; mais il tomba dans la riviere & se noya. Le Khan des Tartares perdit lui-même la vie dans la mêlée; son fils fut envoyé à Moscow, où le Czar le reçut honorablement, & le traita conformément à sa qualité. Il lui accorda un domaine considérable en Russie; & ses descendans en jouissent encore aujourd'hui,

avec le titre de *prince de Sibérie*. Est-ce ainsi que furent traités, de la part de leurs conquérans, les monarques infortunés du Pérou & du Mexique ?

Depuis ce tems les Russes se sont étendus successivement jusqu'au rivage de la mer du Japon. Comme c'étoit aux Cosaques qu'on devoit la conquête de ce pays, on voulut leur en laisser tout l'honneur ; & à mesure qu'on y envoyoit des milices, elles furent incorporées dans leur troupe. C'est par cette raison que toute la cavalerie Sibérienne porte encore aujourd'hui le nom de *Cosaques*. Celui de Jermack y est en si grande vénération, qu'on fait tous les ans une cérémonie en son honneur; & qu'aux nôces du peuple, on ne manque jamais de chanter un hymne à sa louange.

La Sibérie, dont la conquête est dûe à ce héros, a, comme je vous l'ai dit, Madame, pour capitale, la ville de Tobolsk, au confluent de l'Irtish & du Tobol dont elle a pris le nôm. Les Russes ont choisi cette situation, à cause de sa beauté & de sa force. L'ancienne résidence des princes Tartares n'en étoit qu'à dix lieues; elle est aujourd'hui tom-

bée en ruines. Tobolsk eſt fortifié d'un rempart de brique, avec des tours quarrées & des baſtions de diſtance en diſtance. La vue de ce rempart, du côté du midi, eſt admirable. On diviſe cette ville en haute & baſſe ; la haute eſt ſur une colline ; la baſſe dans la plaine, entre la colline & la riviere. La premiere eſt nommée proprement la ville ; on y voit une citadelle en pierre, le palais du gouverneur, les cours de juſtice, pluſieurs égliſes bâties de brique, la cathédrale, & le palais de l'archevêque. La ville baſſe eſt expoſée à de fréquentes inondations ; & comme elle n'eſt point pavée, les rues ſont ſi pleines de boue, qu'il eſt preſque impoſſible d'y marcher. La ville haute n'a pas la même incommodité ; mais elle manque d'eau ; l'archevêque y a fait creuſer un puits à grands frais ; mais il n'y laiſſe puiſer que ſes domeſtiques. Ce n'eſt pas encore ce qu'il y a de plus incommode. Du côté de la montagne, il ſe détache, tous les ans, de grandes maſſes de terre, qui obligent ſouvent les habitans de déloger, & même d'abbatre les maiſons voiſines, pour les rebâtir un peu plus loin. La cauſe de ces fréquens éboulemens

vient de la nature du terrein & du cours de la riviere. Ces terres ſont argilleuſes; & l'eau ſappant le rivage, emporte le bas, & fait tomber le haut. Les faux-bourgs s'étendent le long de l'Irtish, & ſont entourés de foſſés & de paliſſades. Il y a pluſieurs grandes rues appellées *rues des Tartares*, parce qu'elles ſont habitées par les deſcendans de ceux qui s'y étoient établis avant la conquête de la Sibérie. Ils jouiſſent ici, comme dans toutes les autres villes du pays, du libre exercice de leur religion, & de pluſieurs immunités, y vivent tranquillement, & ſubſiſtent de leur commerce: il n'y a point d'artiſans parmi eux. La débauche leur paroît une choſe honteuſe; & ceux qui boivent du vin ou de l'eau-de-vie, ſont notés d'infamie. Ils ſont d'ailleurs ſuperſtitieux, & ont grande confiance aux amulettes. Ce ſont des ſentences de l'alcoran, qu'ils attachent au cou de leurs enfans, & qui leur pendent ſur les épaules. Elles ſont garnies de coraux & d'autres ornemens; les prêtres en ſont un grand commerce, & perſuadent au peuple, qu'elles préſervent de toutes maladies. Ces Tartares reſſemblent, par leurs mœurs, leur

ſigure & leur langage, à ceux de Caſan. Ils pourroient avoir pluſieurs femmes; mais comme ils vivent parmi des Chrétiens, il eſt rare qu'ils en prennent plus d'une; le gouvernement ne leur permet pas d'en épouſer plus de quatre. Ils pratiquent la circonciſion, comme les autres Mahométans. On circoncit à la fois autant d'enfans qu'il s'en préſente, depuis ſix juſqu'à quatorze ans. La cérémonie commence par un grand repas, où le prêtre tient toujours la premiere place. On en vient enſuite à l'opération: il y a des enfans qui la ſouffrent tranquillement; il y en a d'autres qui s'agitent, & qui ſe révoltent. Ces peuples changent rarement de religion: quelques-uns cependant ſe font baptiſer; mais les autres les regardent avec horreur, & leur reprochent leur déſertion, qui ſouvent n'a d'autre motif, que de s'enivrer plus librement, ou de ſe délivrer de la ſervitude.

Ces Tartares forment environ le quart des habitans. Les autres ſont Ruſſes, & preſque tous exilés, ou fils d'exilés. Il y a parmi eux de riches négocians, qui font un grand commerce ſur les frontieres de la Chine, & en diffé-

rens endroits de la Russie. D'autres exercent diverses professions; mais ils sont si paresseux, & il est si difficile de les faire travailler, qu'on regarde presque comme une grace, lorsqu'on en tire quelque ouvrage. Le bas prix des denrées est ce qui cause cette fainéantise : un homme vit pour vingt écus par an. Les gens grossiers ne pensent ici, ni au lendemain ni aux tems de maladie. Lorsqu'ils n'ont plus rien, ils travaillent une couple d'heures, pour avoir de quoi vivre pendant une semaine. Se nourrissant fort mal, ils vivent très-facilement. Des poissons secs ou pourris, des pois, de mauvais pain noir de seigle, sont leurs alimens ordinaires. Ils ont pour boisson, de mauvaise biere, & une autre liqueur qui n'est autre chose que de l'eau de son fermentée, dans laquelle on mêle un peu de farine. Ils ignorent absolument l'usage des lits; toute la famille est couchée pêle-mêle, à moitié deshabillée, les uns sur des nattes placées sur des bancs, les autres sur le poële ou par terre. Ils ne sont éclairés que par des éclats de sapin, ou de bouleau, allumés, fichés entre les poutres : ce qui rend les incendies fré-

quens dans un pays, où les maisons ne sont que de bois.

Cependant les arts ne sont point inconnus en Sibérie ; ils y ont été portés par les prisonniers Suédois, pris à la bataille de Pultava, & dispersés dans les différentes villes de cette province. Avant leur arrivée dans ce pays barbare, on y ignoroit presque l'usage du pain. Naturellement ingénieux, & obligés de l'être par le besoin où ils étoient de dissiper, par leur industrie, l'ennui de leur captivité, ils exercerent, dans le lieu de leur exil, tous les arts dont ils avoient quelque connoissance. Les soldats Suédois peuplerent la Sibérie de boulangers, de cordonniers, de tailleurs, de drapiers, de menuisiers, de maçons, d'orfévres. Les officiers devinrent peintres, architectes, musiciens, maîtres de langues. Ils s'amusoient à montrer le françois, l'allemand, le latin, les mathématiques, le chant, la danse, &c, aux jeunes gens de condition de l'un & de l'autre sexe, pour avoir accès dans les bonnes maisons. Bientôt toute la Sibérie changea tellement de face, que les Moscovites y envoyerent leurs enfans, pour y être inf-

truits comme dans une école excellente.

Il y a toujours à Tobolsk cinq à six mille hommes de troupes réglées, tant infanterie que cavalerie, indépendamment de trois ou quatre mille Tartares répandus dans la campagne, toujours prêts à monter à cheval au premier ordre. Tout cela, joint à la force naturelle de la place, la met à couvert des incursions de l'ennemi. Tous les gouverneurs de la province sont subordonnés à celui de la capitale ; mais il ne peut nommer à leur emploi ; c'est un droit de la chancellerie de Sibérie, qui réside a Moscow. Ce gouverneur a lui-même une chancellerie, dont les deux secrétaires ne perdent jamais leur place. Ils ont, sur toute la ville, une autorité presque illimitée. Un coup d'œil, de leur part, a plus d'effet que les ordres même du gouverneur.

L'archevêque, ou chef des prêtres Sibériens, a, sous sa jurisdiction, à Tobolsk, cinquante moines ou ecclésiastiques, dont très-peu sçavent le latin ; encore sont-ce des Polonois. Le peuple est attaché à la religion grecque, jusqu'au fanatisme. Né dans l'esclavage le plus affreux, il n'a aucune idée de ce

que nous appellons liberté de penser; & tout le monde eſt peuple, à cet égard, en Sibérie.

Dans toutes les familles, depuis les plus riches juſqu'aux plus pauvres, on célebre le jour de la naiſſance, & celui du patron de chaque membre de la famille. On y invite les parens & les amis; on donne un grand repas, où l'on ſert beaucoup de vin; & l'on danſe, depuis le dîner juſqu'au ſoir. Ces fêtes ſont peu diſpendieuſes; chaque perſonne invitée laiſſe une piéce de monnoie, qui paye ſon écot & au-delà : on ſe pique, ſur ce point, de la plus grande généroſité.

Le carnaval eſt ici, comme ailleurs, le tems des divertiſſemens. Il n'eſt preſque pas poſſible alors d'aller dans les rues, même pendant la nuit, tant elles ſont pleines d'hommes, de femmes, de bêtes & de traineaux : ce n'eſt, parmi le peuple, que promenades, que cris, que tumulte, que querelles. Là on voit ſur un tas de neige, devant les maiſons, des gens aſſis qui boivent & qui chantent. Quand le vin eſt bu, un d'eux va au cabaret & rapporte une nouvelle proviſion, avec un redoublement d'allégreſſe : vous ne croiriez pas qu'ils reſſen-

tent le moindre froid ; ils invitent tous les passans à prendre part à leurs plaisirs.

La fréquentation des filles publiques n'est pas ce qui les occupe le moins dans ces jours de joie & d'amusemens. Elles ne sont pas rares dans cette ville ; & les maladies qui les suivent, n'y sont pas moins communes. Leur effet ordinaire, dans ce pays froid, est de faire tomber les narines ; & n'y a-t-il nulle part autant de gens sans nez, qu'on en voit à Tobolsk. La jeunesse, instruite ici plutôt qu'ailleurs, ne tarde pas à se livrer à la dissolution : aussi les mœurs y sont-elles fort corrompues. Les femmes & les filles y sont jolies ; & toutes font usage du rouge, même celles du bas peuple.

Autant le carnaval est ici bruyant & tumultueux, autant on est exact à observer le carême. On n'entend alors ni chants, ni divertissemens ; on ne fait ni festins ni mariages ; on prie, on jeûne, on vit dans le plus grand recueillement. C'est le tems où l'on célebre la béatitude des Czars sanctifiés, celle de tous les saints de la famille royale, des saints patriarches, & de plusieurs autres, dans lesquels est com-

pris le célèbre Jermack, qui a conquis la Sibérie. On fulmine ensuite solemnellement des anathêmes contre les incrédules, les hérétiques, & les Catholiques Romains, qu'on regarde ici comme des schismatiques.

Quand je dis que l'on ne se marie pas en carême, vous concevez, Madame, que ceci ne peut regarder que les Chrétiens : les nôces tartares se font en tout tems. Les personnes invitées arrivent dans la maison où doit se passer la cérémonie. On y trouve des bancs couverts de tapis, & une table avec des rafraîchissemens. Les fiancés donnent des prix à ceux arrivent les premiers ; & il y a, dans certains endroits de la ville, des chevaux tout préparés, & qui se louent pour faire cette course. On attache ces prix à de longues perches, plantées devant la maison ; le premier venu a le premier prix ; & ainsi des autres, chacun dans leur ordre. Il y a quelquefois de la partialité dans cette distribution ; mais les Russes & les Tartares peuvent y participer également.

La chambre de la fiancée est remplie de buveurs & de musiciens. Les instrumens & les airs n'ont rien de

merveilleux; il y en a un qu'ils appellent *Jermack*, parce qu'il fut composé, disent-ils, lorsque ce Cosaque fit la conquête de leur pays. Les parens de l'époux futur conduisent le jeune homme dans la cour: il en fait trois fois le tour; & lorsqu'il passe devant la chambre de la mariée, on jette, par les fenêtres, de petits morceaux de draps, sur lesquels le peuple se précipite. Il monte ensuite dans un appartement où est le prêtre: on lui demande s'il veut épouser une telle? & l'on envoie faire la même question à la future. Lorsqu'ils ont répondu affirmativement l'un & l'autre, & que les parens ont donné leur consentement, le prêtre expose à l'amant les loix du pays touchant le mariage. La principale est, qu'on n'épousera pas une seconde femme, sans l'aveu de la premiere. Il benit ensuite les conjoints, & termine la cérémonie par un grand éclat de rire, auquel tous les assistans répondent de même.

Plusieurs personnes donnent, pour présent de nôces, chacun un pain de sucre. Ces pains sont mis en morceaux, & distribués à toute la compagnie. On se rend alors dans une grande salle, où

l'on ſert le dîner ; & pendant trois jours que dure la fête, on boit, on mange & l'on ſe divertit. Il eſt permis à tout le monde d'aſſiſter à la cérémonie du fiancé ; les parens ſeuls & les amis les plus intimes viennent à celle de la femme. On ſe rend chez elle la veille du mariage, pour pleurer la perte de ſa virginité. La fiancée eſt aſſiſe derriere un rideau, entourée de pluſieurs filles ; à côté d'elle eſt une autre jeune perſonne de ſes compagnes ; un grand drap blanc les couvre l'une & l'autre ; les parentes & les autres femmes invitées viennent ſucceſſivement l'embraſſer, & ſe retirent. Enfin paroiſſent deux hommes de la part du marié ; ils ſe placent au milien de la chambre, & chantent l'hymne de la jeune épouſe. Pendant ce tems-là, les femmes & les filles ſe mettent à pleurer, & la future à ſangloter. Quand le chant eſt fini, des hommes viennent derriere le rideau, prennent les quatre coins du tapis ſur lequel eſt la mariée & ſa compagne, & les enlevent, toujours enveloppées du même drap, pour les porter dans une autre maiſon. On les place, à-peu-près, comme dans la précédente ; & l'on y pratique les mêmes

formalités. Enſuite commencent les ſymphonies, les chants & les danſes; la fiancée reſte-là toute la nuit; & le jour ſuivant, l'époux vient la prendre, & l'emmene chez lui.

Pâques & les autres grandes fêtes, où les théâtres ſont fermés en Europe, ſont proprement ici les jours de ſpectacles. Pour vous donner, Madame, une idée de ce qu'on y joue, je rapporterai, d'après M. Solnick, une courte analyſe d'une de ces repréſentations théâtrales : vous y reconnoîtrez nos anciens myſtères, nos anciennes moralités; & vous conclurez qu'en Sibérie, l'art dramatique n'eſt préciſément, que ce qu'il étoit en France, il y a quatre ſiécles. Le premier acte s'ouvre par des chants : un petit garçon ſe préſente enſuite, & vient ſouhaiter une bonne fête aux ſpectateurs. Un autre, habillé comme on nous peint le Diable, fait marcher devant lui un vieillard, qui lui repréſente la foibleſſe de ſon âge. L'eſprit infernal fait mille eſpiégleries, lui met autour du cou un ſerpent empaillé, qui tient une pomme dans ſa gueule; & le vieil Adam tombe à ſes pieds, ſans connoiſſance & ſans vie. La Mort entre, une faux à la main,
&

& se prépare à enlever le cadavre. Le petit Diable s'y oppose; mais Jesus-Christ, une croix d'une main, & de l'autre une couronne, oblige l'esprit infernal à s'enfuir. La vertu de la croix donne au vieil Adam une nouvelle vie. Jesus-Christ le fait lever, lui met sur la tête la couronne; & le vieillard transporté de joie, lui témoigne sa reconnoissance. Le Sauveur lui dit de le suivre dans le ciel; & ils disparoissent l'un & l'autre. Dans l'acte suivant, on joue les dix commandemens de Dieu; & dans le troisieme, le baptême. Ici un homme armé, représentant un seigneur Tartare, vante sa bravoure avec fanfaronade. Deux Chrétiens, sans armes, & demi-nuds, s'approchent de lui, le dépouillent de ses habits, font apporter une cuve, le jettent dedans, l'arrosent de trois ou quatre sceaux d'eau, le font renoncer à ses vêtemens, à ses armes, & à tout ce qu'il possède. Voilà l'image & le symbole du baptême. On fait ensuite quelques bouffonneries; & le spectacle finit comme il a commencé, c'est-à-dire, que le Diable, le vieil Adam, la Mort, Jesus-Christ reparoissent sur la scène; & un petit garçon prononce un discours suivi de chants. Toutes ces

piéces sont versifiées, & les jeunes gens, qui les débitent, le font avec une assurance étonnante. Ce sont les prêtres qui président à ces jeux, & qui exercent les acteurs.

Les fêtes de Pâques se passent à recevoir & à faire des visites. Le peuple s'amuse à sa maniere, mais avec moins d'extravagance que pendant le carnaval. Le jeudi avant la Pentecôte, l'archevêque de Tobolsk va en procession avec son clergé, sur une montagne qui est à un quart de lieue de la ville. Il arrive dans une maison, où sont plusieurs bieres remplies de cadavres : ce sont les corps des personnes décédées sans sacremens ou de mort violente. Ils ne peuvent pas y être plus d'un an ; il y en a même, qui n'y restent pas plus d'un jour. Ceux qui meurent de la sorte, entre les deux jeudis qui précèdent la Pentecôte, sont privés de la sépulture, & déposés dans cette maison, jusqu'au jeudi le plus voisin de cette fête. S'ils meurent ce jeudi même, ils y restent une année entière ; s'ils expirent un jour auparavant, ils sont délivrés le lendemain. L'archevêque, dans sa visite, déclare que Dieu leur a pardonné leurs

péchés ; en conséquence, on les tire de cette espéce de purgatoire ; & on les enterre avec les autres fidèles.

Après avoir parlé de la ville de Tobolsk, voici ce qu'on nous apprend de ses environs. Au nord & à l'occident de cette capitale, le terrein est peu fertile ; mais à l'orient & au sud, il produit des légumes & des fruits assez bons. Les rives de l'Iset & du Tobol sont regardées comme les greniers de la Sibérie ; & c'est de-là qu'on tire la plus grande partie du grain qu'on apporte dans les villes. Les bois & les champs sont pleins de gibier. Les gelinotes, aussi grosses que les perdrix, ont la chair blanche & délicate. Il y en a d'une espèce plus grosse encore, qui ont les pates velues, & blanchissent en hyver, comme des colombes. Les perdrix y sont aussi très-communes ; mais à la fin de l'automne, elles passent dans des climats plus tempérés. Il y a pareillement quantité de becasses qui s'en retournent avant l'arrivée des grands froids. On ne connoît point de pays, où les oiseaux aquatiques soient plus abondans. On en trouve d'autres appellés *oiseaux de neige*, qui sont de la grosseur d'une alouette, &

fondent ici, par troupes, dans l'arriere-saison. La plûpart ont une blancheur éclatante : il y en a de tachetés & de bruns ; & ils passent pour être très-délicats. On en voit encore un autre, gros comme une grive, dont les aîles & la queue sont mêlées de rouge & de jaune : il a sur la tête une hupe noire, qu'il leve & baisse comme il lui plaît. C'est un oiseau de passage, que l'on ne trouve ni en Asie ni en Europe, & qui vient vraisemblablement, ainsi que l'oiseau de neige, des contrées septentrionales de l'Amérique.

Les bois produisent aussi différentes espèces de bêtes fauves, comme des ours, des loups, des lynx, plusieurs sortes de renards, d'écureuils & de martres zibelines. Les fourrures y sont meilleures, que dans aucun autre pays. Les hermines se prennent avec des piéges, auxquels on attache un morceau de viande. Cette chasse se fait pendant l'hyver, parce qu'elles sont alors entièrement blanches ; elles redeviennent brunes en été ; & leur peau en est moins estimée. Les liévres, dont ce pays abonde, éprouvent le même changement. On les prend plutôt pour leur

peau, que pour leur chair, dont on fait ici fort peu de cas. Les marchands achetent toutes ces peaux, les envoient en Angleterre ou en Hollande; & on les emploie dans les fabriques de chapeaux. Les lacs & les rivieres sont remplis de loutres, dont les fourrures rapportent un grand profit.

Comme il y a peu de pays mieux arrosés que cette partie de la Sibérie, il n'y en a point qui fournisse une plus grande quantité de poissons excellens. On vante principalement le muchsoon, qui est particulier à cette contrée, & que les connoisseurs estiment singuliérement. On y pêche aussi des esturgeons d'une grosseur extraordinaire, & d'un goût exquis. On ne voit nulle part une aussi grande quantité de vaches, qu'à Tobolsk : on a remarqué que presque tous les chats y sont rouges. Enfin, Madame, on trouve ici toutes sortes de denrées, qui se vendent à très-bas prix; d'où vous pouvez conclure que la Sibérie, & spécialement la capitale & ses environs ne sont pas un endroit aussi désagréable, qu'on le croit communément en Europe.

En quittant cette ville, pour s'avan-

cer vers l'orient, on passe par un lieu nommé *Abalak*, où l'on assure que la sainte Vierge fait des miracles. On y va, par dévotiòn, pendant toute l'année; & l'on y fait dire une grande quantité de messes. On arrive ensuite à Tara, petite ville fortifiée d'un fossé profond, de palissades & de tours de bois; ce qui suffit pour la mettre à couvert de l'insulte des Tartares. Elle est très-pauvre; & toutes les maisons, soit publiques, soit particulieres, sont bâties de planches. Le peuple y est peu nombreux, parce qu'en 1722, on y exécuta, par ordre de Pierre le Grand, sept cens habitans qui refusoient de prêter serment de fidélité. Tara est divisée en haute & basse ville. C'est dans la haute que demeure le commandant, & toute la chancellerie. Elle est environnée d'un rempart, où il y a trente piéces de canon. A l'extrémité de la ville basse, est un village Tartare, avec une mosquée.

En remontant la riviere d'Irtish, sur laquelle est située cette petite ville, on trouve plusieurs forts bâtis par les Russes, & différentes hordes de Tartares, qui ont tous des noms & des usages particuliers. Pour ne pas y revenir

trop souvent, ni couper, à plusieurs reprises, la Relation de M. Solnick, je rapporterai de suite, & sans interruption, ce que les mœurs & les coutumes de ces peuples peuvent offrir de plus singulier. J'ai parlé autrefois des Kalmoucks, des Tunguses, & de divers autres Tartares qui habitent les contrées voisines de la Sibérie ; vous allez connoître aujourd'hui ceux de Kondoma, de la Tchouline, les Abintsiens, & les Théléïniens. Ces derniers furent baptisés dans une mission que fit chez eux l'archevêque de Tobolsk ; mais ils profiterent peu de cet avantage. Ils disent qu'on les a forcés à se faire Chrétiens, & refusent de porter la croix qu'ils ont reçue à leur baptême : cependant ils se marient comme les Russes, & vont quelquefois à leurs églises. On parle d'une femme de cette nation, qui avoit un mari borgne. On lui demanda si elle ne desiroit pas d'en avoir un plus agréable ? Elle fit entendre qu'elle verroit volontiers le sien avec ses deux yeux ; mais que Dieu le lui ayant donné tel, elle en étoit satisfaite. Cette femme avoit une longue robe de soie rouge, sur une chemise de laine, & portoit des bas de toile ; le cou

de sa chemise étoit orné de perles, & son bonnet garni de martre zibeline.

Ces Tartares ont des maisons pour l'été & pour l'hyver. Les premieres sont de figure ronde, pointues par le haut, & ont, par le bas, trois toises de diamètre. On y entre par une petite porte qui regarde l'orient : à l'extrémité supérieure, il y a une ouverture qui sert d'issue à la fumée; le foyer est dans un creux, au milieu de l'habitation; & tout autour, sont des bancs à la Tartare. Ces maisons sont faites de joncs entrelacés, avec des baguettes attachées l'une à l'autre; & afin que la pluie n'y pénètre pas, on met de l'écorce de bouleau entre les joncs & les baguettes.

C'est dans ces cabanes, que les Théléïniens distillent leur eau-de-vie. Ils la font avec du lait de jument, qu'ils commencent par laisser aigrir dans une espèce d'outre; ils le mettent ensuite sur le feu dans un chaudron garni de son couvercle, percé de deux trous, l'un au milieu, l'autre au côté. Celui du milieu est bouché : à l'autre est adapté un tuyau recourbé, qui entre dans un vase placé dans un autre vaisseau, où il y a

de l'eau. Ils font un cas singulier de cette eau-de-vie, parce que l'ivresse qu'elle cause, n'est point accompagnée de maux de tête, comme celle qui se fait avec du vin.

La religion de ce peuple n'a aucune forme générale. Ils croient un Dieu, & l'honorent, en se tournant vers l'orient tous les matins, & prononçant cette courte priere : *Ne me tue pas.* Il y a, près de chaque village, une espèce d'autel qu'ils visitent une fois l'an, par dévotion. Ils y tuent un cheval, en mangent la chair, empaillent sa peau, lui mettent dans la bouche une brancke d'arbre, & le placent entre quatre poteaux plantés à une toise l'un de l'autre. Cet autel est paré de rubans, de verdure, de peau de liévres, d'hermines & d'autres ornemens. L'endroit où il est construit, est regardé comme un lieu saint, ces peaux, comme des offrandes faites à Dieu, & le prêtre, comme un homme très-éclairé. Les signes qui le font connoître digne de son ministère, sont des convulsions pareilles à celles de nos possédés. Durant ces mouvemens épileptiques, il ne cesse de répéter que Dieu l'appelle à la prêtrise ; & il en est

cru sur sa parole. Dès qu'il est revêtu de ce caractère, il est reconnu pour magicien. Où regne la grossièreté & la barbarie, cette science ténébreuse est toujours le partage du sacerdoce ; comme c'est celui de la philosophie, de désabuser l'humanité de ces humiliantes chimeres.

Les Théléïniens ont, ou peuvent avoir plusieurs femmes. Celles-ci ne sont pas belles ; & presque toutes fument du tabac : leur usage est d'en avaler la fumée. Quelques-uns de ces Tartares brûlent leurs morts ; d'autres les enterrent. Ils n'ont que deux jours de fête dans l'année ; celui dont je viens de parler, & le jour désigné pour faire leur provision d'eau-de-vie.

Les Abintsiens ont leur hutte à moitié enterrées ; & comme elles sont couvertes de branches d'arbre, de loin on les prendroit pour des haies ou des buissons. Du reste, les mœurs de ce peuple sont assez conformes à celles des Théléiniens. Les femmes ont quatre tresses de cheveux, qui pendent pardevant, & auxquelles sont attachés des coquillages de porcelaine.

Les Tartares de Kondoma con-

noiſſent l'art de fondre le fer ; mais le bâtiment qui leur ſert de fonderie, ne diffère point des autres cabanes. Leur foyer ordinaire fait la principale partie du fourneau : un chapiteau d'environ un pied de haut, & qui ſe termine en cône, compoſe tout l'appareil métallurgique. Il y a au devant, un trou que l'on bouche durant la fuſion ; & par le côté, eſt une autre ouverture par laquelle paſſent deux ſoufflets. On ne fond, à la fois, que trois ou quatre livres de minerai ; & l'on cherche le métal parmi les cendres, dont le foyer eſt rempli. On en ſépare, avec un morceau de bois, les charbons qui s'y attachent ; & de trois livres de minerai, on retire environ deux livres de fer. Ce peuple ſemble prouver qu'il eſt inutile de bâtir, à grands frais, des forges, comme on fait en Europe. Ils font de ce fer leurs inſtrumens de labourage, travaillent la terre avec ces outils, & la remuent à quelques pouces de profondeur. Leur bled ſe moud entre deux pierres, qu'un homme frotte l'une contre l'autre.

Ce que j'ai dit, Madame, des prêtres Théléïniens, & de leurs fourberies, ſe pratique également chez tous les

Tartares. Ils ſont dans l'uſage de faire des ſacrifices au démon; ils braſſent, en ſon honneur, de grands tonneaux de biere, qu'ils jettent en l'air ou contre les murs. Ils craignent qu'en mourant, le diable ne s'empare de leur ame; & pour l'en empêcher, les prêtres battent leur tambour magique, & croient le chaſſer à force de bruit. Quand on leur demande pourquoi ils ne s'adreſſent point à Dieu? Ils répondent qu'étant l'auteur de tous les biens, ils n'ont point de raiſon de le craindre; mais qu'ils ont beſoin d'honorer les eſprits infernaux, qui ne leur veulent que du mal. D'ailleurs, ajoûtent-ils, comment, nous autres hommes qui vivons ici-bas, pourrions-nous communiquer avec Dieu qui habite dans le ciel? au lieu que le diable demeurant ſous la terre, il nous eſt plus aiſé de recourir à lui.

Parmi les Tartares de la Tchouline, les uns ont reçu le baptême; les autres ont perſévéré dans leur ancienne religion. Si quelqu'un d'eux vient à mourir, ils mangent ſon cheval, & en offrent la peau au démon. Ceux qui vont à l'enterrement, ſautent, à leur retour, ſur un grand feu qu'ils allument exprès,

afin que le mort, effrayé par les flammes, ne les suive pas. Dans leurs maladies, ils consultent le prêtre, ou le sorcier; car je vous ai dit que chez les Tartares, ces deux mots signifient la même chose. Cet homme se vante d'avoir un remede universel : il consiste dans une peau d'hermine, qu'il attache au cou du malade, tandis qu'il joue de son tambour magique. On raconte que, lorsque l'archevêque vint dans ce pays, il en fit assembler les habitans: quelques-uns vinrent à lui de bonne volonté; mais la plûpart témoignerent beaucoup de répugnance à le voir. Il fallut que les soldats, qui l'accompagnoient, usassent de violence pour les tirer de leurs cabanes. Comme ils habitent le long de la Tchouline, dont ils portent le nom, le lieu étoit commode pour les baptiser; ceux qui faisoient quelque difficulté, étoient jettés dans la riviere : lorsqu'ils revenoient à bord, on leur attachoit une croix au cou; & ils étoient déclarés Chrétiens, quoiqu'ils n'eussent pas le premiers principes d'une religion qu'on les obligeoit d'embrasser, l'épée à la main. Aussi la font-ils consister uniquement à faire le signe de la

croix, à porter ſur eux ce ſigne du ſalut, à aller à l'égliſe, à baptiſer leurs enfans, à n'épouſer qu'une femme, à s'abſtenir de certains alimens, & à obſerver les jeûnes preſcrits. Il eſt vrai qu'on envoie, de tems en tems, à ce peuple, des prêtres pour l'inſtruire; mais ils ſont eux-mêmes ſi peu inſtruits; ils mènent d'ailleurs une vie ſi peu exemplaire, que même, en les imitant, ces Tartares ſeroient encore de très mauvais Chrétiens.

Dans chaque canton de la Sibérie, il y a des habitans qui diffèrent de noms & d'uſages, & d'autres qui ont des coutumes & des mœurs qui leur ſont communes. En général, ils aiment tous la vie libre & vagabonde, ſe nourriſſent de cheval, de lait de jument, & de leur chaſſe. Ils font, au milieu de leurs huttes, un grand feu, autour duquel ſe chauffent l'homme, la femme, les enfans & les bêtes. Ils accordent leurs filles, pour une certaine ſomme, à ceux qui les demandent en mariage, ou pour telle quantité de fourrures ou de bétail, & ne les laiſſent emmener, que lorſque l'acheteur a payé le prix convenu. Ils n'ont point de culte réglé; mais ils

croient qu'il y a un Dieu, ont une extrême confiance dans leurs prêtres, & en général, beaucoup d'éloignement pour le Christianisme. La vie des Russes, la seule qu'ils connoissent, après la leur, leur paroît malheureuse. La formule d'imprécation qui leur est là plus familiere, est celle-ci : *Puisses-tu vivre à la Russe*. Il y en a, parmi eux, qui ne portent point de chemise & ne se lavent jamais. Lorsqu'ils veulent dormir, ils se mettent autour du feu, arrangés & accouplés de maniere, que les jambes de l'un sont passées entre les jambes de l'autre ; & lorsque l'un se retourne, l'autre fait de même, pour ne pas changer leur disposition.

Je reprends, Madame, la suite du voyage de M. Solnick. En remontant la riviere d'Irtish, il fut conduit par des bateliers Mahométans, dont il vante beaucoup l'ardeur & le zéle. Ils étoient de Tara, & avoient, disoient-ils, embrassé ce genre de vie, parce qu'ils n'avoient pas d'autre moyen de payer l'impôt. Ils font sécher au soleil le poisson qu'ils prennent à la pêche, & les bêtes qu'ils tuent à la chasse, & retournent dans leur pays avec leur provision. Le

portrait qu'en fait M. Solnik, mérite d'être rapporté. » Ils sont, en général, » officieux, paisibles & de bonne vo- » lonté : nous les avons vus souvent » travailler jour & nuit, sans proférer » aucunes plaintes. Ils sont renommés » pour leur fidélité, & méritent aussi » de l'être pour leur franchise. Ils ne » font point de serment; un simple » coup, frappé dans la main, est un lien » plus fort pour eux, que les traités les » plus solemnels. Zélés pour leur reli- » gion, ils en remplissent les devoirs » avec la plus grande exactitude. Ils » commencent, & terminent tous leurs » repas, par une priere, & ne mettent » jamais à la voile, qu'ils n'ayent crié » leur souhait de bonheur. Lorsqu'ils ont » des provisions, ils mangent quatre » fois par jour; l'orge est leur nourriture » ordinaire; ils le font rôtir; & quand » ils veulent se régaler, ils le mettent » cuire de nouveau dans une poële avec » un peu de beurre. Ils ont un mets » qu'ils nomment le *ragoût des cinq* » *doigts ;* c'est une espèce de fricassée, » qui doit être mangée toute entiere » dans le même repas. Ils ne se servent » alors ni de couteaux ni de fourchet-

» tes, mais de leurs doigts. Ce repas a
» quelque chose de religieux, dans la
» façon dont ils le préparent, & dont
» on le prend. Ils achetent un agneau,
» ou quelqu'autre animal de cette es-
» pèce ; & celui d'entr'eux, qui fait
» l'office de boucher, après lui avoir lié
» les pieds, le porte vers la partie du
» bateau qui regarde le midi, c'est-à-
» dire, la Mecque. Il lui tourne la tête
» du même côté, s'y tournent tous
» eux-mêmes, & font une priere. En-
» suite le boucher égorge l'agneau, laisse
» couler le sang, lui enleve la peau ; &
» après l'avoir dépecé & préparé à sa
» maniere, ils le mangent avec une
» promptitude qui fait plaisir. »

Il y a, sur les bords de l'Irtish, plusieurs forts que les Russes ont fait bâtir, pour contenir les Tartares des environs. Ils tirent leur nom, pour la plûpart, des rivieres ou des ruisseaux, sur lesquels ils sont construits presque tous sur le même modèle. On choisit un petit terrein ; on l'entoure d'un rempart de bois ; on y renferme une chapelle, & la maison du commandant ; on éleve des casernes paralleles au rempart ; on y place quelques piéces d'ar-

tillerie; & environ cinquante & soixante hommes en forment la garnison. Les plus considérables de ces établissemens, dans cette partie de la Sibérie, sont les forts de Chelesinck, de Jamichéva, de Sempalat, &c. Près de Jamichéva, est le fameux lac de Jamicha, qui lui donne son nom, & qu'on peut regarder comme une des merveilles de la nature. Il est de figure ronde, & a plus de deux lieues de tour. L'eau en est entièrement salée; & le fond est d'un sel qui paroît crystalisé. Les bords en sont aussi tout couverts; il est blanc, comme de la neige, & tout en crystaux cubiques. Il y en a une telle quantité, dit l'auteur que j'abrége, qu'on en chargeroit, en peu de tems, plusieurs bateaux; & à mesure qu'on en ôte, il s'enforme de nouveau dans l'espace de cinq à six jours. Enfin ce lac en pourroit fournir à toute la Sibérie : il ne se vend que huit deniers la livre à Tobolsk. Le gouvernement s'est emparé de ce commerce, & a mis, près du lac, sur une hauteur, une garde de dix hommes, qui empêche que d'autres que les employés, n'y prennent du sel.

Le fort de Sempalat a été ainsi ap-

pellé par les Ruſſes, parce qu'on y voit encore les reſtes de ſept anciennes maiſons bâties de pierre. Les uns diſent que c'étoit une eſpèce de couvent qu'un Kalmouck idolâtre fit bâtir, & qu'il habita. D'autres prétendent qu'il fut conſtruit par Tamerlan, quelques autres même par Gengihs-kan. Il eſt composé de ſept appartemens, ce qui lui a fait donner le nom de *Sept-Palais*. Ces maiſons ſont élevées ſans ſymmétrie, l'une à côté de l'autre; & quoique très-irrégulieres, on eſt étonné de trouver un édifice ſemblable dans un pays ſi déſert. On y voit encore des idoles de bois, qui repréſentent des ours, & quelques figures humaines, peintes ſur le plâtre. Le plancher eſt d'ardoiſe, & le plafond de brique. Pluſieurs de ces appartemens étoient tapiſſés de bandes de papier verniſſé, ſur lequel il y avoit des lettres en or. Ces feuilles ſont compoſées d'une eſpèce de coton d'écorce d'arbre, revêtue d'une double couche de vernis de deux couleurs : les caractères ſont blancs, ſur un fond noir. Pierre le Grand a, dit-on, envoyé deux de ces bandes à Paris, à l'académie royale des inſcriptions. A peine y eut-elle jetté

les yeux, qu'elle y reconnut le langage & les caracteres du Tibet, & trouva que c'étoit un morceau de harangue funèbre, plein de répétitions. Le fond du sujet est une morale assez bien tournée sur la vie future, avec diverses preuves métaphysiques de l'immortalité de l'ame. L'académie en fit la traduction qui se voit encore dans le cabinet de Pétersbourg. Les Tartares regardent ces écrits comme sacrés, & ont grand soin de les conserver. Il pourroit se faire qu'ils continssent quelque monument historique.

On trouve aussi dans ces bâtimens, des morceaux de porcelaine ; & les compagnons de M. Solnik y ont vu une colomne de pierre, brisée en deux, dont le chapiteau représentoit une tête humaine. Dans un lieu appellé *Ablainkit*, est un autre palais, qu'on assure avoir servi autrefois de résidence à un prince Kalmouk. On y voit encore une grande salle, ornée de peintures extraordinaires ; & dans cette salle on avoit conservé d'anciens manuscrits, dont plusieurs ont été enlevés par des soldats Russes, qui les vendoient à vil prix ; il y avoit aussi des papiers imprimés, & des caracteres

en bois, qui paroiſſoient avoir déja ſervi. Ils étoient longs, triangulaires, & portoient des lettres mongales. Quelques-uns croient que les bandes de papier que Pierre le Grand envoya à l'académie des inſcriptions, avoient été priſes dans cette ſalle, plutôt que ſur les murs des *Sept-Palais*.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 30 Décembre 1746.



LETTRE LXX.

SUITE DE LA SIBERIE.

LA difficulté des chemins oblige M. Solnick à revenir sur ses pas; & en descendant l'Irtish jusqu'à Tara, il arrive par les plaines de Baraba, à la ville de Tomsk. Ces plaines sont habitées par différens Tartares, sujets de l'empereur de Russie & du grand Khan. C'est le pays de la Sibérie, où il se commet le plus de vols & de brigandages, non par les naturels du pays, car ils sont très-humains, mais par les Kalmouks, & des hordes de Cosaques, qui harcelent les voyageurs, & enlevent leurs effets. Ils pillent, brûlent, & emmenent tous les habitans qu'ils n'ont pas massacrés. Ils se saisissent des biens & des troupeaux, tuent les hommes & les femmes, ou les font prisonniers. On fait des traités avec ces brigands; mais, comme il y a plusieurs troupes sous différens chefs, lorsqu'on se plaint

à l'un, il rejette le désordre sur un autre; & ni les traités ni les ôtages ne peuvent arrêter leurs violences. Ces Barbares sont d'autant plus à appréhender, que dans leurs expéditions, ils ne trainent après eux ni munitions ni bagages. Accoutumés aux plus grandes fatigues, & à vivre sobrement, ils sont montés sur des chevaux pleins de feu, qui supportent les plus longues courses, & se nourrissent indifféremment d'herbes & de racines. Ces peuples, les plus brigands de la terre, sont en même tems, par un contraste singulier, les plus hospitaliers. Ils vont en troupes pour attaquer une caravane, ou piller des habitations; mais un étranger est-il parvenu à aborder dans leur pays? ces Tartares se disputent l'honneur de le recevoir dans leur maison: le maître du logis, sa femme, ses filles s'empressent à l'envi de le servir, & de prévenir, sans aucun intérêt, tous ses besoins. Ce respect pour l'hospitalité est la seule vertu que ces barbares ayent conservée par tradition, des Scythes, leurs ancêtres. Parmi le grand nombre de Russes qu'ils ont fait esclaves, il y en a qui sont deveuus plus voleurs que leurs

maîtres, & ne se font aucun scrupule de piller leurs concitoyens.

Il se rend ici, au printems, une quantité prodigieuse d'élans & de cerfs : les habitans les tuent pour en avoir la chair & le cuir, dont ils font d'excellens busles. Le chasseur ayant découvert la piste du cerf sur la neige, il le poursuit sur ses patins, avec son arc & ses fléches, jusqu'à ce que la bête soit hors d'haleine. Le soleil fond la neige qui est sur la surface de la terre; elle se congèle de nouveau pendant la nuit; mais n'étant pas assez forte pour supporter le poids de l'animal, il s'enfonce à chaque pas qu'il fait; & la glace lui coupant les jarrets, il se lasse & ne tarde pas à devenir la proie du chasseur.

Baraba, veut dire, en langage Tartare, *plaine marécageuse*; & elle est réellement ce que son nom signifie, c'est-à-dire, une vaste plaine, remplie de marais, entre-coupée de lacs, couverte de trembles, d'aulnes, de saules & autres arbres aquatiques. Les habitans n'exigent d'autre retour des politesses qu'ils font aux étrangers, qu'un peu de tabac à fumer, & quelques verres d'eau-de-vie. Leur habit consiste en une longue tunique

que de peau de mouton, que les Russes leur donnent en échange, pour des fourrures de prix. Ils ont, parmi eux, plusieurs magiciens; & les femmes même prennent ce caractere.

L'établissement de la ville de Tomsk a commencé par un petit fort. Plusieurs peuples de cette contrée ayant été conquis, ou s'étant soumis volontairement, ce fort est devenu une citadelle; & la citadelle, une ville composée aujourd'hui de plus de deux mille maisons. Elle est située au pied d'une montagne, sur la riviere de Tomm. On y voit plusieurs églises, un couvent d'hommes, un monastere de filles, & une grande maison marchande, qui contient près de cinquante boutiques, où l'on vend, en fourrures, tout ce qu'on peut desirer de plus précieux. La citadelle est placée sur une éminence, & renferme le palais du gouverneur, des casernes, &c. Ses fortifications, comme celles de la plûpart des autres villes de Sibérie, ne sont que de bois; ses environs sont très-beaux & très-fertiles: du haut de la montagne, on découvre un pays à perte de vue, excepté du côté du midi, où il y a quelques

hauteurs. Il eſt peu de villes plus avantageuſement placées pour le commerce. C'eſt le chemin de toutes les caravanes de la Chine pour la Ruſſie, & de la Ruſſie pour la Chine. Il faut y paſſer également, lorſqu'on vient du nord ou de l'orient de la Sibérie; & l'on y arrive de Tobolsk, en été, par l'Irtish, l'Oby & la Tomm. Quand il y vient quelque caravane, tous les effets ſont dépoſés dans la maiſon marchande; & les boutiques où on les met, ſont ſcellées du ſceau de la douane. Dès que le le gouverneur apprend qu'ils ſont ſur le territoire de la ville, il envoie des commis pour les viſiter avant qu'ils y entrent. Ces marchandiſes conſiſtent communément en draps, en tapis de Perſe, en meubles de vernis, qui viennent de la Chine, & en pelleteries de toute eſpèce, mais particuliérement de martres zibelines, de renards noirs & rouges, d'hermines & d'écureuils.

L'amour du vin & des femmes, joint au bas prix des denrées, rend les Tomskains exceſſivement pareſſeux. Les filles publiques & l'eau-de-vie abſorbent les trois quarts de leurs revenus; & du reſte, ils ſe nourriſſent comme

ils peuvent. Il y a peu de maisons où il n'y ait, au moins, une personne affligée du mal vénérien ; & des familles entieres en sont infectées. Les souris sont une autre plaie de cette ville oisive & crapuleuse. Le pays produit peu de chats ; & par paresse, les Tomskains n'ont point de souricieres ; tout ce qu'on doit au travail, n'est nullement de leur goût.

La S. Michel est pour eux une fête des plus solemnelles. Toute la ville est alors en mouvement : le bruit, les cris, le tumulte, l'ivresse & le libertinage durent toute une semaine. Dans un de ces jours de divertissement, on trouva un garçon & une fille, ayant ensemble une conversation très-particuliere ; ils furent menés chez le gouverneur, & condamnés à s'épouser. Ils se présenterent à l'autel ; on demanda au jeune homme, s'il acceptoit la femme qu'on lui donnoit ? Il répondit : Oui, parce qu'on m'y force. Le prêtre repliqua, à voix basse, qu'on voyoit bien qu'il se marioit de bonne volonté, puisqu'il étoit venu à l'église ; & il continua la cerémonie. On prétendit que le gouverneur, trouvant la fille jolie, avoit

résolu de s'en amuser, & que, pour plus grande facilité, il avoit ordonné ce mariage, se proposant de retirer les deux époux dans sa maison; ce qui n'est pas sans exemple dans ce pays comme ailleurs.

Dans un village voisin, il y a une image de S. Nicolas, qui est en grande vénération dans tout le canton. Chaque année, le clergé & les habitans de Tomsk viennent la chercher, & la portent en procession dans leur ville. Dès qu'elle y est arrivée, chacun s'empresse de la voir & de la toucher. Les personnes de distinction, ou les malades, se la font apporter chez eux, soit pour sanctifier leurs maisons, soit pour en recevoir quelque soulagement.

On trouve, dans les montagnes & les bois qui sont aux environs de cette ville, plusieurs especes de bêtes fauves, & entr'autres, celle qu'on appelle l'*Ure*, un des animaux les plus féroces qui soient au monde. Il est plus gros & plus fort qu'aucune bête à corne, & si agile, que l'ours ni le tigre n'osent l'attaquer. Il y a aussi une sorte d'écureuil, qu'on appelle volant : il est fait à-peu-près comme les autres, excepté qu'à la jointure supé-

rieure des jambes de devant, il a une petite membrane attachée à l'épaule, comme l'aîle d'une chauve-souris. Il l'étend, quand il veut, & s'élance plus loin qu'il ne feroit sans ce secours.

La Tomm produit différentes sortes de poissons; & voici la maniere dont on les prend : on plante, à travers la riviere, des pieux, entre lesquels on laisse un passage. On rompt les glaces au-dessus; & on allume du feu sur des pierres que l'on y a mises à ce dessein. Le poisson qui voit la lumiere, s'arrête un moment, en passant. Le pêcheur saisit cet instant, pour le harponner par le trou qui est dans la glace. Cette façon de le prendre, demande beaucoup d'adresse; car il disparoît dans un clin d'œil. On pêche aussi au panier, de la maniere suivante : après avoir fait dans la glace une ouverture, grande comme le panier, on le plonge dans l'eau, & on l'affermit avec des bâtons. Ce panier ressemble à une souriciere, dont l'entrée est en forme de cône; de sorte que le poisson y entre aisément, & n'en peut sortir qu'avec peine.

En avançant vers l'orient, la ville la plus considérable qui se présente à un

voyageur, eſt Yéniſeisk, ſituée ſur la riviere de ce nom, qui, dans cet endroit, a plus d'un quart de lieue de largeur. On trouve d'abord un pays charmant, habité par les Ruſſes, & où les villages ſont aſſez près les uns des autres, pour ne manquer ni de chevaux ni de proviſions. On ne rencontre enſuite ni villages ni habitans, pendant pluſieurs jours; ce qui rend cette route très-ennuyeuſe. On ne ſçait ſouvent, ni où ſe chauffer, ni comment apprêter la nourriture qu'on eſt obligé de porter avec ſoi. On eſt réduit à camper dans les bois; mais comme il y a quantité d'arbres abbatus, on s'en ſert pour faire bon feu. La plûpart de ces arbres ſont des ſapins, formés en pyramides, & dont les branches deſcendent juſqu'à terre; ce qui rend ces forêts impraticables.

Après avoir traverſé tous ces déſerts, on parcourt, juſqu'à Yéniſeisk, un pays parfaitement cultivé. Cette ville eſt grande, bien peuplée, & fortifiée d'un foſſé, de paliſſades, & de tours de bois. Ce n'étoit d'abord qu'un petit fort, comme la plûpart des villes de Sibérie; mais la ſituation en eſt ſi agréable & ſi commode, que bientôt elle devint une ville

considérable. Elle est au milieu d'une plaine fertile ; la riviere qui l'arrose, après un cours d'environ sept cens cinquante lieues, se jette dans la mer Glaciale. Il n'est point de fleuve, dans ce vaste continent, qui parcoure une plus grande étendue de pays. La ville, qui s'étend sur ses bords, a plus de longueur que de largeur ; & son enceinte est d'une lieue & demie. On y fait un grand commerce ; & presque tous les Yéniséens sont marchands. L'ivrognerie, la paresse, le libertinage, qui sont l'effet de l'abondance des denrées, & certaines maladies, qui sont la suite de tous ces vices, y règnent aussi fortement, que dans quelques autres villes dont j'ai parlé.

On est ici grand amateur de plantes médicinales ; c'est à un officier de Cosaques, que l'on y doit ce goût pour la botanique. Cet homme se vantoit de tirer des simples une eau spiritueuse, qui guérissoit les blessures mortelles. Il sçut si bien le persuader au peuple, par mille tours de charlatanerie, que chacun, comme il arrive toujours en pareil cas, voulut imiter sa méthode, & attraper son secret. Telle est l'origine de l'amour

des Yéniséens pour les simples & pour la médecine : l'eau spiritueuse de l'officier Cosaque se crie dans les rues, comme les marchandises & les denrées, dans les autres pays.

Il se fait, dans cette ville, un grand commerce de la peau d'un animal appellé *Piessy*. Il y en a de deux couleurs, gris & blanc. On les prend au nord d'Yéniseisk : ils sont à-peu-près de la grosseur & de la figure d'un renard ; ont la queue courte, mais bien garnie, la fourrure épaisse, douce, légère & fort chaude : aussi est-elle très-recherchée des Chinois, qui en font des coussins pour s'asseoir.

On trouve à Yéniseisk de fréquentes occasions de voyager dans le nord de la Sibérie, en s'embarquant sur le Kéat, riviere navigable, qui se jette dans l'Oby. Le Docteur nous apprend que les peuples, qui habitent ces contrées, different des autres Sibériens, par leurs traits & par leur langage. Les plus connus sont les Ostiakes ; ils ressemblent aux Finladois, dont on prétend qu'ils ont conservé quantité de mots. Pendant l'été, ils vivent au milieu des bois, dans des cabanes couvertes d'écorce de bou-

leau; en hyver, ils creusent des fosses souterreines, sur lesquelles ils posent des perches & des bâtons en travers, les couvrent de mousse, de feuillages & de terre. Ils y ménagent une ouverture pour donner passage à la fumée, & ne vivent, pendant toute cette saison, que de poissons secs, d'oiseaux sauvages, ou de ce qu'ils prennent à la chasse. Ils sont braves & forts à la guerre : deux Ostiakes armés d'un arc, d'une flèche & d'une lance, ne craignent point d'attaquer l'ours le plus vigoureux. Quand ils l'ont tué, ils lui coupent la tête, la pendent à un arbre ; & se rangeant en cercle, ils lui rendent les honneurs divins. Ils courent ensuite vers son corps, & lui font des excuses, en disant : Qui est-ce qui a forgé le fer qui t'a percé? Ce sont les mains d'un Russe. Qui est-ce qui t'a coupé la tête? C'est la hache d'un Russe. Qui est-ce qui t'a dépouillé de ta peau? C'est le couteau d'un Russe. En un mot, les Russes ont fait tout le mal; & pour eux, ils sont innocens de la mort de l'ours. Cette extravagante pratique vient de ce que ces peuples imaginent que l'ame de la bête, errant de côté & d'autre dans les bois, pourroit

ſe venger ſur eux, à la premiere occaſion, s'ils n'avoient eu le ſoin de lui faire une réparation, pour l'avoir obligée de quitter le corps où elle faiſoit ſa demeure.

On regarde les Oſtiakes comme les peuples les plus ſtupides qu'il y ait ſur la terre. Ils ſont plongés dans l'ignorance la plus profonde, & dans la plus groſſiere idolâtrie. On en a baptiſé pluſieurs, à qui on a enlevé beaucoup de petites idoles de fonte, d'un pied de long, & aſſez bien travaillées. Comme ils ſont trop mal-à-droits, pour faire le moindre ouvrage qui ait l'apparence de ſculpture, on croit qu'elles leur venoient des Scythes qui occupoient ce pays avant eux. Ils en ont fabriqué de nouvelles, qui ne reſſemblent point aux anciennes. Elles ſont de pierre ou de bois, ſans aucune eſpece de forme, & couvertes de chiffons.

Quoique ſauvages, ces peuples n'ont rien de barbare dans leurs mœurs. On voyage chez eux, ſans craindre aucune violence de leur part. Ils ont même une ſorte de probité, & ne manquent point d'apporter, tous les ans, au jour & au lieu marqués, le tribut de pelleteries qu'ils payent avec fidélité. Ils ne comptent

point le tems par années, mais par le nombre de fois qu'il tombe de la neige. Si on leur demande quel âge ils ont ? Ils répondent : J'ai tant de chutes de neige. Quand le froid est excessif, ils mettent deux camisoles l'une sur l'autre ; & pour exprimer la rigueur de la saison, au lieu de dire, comme nous : Il fait froid, très-froid, ils se servent de ces expressions figurées : J'ai une, j'ai deux, j'ai trois camisoles. Au surplus, ils ne se donnent pas beaucoup de peine pour ces habillemens ; ils cousent plusieurs peaux ensemble sans aucune préparation. Un Ostiake a-t-il besoin d'un bonnet ? Il court à la chasse, tue une oie sauvage, & se couvre de sa dépouille.

Le vêtement des femmes ne diffère de celui des hommes, que par les embellissemens qu'elles y ajoûtent. Faute de chanvre, elles font de la toile d'orties, qui leur sert pour des rideaux, des chemises & des mouchoirs qu'elles mettent sur la tête. Elles s'en couvrent même le visage ; &, ce qu'on ne s'attendroit pas à trouver chez des peuples si grossiers, c'est une immodestie à elles, de se montrer sans voile aux étrangers ou à des inconnus. Au reste,

elles aiment à peindre leur linge & leur personne de toutes sortes de couleurs.

On prétend que les femmes de cette nation, jeunes ou vieilles, belles ou laides, ont un soin particulier de se tenir le corps propre. Elles portent, dans les endroits humides, un petit paquet de duvet, fait d'écorce d'arbre la plus déliée, façonné en maniere de cône, & attaché avec une de ces ceintures que la jalousie a fait inventer aux maris dans certains pays. Cette espece de sachet absorbe toute humidité, toute transpiration désagréable. Chaque fois que des besoins particuliers exigent qu'on dérange la ceinture, elles ôtent l'ancien sachet, & en placent un nouveau. Un peu plus de coqueterie leur apprendroit à y mettre des odeurs.

Chaque Ostiake a, pour l'ordinaire, deux femmes; l'une âgée, qui a soin du ménage; & l'autre jeune, qui est sa compagne de lit. Quand un homme recherche une fille en mariage, il la fait demander à son pere, qui la vend plutôt qu'il ne la donne : un bateau, un chien, & quelques méchans ustensiles en font le payement. S'il en est content, il pro-

met de livrer sa fille au bout d'un terme convenu, jusqu'au quel tems le garçon n'ose rendre visite à sa maîtresse, & ne se présente devant le pere & la mere, qu'avec des démonstrations extraordinaires de respect. Il entre à reculons, sans les regarder en face, & se tient toujours tourné de côté, en leur parlant. Quand le moment est venu de recevoir sa future, il la demande aux parens. Ceux-ci l'exhortent à vivre avec elle en bonne union; & c'est en quoi consiste toute la cérémonie nuptiale. S'il en a le moyen, il régale les assistans d'un verre d'eau-de-vie; & c'est alors un mariage parfait. On marie assez souvent les filles à sept ou huit ans, afin qu'elles puissent mieux s'habituer à l'humeur de leurs maris; & ces derniers consomment l'œuvre, quand l'instant marqué par la nature est arrivé. Le divorce est permis chez eux; mais il n'y est pas fréquent.

La jalousie y vient quelquefois troubler l'amour conjugal; mais ses effets n'ont rien de funeste. Un mari qui se trouve dans le cas d'en ressentir les atteintes, coupe du poil de la peau d'un ours, & le porte à celui qu'il soupçonne d'être

ſon rival. Si ce dernier eſt innocent, il accepte ce poil; & s'il eſt coupable, il avoue le fait. Alors l'affaire ſe traite à l'amiable : le mari répudie ſa femme; & elle devient l'épouſe de l'amant favoriſé. Ils ſont là-deſſus de la meilleure foi du monde; bien perſuadés que l'ame de l'ours, à qui on a coupé le poil, viendroit, au bout de trois jours, faire périr le coupable, s'il ne convenoit de ſon crime. Dans le cas où l'amant ſoupçonné continue à ſe bien porter, le jaloux reconnoît ſon tort, & tâche, par toutes ſortes de careſſes, de le faire oublier à ſon épouſe.

Les femmes Oſtiakes paroiſſent accoucher ſans douleurs; & l'on ne peut y faire moins de façon. En hyver, dans une marche, elles ſe débarraſſent de leur fardeau ſur la neige; y roulent leur enfant, pour l'endurcir de bonne heure au froid; & lorſqu'il commence à crier, elles le mettent dans leur ſein, & continuent leur route. Les meres, dans cet état, ſe logent à l'écart; &, ni les maris, ni perſonne, à l'exception d'une vieille femme qui les ſert, n'oſent en approcher pendant quatre ou cinq ſemaines : au bout de ce tems, on al-

lume du feu dans la tente ou dans la hute : l'accouchée saute trois fois pardessus ; & la voilà purifiée.

Si-tôt que l'enfant est né, le pere va demander un nom à quelque Russien; ou il lui donne celui du premier animal qu'il rencontre ; ou bien il l'appelle *premier*, *second*, *troisieme*, &c. selon le rang de sa naissance. On le distingue aussi par les qualités corporelles les plus remarquables, *Tête blanche*, *Boiteux*, *Bossu*, &c.

L'éducation qu'il reçoit se borne à apprendre à tirer de l'arc, à chasser & à pêcher ; ce sont-là les seules occupations de ces peuples. La derniere est celle de l'été, pendant lequel ils font sécher autant de poisson, qu'ils croient en avoir besoin pour l'hyver. Le sang est leur breuvage le plus délicieux; car, pour l'ordinaire, ils ne boivent que de l'eau, à moins que quelquefois ils ne se régalent d'un peu d'huile de baleine.

Leur plus grand divertissement est de fumer du tabac, dont ils avalent la fumée; &, de peur qu'il ne s'en perde, ils ont soin de se mettre de l'eau dans la bouche, & avalent la fumée & l'eau tout à la fois. Cela leur cause des vomissemens; & ils

en ont grand beſoin pour ſe dégager des viſcoſités dont ils ſe nourriſſent ſans ceſſe, & qui leur attirent de fréquentes maladies ſcorbutiques, contre leſquelles ils ne connoiſſent point de remède.

Comme les Oſtiakes ont peu de beſoins, il réſulte qu'ils ne doivent faire qu'un très-petit commerce. Il ſe réduit, en effet, à changer quelques pelleteries contre des outils de fer, & autres uſtenſiles de ménage. Ne ſçachant ni lire ni écrire, ils ſe font des marques ſur les mains, pour ſe rappeller ce qu'ils prennent à crédit. Ils montrent ces ſignes à leurs créanciers ; & jamais il n'arrive qu'ils les effacent pour manquer à leurs engagemens. C'eſt le marchand qui les ôte lui-même, quand le débiteur l'a ſatisfait ; & par-là, il annulle la dette.

Les rennes & les chiens ſont leurs plus grandes richeſſes ; les derniers, quoiqu'ils ne ſoient pas plus gros que nos chiens de payſans, rendent à leurs maîtres le même office que les rennes, c'eſt-à-dire, qu'ils les menent avec une extrême viteſſe dans des traîneaux. Il y en a de deſtinés uniquement pour les voyageurs. Ils ont certaines traites réglées, à-peu-près comme nos chevaux de poſte ;

& lorſqu'elles ſont plus fortes qu'à l'ordinaire, ils ſe couchent d'eux-mêmes devant le traîneau, & ſe repoſent un inſtant. On leur donne un peu de poiſſon ; & après ces rafraîchiſſemens, ils reprennent leur courſe, juſqu'au premier relai. Dans toute la partie ſeptentrionale de la Sibérie, on ne ſe ſert point d'autres voitures, ſoit pour voyager, ſoit pour tranſporter les marchandiſes.

Lorſqu'un homme meurt, ils ont coutume d'enterrer, ou de cacher dans la neige, avec lui, ſon arc, ſes flèches & ſes uſtenſiles de ménage ; ce qui fait voir que, comme preſque toutes les nations, policées ou barbares, ils ont une idée, mais bien groſſiere, à la vérité, d'une autre vie après celle-ci.

Une femme, qui perd ſon mari, témoigne ſon chagrin en fabriquant une idole qu'elle habille des vêtemens du défunt. Elle la met coucher avec elle, & lui fait prendre toutes les attitudes de ſon époux. Pendant le jour, elle la place devant ſes yeux, pour s'exciter à la douleur. Cette cérémonie dure une année entiere ; & une femme ſeroit deshonorée, ſi elle en abrégeoit le terme : on croiroit qu'elle n'aimoit point ſon mari ; &

conſéquemment, qu'elle lui étoit peu fidele. Quand l'année eſt révolue, l'idole eſt dépouillée & releguée dans un coin, juſqu'à ce qu'on en ait beſoin pour une autre occaſion.

Les Oſtiakes ont trois divinités. La plus conſidérable eſt un morceau de bois preſque ſans forme, dont l'extrémité ſupérieure doit repréſenter une tête humaine. Cette idole eſt habillée de rouge, couverte d'une infinité de guenilles que les dévots lui conſacrent, & coëffée d'un bonnet fourré de queues de renard. La ſeconde eſt une oie d'airain. Ils l'eſtiment beaucoup moins que la précédente, quoiqu'elle ſoit d'une matiere plus précieuſe; parce qu'on la croit plus moderne, & que ſon inſpection ne s'étend que ſur les volatiles. La troiſieme, qu'ils appellent le *Vieux de l'Oby*, préſide à leurs pêches, reçoit leurs invocations lorſqu'ils s'y diſpoſent, & leurs mauvais traitemens, quand la pêche a mal réuſſi; car alors ils jettent l'idole dans quelque lieu plein d'ordures, juſqu'à ce qu'il leur prenne fantaiſie de l'en tirer. Tel eſt, en général, leur procédé avec leurs divinités domeſtiques, qui répondent aux Pénates des anciens.

Ces dieux se sentent toujours du bon & du mauvais succès des entreprises, pour lesquelles on a demandé leur secours.

Il n'y a ici rien de fort remarquable dans les sacrifices. Quand c'est un cheval qu'ils immolent, ou un autre quadrupede, ils se servent, pour faire mourir la victime, d'une flèche qui ne se tire, qu'après que le prêtre a donné le premier coup. Ils saignent ensuite l'animal dans un vase, & font l'aspersion du sang sur leurs huttes. Ils en boivent une partie; & avec le reste ils frottent la bouche de l'idole.

Ces barbares n'ont point d'autres supérieurs, que les gouverneurs de Sibérie. Chaque pere de famille a l'inspection de sa maison. Ils appellent quelquefois leurs prêtres, pour juger leurs différends; mais ce n'est que dans des cas de quelque importance. S'il n'y a pas moyen de les accommoder, ils font prêter serment (si la nature du procès l'exige) à celle des deux parties qu'ils jugent à propos. On mène celui qui doit jurer, devant l'idole; & après lui avoir représenté quel crime c'est que le parjure, & les peines dont il est ordinairement suivi, on lui

donne un couteau, avec lequel il coupe un morceau du nez de l'idole, & se souhaite à lui-même un traitement pareil, s'il fait une fausse affirmation. Les Ostiakes racontent de singuliers exemples de peines arrivées aux parjures. Le serment est très-respectable chez eux; & c'est une preuve assez convaincante, de l'empire de la conscience chez les nations les moins policées.

Voici la maniere dont ils prêtent serment de fidélité aux gouverneurs. On leur présente une peau d'ours, une hache & un couteau, sur lequel est un morceau de pain qu'ils mangent; après quoi, ils prononcent ces paroles: « En cas que » je ne demeure pas toute ma vie fidele » à mon souverain, & que je me ré» volte contre lui, puisse cet ours me » déchirer au milieu des bois, le pain que » je viens de manger demeurer dans mon » gosier, ce couteau me donner la mort, » & cette hache m'abbatre la tête. »

Il y a une autre nation, voisine des Ostiakes, qui fait partie du gouvernement de Sibérie; il est à propos, Madame, de vous la faire connoître, avant que de suivre le Docteur sur les rives du Yéniséi : ce sont les Samoïèdes qui n'ont ni églises, ni forts, ni villes, ni

villages, mais ſeulement des cabanes qu'ils tranſportent d'un lieu à un autre, par le moyen de leurs rennes & de leurs traîneaux. On a dit d'eux beaucoup de choſes dépourvues de vérité. Il n'eſt pas vrai, par exemple, qu'ils ſe repaiſſent de chair humaine, quoique leur nom ſignifie *mangeurs d'hommes*, ſelon l'uſage des voyageurs, qui appellent *anthropophages* toutes les nations ſauvages, dont ils craignent d'être mangés. Il n'eſt pas vrai que les femmes ne ſoient pas ſujettes aux évacuations périodiques de leur ſexe, ni que les maris les offrent, ainſi que leurs filles, aux étrangers qui arrivent dans leur pays. Ils en ſont, au contraire, ſi jaloux, qu'on prétend qu'ils les enferment, quand ils vont à la chaſſe, & qu'ils ont même imaginé des moyens, comme en Italie, pour empêcher qu'elles ne leur ſoient infidèles. Il n'eſt pas vrai non plus, que la parenté n'apporte aucun obſtacle à leurs mariages; ils évitent juſqu'aux dégrés de conſanguinité les plus éloignés; & ils n'épouſeroient pas une femme, qui deſcendroit avec eux d'une même famille.

A cela près, on reconnoît dans ce peuple, la plûpart des traits origi-

naux de l'homme dans l'état naturel. Il vit disperſé dans de vaſtes déſerts, couverts de glaces & de neige, ſans loix, ſans maîtres, ſans culte, ſans prieres : ils admettent l'exiſtence d'un Être ſi ſouvérainement bon, qu'il les diſpenſe, ſelon eux, de tout hommage. Ils y joignent l'idée d'un génie puiſſant, enclin à nuire, & auquel ils attribuent tout le mal qui arrive ; cette créance, preſqu'auſſi ancienne que le monde, convient également aux malheureux & aux ignorans ; mais cet être mal-faiſant n'a, chez les Samoïèdes, ni culte, ni autels. Ils honorent la lune & le ſoleil, moins comme des divinités, que comme les inſtrumens dont ſe ſert l'Être bienfaiſant, pour leur faire part de ſes faveurs. Ils révèrent leurs prêtres, parce qu'ils leur ſuppoſent des relations intimes avec cet eſprit malin ; mais tout leur miniſtère ſe réduit à leur donner des conſeils : ils ne les appellent, ni à la naiſſance des enfans, ni aux mariages, ni aux enterremens ; trois ſources de richeſſes intariſſables pour l'égliſe, dans nos pays civiliſés : c'eſt encore là un de ces traits, où l'on reconnoît, dans celui-ci, l'homme ſauvage abandonné à la ſimple nature.

Les Samoïèdes prennent ſoin de leurs enfans, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à un âge où ils puiſſent, par eux-mêmes, pourvoir à leur ſubſiſtance : dès ce moment, ils deviennent indépendans ; ou, s'ils ont quelque déférence, ce n'eſt que pour les plus vieux, ſans qu'elle les engage à leur être ſoumis. Ils payent, ſans ſe plaindre, le tribut que les Ruſſes leur impoſent ; parce que leurs peres l'ont payé de même, & qu'ils ſçavent d'ailleurs qu'on les y forceroit. C'eſt à quoi ſe borne toute leur ſujettion envers le ſouverain.

La chaſſe, en hyver ; en été, la pêche, fournit leur nourriture ; tout le poiſſon ſe mange crud, ainſi que la chair de rennes ; & c'eſt pour eux une extrême délicateſſe, que de boire tout chaud le ſang de l'animal. Leur breuvage ordinaire eſt de l'eau & de l'huile de baleine. Une bête morte, qu'ils trouvent dans un chemin, de quelque eſpece qu'elle ſoit, ne les dégoûte pas : ils en mangent ſans répugnance. Les autres viandes ſe cuiſent ; & comme ils n'ont point d'heure fixe pour leurs repas, il y a toujours une marmite pleine ſur le feu, où chacun

va puiser quand bon lui semble. Au lieu de serviettes, ils ont des raclures de bouleau, fort déliées, dont ils se servent pour s'essuyer ; ils en usent aussi, comme de mouchoir, pour ôter la sueur. Après avoir mangé, ce qui les intéresse le plus, c'est de dormir. Ils se couchent sur des peaux de rennes, rangées autour du feu dans leurs cabanes ; & pendant ce tems-là, les femmes s'occupent à coudre des habits, à soigner les enfans, & sur-tout à entretenir la marmite pleine, afin que chacun, à son reveil, trouve toujours de quoi satisfaire son appétit.

La nourriture, les plaisirs de la chair, & le repos sont les seuls besoins des Samoïèdes. Le repos sur-tout & l'oisiveté paroissent leur unique passion ; il n'y a que la nécessité qui les en tire. A l'égard des femmes, ils en ont autant qu'ils peuvent en acheter. On les marchande, comme, parmi nous, une vache ou une jument ; & il y en a qui se payent cher, c'est-à-dire, jusqu'à trente rennes. Ils ne se servent guère que de ces animaux, pour cette espece de commerce : c'est même, si l'on peut parler de la sorte, l'unique monnoie qui a cours dans le pays : vous supposez aisément,

ſément, qu'ils ne connoiſſent ni l'uſage de l'argent, ni la valeur des métaux. Les femmes Samoïèdes ne ſont ni jolies ni agréables ; mais leurs maris le ſont encore moins. Petits de taille, larges de ſtructure, plats de viſage, bruns de peau, courts de col & de jambes, une groſſe tête avec de petits yeux, un nez écraſé, peu ou point de barbe, une grande bouche, de longues oreilles, des cheveux noirs, durs, forts, & qui pendent ſur les épaules comme des chandelles : voilà le portrait d'un Samoïède. La phiſionomie des femmes eſt à-peu-près la même, avec cette différence, que les traits en ſont un peu plus déliés, le corps plus mince, les pieds plus petits. Les uns & les autres ont cela de ſingulier, qu'aucune partie de leur corps, excepté la tête, n'eſt couverte de poil. On prétend que c'eſt moins par un défaut attaché à leur race, que par le ſoin qu'ils prennent de ſe l'arracher. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que les femmes ſont intéreſſées à n'en point avoir ; car, ſuivant l'uſage du pays, un mari qui en trouveroit à une fille qu'il auroit épouſée, ſeroit en droit de la rendre à ſes parens, & d'exiger la reſ-

titution de ce qu'il auroit donné. Ce cas, à la vérité, doit arriver rarement; car les filles se marient si jeunes, que la nature n'a pas encore eu le tems de perfectionner son ouvrage. Il est assez commun de les voir meres à onze ans; & à cet âge, il n'est pas étonnant qu'elles n'aient pas encore reçu tout ce qui doit constituer une femme faite. Ainsi, quand même la nature les revêtiroit, comme ailleurs, de cet ornement; quand même elles n'emploiroient rien pour le faire disparoître, il seroit difficile, en se mariant si jeunes, qu'elles fussent dans le cas d'être renvoyées.

Un autre défaut de ces femmes, c'est d'avoir la gorge molle, plate, & le bout extrêmement noir, même lorsqu'elles sont encore vierges. Comme elles enfantent, pour l'ordinaire, sans douleur, quand le contraire arrive, le mari les soupçonne d'avoir eu commerce avec un homme d'une autre nation. Alors il les bat & les maltraite, jusqu'à ce qu'elles avouent la faute: si elles conviennent du fait, il les rend aux parens, & reprend ce qu'il avoit apporté dans le ménage. Il peut en user de même à leur égard toutes les fois qu'il en reçoit quelques sujets

de mécontentement. On vante fort leur pudeur, & la répugnance qu'elles témoignent à se laisser voir toutes nuës, contre l'ordinaire des femmes sauvages, qui n'ont communément, ni assez de connoissance, ni assez de coqueterie, pour sçavoir, qu'en certains cas, la nudité éteint les desirs, & les vêtemens les irritent.

Dès que les femmes ici ont passé trente ans, leur fécondité cesse; ce qui peut être l'effet des mariages prématurés. Elles ignorent, ainsi que leurs maris, l'usage des bains. Aussi sont-elles fort mal-propres. Leurs habits de peaux de rennes, leur laisse sur la chair une puanteur insupportable; mais les bons Samoïèdes, qui sont dans le même cas, n'y font pas grande attention. La seule distinction que l'on reconnoît au vêtement des femmes, sont quelques morceaux de draps de diverses couleurs, dont elles bordent leurs fourrures, qui sont tournées en dehors. Les plus jeunes prennent quelquefois le soin d'arranger leurs cheveux en plusieurs tresses, qu'elles laissent pendre derriere la tête. L'habillement des deux sexes consiste en une sorte de robe, au haut de laquelle est

un bonnet qui tombe ſur les épaules, en forme de capuchon, & dont les manches ſont fermées par deux mitaines, qui tiennent après. Les culottes & les bas, faits de peau, comme le reſte de l'habit, ſont d'une ſeule piéce. Ce vêtement, ſerré avec une ceinture, couvre parfaitement le corps, & s'ôte comme une chemiſe : c'eſt le ſeul qui convienne dans ce rude climat. Le froid y eſt quelquefois ſi violent, que l'humidité de l'haleine tombe en frimats ſur le menton. Les ſeuls végétaux qui y croiſſent, ſont des genévriers, des ſapins, & autres plantes de cette nature. On y trouve auſſi beaucoup de mouſſe qui ſert de nourriture aux rennes ; c'eſt même la production la plus commune de tout le pays.

La façon de bâtir de ce peuple eſt à-peu-près la même, que celle des Oſtiakes ſes voiſins. La ſtérilité du terrein l'oblige à changer ſouvent de demeure, & à ſe diviſer en petites troupes. Auſſi voit-on rarement plus de deux ou trois familles raſſemblées ; & comme ces déſerts ſont d'une immenſe étendue, elles quittent la place auſſi ſouvent, que leurs beſoins l'exigent, ſans ſe porter aucun préju-

dice. En été, elles s'établissent le long des rivieres, pour la facilité de la pêche. Il ne paroît pas qu'elles ayent jamais eu envie de former des sociétés; aussi n'en connoissent-elles point d'autres que celle de leurs parens.

Quand un enfant vient au monde, on lui donne le premier nom qui se présente à l'esprit, soit d'un homme ou d'une bête, d'une chose vivante ou inanimée, d'une montagne, d'un arbre, d'une riviere, &c. Si cet enfant meurt à la mammelle, ils l'enveloppent dans un drap, & le suspendent à une branche, au milieu d'un bois. Mais s'il vit plus d'un an, & qu'il vienne à mourir, on le met en terre comme tout le monde. L'enterrement d'un prêtre se fait avec plus de cérémonie. On lui éleve un monument fait de planches, & fermé de tous côtés, pour empêcher les bêtes sauvages d'en approcher. On l'étend ensuite sur cette espece d'échafaud, revêtu de ses plus beaux habits; & l'on met à côté de lui son arc, son carquois & sa hache. On y attache aussi quelques rennes, pour régaler le défunt; & on les y laisse mourir de faim, si elles ne parviennent pas à s'échapper.

Cette précaution de donner au mort ses armes & de la nourriture, prouve qu'ils ont quelque idée de l'immortalité de l'ame; mais tout se réduit à une espéce de métempsycose, qui, dans le fond, les inquiète peu.

Comme les plus ignorans & les plus grossiers des peuples de la Sibérie, les Samoïèdes sont aussi les plus infatués de conjurations & de sortiléges. On dit qu'ils ne les emploient jamais contre les Russes, dans la crainte d'en être punis, mais qu'ils en font un grand usage contre les étrangers. Il est très-ordinaire de trouver parmi eux, des gens qui vendent les vents à ceux qui navigent dans les mers du Nord; ils leur promettent de tenir enfermés ceux qui pourroient troubler leur voyage. Seroit-ce sur des prétentions si ridicules, déja connues du tems d'Homère, que ce poëte avoit fondé la tradition d'Eole, qui donne à Ulysse les vents enfermés dans une peau de bouc? Quoi qu'il en soit, lorsque les Samoïèdes font ce commerce de magie, ils présentent au voyageur une corde à plusieurs nœuds, & lui promettent, qu'en dénouant le premier, il aura un vent médiocre; que s'il

délie le ſecond, le vent ſera plus fort, &c.

Dans un pays où perſonne ne commande, toute eſpece d'ambition eſt abſolument ignorée. Ils ne connoiſſent pas même le nom des vices qu'elle entraîne à ſa ſuite. Avec peu de beſoins, & aſſez de facilité de les ſatisfaire, ſur quoi tomberoient leurs deſirs ? Les rennes ſont toutes leurs richeſſes. Il eſt vrai que plus ils en poſſedent, & plus ils peuvent ſe procurer de femmes ; mais, ſous un climat ſi froid, une ſeule ne ſuffit-elle pas ? Le prix ordinaire eſt de quatre rennes pour une fille. Ce n'eſt pas l'unique avantage qu'ils retirent de cet animal : ils s'en ſervent pour mener leurs traîneaux, & ſe tranſporter d'un endroit à un autre. Deux morceaux de bois, longs de huit pieds, larges de trois, & recourbés ſur le devant comme des patins, compoſent le corps de cette voiture. Le conducteur, aſſis ſur le derriere du traîneau, a devant lui une petite planche, arrondie par le haut, à laquelle les deux morceaux de bois ſont attachés. Par derriere, il en eſt une autre un peu plus élevée, contre laquelle on eſt appuyé. On attele communément

deux rennes à la fois ; la bride aboutit à une courroie qui leur sert de collier. Quand on n'est pas accoutumé à conduire ces traîneaux, ils versent aisément ; & il faut bien sçavoir conserver l'équilibre. On a le dos penché en arriere ; & l'endroit où les pieds reposent, est garni de peau. On ne se sert point de timon ; & cette voiture est si lègere, & les rennes courent avec tant de vîtesse, qu'elles font, en un jour, près de trente lieues. Elles ont les pieds si durs, que pouvant se cramponner sur la glace, elles y marchent aussi sûrement que sur la terre. Ce qu'elles ont de particulier, c'est que, lorsqu'elles sont en mouvement, tous leurs os craquent, comme si on agitoit des noix, & font un bruit qui s'entend de fort loin ; quoique naturellement sauvages, on a sçu tellement les apprivoiser, qu'elles sont très-douces & très-dociles.

Il y a si long-tems, Madame, que je vous parle de cet animal, qu'il est à-propos de vous en donner une description. La voici, telle que le docteur Solnick dit l'avoir copiée dans un auteur Allemand, qui a beaucoup étudié la nature & les propriétés de ce quadrupede,

le plus singulier, peut-être, & le plus utile qu'il y ait dans le monde.

» Sa figure est avantageuse; ce qui, » joint à sa propreté, le rend agréable à la » vue. C'est une espece de cerf, dont » le bois est très considérable. Ce bois, » couvert, d'un bout à l'autre, d'un poil » de la même couleur que le reste du » corps, est plus haut que celui de l'élan, » & plus large que le bois du cerf. » Celui des femelles est plus petit, & a » moins de rameaux. Les rennes le per- » dent tous les hyvers; & il revient au » printems. La racine de ce bois est » placée sur le devant de la tête; & le » haut va en s'élargissant. La couleur de » la renne est celle de l'âne; sa peau » épaisse & extrêmement garnie de » poils, la met à l'abri des rigueurs du » climat qu'elle habite. Elle a la taille » du cerf, mais un peu plus forte, l'es- » tomac relevé, couvert d'un poil long » & rude, les jambes velues, & les » pieds gros & fourchus.

» En été, les rennes vivent de feuil- » les, de mousse, & d'herbe. Elles sça- » vent, à merveille, en trouver sous la » neige, & n'en cherchent jamais qu'où » il y en a. Elles découvrent avec leurs

» pieds une certaine étendue de terrein, » & broutent la mousse qui s'y rencon-» tre. Un voyageur n'est donc obligé » de porter de provisions, que pour lui-» seul. Quand l'animal se met à creu-» ser, on est sûr qu'il a trouvé un lieu » convenable pour s'y arrêter; mais » s'il leve la tête, & s'attaque aux ar-» bres, il faut le conduire ailleurs. Au » reste, il est si sobre, & se contente » de si peu de chose, qu'il ne mange » guère en une fois, que ce qui pour-» roit tenir dans la main. Quoiqu'il coûte » si peu à entretenir, il rend cependant » les plus grands services, & tient lieu » de plusieurs autres animaux domesti-» ques. On le trait; & son lait est un » très-bon aliment: il ne donne point » de beurre; mais on en fait un excel-» lent fromage. La chair de rennes est » pour les Samoïèdes, un mets délicat; » & avec sa peau, ils s'habillent depuis » les pieds jusqu'à la tête. Cet animal » sert comme le cheval, soit à mener » un traîneau, soit à porter un fardeau » ou un homme. Il est, pour ce peuple » du Nord, ce que je vous ai dit qu'é-» toit l'arbre de coco pour les Indiens; » le Samoïède y trouve à la fois de

» quoi boire & manger, se vêtir, & » faire mille sortes d'ouvrages, tels que » des arcs, des arbalêtes, des cuilleres, » avec ses os; du fil, des cordes, des » liens, avec les nerfs, &c. Aussi a-t-on » le plus grand soin de ces quadrupedes: » on les garde nuit & jour, l'hyver & » l'été, soit pour les garantir des bêtes » féroces, soit pour les empêcher de » s'échapper, ou de tomber malades. » Il n'est pas plus nécessaire de leur » bâtir des écuries, que de pourvoir à » leur nourriture. Ils ne se trouvent » mieux nulle part, qu'en plein air. Toute » l'attention doit se borner à prendre » garde qu'ils ne s'écartent, & ne se » dispersent; ce qui donne beaucoup » d'occupation en été; car en hyver, » quand la neige est profonde, ils se » soucient peu de s'éloigner: d'ailleurs » on peut alors découvrir leurs traces » aisément. Comme ils aiment à courir » vers le nord, on met de ce côté-là des » palissades qui les arrêtent. Mais malgré » cette précaution, & la vigilance des » propriétaires, souvent, de cent ren- » nes, à peine en reste-t-il une seule. » Quelquefois elles s'enfuyent d'elles- » mêmes, & deviennent sauvages; quel-

» quefois des rennes ſauvages, en ſe mê-
» lant parmi celles qui ſont apprivoiſées,
» les attirent, &, pour ainſi dire, les dé-
» bauchent. Mais ce qui leur nuit le plus,
» c'eſt une maladie à laquelle elles ſont
» fort ſujettes. Il s'engendre ſur leur dos
» une ſorte de vers qui vivent quelque
» tems ſous la peau de l'animal. Ils tom-
» bent enſuite par terre, & ſe changent en
» de groſſes mouches velues, qui s'atta-
» chent à le déſoler, juſqu'à le rendre
» furieux, & à le faire précipiter dans
» les lacs, ou du haut des rochers. Si, au
» contraire, il réſiſte à ce tourment, il
» demeure tellement exténué, qu'on ne
» peut plus l'employer au travail. Quand
» un troupeau de rennes eſt affligé de ce
» mal, elles s'arrêtent ſouvent toutes à la
» fois, les unes derriere les autres, levent
» la tête en l'air, ferment les yeux, ſer-
» rent les oreilles, frappent du pied, &
» reſtent enſuite comme immobiles. On
» a beau les menacer, les tirer, les frap-
» per, elles ne bougent pas, que cette
» eſpece d'accès ne ſoit paſſée. Ce qu'il
» y a de plus ſingulier, c'eſt toujours
» le Docteur qui parle, c'eſt que de
» nombreux troupeaux de rennes ſe
» trouvent tout-à-coup dans cet état,

» commencent & finissent ensemble,
» comme des soldats qui font l'exercice,
» & répetent cette espèce de manœu-
» vre, jusqu'à cent fois en un jour.

» La renne est un animal rétif; il se
» cabre; il se jette à terre; il appuie
» la tête & les cornes contre les arbres
» qui se trouvent sur son chemin, prin-
» cipalement lorsqu'il est trop chargé.
» Quand plusieurs marchent ensemble,
» un homme, assis dans un petit traî-
» neau, ou qui va devant à patins, tient
» la bride de la premiere, & en conduit
» ainsi dix à douze, qui suivent à la file,
» & mènent chacune leur traineau:
» comme elles ne suivroient pas d'elles-
» mêmes, il faut les attacher ensemble.
» Lorsqu'on les presse trop, elles se re-
» tournent, & se ruent sur leurs conduc-
» teurs avec une fureur très-dangereuse.
» Pour s'y soustraire, il n'y a d'autre
» ressource, que de renverser le traîneau
» sur soi, & de s'en couvrir, jusqu'à ce
» que la colere de l'animal soit appaisée.

» Les rennes ne vivent guère au-delà de
» seize ans. La femelle porte ordinaire-
» ment quarante semaines, & ne donne
» qu'un faon à la fois. Les petits, en nais-
» sant, ne sont pas plus gros qu'un chat;

» mais ils ont les jambes & les cuisses plus
» longues, & assez fortes pour suivre
» leurs meres dès le troisieme jour, &
» courir aussi vîte qu'elles. A quatre
» ans, ils ont acquis toute leur grandeur.
» C'est alors qu'on les dompte, &
» qu'on les dresse aux usages auxquels
» on les destine. Quand on coupe les
» mâles, ils deviennent plus grands &
» plus forts. Dès qu'ils ont un an, on
» leur fait cette opération avec les dents,
» en écrasant, & pressant vivement les
» testicules, ainsi que les fibres & les
» nerfs qui y répondent. Ceux que l'on
» conserve entiers pour la multiplication
» de l'espece, ne sont pas en grand nom-
» bre; un mâle peut suffire pour cinq
» ou six femelles.

» Outre ces rennes domestiques, il y
» en a de sauvages, que les Samoïèdes
» prennent à la chasse, & dont la peau
» est plus estimée, & la chair plus dé-
» licate. Cette chasse se fait en hyver;
» & l'on se sert, pour cela, de patins
» de bois d'environ six pieds de long,
» larges de six pouces. Les pieds ainsi
» armés, les Samoïèdes passent par-dessus
» la neige avec une vîtesse incroyable.
» Ils tiennent à la main une houlette,

» avec laquelle ils jettent de la neige aux
» rennes qu'ils apperçoivent, pour les
» faire aller du côté où ils ont tendu des
» piéges. Lorsqu'ils y ont conduit leur
» proie, ils y accourent, & la percent
» de coups. D'autres fois ils se couvrent
» de la peau d'un de ces animaux, se
» placent au milieu d'un troupeau de
» rennes domestiques, & attendent que
» quelques rennes sauvages viennent se
» mêler dans la troupe. Alors le Sa-
» moïède se glisse doucement & en
» rempant, jusqu'à ce qu'il soit auprès
» d'elles; & il les perce avec un dard
» qu'il tient à la main. »

Pour dire encore un mot de ce peuple grossier, que les rennes nous ont fait perdre de vue un moment, on ne connoît chez lui, ni le larcin, ni l'assassinat ni le viol, ni une infinité d'autres vices qui règnent dans les sociétés policées. Il ne conçoit pas même comment, dans un pays où il est si aisé à chacun de pourvoir à ses besoins, on pourroit s'approprier ce qui appartient à un autre. Ils comprennent encore moins, comment un homme s'aviseroit de tuer ses parcils, & quelle raison pourroit le porter à cet attentat. A l'é-

gard du viol, & de toute espece d'entreprise sur la femme d'autrui, il lui est si facile de s'en procurer d'autres, pour contenter ses desirs naturels, qu'il n'emploie, ni la séduction, dont son peu d'esprit le rend incapable, ni la violence, à laquelle il est rare qu'on ait recours, quand il est aisé de se satisfaire autrement.

Les sens & les facultés des Samoïèdes conviennent parfaitement à leur état. Ils ont la vue perçante, l'ouïe fine, & la main sûre; sont d'une légèreté extraordinaire à la course, & tirent de l'arc avec une justesse admirable. Ils mettent dans un arbre une fort petite piéce de monnoie, & se placent si loin, que tout autre qu'eux auroit peine à l'appercevoir. Cependant leurs fléches portent dans la piéce, autant de fois qu'ils y tirent. Ils ont, en échange, le goût grossier, l'odorat foible, le tact rude & émoussé, parce que les objets qui les environnent, sont de nature à ne pouvoir produire aucune sensation délicate.

Il y a plus de deux siécles, que les Samoïèdes sont soumis à la Russie; ils ont été conquis sans beaucoup de peine; & il n'a fallu construire ni forts ni

villes, pour les ſubjuguer, ou les maintenir dans l'obéiſſance. Ils apportent, dans un lieu aſſigné, leur tribut, qui conſiſte en une certaine quantité de pelleteries, que tout homme, capable de manier l'arc, eſt obligé de livrer tous les ans. A l'égard de l'origine de ce peuple, on le croit venu de la Fincelande : c'eſt tout ce qu'on peut conjecturer d'une nation, qui n'a d'autres annales, qu'une tradition très-imparfaite. Toute miſérable qu'eſt ſa maniere de vivre, il ne laiſſe pas d'en être très-ſatisfait. Quelques Samoïèdes ayant eu occaſion de voir les villes de Moſcow & de Pétersbourg, préféroient leur genre de vie à tout ce qu'ils y voyoient de plus attrayant. L'averſion qu'ils ont pour la ſervitude & le travail, ne leur laiſſent entrevoir que malheur & eſclavage, dans tout autre état, que celui de l'indépendance.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 4 Janvier 1747.



LETTRE LXXX.

SUITE DE LA SIBERIE.

LA premiere ville qu'on rencontre, en deſcendant la riviere d'Yéniſei, eſt Kraſnoyark. On y fait un grand commerce, particuliérement en pelleteries, quoiqu'elle ne ſoit guère compoſée que de Slouvichies : c'eſt ainſi, Madame, que l'on appelle, en Sibérie, certaine milice, formée de troupes légères à pied, comme les Coſaques le ſont à cheval, & deſtinée à garantir le pays des irruptions des Tartares. Les officiers ſont nommés par le gouverneur, ainſi que ceux des Coſaques ; & comme toutes ces places ſe vendent, cela lui fait un revenu très-conſiderable. Auſſi ces emplois ſont-ils mal remplis, & ceux qui les poſſedent, ſi peu reſpectés, qu'il y a tel colonel, dont les ſoldats diſent librement, qu'ils n'ont point d'ordre à recevoir ; ils ſe battent ſouvent avec lui, à coups de bâton, ou à coups de poing.

Les Slouvichies qui habitent Kraſ-

noyark, ſont riches en chevaux & en bêtes à corne, dont la nourriture les inquiète peu. Pendant l'hyver, ces animaux ſe repaiſſent d'herbes ſéches & de racines, qu'ils déterrent dans les campagnes; mais ils ne ſont pas auſſi forts qu'ailleurs: un cheval Ruſſe en vaut trois de ce pays; & les vaches y donnent trois fois moins de lait qu'en Moſcovie. Cependant la terre y eſt ſi fertile, que l'on peut l'enſemencer ſans engrais, ſix ans de ſuite; & quand elle refuſe de produire, il y en a tant d'autres à côté, qu'on peut cultiver un nouveau champ, & en changer ainſi, long-tems avant que le tour de celui qui a rapporté, revienne. Il n'y a pas un payſan d'un autre canton, qui n'achetât volontiers la permiſſion d'habiter celui-ci; mais l'avarice des gouverneurs y met obſtacle: les Slouvichies leur payent des droits plus forts, que ne feroient de ſimples payſans; & ils perdroient infiniment, ſi on réformoit une partie de cette milice inutile, pour lui ſubſtituer des laboureurs. Ils n'auroient plus tant de brevets de colonels & d'officiers à vendre; ce qui diminueroit de plus de moitié leur revenu. Ces troupes

vivent si familiérement avec leurs chefs, que lorsque ceux-ci les invitent à dîner, ils s'enivrent avec autant de liberté & de clameur, qu'au cabaret. Ils boivent l'eau-de-vie dans de grands verres; & celui qui, à la fin du repas, ressemble le plus à une bête, reçoit le lendemain des présens de tous les convives.

Les environs de Krasnoyark sont renommés pour les antiquités. Elles ont été tirées des anciens tombeaux qui y sont en grand nombre; & elles consistent en différens petits meubles d'or, d'argent & de cuivre, tels que des pots, des assiettes, des couteaux, des boucles de harnois, des marteaux, &c. Quand on parle aux Tartares de ce pays, de la religion chrétienne, & qu'on veut les engager à l'embrasser, ils montrent ces tombeaux de leurs ancêtres, & disent qu'on peut voir par les richesses qu'on en a tirées, qu'ils abondoient en biens temporels; qu'ils en ont joui en professant la religion qu'ils leur ont transmise; que si leurs descendans ne possédent pas les mêmes biens, c'est parce qu'ils n'ont conservé rigoureusement, ni les anciennes mœurs, ni l'ancien culte : ils sont même très-persuadés qu'ils tombe-

roient dans la misere la plus profonde, s'ils se soumettoient au changement qu'on leur propose. Aucune religion n'a donc pu pénétrer parmi eux : ils n'ont voulu recevoir ni les dogmes chrétiens, ni les rêves de Mahomet, ni les superstitions Mongoliennes.

Les morts sont à leurs yeux des objets de vénération ; & quoiqu'ils sçachent que les tombeaux renferment souvent des meubles précieux, aucun d'eux n'a encore tenté de s'enrichir par cette voie.

On vante la beauté de leurs femmes : quelques-uns en ont quatre ; les pauvres une seule. Ils sont, en général, affables, lians & sincères, excepté dans le négoce. Ils disent que ceux qui n'entendent pas le commerce, ne doivent pas le faire ; qu'ils ont des yeux comme ceux avec lesquels ils traitent, & qu'alors il faut être imbécille pour être dupe. Mais le vol & la violence sont parmi eux des crimes inouïs.

A Krasnoyark, toutes les sages-femmes Russes de la ville & des environs assistent, le lendemain de Noël, à l'office divin, dans une église particuliere, & passent ensuite le reste du jour

à se réjouir ; c'est qu'en effet, c'est le tems que le Sauveur du monde a pris naissance, & que les sages-femmes ont fait alors l'acte le plus important de leur profession. Elles célèbrent donc, cejour-là, l'heureux succès de leurs devancieres de Bethléem, & ne rentrent chez elles, qu'après s'être bien enyvrées en leur honneur.

On célèbre ici, la veille des Rois, une autre fête que l'on appelle *l'écoute*. Les filles vont le soir, ou dans la nuit, deux ou trois ensemble, dans un lieu obscur ; tel qu'un grenier ou une cave ; & là, elles prêtent attentivement l'oreille, pour entendre leur destinée. Elles ont soin auparavant de faire sçavoir à leurs amans l'endroit où elles doivent se rendre ; & il n'est pas difficile d'imaginer ce qu'elles y apprennent. Celles qui, veulent paroître plus réservées, vont seules à l'écoute ; mais quand les garçons viennent à le sçavoir, ils s'y trouvent les premiers, se cachent, leur disent mille folies, & leur font mille niches.

Les divertissemens du carnaval sont les mêmes, que dans les autres villes de la Sibérie. C'est le tems où le gouverneur & sa femme visitent les villages

voisins. Leurs traîneaux sont environnés d'hommes qui les suivent à cheval, & font autour d'eux divers exercices. Ils tirent d'abord une flèche; ensuite leurs chevaux allant à toute bride, ils en décochent une seconde contre cette premiere, & la coupent en deux le plus souvent. Ceux qui ont cette adresse, reçoivent un prix. A l'arrivée du gouverneur & de sa femme, les paysans viennent les saluer, & mettent sur une table, dans du papier, douze ou quinze sols de monnoie. Tout ce qui se trouve dans le village, donne quelque chose; & si le gouverneur veut avoir beaucoup de presens, il faut qu'il vive avec eux comme avec ses égaux, & sur-tout qu'ils les fasse boire largement. Il ne doit congédier ses convives, que lorsqu'ils sont parfaitement yvres: souvent un paysan l'est tant de fois, qu'il donne jusqu'à sa derniere zibeline.

Vers le mois de Juillet, Krasnoyark est rempli de Tartares qui viennent tous les ans payer le tribut. L'usage est qu'on les régale de biere & d'eau-de vie, & qu'on leur fasse présent d'un cheval. Dès qu'il leur est livré, un d'eux saute dessus; un autre monte en croupe; &

ils ſe mettent à galoper ſur la place, tant que le cheval peut courir. Les autres Tartares, armés de bâtons, frappent de toutes leurs forces ſur la tête de l'animal. Le cheval tombe; il eſt décapité, écorché, mis en morceaux; & tout ce que chacun peut en emporter, eſt à lui. Dès qu'ils ont tous leur part, ils courent où ils peuvent, pour la faire cuire, & la mangent. Il ſe paſſe à peine une demi-heure entre le cheval livré & la fin du repas.

La Relation de M. Solnick n'offre plus rien de remarquable, juſqu'au lac de Baïkal. Il y arrive en remontant le fleuve d'Angara; & voici la deſcription qu'il en donne. « Ce lac a dix ou douze lieues de largeur dans quelques endroits, dans d'autres, ſept à huit, & de longueur cent vingt-cinq. Il reçoit la Sélinga, & quantité d'autres rivieres qui viennent du ſud; & l'Angara eſt la ſeule qui en ſorte. Ce fleuve, en quittant le lac, tombe ſur des rochers, & fait un bruit auſſi fort que celui des vagues de la mer. Lorſqu'on paſſe ces cataractes, le pilote ſe tient ſur la proue, & dirige la manœuvre avec des ſignaux; car il eſt impoſſible de

s'entendre parler. On est obligé de forcer de rame, pour que le vaisseau ne pénche ni de côté ni d'autre ; car s'il venoit à toucher le roc, on seroit perdu sans ressource. Ceux qui aiment mieux côtoyer la rive, que de franchir ce passage au péril de leur vie, ont à gravir des rochers affreux, & à traverser quantité de taillis remplis de vipères & d'animaux venimeux. L'effroi dont on est saisi à la vue des objets que la nature présente dans ce lieu, ne peut s'exprimer. S'il arrive malheureusement que quelque accident fasse manquer ce passage, le bateau se mèt en piéces ; & l'équipage périt infailliblement. Les pilotes & les matelots qui navigent sur ce lac, en parlent avec le plus profond respect. Ils veulent que ce soit une mer, & croient qu'elle a quelque chose de divin. Ils prétendent même, qu'elle regarde comme une injure, d'être nommée *lac*, & se venge immanquablement de ceux qui lui font un pareil affront : aussi l'appellent-ils *la mer sainte*, & donnent le nom de *saints* aux rochers même qui l'environnent. Ils racontent l'histoire d'un pilote Allemand qui, ayant eu l'audace de la traiter de *lac*, fut battu

par les flots, & courut le plus grand danger. La nécessité le força de suivre la coutume, & d'invoquer la mer sainte; aussi-tôt le péril disparut; & les flots se calmerent. Il en parla, dans la suite, avec plus de respect, principalement dans les tems orageux; car lorsqu'il fait beau, on peut impunément l'appeller lac. L'ouverture par laquelle il se décharge dans l'Angara, quoique formée par la nature, paroît avoir été coupée entre deux montagnes: il n'y a peut-être pas dans le monde, un plus beau coup d'œil, que celui qu'on découvre de ces hauteurs. Le lac Baïkal est très-poissonneux: on y trouve quantité de veaux marins, plus estimés, sur-tout pour le cuir, que ceux qui se prennent dans l'eau salée. On les pêche ordinairement en hyver: on rompt la glace, de distance en distance; & on tend des filets d'un trou à l'autre. Comme ces animaux ne peuvent être longtems sans prendre l'air, ils cherchent ces trous pour pouvoir respirer, & tombent dans le piége.

Les principales nations qui habitent les environs du lac Baïkal, comme sujets de l'empire de Russie, sont les

Bourates, les Braſtkains & les Yakoutes. Les premiers campent toute l'année avec leurs troupeaux, & changent de lieu ſelon le beſoin. Leur langue reſſemble à celle des Kalmoucks: ils ont des prêtres qui la liſent & qui l'écrivent. Ils diffèrent peu des mêmes peuples par leurs vêtemens & par certains uſages; ce qui fait croire qu'ils ont la même origine. Les hommes ne connoiſſent point d'autre occupation, que celle d'aller à la chaſſe & de monter à cheval. Ils ont de très-beaux chevaux de ſelle, & de belles bêtes-à-corne. Leurs moutons ont la queue fort groſſe, & la chair excellente. Ils ne font aucune proviſion pour ces animaux, qu'ils laiſſent paître en plein champ. Ils ſont armés d'arcs, de fléches, de lances & de ſabres, & manient ces armes avec beaucoup de dextérité. Ils forment un peuple nombreux, dont le pays s'étend à l'orient & au midi du lac Baïkal; & ils paſſent pour des gens ſimples & honnêtes. Les hommes ont des robes de peau de mouton, qu'ils attachent avec une ceinture, & qui leur ſervent pour toutes les ſaiſons. Un petit bonnet fourré, ſurmonté d'une houppe de ſoie rouge, une paire de caleçons &

des bottines composent le reste de leur habillement. Les femmes sont vêtues à-peu-près de même, avec cette différence, que leur robe est cousue avec leur camisole, & forme une espèce de juppon. Les femmes mariées ont les cheveux partagés en deux tresses, qui passent dans des anneaux de fer, pour les empêcher de tomber sur la poitrine; ce qui fait comme une espèce de perruque nouée. Elles ont sur le front une lame de fer poli, qu'elles attachent par derriere; & sur la tête, un petit bonnet rond, bordé de peau, & brodé d'une façon qui le distingue de celui des hommes. Les filles sont habillées de même, excepté qu'elles ont les cheveux tressés au tour de la tête. Ces peuples sont d'une mal-propreté extrême, ne quittent jamais leurs habits, avec lesquels, pour se garantir du froid, ils se couchent & dorment auprès d'un feu qu'ils allument au milieu de leurs tentes. Quand un étranger leur rend visite, ils le régalent de thé qu'ils préparent ainsi. La femme commence par frotter un chaudron avec la queue d'un cheval, pendue dans un coin; elle y met de l'eau, &, un moment après, quelques poignées

de thé, & un peu de sel. Quand l'eau est prête à bouillir, elle la remue avec une grande cuillere de fer, jusqu'à ce que le thé soit bien infusé. Elle le retire du feu, & le verse dans un autre vase, récure de nouveau le chaudron avec la queue de cheval, & le remet sur le feu. Ensuite elle prépare une pâte avec de la farine & du beurre, qu'elle fait frire dans le même chaudron, jette le thé dessus, & y ajoûte un peu de crême. La crême & le beurre sont pendus à une cheville dans des sacs de peau. Quand le tout est bien cuit, on le retire, pour le laisser refroidir; & on le sert dans de grandes tasses à toute la compagnie. Il a cet avantage, qu'il fournit à boire & à manger en même tems: le Docteur assure qu'il ne l'eût pas trouvé mauvais, s'il eut été fait plus proprement. On pourroit peut-être, en Europe, perfectionner cette recette.

La religion des Bourates est un paganisme grossier; leurs grands-prêtres sont le Dalailama & le Koutouktou dont je vous ai parlé. Ils pendent à de longues perches les cornes, la tête & la toison des brebis qu'ils ont offertes en sacrifice aux dieux qui protègent leurs

troupeaux. Ils ont des reliques qu'ils disent venir du grand Lama; ils les placent dans quelque coin, ou les portent à leur cou en guise d'amulettes, pour les préserver de malheurs.

Quand les prêtres Bourates sont dans l'exercice de leur ministère, c'est-à-dire, quand ils sont occupés à leurs sortiléges, leur habillement a quelque chose d'effroyable. C'est une robe de cuir, parsemée de ferrailles, de griffes d'aigle & de hibou, qui la rendent très-pesante, & font un bruit épouvantable. Le bonnet qui s'éleve en pointe, est couvert des mêmes ornemens. Dans une de leurs cérémonies qu'ils renouvellent deux fois l'an, ils embrochent des boucs, se rangent autour de la victime, & lui font très-respectueusement des inclinations de tête, jusqu'à ce qu'elle soit expirée. Ces mêmes idolâtres rendent aussi un culte au soleil & à la lune; ils fléchissent le genou devant ces deux astres, en serrant les dents, sans prononcer un seul mot. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la religion de ce peuple, c'est la maniere dont il en use avec ses prêtres: il les tue lorsque la fantaisie lui en prend, sous prétexte de les envoyer

dans l'autre monde, afin qu'ils prient Dieu pour la nation: bien différens de ces autres pays, ajoûte le Docteur, où les prêtres, loin d'avoir à craindre pour leur vie, sont en possession de disposer de celle des peuples. Le Brachmane, le Bonze inondent de sang humain les autels de leurs dieux; & l'on a vu les tribunaux de l'inquisition immoler, à leur gré, la vie des malheureux dont ils ambitionnoient les dépouilles. Les seuls Bourates semblent venger l'univers.

Le principal ornement de leurs femmes consiste dans leur chevelure; elles en font deux tresses qu'elles laissent tomber par-devant sur leurs épaules, & y mêlent souvent du crin, pour en augmenter la longueur & le volume. Vers l'extrémité, il y a des especes d'anneaux en cylindre, par où passent les cheveux. Elles portent un bandeau, qu'elles lient par derriere, & auquel est attaché un large collier de boucles de fer, qui se noue sous le menton. Leurs vêtemens sont une robe fourrée, & une veste sans manches, faite de cuir peint, qu'elles mettent par-dessus. Les hommes ont les cheveux coupés sur le haut de la tête, & portent d'ail-

leurs l'habit Russe. Les filles font plus de deux tresses ; & elles peuvent en avoir autant que leurs cheveux peuvent en fournir. Elles y mêlent des rubans, qui pendent par derriere, & à l'extrémité desquels est une petite clochette ; ces ornemens n'appartiennent qu'aux riches. Une large ceinture, décorée de plusieurs anneaux de laiton, & de coquillages de porcelaine, est encore ce qui les distingue. Lorsqu'elles se marient, il faut qu'elles quittent, & la ceinture & les clochettes. Un homme n'emmène sa femme, que lorsqu'il a payé aux parens le prix convenu pour la posséder : jusques-là, elle est toujours censée fille ; ce qui n'empêché pas qu'elle ne partage son lit avec le débiteur, qui ne se presse pas de s'acquitter.

Les huttes des Bourates différent peu de celles des autres Tartares, faites de de joncs & de terre. Ces peuples se servent indifféremment de chevaux, de bœufs ou de vaches pour leur nourriture, & ont une mal-propreté commune aux nations de Sibérie.

Il est une autre espece de Bourates, que les Russes nomment *Bratskains*, & qui ont leurs usages particuliers. Leurs

huttes, ſont rondes, couvertes d'une étoffe blanche, qu'ils font eux-mêmes. Elle eſt placée entre des lattes clouées en croix les unes ſur les autres, & ſemblables à un treillage. Quand on veut tranſporter la hutte d'un lieu à un autre, on décloue les lattes; on en fait des faiſceaux, après en avoir retiré l'étoffe; & l'on charge le tout ſur des chevaux ou des bœufs.

Les Bratskains ont de petites idoles de laiton fort mince, & d'autres qui ſont d'une étoffe de ſoie. Ils croient que le diable eſt l'auteur du tonnerre, & que les animaux qui en ſont frappés, ſont des victimes qu'il s'immole. Pour lui complaire, & mériter ſes faveurs, ils élevent un échafaud à l'endroit où l'animal a été tué, & l'y placent comme une offrande qui lui eſt agréable. Les Bratskains riches reſtent dans l'idolâtrie; les pauvres ſe font baptiſer; & en général, la miſere ſeule engage les Sibériens à embraſſer le Chriſtianiſme. Les Bratskains idolâtres révèrent deux divinités, le Ciel & le démon. Leurs prêtres ou magiciens leur apprennent à laquelle, dans certains cas, ils doivent ſacrifier. Ces ſacri-

fices consistent à manger toute la chair de la victime, à en suspendre la peau & le squelette à des perches, dans un lieu élevé; à jetter en l'air un peu d'eau-de-vie, & à boire le reste.

Ces peuples s'imaginent que leurs prêtres décédés viennent les tourmenter durant leur sommeil, & les menacer d'une mort violente. Lorsqu'ils ont eu de pareils rêves, ils se rendent au tombeau du défunt, & tâchent de l'appaiser par un sacrifice. On mange la victime; & le squelette est mis sur le tombeau. Les Bratskains enterrent souvent, avec un mort, le meilleur de ses chevaux; mais c'est toujours après s'être nourris de sa chair; & cet honneur n'appartient qu'aux personnes riches. Aussi, quand on ouvre ici d'anciens sépulchres, on ne manque presque jamais d'y trouver des os de cheval.

Ce peuple célebre tous les ans une fête, pour obtenir une heureuse année. La cérémonie commence au lever du soleil: un Bratskain tient une branche de bouleau horizontalement vers cet astre, parle à genou, d'un ton élevé, & appelle les dieux. Deux autres sont debout, à côté de lui, & ont, chacun

dans la main, une tasse de bois, remplie de lait de jument & d'eau-de-vie. Ils s'avancent du côté du soleil ; jettent leurs tasses en l'air, tandis que celui qui est à genou, continue sa priere. Ils répètent jusqu'à trois fois la même cérémonie, & croient qu'un Dieu favorable, touché de cette pratique religieuse, vient les visiter. La fête se termine par le sacrifice d'un mouton, dont les prêtres & les assistans se régalent ; & le reste du jour se passe en chants & en danses.

Un autre usage, qui a lieu chez les Bratskains, est la consécration d'un cheval. Ils sont persuadés qu'elle n'a de vertu, que lorsqu'elle est faite avant midi ; mais si leur prêtre, en qui ils ont une confiance sans bornes, leur dit à six heures du soir, qu'il n'est pas midi, ils ne révoquent plus en doute la validité de la consécration faite à cette heure-là. On amène le cheval ; le prêtre prononce quelques mots : ensuite il lui donne un coup de main très-leger ; & celui qui le tient, le fait courir. Un cheval consacré de la sorte, n'est jamais ni monté ni employé à aucun travail. Quand son maître meurt, il est

immolé avec lui ; ſes os ſont portés à ſon tombeau ; & la chair eſt ſervie ſur la table des prêtres.

Les Yakoutes ſont une autre nation qui habite les environs du lac Baïkal. Ils admettent deux êtres ſuprêmes, un bon & un mauvais ; un Dieu & un démon, dont chacun eſt à la tête de pluſieurs autres. Un de ces démons nuit aux troupeaux, un autre aux hommes faits ; un troiſieme aux enfans. Les uns ſe tiennent dans les nuës, les autres ſur la terre. Il y a de même des dieux de différente eſpece, qui protègent les hommes dans toutes les occaſions, où les diables cherchent à leur nuire ; plus un prêtre eſt vieux, & plus il ſçait de noms de ces dieux & de ces diables inconnus du vulgaire. Les mots extraordinaires qu'ils prononcent, en faiſant leurs contorſions, ſont les noms de ces eſprits inviſibles. Lorſqu'ils veulent, par exemple, découvrir un voleur, ils les appellent tous ; mais, comme ces génies ſont extrêmement pareſſeux, ils ne ſe rendent pas toujours à ces invitations. Les Yakoutes, & la plûpart des Sibériens, croient que lorſqu'un homme eſt malade, le diable lui a dérobé ſon

ame, & que si elle ne lui est pas rendue promptement, le corps meurt. Pour la ravoir, le prêtre ne s'adresse pas à celui qui l'a volée; car, disent-ils, quand le loup a pris une brébis, il ne se montre point au berger: il en est de même du diable, qui a enlevé une ame; on l'appelleroit inutilement. Mais on a recours aux dieux qui protègent les hommes; & on leur demande le nom du voleur. Dès qu'on le sçait, le prêtre va le trouver, & tâche de l'engager à restituer son larcin, c'est-à-dire, à rendre cette ame malheureuse. Pour cet effet, il prend des queues d'animaux, des peaux d'hermines, d'écureuils, &c. & les attache à un fil. Si le diable ne se contente pas de ces bagatelles, le prêtre promet un cheval, & redouble ses instances; il saute, il crie, fait mille contorsions auprès du malade. Si celui-ci meurt, le diable voleur doit se contenter de ce qu'il a dérobé; mais si le moribond revient à la vie, on immole le cheval promis.

Autrefois on brûloit les morts; aujourd'hui on les enterre; & tout endroit est bon pour cette cérémonie.

Chacun fait choix du lieu où il veut être inhumé ; c'eſt communément ſous l'arbre qui lui a paru le plus beau. Celui dont un prêtre a fait choix pour cet uſage, eſt regardé comme quelque choſe de ſacré ; on croiroit commettre un grand crime, & s'attirer la colere des dieux, ſi, en paſſant, on ne lui faiſoit pas un préſent.

Lorſqu'un homme de cette nation doit quitter un ami pour quelque tems, ou faire un long voyage, ils ſe rendent dans un bois l'un & l'autre ; celui qui reſte, monte ſur un arbre, en coupe les branches tout autour, ſoit au milieu, ſoit au ſommet ; & c'eſt un monument de ſon amitié, dont il ſe fait gloire toute ſa vie.

L'objet ordinaire des prieres & des vœux des Yakoutes, ſont de nombreux troupeaux & d'heureuſes chaſſes. Pour ſe rendre les dieux favorables, ils célebrent tous les ans, vers le mois de Juin, la fête ſuivante. Chaque famille raſſemble tout le lait de jument, dont les poulains peuvent ſe paſſer; & on le met en fermentation, comme celui qu'on veut diſtiller. On invite le prêtre, qui, ce jour-là, a ſes habits ordinaires,

& non sa robe de cuir & de ferraille, comme quand il invoque le démon. Chacun s'habille proprement; on pare sur-tout un jeune garçon de douze à quinze ans, avec toute la pompe du pays. Le prêtre le place au milieu de la cabane, le visage tourné vers l'orient, tenant de la main gauche un pot de lait fermenté; & de la droite, une cuillere de bois. Toute la famille est assise autour de lui; & l'enfant, richement paré, se tient devant, le genou en terre. Le prêtre alors s'incline plusieurs fois, nomme tous les esprits l'un après l'autre; & en prononçant chaque nom, prend une cuillerée de lait, qu'il jette en l'air: cela s'appelle repaître les dieux; & c'est par ce régal, que les Yakoutes croient qu'on peut se concilier leur bienveillance. Alors le prêtre sort de la hutte; la famille le suit, & se range autour de lui, pendant, qu'avec l'apparence d'une grande dévotion, il boit quelques gouttes de lait, restées dans le vase. Il le donne ensuite au jeune garçon qui le reçoit à genoux, en boit de même, & le présente à toute la famille. Quand tout le monde en a gouté, le pot revient encore

à la ronde, toujours présenté par les mains du jeune homme; & cette liqueur ayant la force du vin, la fête se termine par une yvresse générale.

Il y a ici un rocher fameux, que les Yakoutes révèrent comme une divinité. Ils lui attribuent le pouvoir d'envoyer des vents impétueux, qui nuisent à la chasse. Les Bourates en ont un pareil, dont ils n'osent approcher. Lorsqu'un accusé s'y présente, & en revient sain & sauf, on le tient pour innocent. On regarde ces rochers comme des dieux qui punissent les malfaiteurs; & on leur fait des sacrifices, pour appaiser leur colère.

Les Yakoutes regardent aussi les monstres, comme des diables nés pour la perte des hommes. Ils en ont tant d'horreur, que lorsqu'une femme accouche d'un enfant contrefait; lorsqu'une jument met au monde un poulain difforme, ils brûlent l'enfant, la jument & le poulain.

L'usage de dire la bonne aventure, par l'inspection de la main, est aussi connu de ces peuples; mais il n'est exercé que par les prêtres les plus habiles. Ils ont un grand nombre d'idoles;

mais elles ne ſont ni de fer ni de bois ; parce qu'ils regardent cette matiere comme le ſymbole de la dureté. Ils veulent qu'elles fléchiſſent, lorſqu'on les touche ; & ils les font d'étoffe, comme nos poupées ; ils leur mettent de petits morceaux de plomb, ou des coraux rouges, qui imitent les yeux ; & en cet état, elles reçoivent tous les honneurs qu'on rend aux dieux de Sibérie. La fumée des viandes eſt pour elles une offrande agréable : on leur couvre les lévres de graiſſe ; on leur fait boire le ſang de la victime ; & cette laine ainſi imbibée, prend & conſerve une odeur & une mal-propreté que n'auroient pas des idoles de fer, de cuivre ou de bois.

Il étoit autrefois d'uſage, lorſqu'un grand du peuple mouroit, parmi les Yakoutes, que celui de ſes domeſtiques, qui lui étoit le plus attaché, ſe brûlât avec joie, pour aller ſervir ſon maître en l'autre monde. Depuis qu'ils ſont ſoumis au gouvernement Ruſſe, cette coutume barbare ne ſubſiſte plus. En voici une autre qui vous paroîtra incroyable, & qui néanmoins, ſe pratique toujours, ſi l'on en croit M. Solnick. Lorſqu'une femme accouche, le

pere prend l'arriere-faix, le fait cuire; invite sa famille & ses amis, & s'en régale avec eux.

Le genre de vie des Yakoutes est d'ailleurs peu différent de celui des Sibériens idolâtres. Le pain ne leur est point nécessaire; ils vivent de lait, d'oignons & de racines. Les moutons sont rares chez eux, parce que leurs chiens sont méchans, & les dévorent. Ils n'élevent point de cochons, parce qu'ils n'en aiment pas la chair; car aucune idée religieuse ne les engage à s'en abstenir. Quant aux animaux sauvages, tous ceux qu'ils prennent leur conviennent; mais ceux qui flattent le plus leur goût, sont les rats, les souris & les marmottes. Ils les mettent à la broche: dès qu'un endroit est un peu brûlé, ils le coupent & le mangent. Ils continuent de même, jusqu'à ce qu'il n'y reste plus rien; ce qui est fait en peu de tems; car ils n'aiment pas la viande trop cuite.

Après ce que je viens de dire des rats & des souris, vous jugez bien, Madame, qu'il n'y a point d'animaux, pour lesquels ce peuple ait de la répugnance. Au printems & en automne, tems

auquel les oies & les canards paſſent en foule dans ces contrées, il en fait des proviſions, qu'il conſomme peu-à peu. S'il prend en même tems des grues, des hérons, des cigognes, des aigles & des milans, il les conſerve de même, pour s'en ſervir dans le beſoin. Il a toujours ſur le feu un chaudron rempli de viande, & mange quand il a faim; car il n'a pas d'heure marquée pour ſes repas. Il forge lui-même le fer dont ſont fabriqués ces chaudrons; & pour épargner la matiere, il fait les bords du chaudron avec de l'écorce de bouleau, qu'il unit ſi parfaitement au fer, que l'eau ne coule point par les jointures.

Les Yakoutes ont le viſage plat, de petits yeux, & de longs cheveux noirs, qu'ils treſſent, & qui leur pendent ſur les épaules. La plûpart ſe marquent la face avec du charbon; il y a cependant des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, très-belles & très-bien faites. Ils vendent ſouvent leurs enfans aux Ruſſes, qui font beaucoup de cas de leur fidelité & de leur ſervice. Ces peuples, quoiqu'humains & affables, ont cependant une coutume extrême-

ment barbare. Lorsque quelqu'un devient infirme sur ses vieux jours, & que l'on juge sa maladie incurable, ils lui construisent une petite hutte sur le bord de la riviere ; lui laissent quelques provisions ; l'abandonnent à sa destinée, & ne le voient plus.

Je suis, &c.

A Casan, ce 7 Janvier 1747.



LETTRE LXXXI.

SUITE DE LA SIBERIE.

APRÈS vous avoir fait connoître, Madame, les principales nations qui habitent les environs de la mer sainte, je vais parcourir avec vous quelques-unes des villes les moins éloignées de ses bords. On y arrive en été sur des vaisseaux, par le lac Baïkal; & en hyver, sur des traîneaux, lorsqu'il est couvert de glace. D'espace en espace on y trouve des trous qui ont, pour l'ordinaire, depuis deux jusqu'à six pieds de largeur. On les traverse sur de longues planches, qu'on emporte avec soi, pour cet usage. Le traîneau enfile un sentier formé sur la glace, où il n'y a rien à craindre quand le tems est serein, & qu'il fait assez clair pour appercevoir ces ouvertures : il seroit dangereux d'y voyager pendant la nuit.

Irkoutsk est une des villes les plus voisines du lac, &, après Tomsk & Tobolsk, une des plus considérables

de la Sibérie. Il n'y a pas un siécle qu'elle a été fondée sur la riviere d'Irkout, dont elle a pris le nom. Elle est située dans une grande & belle plaine, sur la rive orientale de l'Angara, qui reçoit l'Irkout à quelque distance de la ville. La citadelle est sur le bord de ce fleuve : ses remparts sont de bois; & la ville est fortifiée d'un fossé & de palissades, avec des tours par intervalles. Sa garnison consiste en quelques troupes réglées, indépendamment d'un certain nombre de Cosaques, & autres milices du pays. L'autorité du gouverneur s'étend sur toute la province ; & la province s'étend, à l'orient, jusqu'à l'extrémité du continent. Les commandans de toutes les villes renfermées dans ce long espace, sont sous ses ordres. On estime ses revenus à plus de cent quatre-vingt mille francs, c'est-à-dire, une fois plus que ceux du gouverneur de Tobolsk, auquel cependant il est subordonné. La cour de Moscow accorde aux gouverneurs de Sibérie, le droit de nommer les sous-gouverneurs & les commandans ; & cette prérogative leur donne un pouvoir presque égal à celui du souverain. L'évêque d'Ir-

koutsk ne réside point dans la ville même, mais dans un monastere de religieux, qui en est peu éloigné ; c'est de lui que dépendent tous les établissemens spirituels, & tous les ecclésiastiques de la province. Irkoutsk contient plus de mille maisons, bâties de bois, & plusieurs édifices publics ; on y apporte les provisions des villages voisins, qui sont fort peuplés. Les habitans aiment à l'excès l'oisiveté, le vin & les femmes. Les principales rues sont munies de chevaux de frise ; & l'on y fait, pendant la nuit, des rondes & des patrouilles ; mais ni cette police, ni les ordres donnés dans tout l'empire Russe, n'empêchent pas que la plûpart des cabarets ne soient ouverts & pleins de monde toute la nuit. Depuis Noël, jusqu'aux Rois, il est difficile d'y trouver un homme qui ne soit yvre ; tout travail est suspendu : des troupes de masques courent les rues pour amuser les spectateurs, & gagner quelqu'argent pour retourner au cabaret. Vers le même tems, il règne parmi le peuple une fiévre chaude, qui, dès le second ou troisieme jour, donne le délire, & finit par une espece de fureur. Après cette

premiere attaque, la convalescence est de cinq ou de six semaines; ensuite vient un nouvel accès, qui dure huit jours, & se termine par une seconde convalescence, plus longue que la premiere. Cette même maladie revient périodiquement au printems, vers les fêtes de Pâques; & a un peu plus de malignité alors, à cause des jeûnes qui ont précédé.

Il se fait ici un fort gros commerce de pelleteries & de diverses marchandises de la Chine, qui payent dix pour cent à la douane; ce qui produit un revenu considérable à l'Etat. Le sel, le bled, la viande sont à grand marché. Les environs de la ville sont agréables, & abondent en excellens pâturages. Les bois sont remplis de différentes especes de gibier; & quoique la riviere fournisse peu de poisson, on en apporte une si grande quantité du lac Baïkal & des lieux voisins, que le peuple peut s'en nourrir à peu de frais. Il fait très-chaud en été; & le pays est couvert d'une multitude si prodigieuse de cousins & de moucherons, que ceux qui travaillent à la campagne, sont obligés de se couvrir le visage d'une espece

de

de réseau de crin, pour s'en garantir. Dans aucun lieu du monde, ces insectes ne sont aussi importuns, qu'en Sibérie; & l'on ne prend nulle part autant de précautions, pour se mettre à l'abri de leurs attaques.

En traversant le lac Baïkal, on arrive, par la Sélenga, dans la ville de Sélinginsk, qui est située sur cette riviere. Il y a près de quatre-vingt ans, que, selon l'usage du pays, on construisit, au lieu où elle est, un petit fort, ou même une simple redoute, qui fut l'origine de cette ville. Elle occupe l'espace d'environ une demi-lieue, le long de la Sélenga, qui, dans cet endroit, a près de deux cens toises de largeur, mais peu de profondeur. Son embouchure est remplie de roseaux, & forme plusieurs isles. Notre Docteur dit avoir vu une compagnie de Cosaques à cheval la traverser, comme si ç'eût été un simple ruisseau. Dès que les chevaux eurent commencé à nager, les hommes se jetterent dans l'eau pour les soulager, tenant la criniere d'une main, & les conduisant de l'autre par la bride. C'est ainsi, ajoute-t-il, qu'on passe les rivieres dans ce pays.

Sélinginsk est placée dans un terrein stérile & sablonneux : on ne pouvoit choisir une plus mauvaise situation ; car, si on l'eût bâtie un peu plus bas, on eût trouvé une position infiniment plus avantageuse. A quelques lieues au-dessous, est un terrein qui produit sans soins & sans engrais ; car, comme je vous l'ai dit, Madame, on ne sçait ce que c'est, en Sibérie, que fumer ou retourner les terres : on aime mieux y vivre dans la misere, sous prétexte que ce qu'on obtient par le travail, ne peut être regardé comme un don de Dieu.

L'emplacement, dont je viens de parler, est celui que les fondateurs avoient eu d'abord en vue ; mais ils en furent détournés par les sorts superstitieux, auxquels ils s'en rapporterent uniquement. Cette méthode de tirer au sort la situation d'une ville, a fait le plus grand tort à quantité de cités fameuses, & a rendu, dans la suite, infructueux les efforts de plusieurs siécles. On ne peut se lasser d'admirer la beauté du pays qui environne Sélinginsk ; on ne voit, de tous côtés, que de petits côteaux couverts de bois, & des vallées fertiles, dont le mêlange forme la plus

agréable perſpective. La température & la ſéchereſſe du climat donnent à cette contrée un avantage qui ne ſe trouve dans aucune autre ; il n'y pleut preſque point, depuis la-mi-été, juſqu'au mois de Décembre, que la neige commence à tomber ; mais c'eſt en ſi petite quantité, que le bétail reſte en plein champ pendant tout l'hyver.

La Sélenga eſt ici très-poiſſonneuſe ; ce qu'elle produit le plus abondamment, eſt l'omoule, qui tient du hareng, par la figure & le goût ; mais il eſt plus gros & plus large. Il y vient par troupes, en automne, du lac Baïkal ; & après avoir frayé, il y retourne, tellement affoibli, qu'on en voit une infinité qui flottent ſur la ſurface de l'eau, & ſont entraînés par le courant. Dans le tems de ſon paſſage, ſi-tôt qu'il paroît, on en donne avis dans tout le pays : les habitans des environs arrivent en foule avec des filets, en prennent autant qu'il leur en faut pour leur proviſion, & laiſſent le reſte ſur le rivage. C'eſt un avantage de les prendre à l'entrée de l'hyver, parce qu'on eſt diſpenſé alors de les ſaler : il ſuffit de les laiſſer geler ; & on peut alors les tranſporter,

ſans nulle autre préparation : on les vend plus frais, à plus bas prix, & plus promptement. Le poiſſon remonte la riviere, juſqu'à ce qu'il trouve la glace ; alors il retourne au lac. Il a ſes tems & ſes lieux de repos, & s'arrête toujours dans les courans les plus foibles. Sa chair eſt très-délicate, ſoit qu'on le mange frais ou ſalé. On a remarqué que plus il eſt près du lac, plus il eſt gros & ſavoureux, & que celui qu'on pêche dans le lac même, eſt beaucoup meilleur que celui de la riviere. Un pareil poiſſon produiroit des richeſſes immenſes dans nos pays ; & ici, on n'en fait pas tout le cas qu'il mérite. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'on en trouve fort peu dans l'Angara, quoiqu'il tire ſes eaux du lac Baïkal.

Lorſque les caravanes, qui, de la Ruſſie alloient à la Chine, paſſoient par Nertchinsk, autre ville de la même contrée, c'étoit, dit-on, une cité très-floriſſante ; mais depuis qu'elles ont ordre de prendre une autre route, ſes habitans, devenus oiſifs, ſe ſont plongés dans des vices honteux ; & Nertchinsk tombe en décadence. Si le

feu consume une maison, on ne la rebâtit point ; & s'il y en a qui menacent ruine, on ne prend pas la peine de les étayer. La débauche est une autre cause de dépérissement. Il y a peu de familles qui ne soient infectées de maux vénériens ; &, comme il n'y a point ici de chirurgiens, elles tombent, faute de secours, dans l'état le plus déplorable. On ne peut ni en voir les effets, sans une espece d'effroi, ni penser, sans compassion, aux tristes suites de cette maladie. Le peuple se détruit insensiblement ; ceux que le mal n'a point encore consumés, sont incapables de travail, & réduits à mourir de misere, dans un pays sain & fertile.

La ville d'Oudinsk, ainsi appellée, de la petite riviere d'Ouda, qui se jette dans la Sélenga, compte parmi ses habitans, des nobles, des officiers du gouvernement, des Cosaques, des marchands, des conducteurs de caravanes, & des Braskains tributaires, mariés à des femmes Russes, & par conséquent Chrétiens. Les dehors de la ville sont très-agréables ; on y voit des campagnes, des bois, des prairies. Les maisons commodes qu'on trouve à Ou-

dinsk, ſont un monument de l'aiſance de ſes anciens habitans ; mais elle eſt moins floriſſante, depuis que les caravanes de la Chine paſſent à Sélinginsk.

Au nord du lac Baïkal, eſt la ville d'Elimsk, ainſi appellée, du nom de la riviere qui y paſſe. Elle s'étend le long d'une vallée étroite, entourée de montagnes, & de rochers couverts de forêts. On y voit pluſieurs bâtimens publics, & un fort quarré, conſtruit de bois, qui occupe le milieu de la place. Les habitans boivent, dorment, fument, vont à la campagne tendre des trapes, pour prendre les petits animaux ; faire des foſſes pour les grands, & mettre du ſublimé dans les forêts, pour faire mourir les renards ; ils ſont trop pareſſeux, pour chaſſer d'une autre maniere. Ils ne labourent point eux-mêmes : ils prennent à loyer des Ruſſes bannis, & des Tunguſes, qui cultivent leurs champs ; & ſouvent ils refuſent à ces derniers, le ſalaire dont ils ſont convenus. Comme la plûpart des Elimskains ſont enrôlés en qualité de troupes légères, ils payent auſſi des hommes pour faire leur ſervice.

Les bois qui environnent cette ville,

ſont habités par les Tunguſes ; je vous ai déja parlé de cette nation ; voici quelques traits qui acheveront de vous la faire connoître. Ils ont des dieux de bois qu'ils taillent eux-mêmes, & qu'ils regardent comme les auteurs de tous les biens dont ils jouiſſent. Lorſqu'ils ont choiſi le lieu de la pêche ou de la chaſſe, ils leur font, matin & ſoir, des prieres, afin que l'une & l'autre ſoient heureuſes. Lorſqu'ils reviennent à la hutte avec beaucoup de gibier ou de poiſſon, le dieu eſt fêté, careſſé, &, pour témoignage de reconnoiſſance, teint, en différens endroits, du ſang des animaux qu'ils ont pris ; mais, lorſque l'événement ne répond point à l'attente du maître de l'idole, il la jette pluſieurs fois à terre, la laiſſe long-tems dans l'humiliation ; & quelquefois il la plonge dans la riviere, & la noye.

Je vous ait dit, Madame, que ces peuples s'impriment ſur le viſage diverſes figures, qui paſſent chez eux pour un ornement. Je trouve, dans la Relation de notre Docteur, une opération dont il a été témoin. « Une femme, dit-il, écraſa de la craie noire, » la délaya avec ſa ſalive ; y noircit

» du fil, & cousit, point par point, » sur le visage d'une petite fille de dix » ans, les figures qu'elle vouloit y tra- » cer, en faisant passer dans tous les » points le fil noir. Le pere avoit l'en- » fant sur ses genoux, & lui tenoit la » tête. La petite fille souffroit horrible- » ment, & ne cessoit de crier de toute » sa force. On voyoit le sang ruisse- » ler; la mere en frotta toute la face » de l'enfant, peut-être afin d'y mieux » imprimer la couleur. En une demi- » heure le visage enfla; mais les parens » n'en furent point effrayés : ils le frot- » terent seulement avec de la graisse; » ce qui fut réitéré pendant plusieurs » jours, & empêcha une plus grande » suppuration. En moins de deux se- » maines, la petite fille fut guérie; & » le dessein des figures avoit parfaite- » ment réussi. Elles étoient déja d'un » bleu clair; & on assura qu'elles de- » viendroient plus noires en peu de » tems. Plusieurs, au lieu de cette craie, » se servent de la suie qui se forme à leurs » chaudrons. »

Il est rare de voir un Tunguse qui ait de la barbe : dès qu'elle paroît, ils l'arrachent, & répètent l'opération

jusqu'à ce qu'ils n'en aient plus. Ces peuples sont unis entr'eux, & se plaignent rarement, les uns des autres, devant les magistrats Russes. Leurs différends se terminent entr'eux seuls. Un certain nombre de familles est subordonné à un chef; ces chefs sont choisis, & payés par le gouvernement de Russie, pour veiller à l'exécution de ses commandemens, & maintenir leur nation dans l'ordre & l'obéissance. Ils peuvent décider les petits débats; mais il ne leur est pas permis d'infliger de grandes peines. Il n'y a pas un Tunguse, qui ne soit content de la domination Russienne.

Le serment le plus ordinaire de ces Tartares, est exprimé par le mot de *Dieu*, qu'ils prennent à témoin. Il en est un autre qu'ils regardent comme plus sacré : on fait un feu ; on égorge un chien ; & on en recueille le sang. Le corps est mis sur le bûcher allumé, mais dans l'endroit où le bois ne brûle pas. L'accusé boit une gorgée du sang de la victime ; le reste est jetté sur le bûcher. Alors il dit : « De même » que le sang de ce chien brûle dans ce » feu, je souhaite que celui que j'ai bu, » brûle dans mon corps ; & de même

» que le chien sera consumé, je veux être
» pareillement consumé moi-même, si je
» suis coupable de ce dont on m'accuse.»

Les femmes ont ici des culottes, comme les hommes. Celles des plus jeunes descendent fort bas, & montent très-haut ; les vieilles, dans qui l'habitude détruit toujours la pudeur, les ont plus courtes. Les unes & les autres fument du tabac ; & chacune d'elles porte à sa culotte un petit sac de cuir, dans lequel est le tabac, le briquet & la pipe. Quand les Tunguses dorment autour du feu, soit dans leurs habitations, soit en pleine campagne, ils ne se couvrent de leurs peaux, que du côté opposé au foyer, & se tournent si adroitement, qu'ils y présentent toujours le côté nud.

Non loin du lac Baïkal, en tirant au nord-est, on rencontre la Léna, riviere fameuse, qui, par sa grandeur, de même que par la longueur de son cours, ne le céde à aucun des plus grands fleuves de l'univers. Elle prend sa source à quelque distance du lac, & va se jetter dans l'Océan septentrional. Le chemin qu'elle parcourt, est d'environ huit cent lieues ; elle est navigable par-tout, n'ayant aucune cata-

racle qui puisse empêcher le passage des vaisseaux. Elle reçoit plusieurs grandes rivieres, dont la plûpart viennent d'orient ; & ses bords sont couverts de futaies, où il y a quantité de gibier & de bêtes fauves.

La ville d'Yakoutsk, capitale de la province de ce nom, est située près de cette riviere, qui, dans cet endroit, a trois lieues de largeur. Elle a cinq ou six cens maisons bâties en bois, peu apparentes & peu commodes. On y voit quelques édifices publics, un fort, des églises, un magasin à poudre, une chancellerie. Elle est gouvernée par un commandant, dont la place est très-lucrative, à cause des martres zibelines, & autres fourrures qui abondent dans cette contrée.

L'hyver y est très-long, & la gelée si violente, que, dans le mois de Juin même, la terre est encore glacée à quinze ou dix-huit pouces de sa surface. Lorsqu'on enterre les morts à trois pieds de profondeur, on est sûr d'y trouver de la glace ; la chaleur du soleil ne pénètre jamais au-delà de deux, ou de deux pieds & demi dans la terre ; de maniere que les corps se conservent en entier, & resteront probable-

ment dans cet état, jusqu'à la résurrection.

La ville, & quantité de villages voisins, sont habités par les Russes. Ceux-ci ont des chevaux & des vaches; mais ils n'ont ni brebis ni froment. Ils tirent leur bled, par la Lena, dès provinces méridionales; & l'eté leur fournit assez de pâturage, pour nourrir leurs bestiaux pendant l'hyver. Les artisans gagnent ici suffisamment pour se soutenir. Les gens de guerre ont d'assez bons appointemens, & reçoivent beaucoup de présens des Yakoutes. A l'égard de ceux qui n'ont ni métiers ni emplois, ils forment entr'eux des compagnies en automne, pour aller à la chasse des zibelines, & rapportent souvent, en une seule fois, de quoi vivre pendant deux années.

Avant que de partir pour cette chasse, ils font vœu de donner à l'église une certaine partie de leur prise. Un d'eux est choisi pour chef de la société; tous les autres doivent le respecter, & ne s'écarter en aucun point de ses ordres. Ce chef doit être un homme judicieux, plus jaloux de se faire aimer, que de se faire craindre de ses subalternes; habile, expérimenté, connoissant parfaitement les difficultés du voyage, en-

ſin digne de l'eſtime & de la confiance de ſes compagnons. Il doit ſçavoir économiſer les proviſions avec une telle prudence, qu'ils ne ſoient jamais réduits à la derniere néceſſité. Il a droit de réprimander ou de bâtonner ; & c'eſt ce qu'ils appellent entr'eux, une *inſtruction*. Outre cette correction, le coupable eſt privé de toutes les zibelines qu'il a priſes. Il ne mange point avec les autres ; fait tout ce que ceux-ci lui commandent ; chauffe & nettoie le poële ; coupe le bois, & eſt chargé de toutes les fonctions du ménage, juſqu'à ce qu'il ait obtenu ſa grace, qu'il eſt obligé de demander à ſes camarades à tous les repas.

Il n'y a que des hommes vigoureux, qui puiſſent ſupporter les fatigues de ces ſortes de chaſſes; il faut toujours marcher par des chemins difficiles, porter ſoi-même ſon bagage, ſe contenter de peu, & ſouffrir quelquefois la faim pendant pluſieurs jours. Dans ces ſortes d'expéditions, le chef général diviſe les chaſſeurs en pluſieurs bandes, à chacune deſquelles il nomme un chef particulier, & leur aſſigne l'endroit où ils doivent aller. A meſure qu'ils avancent, les chaſſeurs

ſont des trous, où ils enterrent leurs proviſions; & creuſent des foſſés où ils tendent des piéges. Ils les entourrent de pieux, & les couvrent de planches, pour empêcher que la neige ne les rempliſſe. L'entrée en eſt étroite; & au-deſſus, eſt une planche mobile, qui tombe, auſſi-tôt que l'animal vient prendre l'appât de viande ou de poiſſon, qu'ils lui ont préparé. Ils continuent ainſi d'aller en avant, tendant toujours des piéges, & renvoyent en arriere quelques-uns d'entr'eux, chercher les proviſions qu'ils ont enfouies. Ceux-ci, en revenant, viſitent les trapes.

Dès qu'une zibeline eſt priſe, on la met à part, ſans l'examiner, ſans en dire ni bien ni mal. Ils ſont perſuadés que d'en parler ſeulement, cela feroit manquer la chaſſe. On s'étonne, diſoit un d'eux, que l'eſpece ſoit devenue rare; c'eſt qu'on envoie quelquefois à Moſcow des zibelines vivantes. Quand elles y arrivent, chacun s'en approche, les examine, les loue ou les blâme; & les zibelines ne veulent point cela.

Cet animal eſt une eſpece de belette ou de martre de la groſſeur d'un écureuil, dont la peau eſt d'un brun très-foncé, &

presque noir, mais quelquefois entremêlé de quelques poils blancs. C'est une des fourrures les plus rares, & qui se payent le plus cher. Celles de la Sibérie sont les plus recherchées, & passent pour l'emporter sur toutes les autres. On estime principalement celles qui se trouvent près d'Yakoutsk, & sur-tout dans les environs de Vitimsk, un des plus anciens établissemens Russes, qu'il y ait sur la Léna. Avant que les Moscovites eussent conquis la Sibérie, les zibelines y étoient très-communes; mais ces animaux farouches s'éloignent des lieux habités; & ce n'est qu'avec beaucoup de peine, qu'on en prend actuellement. Dans les premiers tems, il n'y avoit guère que les Tunguses, qui s'adonnoient à cette chasse; encore le faisoient-ils modérément. Les Russes ayant vu combien ce commerce étoit lucratif, s'y sont livrés avec tant d'avidité, que le gouvernement a été obligé de le leur défendre, dans la crainte qu'ils ne détruisissent l'espece; mais ils sont moins arrêtés par cette défense, qu'excités par l'appas du gain.

Ces zibelines vivent dans des trous, comme les belettes, les hermines & les

autres animaux de ce genre. Elles se nourrissent d'oiseaux, de la baie des arbres, & sur-tout des fruits du cormier. Mais cette derniere nourriture, dont elles sont très-friandes, leur donne des démangeaisons qui les obligent à se frotter contre les branches; ce qui fait tomber leur poil, & rend leur peau très-défectueuse. Quand les cormiers ont beaucoup de fruits, on a difficilement de belles fourrures. Ces animaux font leurs petits au printems, & en ont depuis trois jusqu'à cinq, d'une portée. Ils perdent ensuite leur poil, qui est très-court en été; & en automne même, il n'est point encore assez fourni. L'hyver est donc le seul tems propre à cette chasse : dans toute autre saison, les zibelines sont imparfaites, & se vendent à bas prix. Les plus noires sont les plus estimées & les plus cheres. Chaque gouverneur de Sibérie met son cachet sur toutes celles qui ont été prises dans son gouvernement, & les envoie au sénat de Pétersbourg. On les assortit alors par paquets de dix peaux; & l'on en fait des caisses, dont chacune est composée de dix paquets. Il n'y a pas une de ces peaux, qui ne se vende

dix pistoles, c'est-à-dire, mille francs le paquet, & dix mille livres chaque caisse. Ce sont les grands seigneurs de la Turquie, qui sont les plus curieux de cette marchandise. Mais je reviens aux habitans d'Yakoutsk.

Ils étoient autrefois beaucoup plus à leur aise, & vivoient dans une plus grande liberté, parce qu'ils n'étoient ni gênés dans leur commerce, ni chargés de corvées, comme ils le sont aujourd'hui, ni forcés de payer souvent, & cherement, l'exemption du moindre travail que le gouverneur exige d'eux.

Vers le milieu du mois de Mai, la Léna commence à dégeler; c'est alors que la navigation de cette riviere est plus facile, parce que les pluies & les neiges fondues augmentent le volume & la rapidité de l'eau. Aussi voit-on, dans ce tems-là, un grand nombre de radeaux chargés de farine, descendre à Yakoutsk. Les habitans de ce canton sont trop paresseux, pour construire des bateaux: un radeau ne leur coûte aucuns frais, & presque aucune peine. Ils sont au milieu de grands bois dont, ils peuvent disposer. La farine qu'ils transportent n'est point en sac; on la met

dans une hutte de planche qu'ils placent au milieu du radeau. Il arrive quelquefois que la ville d'Yakoutsk n'a pas besoin de toute celle qu'on y apporte ; alors le gouvernement achete le reste. Ils trouvent donc dans ce commerce un gain assuré ; & comme celui qu'ils font en pelleteries, est encore plus considérable, il n'y a pas un d'eux, qui ne vive dans l'aisance : aussi passent-ils une partie de l'année à s'enivrer de biere & d'eau-de-vie.

Ils aiment sur-tout cette derniere liqueur, qui est ici très-foible, & dans laquelle on voit quelquefois nager de petits poissons. Elle est apportée, par la Léna, des provinces méridionales ; & durant la navigation ; il n'est pas extraordinaire que les bateliers soient altérés ; alors ils tirent un peu d'eau-de-vie, qu'ils remplacent avec de l'eau de la riviere. Lorsque la soif revient souvent, les tonneaux se vuident d'eau-de-vie, & se remplissent de celle de la Léna, avec laquelle ces petits poissons peuvent entrer.

Il seroit dangereux pour les femmes Russes, que cette liqueur eût plus de force ; car, comme la bienséance exige qu'en recevant les visites de leurs amies, elles leur présentent à boire, c'est

ordinairement un petit verre d'eau-de-vie qui tient environ une chopine. Cette politesse est renouvellée plusieurs fois : un refus seroit incivil ; & si la boisson étoit moins foible, le beau sexe, par civilité, pourroit devenir indécent.

L'eau-de-vie est, en général, très-nécessaire dans cette contrée, tant à cause de la rigueur du climat, que pour les alimens dont on use, tels que le poisson, les fruits, les légumes gelés. Il y a des années où le froid est si grand, qu'en allant d'une maison à une autre, quoiqu'enveloppé de bonnes fourrures, on a les pieds, les mains, le nez & les oreilles glacées. Ces membres n'ont alors aucune sensibilité, & sont plus blancs que le reste du corps. On les frotte avec de la neige pour les guérir ; & on les lave avec de l'eau chaude, dès qu'ils commencent à devenir sensibles. D'autres les enduisent de bouze de vache ; & ce remede passe pour le plus efficace. On le regarde aussi comme un excellent préservatif ; & lorsqu'on fait un voyage un peu long, par un grand froid, on couvre de cette matiere les parties du corps les plus exposées. On en fait aussi des mortiers qui, étant dur-

cis par la gelée, servent pour y piler du poisson sec, des racines, du sel, du poivre, &c.

Les jours sont si courts à Yakoutsk, qu'au mois d'Octobre, on voit à peine clair à neuf heures du matin. Avant trois heures après-midi, on apperçoit déja les étoiles. Dès que la nuit commence, les habitans se couchent, & dorment jusqu'au lever du soleil. Ils ont à peine dîné, qu'ils se remettent dans leur lit; & quand le tems est sombre, il arrive quelquefois qu'ils ne s'éveillent pas de tout le jour, semblables en cela à l'animal dont il y a ici une multitude prodigieuse. Les marmottes se tiennent dans les souterreins qu'elles se creusent, & qui ont une entrée & une sortie particuliere : leur gîte est au milieu de ces souterreins; & elles y dorment pendant tout l'hyver.

Dès que la Léna commence à charrier des glaçons, ils s'amoncelent sur le rivage & autour des isles, & ne forment bientôt plus qu'une seule glace. On voit alors une multitude de traîneaux sur la riviere; & peu de jours après, on peut tirer des morceaux de glace, épais de deux pieds: les Russes en font ici un fort grand usage. Comme leurs fenêtres fer-

ment très-mal, ils tirent du fleuve des parties de glaçon, de la grandeur de la fenêtre, les placent en dehors, les arrosent d'un peu d'eau qui gèle dans le moment; & la chambre est parfaitement clôse. On prétend que l'eau de glace fondue communique au thé un goût plus agréable; il faut observer seulement, qu'elle ne fonde pas sur un feu qui fume: elle prend l'odeur de la fumée plus aisément que l'eau ordinaire.

A Yakoutsk, M. Solnick se sépare de ses compagnons de voyage, & s'embarque sur la Léna avec un capitaine Moscovite, chargé, par la cour de Russie, de parcourir & de visiter toutes les côtes de la mer Glaciale. Avant que de le suivre dans cette nouvelle expédition, j'ajoûterai ici quelques autres détails concernant la Sibérie, toujours tirés de sa Relation.

Les limites qui séparent cette vaste province de l'empire de la Chine, furent fixées en 1727, dans un traité fait entre les deux peuples. Elles sont au midi, non loin de la riviere de Tola, entre deux villages, l'un Russe, l'autre Chinois, nouvellement bâtis à ce dessein, & placés à cent vingt toises l'un de l'autre, sur le ruisseau de Kiækta.

Ces bornes sont marquées par des pierres numérotées, dans la crainte qu'on ne les dérange, & par des colonnes de bois d'environ trois pieds de haut, où se lit cette inscription : *Lieu des nouvelles limites.* Sur une hauteur qui est entre les deux villages, il y a des gardes qui empêchent, de part & d'autre, qu'on ne franchisse ces nouvelles bornes. Le village Russe a un rempart de bois à six bastions, & un fossé. Au milieu est un grand magasin pour les marchandises, & un autre pour les provisions, & des bâtimens pour la garnison & pour les négocians.

La Sibérie renferme une si vaste étendue de pays, que les saisons, le climat, les productions ne peuvent être par-tout les mêmes; elle est d'ailleurs composée de tant de nations différentes, qu'il n'est pas possible de faire un portrait qui leur convienne universellement. Il y a cependant certains traits qui caractérisent les naturels du pays, & d'autres qui distinguent le peuple Russe. Ce dernier suit les loix, la religion & les coutumes de Moscovie. Il y a cependant ici un usage qui leur est particulier. Aucun paysan de Sibérie n'oseroit labourer

un terrein, que la nature ſemble n'avoir pas deſtiné à cette culture. Ils ſe feroient un ſcrupule d'abbatre des bois pour y former des prairies ou des terres labourables. Ils ne s'établiſſent donc que dans des lieux éloignés des forêts ; & quelquefois ces lieux ſuffiſent à peine à l'entretien du laboureur & de ſa famille. Ils diſent que les bois ſont faits pour la chaſſe ; ils aiment ſur-tout celle de l'écureuil qu'ils prennent ici avec des trappes. Il y a tel canton, où un ſeul payſan en dreſſe juſqu'à cent, qu'il viſite tous les jours. Cette chaſſe eſt ſi avantageuſe, qu'il y a des journaliers qui ſe louent pour un an, & ne reçoivent d'autre ſalaire, que le tiers de ce qu'ils prennent.

Ce peuple eſt fort ſujet à l'ivrognerie ; lorſqu'on apporte la proviſion d'eau-de-vie dans les villages, depuis le moment où elle arrive, juſqu'à ce qu'elle ſoit conſommée, le cabaret du village ne déſemplit pas. Il en eſt de même lorſque le cabaretier braſſe la biere ; quelques heures après qu'elle eſt faite, on commence à la boire ; & l'on ne quitte le tonneau, que lorſqu'il eſt vuide.

Les premiers laboureurs qui ſont venus s'établir dans ces contrées, étoient

d'abord fort appliqués à la culture des terres ; mais la pareſſe & l'amour du vin ſe ſont emparés de leurs deſcendans. Quelque pauvres qu'ils ſoient, ils travaillent peu, & ont à leurs gages des ouvriers de la nation Yakoute. Après la récolte, ils vendent une partie de ce qu'ils recueillent ; portent à la taverne l'argent qu'ils en retirent, & gardent à peine le grain néceſſaire pour leur conſommation. S'ils viennent à en manquer, le genre de vie des Yakouts ne leur eſt pas tellement étranger, qu'ils ne puiſſent le prendre, en attendant de nouvelles proviſions.

Il eſt ordonné en Sibérie de pendre les ſoldats & les exilés qui abandondonnent le lieu qui leur eſt deſtiné, pour paſſer dans un autre. On voit pluſieurs potences élevées pour cet uſage; mais cette loi eſt mal obſervée : après quelque temps, un déſerteur va trouver le commandant, un préſent à la main; & il eſt ſûr d'être renvoyé abſous.

Les Sibériens qui vont d'un pays à un autre, ne manquent jamais d'emporter avec eux, un peu de terre de leur patrie ; ils en mettent dans leur verre lorſqu'ils veulent boire, & s'imaginent que cette

cette précaution les préserve de toute maladie, mais sur-tout d'un extrême desir de revenir dans leur pays. La plûpart de ceux qu'on envoie en exil en Sibérie, sont des marchands ruinés qui doivent beaucoup au gouvernement. On ne leur défend point de faire usage de leur industrie ; & pour peu qu'ils ayent d'intelligence & de conduite, il leur est plus aisé qu'en Russie, de faire un gain honnête, & de rétablir leur fortune.

Il y a ici peu d'ouvriers, excepté des maréchaux, qui sont presque les seuls médecins & chirurgiens de ces contrées. Ils font sur-tout le métier d'arracheur de dents, pour lequel on croit ici qu'il faut des instrumens forts, & des bras vigoureux, comme l'ont ordinairement les maréchaux. Ils se servent de grosses pinces pour opérer; & souvent, au lieu d'une dent, ils enlèvent une partie de la mâchoire.

On trouve encore moins de ressource du côté des naturels du pays, que de la part des Russes. Ils sont ignorans, grossiers & superstitieux au suprême degré. Leur confiance dans leurs Schamans, prêtres ou sorciers, est incroya-

ble. Chaque canton a le ſien, & même pluſieurs; ce ſont autant d'impoſteurs, qui mettent toute leur étude à tromper ce peuple crédule & ſtupide. Cette profeſſion eſt preſque la ſeule qu'ils honorent, ſur-tout lorſqu'ils la tiennent de leurs ancêtres, & peuvent prouver leur ſorcellerie, de pere en fils, durant ſept ou huit générations. C'eſt un emploi très-conſidérable, qui, ſelon eux, ne peut être exercé que par des génies ſublimes; cependant nos moindres farceurs ſeroient, en comparaiſon, des hommes miraculeux.

J'ai déja parlé, Madame, de quelques productions de la Sibérie; & vous avez vu que les mines de fer & les pelleteries en ſont la principale richeſſe. Elle produit auſſi beaucoup de ſel; & il eſt peu de cantons où l'on ne trouve des lacs, des ruiſſeaux, des rochers, ou des ſources qui en fourniſſent en abondance. Il ſe dépoſe quelquefois autour & au-deſſus des fontaines, en morceaux qui reſſemblent à des pierres blanches, formées du ſable le plus fin. Les canaux de la ſource ne s'engorgent jamais; & l'eau apporte ſans ceſſe du ſel nouveau, qui, ſe joignant à celui

dont la fontaine est environnée, s'élève quelquefois jusqu'à quatre pieds au-dessus de sa surface. Ailleurs on voit des montagnes hautes de trente toises, & longues de plus de cent, composées, jusqu'à la moitié ou les deux tiers de leur hauteur, de gros crystaux de sel, de forme cubique, durs, transparens, & dans lesquels on n'apperçoit pas le moindre mêlange de terre.

Le talc est encore une des richesses de la Sibérie : les paysans le prennent sur les montagnes, où l'on ne l'apperçoit qu'après avoir mis le feu à la mousse & aux racines dont il est couvert. Alors on le voit briller au soleil ; & c'est de cette maniere qu'on le découvre. Il ne se montre point en forme de veines ; mais on en trouve çà & là des feuilles, épaisses de trois ou quatre pouces, qui ont, depuis un pied, jusqu'à deux & demi en quarré. Ces dernieres sont rares, & d'un grand prix. Le talc le plus estimé, est celui qui est clair comme de l'eau pure ; on le prise beaucoup plus que celui qui tire sur le verd. Lorsqu'on veut l'employer, on le fend avec un couteau fort mince ; & après l'y avoir enfoncé, il suffit de l'a-

giter un peu, pour séparer les couches. On lui laisse l'épaisseur nécessaire, pour qu'il ait quelque solidité. Dans toute la Sibérie, on en fait des vitres & des verres de lanterne.

Une chose ici fort singuliere, que l'on prendroit pour un effet de l'art, & qui pourtant est l'ouvrage de la nature, ce sont des montagnes disposées, & pour ainsi dire, taillées en forme de colomnade. On en voit dans plusieurs endroits; mais les plus grandes se trouvent dans le district d'Yakoust, non loin des bords de la Léna. Elles sont composées de différens morceaux; les uns arrondis, comme des fûts de colonnes; les autres quarrés, comme des pilastres; & d'autres ressemblans à des pans de mur, hauts de dix à quinze toises, formant une étendue de sept à huit lieues. Ces montagnes présentent l'apparence des ruines d'une grande ville; & les arbres qui croissent entr'elles, augmentent la beauté du spectacle.

Il y a ici d'autres montagnes, d'où l'on tire des pierres d'aimant, qui pesent jusqu'à trois cens livres. Quoiqu'elles soient couvertes de mousse, elles attirent un couteau à plus d'un pouce

de diſtance. Elles ſont composées de plusieurs autres petits aimants, qui agiſſent ſelon différentes directions. Il faudroit, pour en faire uſage, les ſéparer, en les ſciant, & les réunir enſuite, de maniere que toutes leurs forces fuſſent dirigées vers le même point; on feroit, de cette ſorte, des aimants d'une qualité extraordinaire. On trouve encore, ſur les plus hautes montagnes, un minéral jaunâtre, qu'on appelle ici *beurre de pierre*. Le ſoleil le fait couler des rochers, auxquels il demeure attaché, comme la chaux à une muraille. Il ſe diſſout dans l'eau comme du ſel; ſon goût eſt vitriolique & aſtringent; on s'en ſert contre la dyſſenterie.

Parmi les animaux de la Sibérie, il en eſt un fort eſtimé, appellé l'*argali*, eſpèce de mouton ſauvage, qui ne ſe prend que dans les montagnes. Le goût, dit-on, en eſt ſi exquis, que ſi l'on veut donner l'idée d'un manger excellent, on le compare à la graiſſe de cet animal. Il tient auſſi beaucoup du cerf par la tête, le col, les pieds & la queue, & ſur-tout par la vivacité; dix hommes ſuffiſent à peine pour le contenir: ſi l'on en croit les Sibériens, ſa plus grande

force est dans ses cornes. Elles prennent naissance au-dessus & près des yeux, directement devant les oreilles, & se courbent d'abord en arriere, ensuite en devant, en forme de cercle. Elles ont près de quatre pieds de long, mesurées selon leur courbure, & pesent plus de vingt livres. Les oreilles sont pointues, médiocrement larges; & ordinairement l'argali les porte droites. Le poil est gris, mêlé de brun; & sur le dos, est une raie jaune, qui devient rouge à l'extrémité. L'impératrice a ordonné de prendre des argalis vivans, & de les envoyer à Pétersbourg : la chasse s'en fait de la maniere suivante. On creuse une fosse que l'on couvre de gazon; & l'on fait, des deux côtés, une longue haie. L'animal qui veut la passer, ne la trouve ouverte que dans l'endroit où est la fosse. Lorsqu'il y est arrivé, il enfonce le gazon, tombe dans le trou, & la bête est prise.

Le saiga est un autre animal qui ressemble au chamois; mais il a les cornes droites : c'est, à proprement parler, une chévre sauvage, qui a, comme les rennes, cela de particulier, qu'entre sa chair & sa peau, il se forme de gros

vers blancs, longs d'environ neuf à dix lignes, & pointus par les deux bouts. On compare, pour le goût & la saveur, la chair du saiga, à celle du chevreuil; mais à l'aspect de ces vers, on perd l'envie d'en manger; cependant les Sibériens s'en régalent, & la trouvent délicieuse.

Les forêts de la Sibérie, & sur-tout les environs de la mer Glaciale, sont souvent ensanglantés par les ravages d'un animal terrible, qu'on nomme une *hyenne*. Tantôt il se cache sur un arbre, entre les branches; & lorsqu'il passe un cerf, un élan, une renne, un chévreuil, &c. il s'élance sur lui, & le mord au milieu du corps, jusqu'à ce qu'il lui ait ôté la vie; & alors, il le dévore à son aise. Tantôt, pour les surprendre dans leur gîte, il fait plusieurs tours en rampant, jusqu'à ce qu'il soit assuré qu'ils sont endormis. Tantôt il visite les trapes des chasseurs; & s'il trouve quelqu'animal pris, il mange la partie du corps qui n'est point engagée. Il est rare qu'il aille à des piéges qui ne sont pas détendus. Les peuples septentrionaux l'appellent le *goulu*, parce qu'il mange une quantité d'alimens in-

croyable. On assure que lorsqu'il se sent le ventre trop plein, il se serre entre deux arbres pour se vuider, & faire place à de nouvelle nourriture.

On trouve en divers endroits de la Sibérie, & principalement sur le bord des rivieres, après une inondation, une sorte d'yvoire, appellée dans le pays, *corne* ou *os de mammont*, à-peu-près de la grosseur & de la figure de ceux de l'éléphant. Le peuple est persuadé qu'il existe réellement un animal nommé *mammont*, qui vit sous terre parmi les marais; & l'on débite, à ce sujet, plusieurs histoires fabuleuses. Les Tartares disent qu'ils voient de ces mammonts à la pointe du jour, près des lacs & des rivieres; mais qu'aussi-tôt que l'animal les apperçoit, il se plonge dans l'eau, & ne paroît jamais après le lever du soleil. Il est, ajoûtent-ils, d'une taille énorme; sa tête est armée de cornes, avec lesquelles il se fraie un chemin dans les marais & sous terre, où il demeure caché pendant la nuit. Pierre le Grand ordonna que, lorsqu'on rencontreroit quelques-unes de ces cornes, on recherchât avec soin le corps même de l'animal, & qu'on l'envoyât à Pé-

tersbourg. On fit, en effet, toutes les perquisitions imaginables ; & l'on trouva réellement des os d'une grosseur & d'une longueur extraordinaires. A l'égard du mammont vivant, on n'en a jamais découvert aucune trace. On assure néanmoins qu'on a vu des mâchoires entieres de cette bête prétendue, avec des dents de dix-huit à vingt livres : il y a même des gens qui prétendent que quelques-unes en pesent jusqu'à deux cens. Comment sont-elles venues dans le Nord, où il est évident qu'aucun éléphant ne peut subsister pendant l'hyver ? C'est ce qu'il n'est pas facile d'expliquer. Les uns croient que dans le bouleversement universel, causé par le déluge, l'eau a pu emmener en Sibérie des os d'éléphant, qui se sont conservés, depuis ce tems, dans les terres glacées de ces climats. D'autres pensent que les cornes de mammonts sont des dents de bœufs marins, échoués sur la plage, ou morts par quelqu'accident. Une opinion, que quelques-uns croient n'être pas hors de vraisemblance, est que Gingis-Khan, après avoir conquis la Chine, ravagé la Perse, & fait une irruption jusques dans l'Inde,

revint chargé d'un immenſe butin. Les éléphans faiſoient partie de ces richeſſes ; on pourroit ſuppoſer qu'il ſe fit une gloire de les conſerver. Après ſa mort, la diviſion ſe mit entre ſes ſucceſſeurs : quelques-uns traverſerent les montagnes qui ſéparent la Sibérie de la Tartarie, & emmenerent avec eux pluſieurs de ces éléphans que le grand froid fit périr. Des débordemens de rivieres, des torrens ont pu entraîner les cadavres ; & d'autres inondations les auront enfouis profondément en terre.

Mais le ſentiment le plus vrai, eſt que les mammonts ne ſont autre choſe que des vaches marines, qui ſe trouvent en grand nombre dans la mer Glaciale, depuis l'embouchure de l'Oby, juſqu'à la pointe la plus orientale de l'Aſie. Pendant l'eté, ces animaux amphibies ſe rendoient dans les plaines voiſines ; & l'on en voyoit des troupeaux de quatre-vingt, cent, & juſqu'à deux cens, qui reſtoient quelquefois pluſieurs jours, juſqu'à ce que la faim les ramenât à la mer. Lorſqu'ils étoient avancés dans les terres, on marchoit de front au devant d'eux, pour leur couper la retraite du côté du rivage. Ils voyoient

tous ces préparatifs sans aucune crainte ; & souvent chaque chasseur en tuoit un, avant que l'animal eût pu regagner l'eau. On faisoit une barriere de leurs cadavres ; & on laissoit quelques gens pour assommer ceux qui restoient. On en détruisoit ainsi une quantité prodigieuse ; & on voit, par la multitude d'ossemens dont la terre est remplie dans ces contrées, qu'ils ont été autrefois très-nombreux. Mais ces animaux ayant été poursuivis, ceux qui ont échappé, sont devenus plus craintifs, & ont donné aux autres l'exemple de la défiance : aussi se tiennent-ils communément près des bords de la mer, pour s'y replonger au moindre danger. Les cornes de mammont ont la couleur, le lustre, les veines, & même la dureté de l'yvoire ; mais elles se cassent plus aisément, & sont, par conséquent, plus difficiles à mettre en œuvre. On en fait des tabatieres, des peignes, des étuis, & divers autres ouvrages de tourneurs.

Sur les bords de l'Angara, riviere fameuse de la Sibérie, il croît une espèce de jusquiame, qui produit des effets singuliers. Un verre de vin ou de biere,

dans lequel on a mis des feuilles ou de la racine de cette plante, est capable d'enivrer, & de rendre l'homme comme un fou. Elle lui ôte l'usage des sens; il voit les petits objets prodigieusement augmentés; une paille lui paroît grosse comme une poutre; une goutte d'eau, grande comme une mer. S'il veut marcher, il croit que des obstacles invincibles s'opposent à son passage; il se fait les plus terribles images d'une mort inévitable qui le menace; enfin son esprit est égaré, comme dans le plus violent délire.

On vante singuliérement les asperges de Sibérie. Il y a des cantons où elles viennent en abondance, & sont longues d'environ deux pieds; mais elles n'ont guères que la grosseur du petit doigt. La saveur en est douce, & le goût excellent. Quand les voyageurs s'en font servir, les habitans sont étonnés de les voir manger ce qu'ils appellent des *bayes de grues*, & disent qu'il n'y a que les vaches qui puissent s'accommoder d'un pareil mets. On ne voit nulle part des fraises plus grosses & plus belles que dans ce pays. A l'abri du soleil, elles sont blanches; les

autres ſont entiérement rouges. Leur forme eſt plus allongée, que celle des fraiſes ordinaires; & elles ſont groſſes comme des noix.

Les maladies les plus communes en Sibérie, ſont le mal vénérien, & la voloſſe. Ce dernier mal ſe déclare par un abſcès, dont la matiere reſſemble à des cheveux. On prétend qu'il y a dans les eaux une eſpèce de vers qui s'attachent aux hommes quand ils ſe baignent, & qui pénétrent & ſe gliſſent ſous la peau, juſqu'à ce qu'ayant bleſſé pluſieurs parties, il s'y forme un abſcès: il faut alors en faire ſortir tous les vers qui s'y ſont multipliés; & pour cet effet, on le baſſine, ſoir & matin, avec une certaine leſſive, juſqu'à parfaite guériſon. Ces vers ſe meuvent dans l'eau avec une grande vîteſſe; ils ont ſept à huit pouces de longueur; ſont d'un blanc jaunâtre, & ont le corps gros comme des cheveux.

La Sibérie eſt peu ſujette aux tremblemens de terre; ils ne ſe font guères ſentir, que dans le voiſinage du lac Baïkal; plus on eſt éloigné du rivage, & moins ils ſont dangereux. Il y a des endroits où les orages ſont fréquens,

& caufent des ravages épouvantables. Je ne parle pas du froid, qui, en hyver, eft exceffif dans toutes ces régions. Vers la fin de Décembre, l'air paroît comme gelé, & reffemble à un brouillard, lors même que le tems eft fort clair. Cette efpèce de brume, ou plutôt cet air extrêmement condenfé, empêche la fumée des cheminées de s'élever; les moineaux & les pies tombent & meurent glacés. Lorfqu'on ouvre une chambre, il fe forme fubitement un brouillard auprès du poële; &, dans l'efpace de vingt-quatre heures, les fenêtres font couvertes intérieurement d'une glace de trois lignes d'épaiffeur. Tant que le jour dure, on voit des parélies, &, pendant la nuit, des couronnes autour de la lune. Les aurores boréales font ici très-communes; & quelquefois les bandes de lumiere touchent prefque à l'horizon.

L'idée que les étrangers fe font faite de la Sibérie, les fait fouvent trembler à fon feul nom : il faut pourtant convenir, que ce pays n'eft pas fi affreux qu'on fe le figure; on peut même dire qu'il produit en abondance toutes les chofes néceffaires pour la fubfiftance

des hommes & des animaux. Le terrein même en eſt très-fertile ; il n'y manque que des mains pour le faire valoir, & des laboureurs pour le cultiver. Il eſt arroſé par les plus belles rivieres du monde ; & ces rivieres ſont remplies d'une quantité prodigieuſe de poiſſons qu'on chercheroit ailleurs inutilement. On ne voit nulle part de ſi belles forêts, & où il y ait plus de gibier & d'oiſeaux ſauvages.

La Sibérie, en général, forme une plaine continue, où l'on apperçoit, de tems en tems, de petites collines ; les grandes montagnes ſont vers les frontieres de la Chine ; encore ſont-elles entre-mêlées de côteaux charmans, & de vallées délicieuſes. Ce pays eſt ſi vaſte, & poſſede de ſi grands avantages, qu'il ſuffiroit, avec peu de travail, à l'entretien de toutes les nations de l'Europe, qui ont peut-être aujourd'hui beaucoup de peine à ſubſiſter dans le leur. Un homme indépendant, & qui pourroit aſſocier quelques amis, ne découvriroit pas un lieu où il pût mener une vie plus heureuſe, que dans certains endroits de la Sibérie. En parcourant ces plaines fertiles & ces bois agréables, continue M. Solnick, je me

ſuis ſouvent amuſé à peindre, dans mon imagination, les fermes, les villages, les maiſons de plaiſance qu'on pourroit bâtir, dans la ſuite des tems, ſur les bords des rivieres, & ſur la cime des côteaux. A l'égard des Tartares, leurs mœurs ſont ſi pures & ſi ſimples, que je ne ſerois pas fâché de les avoir pour voiſins. Il faudroit ſur-tout y laiſſer les Oſtiakes & les Tunguſes, qui, exempts d'ambition & d'avarice, paſſent leur vie dans la paix & la tranquillité. Contens de leur ſort, ils ne changeroient ni leur climat ni leur maniere de vivre, pour les plus belles contrées, ni pour tout le luxe de l'Orient. Il eſt vrai que, vers le Nord, l'hyver eſt long & & rigoureux ; qu'il y a quantité de déſerts & de pays impénétrables, qui n'ont d'autres bornes que les rivieres & l'Océan. Mais peut-on n'être pas ravi d'admiration, en portant ſes regards ſur les provinces méridionales? Quel exemple plus frappant de l'induſtrie humaine, que ce qui eſt arrivé, depuis deux ſiecles, dans ces lieux barbares & incultes! Des déſerts changés en villes peuplées ; des tributs impoſés à des ſauvages indépendans ; l'ordre, la diſcipline, l'abon-

dance établis dans un pays où régnoient auparavant la stérilité & la confusion. Il n'existoit que deux villes dans toute la Sibérie, lorsque les Russes s'en rendirent maîtres; on en compte aujourd'hui près de soixante, sans parler de plus de trois mille bourgs, forts ou villages répandus dans cette vaste province. Mais pour rendre la Sibérie aussi peuplée, aussi abondante, aussi couverte de villes que les pays méridionaux, il faudroit encore bien des siécles & bien des Czars comme Pierre le Grand. A peine y compteroit-on vingt personnes par chaque lieue quarrée.

Je suis, &c.

A Casan, ce 11 Janvier 1747.



LETTRE LXXXII.

LA NOUVELLE ZEMBLE.

LES fatigues qu'essuya le Docteur dans son voyage de la mer du Nord, sont incroyables ; mais, ce qui vous étonnera principalement, c'est son séjour dans la nouvelle Zemble, & les combats qu'il y soutint, non contre des hommes, car je ne crois pas que ce pays soit habité, mais contre les glaçons & les ours. Je supprime les autres détails de sa Relation ; ils ne présentent que les accidens ordinaires d'une navigation périlleuse. Je commence au moment où les gens de l'équipage découvrirent une nouvelle terre.

Cette terre étoit précédée d'une petite isle, où ils virent plusieurs croix plantées sur le rivage. Quelques matelots descendirent ; & arrivés à la premiere croix, ils y firent leurs prieres. En s'avançant vers la seconde, ils apperçurent deux ours levés contre la croix même, sur leurs pattes de der-

riere, & qui sembloient les observer. La peur saisit le gros des matelots, qui ne penserent qu'à fuir. L'un d'eux les arrêta, sçachant par expérience, qu'il falloit demeurer en troupe, pour effrayer ces animaux par des cris. En effet, lorsqu'ils se mirent à crier ensemble, les ours s'éloignerent. Etant entrés dans le vaisseau, une brume des plus noires les obligea de s'amarrer à un banc de glace de cinquante-deux brasses d'épaisseur : elle en avoit trente-six de profondeur dans l'eau, & seize au-dessus.

Le lendemain, tandis qu'ils étoient à se promener sur le pont du navire, ils entendirent un animal souffler ; & bientôt ils virent un ours à la nage, qui cherchoit à s'élancer dans le vaisseau. Déja il y appuyoit ses grifles, & faisoit ses efforts pour y monter. Des cris perçans, qui furent poussés à la fois par tout l'équipage, parurent d'abord lui faire peur : il se retira ; mais ce fut pour revenir plus fiérement par derriere le banc de glace. Les plus hardis s'avancerent avec leurs fusils, & le blesserent ; mais la neige qui tomboit en abondance, ne leur permit pas de s'assurer de sa mort.

Les glaces s'étant séparées le jour suivant, & les glaçons commençant à flotter, on craignit de demeurer pris au milieu de tant de masses; on se hâta de quitter ce parage. Le péril étoit déja pressant, puisqu'en faisant voile, le bâtiment faisoit craquer la glace bien loin autour de lui. Le bruit étoit si terrible, qu'il n'étoit pas possible de s'entendre parler. On fit de nouveaux efforts pour s'avancer vers la côte; & l'on commençoit à peine à y arriver, qu'on apperçut, de la pointe orientale, un ours blanc, qui venoit vers le navire. Quelques coups de fusil lui casserent une jambe; mais sa blessure ne l'ayant point empêché de retourner à terre, plusieurs matelots y descendirent, le suivirent, & le tuerent.

Les glaçons s'étant rejoints pendant une nuit excessivement froide, dans un lieu qui formoit une espece de port, on comprit que le sort le plus favorable, auquel on pût s'attendre, étoit de passer encore quelque tems dans cette région d'horreur. C'est ici, Madame, que commence la peinture d'une situation sans exemple. Tandis qu'on observoit les dommages que le vaisseau

avoit soufferts, il s'ouvrit par le haut, avec un si grand bruit, que tout le monde se crut prêt à périr. Pendant la nuit, on remarqua que les glaçons s'entassoient les uns sur les autres; & il s'en étoit accumulé de si grands morceaux, qu'on employa inutilement les crocs & d'autres instrumens, pour les rompre. Il ne resta donc plus le moindre espoir de se dégager: ces amoncelemens redoublerent autour du navire; & la neige qui tomboit en abondance, haussoit encore ces redoutables remparts. Tout craquoit horriblement dans le vaisseau, & dans le cercle des glaçons qui l'environnoient. On s'attendoit à chaque instant à voir le bâtiment crever, & se séparer en pièces. Il étoit monté sur des bancs de glace, comme si on l'eût élevé avec des machines. On prit alors le parti de descendre à terre, avec une bonne provision de vin, d'eau-de-vie, de biscuit, de poudre, de plomb, de fusils, & des instrumens de charpenterie, pour dresser une tente.

Quelques matelots ayant fait environ deux lieues dans le pays, virent une riviere d'eau douce, & quantité de bois que les flots avoient jetté sur les bords.

Tout l'équipage rendit graces au Ciel, qui lui fournissoit ainsi les moyens de se bâtir une retraite, de se chauffer, & de se garantir de la faim & de la soif. On ne songea donc plus qu'à construire une grande hutte ; & l'on commença par fabriquer un traîneau pour voiturer le bois. Pendant qu'on travailloit avec ardeur, on apperçut deux ours, dont l'un reçut un coup de mousquet, & tomba mort : l'autre sembla marquer de la surprise; & après avoir regardé fixement son compagnon étendu sans mouvement, il le flaira ; &, comme s'il eût reconnu le péril, il retourna sur ses traces. On le suivit de vue ; & ayant fait quelques pas en avant, il revint, & se leva sur ses pattes de derriere, pour mieux observer les matelots. Un coup qu'ils lui tirerent dans le ventre, le fit tomber comme le précédent.

Cette petite exécution interrompit les travaux pendant quelque tems ; mais on les reprit avec plus d'ardeur. Il geloit si fort, que si quelqu'un mettoit un clou dans sa bouche, comme il arrive en travaillant, il ne pouvoit l'en retirer, sans emporter la peau des lévres, & sans les mettre en sang. On fit un grand feu

pour dégeler la terre, & l'amollir, afin d'y pouvoir planter des pieux. Bientôt la hutte fut achevée ; & on éleva à côté une haute colonne de neige, pour servir de fanal, en cas que quelqu'un vînt à s'égarer à la chasse ; mais le souvenir des ours retenoit les plus hardis. Ces animaux venoient roder autour de la cabane ; & l'on ne s'en délivroit, qu'à force de crier. Quelquefois ils ne se laissoient point effrayer par le bruit, sur-tout lorsqu'ils se voyoient en nombre. Un jour, il en parut trois qui affronterent sept ou huit matelots. Comme on ne s'étoit point précautionné, on les combattit avec tout ce qui s'offrit à la main. Ils ne purent être arrêtés que par des pièces de bois, & divers ustensiles qu'on leur lança à la tête, & sur lesquels ils se précipitoient, comme un chien qui court après la pierre qu'on lui jette. Cependant les ours revenant à l'assaut, le chef des matelots arriva avec une lance, frappa le muffle d'un de ces animaux, mit la bête en fuite, & obligea les deux autres à la suivre.

On couroit moins de danger à la poursuite des renards blancs, dont la chair servoit de nourriture à nos voya-

geurs, & la peau leur fournissoit des bonnets. Mais la chasse ne faisoit pas leur unique occupation; ils partageoient entr'eux divers soins nécessaires, dans le genre de vie auquel ils se voyoient condamnés. Ceux-ci étoient chargés de régler l'horloge, ceux-là d'entretenir une lampe, où l'on brûloit, au lieu d'huile, la graisse des ours qu'on avoit tués. Les uns apportoient des herbes marines, pour en garnir la cabane, & empêcher le froid d'y pénétrer; les autres faisoient la provision de bois, & d'autres entretenoient le feu. Enfin chacun contribuoit au service général; mais ils n'en furent pas moins réduits dans l'état le plus déplorable. Ils éprouverent, pendant plusieurs mois, tout ce que la misere peut avoir de plus affreux. Le soleil, dont la vue faisoit leur seul plaisir, commençoit à les abandonner. Chaque jour diminuoit d'une façon également sensible & effrayante; cet astre quitta enfin l'horizon; & la lune vint prendre sa place. Lorsqu'elle fut à son plus haut période, elle paroissoit nuit & jour, sans se coucher.

La disette de vivres étant ce qu'on redoutoit le plus, on fit un état de ce qui

qui restoit encore de provisions. On régla les rations de biscuit à neuf onces par jour, au lieu d'une livre qu'on distribuoit auparavant. On ne ménageoit pas autant la viande & le poisson sec, parce qu'on en avoit en plus grande abondance; mais le vin commençoit à manquer; & ce qui restoit de biere, étoit sans force. On prenoit quelques renards, dans des filets tendus autour de la hutte, qu'on tiroit, avec l'animal, dans la cabane, quand on s'appercevoit qu'il avoit donné dans le piége. Les ours s'étoient retirés avec le soleil, & ne reparurent qu'à son retour.

Une des grandes incommodités de cette affreuse habitation, étoit la difficulté de blanchir le linge. A peine étoit-il hors de l'eau bouillante, que la gelée le roidissoit de façon, qu'il étoit impossible de le tordre. Si on l'exposoit au feu, le côté qui étoit en dehors restoit toujours glacé; & c'étoit une occupation très-pénible, que de le retourner sans cesse, ou de le replonger continuellement dans de l'eau chaude, pour le faire dégeler.

Il tomboit quelquefois une si grande quantité de neige, que la hutte en étoit

toute couverte. Il falloit alors y faire des trous, par lesquels on ne pouvoit sortir qu'en rampant. La fumée étoit un autre fléau, qui rendoit insupportable cette situation, dont l'horreur redoubloit encore par une éternelle obscurité. On restoit au lit des jours entiers, sans autre soulagement, que des pierres chaudes, qu'on se faisoit passer tour-à-tour. A cela se joignoit le craquement des glaces de la mer, dont le bruit épouvantable jettoit tout le monde dans la consternation. Chacun croyoit voir arriver son dernier moment; le froid augmentant d'une part, & de l'autre, la fumée obligeant de diminuer le feu, l'intérieur de la hutte étoit revêtu de deux doigts de glace; il s'en trouvoit même dans les lits. Tout étoit gelé, jusqu'aux vins les plus liquoreux : on ne le distribuoit plus que par morceaux, au lieu de le donner par mesure; & chacun faisoit dégeler sa portion. La neige fondue étoit la seule eau dont on put boire; ce qui faisoit craindre un surcroît de désastre, par les maladies qu'elle pouvoit causer. Le bois manquoit; & le froid ne diminuoit rien de sa rigueur. On se ressouvint qu'on avoit laissé beau-

coup de charbon de terre à bord du vaiſſeau ; on prit le parti d'en aller chercher ; & l'on ne fit pas attention, combien, dans un lieu fermé, ſa vapeur pouvoit être nuiſible. On en alluma une ſi grande quantité, que bientôt nos voyágeurs ſe trouverent tous attaqués d'étourdiſſemens & de vertiges ; à peine avoient-ils la force de ſe remuer & de ſe plaindre. Un d'eux ayant voulu prendre l'air, tomba ſans connoiſſance ſur la neige ; mais peu-à-peu, le froid, qu'ils avoient regardé comme le plus grand de tous les maux, ſervit à les rétablir. On diminua le feu ; & on laiſſa des ouvertures à la cabane, pour éviter l'accident qu'on venoit d'éprouver. Le froid ſe fit alors ſentir avec une violence, qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer. Les habits étoient blancs de verglas ; le feu ſembloit manquer de chaleur ; il falloit brûler les bas, pour en ſentir un peu aux jambes.

On paſſa ainſi, au milieu des ſouffrances, des jours terribles, qui, malheureuſement, ne durerent que trop long-tems. L'air ſe radoucit enfin ; & le ſoleil commença à reparoître. On en profita, pour faire de nouvelles pro-

visions de bois. Le froid diminua si sensiblement, que lorsqu'il y avoit un bon feu, on voyoit tomber, du haut de la hutte, de gros morceaux de glace, qui dégeloient à terre ou dans les lits. Depuis ce tems, on sortit plus librement pour s'exercer le corps, & surtout les jambes, que la plûpart avoient engourdies. Les renards n'étoient plus si nombreux; & c'étoit un avertissement fâcheux, qui annonçoit le retour des ours. La visite de ces cruels habitans de la nouvelle Zemble, quoique très-effrayante pour nos voyageurs, ne laissoit pas de leur procurer des secours, faute desquels ils avoient été privés longtems de la consolation de voir la lumiere. La graisse de ces animaux, comme je l'ai dit, leur fournissoit en abondance de l'huile pour la lampe. On en vit paroître un, qui venoit droit à la hutte. Un matelot l'ayant couché en joue, lui tira dans la poitrine une balle qui lui passa au travers du corps. L'ours fit cependant environ trente pas; & après être tombé, il levoit encore la tête, pour chercher des yeux celui qui l'avoit blessé. On acheva de le tuer; & on en tira plus de cent livres de lard ou de graisse.

Les jours ſuivans furent des alternatives continuelles de beau & de mauvais tems ; de brouillards & de gelée ; de crainte des ours, & de plaiſir de les avoir tués. « Un jour, dit le Docteur, » il en vint un juſqu'à la porte de la » cabane : elle étoit ouverte ; & comme » heureuſement j'apperçus le monſtre, » je me hâtai de la fermer, & me mis » derriere pour la ſoutenir. L'ours trou» vant de la réſiſtance, monta ſur la » hutte, & fit un bruit dont tout le » monde fut effrayé. Il s'efforça de ren» verſer la cheminée, qui étoit de plan» ches ; nous le crûmes pluſieurs fois » maître du paſſage ; & il ne s'éloigna » qu'après avoir fait un dégât épou» vantable. Il reparut le lendemain, » accompagné de deux autres ; mais, » comme nous étions ſur nos gardes, » & que nous avions eu le tems de » mettre nos armes en bon état, le pre» mier ours qui s'avança, reçut un coup » de feu, qui l'étendit ſur la place. Ses » compagnons ſe ſauverent ; mais re» venant bientôt ſur leurs pas, ils le » prirent dans leur gueule, l'emporte» rent ſur un tas de glace, & ſe mirent » à le manger. Nos gens, auſſi frappés

» d'étonnement que de crainte, se hâ-
» terent de tirer quelques coups qui
» leur firent quitter prise, & prendre la
» fuite. Quatre hommes allerent aussi-
» tôt au cadavre; & l'ayant ouvert,
» ils lui trouverent dans le ventre, des
» morceaux entiers de chiens marins,
» avec la peau & le poil. Chaque jour
» étoit marqué par de pareilles frayeurs,
» de pareils combats, de pareilles vic-
» toires. »

La rigueur du tems ayant cessé, nos voyageurs allerent visiter leur vaisseau. Du rivage, ils considérerent avec admiration les monceaux de glace, qui couvroient la mer, & sembloient offrir la perspective d'une grande ville, c'est-à-dire, des maisons entre-mêlées de tours, de clochers, de bastions & de remparts. Ils observerent que l'eau étoit ouverte; que bientôt le navire seroit dégagé, & qu'il étoit tems de songer à retourner à bord. Un vent de sud-ouest nettoya la mer, & n'y laissa plus de gros glaçons : alors tout le monde parla de se rembarquer; & l'on se mit à radouber & à équiper le bâtiment. On se voyoit souvent interrompu par de grands ours maigres & décharnés, qui ve-

noient de la haute mer ſur des morceaux de glace, & qui obligeoient les matelots de ſe partager entre le combat & le travail. Cependant tous les obſtacles furent ſurmontés ; & l'on ſe vit enfin en état de mettre le vaiſſeau à l'eau.

» Il me prit alors, dit le Docteur, » une idée, que j'exécutai ſur le champ ; » ce fut de compoſer un Mémoire, » contenant les circonſtances de notre » arrivée dans la nouvelle Zemble, & » du ſéjour que nous y avions fait ; de » mettre ce papier dans une boëte ; de » le ſuſpendre à la cheminée de la hutte, » pour ſervir d'inſtruction à ceux qui » pourroient aborder, après nous, dans » le même lieu, & leur apprendre par » quelle aventure ils y trouveroient les » reſtes d'une miſérable cabane. Je fis » ce Mémoire en latin, en ruſſe & en » allemand ; & il fut ſigné par tous les » gens de l'équipage. C'eſt le premier » objet qui ſe préſente en entrant dans » la cabane ; & le pilier, auquel il eſt » ſuſpendu, eſt aſſez gros, & aſſez en» foncé en terre, pour réſiſter des an» nées entieres aux injures du tems, » même après le dépériſſement de la » hutte. Je n'ai pas entendu dire, con-

» tinue le Docteur, qu'aucun voyageur » ait abordé depuis nous, dans cette hor» rible contrée, qui, je crois, n'est » habitée par aucune créature humaine. » Tout ce que j'y ai souffert, me la fait » regarder comme le plus misérable pays » qui soit au monde ; pays rempli » de montagnes, & toujours couvert » de neige. Les seuls endroits qui en » soient exempts, sont des fondrieres » inaccessibles, où il croît une sorte de » mousse, qui porte de petites fleurs » bleues & jaunes ; c'est à quoi se bor» nent toutes les productions de cette » terre. La mer qui, près des côtes, bat » continuellement contre des monta» gnes de neige, y forme des cavernes » profondes, qui paroissent comme sus» pendues au-dessus de cet élément, » & présentent un objet effrayant. »

Outre les ours blancs & les renards dont abonde la nouvelle Zemble, on y voit encore des especes de lapins, pas plus gros que des rats, & des oiseaux semblables à nos alouettes. Quelquefois on rencontre des traces de bêtes fauves, qui ne sont ni des renards ni des ours. On trouve fréquemment de petits ruisseaux de fort bonne eau,

quoiqu'elle ne provienne que de neige fondue ; & sur les rochers qui sont au bord de la mer, les canards viennent déposer leurs œufs dont les matelots font une excellente nourriture : on ne conçoit pas comment ces œufs peuvent être couvés, & les petits éclorre dans un pays si froid, à terre ou sur la roche, sans paille & sans plumes pour les échauffer.

On voit aussi sur les glaces, une multitude innombrable de vaches marines. Nos voyageurs voulant les effrayer de loin & les chasser, cette fiere légion de monstres, dont la force est extraordinaire, se mit à nager de leur côté ; & ils ne se crurent redevables de leur salut, qu'à la faveur d'un bon vent. Ces animaux du Nord sont plus gros & plus pesans qu'un bœuf ; & leurs pieds sont plus propres à nager qu'à marcher. La peau du corps a près d'un pouce d'épaisseur. Leur poil est court, brun ou d'un jaune sale ; leur tête grosse, informe & plate en devant ; leur mâchoire supérieure fort épaisse & garnie de huit dents, quatre de chaque côté ; & l'inférieure, qui est triangulaire, en a autant : de la supérieure sortent deux grof-

ſes & longues défenſes en forme de croiſſant, qui ſe dirigent vers la poitrine. Elles ont au moins vingt pouces de longueur, & neuf de circonférence près de leur origine; car elles ſe terminent un peu en pointe; & elles ne ſont pas exactement rondes ni bien unies, mais un peu applaties, & légèrement cannelées. Elles ſervent à l'animal, non-ſeulement pour ſe défendre contre ſes ennemis, mais encore pour tirer de gros corps de deſſous la glace, & les traîner vers le rivage; pour s'accrocher, ſoit aux glaçons, ſoit à la terre, afin de pouvoir franchir des monceaux énorme de glaces ou de rochers; pour piocher le limon de la mer, où il trouve des coquillages dont il fait ſa nourriture. Sa longueur ordinaire eſt de vingt-quatre à vingt-ſix pieds. Sa peau eſt ſi dure, qu'on ne peut la couper qu'à coups de hache. Il marche en compagnie près de l'embouchure des rivieres. Les petits nagent devant leurs meres; & le reſte du troupeau les entoure des deux côtés. Ils vivent en famille; & chaque mâle a ſa femelle; celle-ci met bas, en été, un ſeul petit à la fois.

» Quand j'ai avancé que la nouvelle
» Zemble n'est point habitée par des
» hommes, continue M. Solnick, j'ai
» voulu dire seulement, que je n'y en ai
» apperçu aucune trace : je sçais pour-
» tant que des voyageurs ont assuré en
» avoir vus ; &, si l'on en croit leurs
» relations, ces peuples, plus barbares
» qu'aucuns qu'ils eussent rencontrés,
» sont armés d'arcs & de flèches, &
» adorent le soleil, sans doute parce
» qu'il se montre rarement à eux. Ils di-
» sent avoir distingué, de loin, plus de
» trente hommes de cette nation, à ge-
» noux devant cet astre ; qu'à la vérité,
» ils ne leur ont point parlé, parce
» qu'ils s'étoient enfuis avant qu'on pût
» les atteindre. D'autres racontent qu'ils
» ont emmené un homme & une fem-
» me Zembliens au roi de Danemarck,
» qui avoit paru très-curieux d'avoir
» des détails exacts sur les richesses &
» la nature de ce pays. Pour acquérir
» plus aisément ces connoissances, il
» avoit ordonné à un capitaine Danois,
» de prendre quelque habitant. Trente
» matelots s'étant partagés dans des cha-
» loupes, virent un Zemblien dans son
» canot, à une demi-lieue de terre ;

» si-tôt qu'il s'apperçut qu'on remontoit » à lui, il s'éloigna avec tant de célérité, » qu'il y auroit eu de la folie à vouloir » le joindre. Il gagna le rivage, jetta » son canot sur ses épaules, & prit sa » course avec la vîtesse d'un cerf, sans » paroître embarrassé ni de son fardeau, » ni du dard qu'il tenoit à la main. Ils » en découvrirent deux autres plus avant » en mer, qu'ils environnerent avec » assez de difficulté; mais ils parvinrent » enfin à s'en rendre maîtres. C'étoient » un homme & une femme, habillés » de peau de veaux marins, dont le poil » étoit tourné en dehors. Chaque habit » étoit de deux piéces jointes ensemble, » qui leur descendoient jusqu'aux ge- » noux; leurs culottes étoient fort étroi- » tes, & paroissoient faites des mêmes » peaux. L'homme n'avoit point de » cheveux, mais portoit une barbe tail- » lée en rond, & un bonnet en pain de » sucre. Il étoit petit, trapu, & d'une » laideur excessive, ainsi que la femme, » dont le nez & les oreilles étoient or- » nés de pierres bleues, en forme de » pendans; ses cheveux tomboient en » tresses sur ses épaules.

» Nos Danois mirent ces deux per-

» ſonnès dans leur chaloupe, & emme-
» nerent auſſi leur canot qui étoit fait de
» côtes de poiſſon, adroitement jointes,
» & proprement couvertes de la peau de
» ces mêmes animaux. Il avoit environ
» ſix pieds de long, ſur deux & demi de
» large. Ce fut inutilement qu'on eſ-
» ſaya d'apprendre quelque choſe de ces
» deux priſonniers, trop ſombres & trop
» ſtupides pour qu'on en pût rien atten-
» dre : ils demeurerent toujours obſtinés
» & muets à toutes les queſtions qu'on
» leur fit. Ils ne voulurent boire que
» de l'eau, & ne mangerent rien qui ne
» fût aſſaiſonné avec de l'huile de ba-
» leine. Le capitaine Danois les fit partir
» pour Coppenhague : le roi prit plaiſir
» à voir la ſingularité & la laideur de
» leur habillement & de leur figure, qui
» attirerent l'attention de tout le monde.
» Il y eut ordre de leur procurer un lo-
» gement convenable, & de les faire
» inſtruire dans la langue Danoiſe. On
» eſpéroit qu'ils pourroient donner quel-
» ques notions ſur leur pays; mais ils
» moururent d'ennui & de triſteſſe,
» ſans qu'on en tirât aucun éclairciſ-
» ſement.

» Voilà, dit le Docteur, ce que des

» voyageurs ont raconté de cette terre, » que malgré tous ces détails, je persiste à croire inhabitée. Les hommes » qu'on y a vus, étoient des Samoïèdes » qui y passent au commencement de » l'été, & s'y occupent, pendant toute » cette saison, à la pêche & à la chasse. » Ces sauvages disent qu'il n'y va que » des gens de leur nation; que plusieurs » même y périssent de froid, lorsqu'ils » sont surpris par l'hyver. Le portrait » d'ailleurs qu'on nous fait des Zembliens, est si ressemblant à leurs voisins „ les Samoïèdes, qu'il ne seroit pas „ étonnant qu'à l'aspect de ces derniers, on eût réalisé des peuples purement imaginaires. On ignore jusqu'à leurs noms, même dans tout le „ Nord; & vraisemblablement, ils ne „ doivent leur existence, qu'à l'erreur „ de quelques voyageurs. „

Les Samoïèdes sont donc les seuls qui fréquentent cette horrible contrée, séparée de leur pays & de notre continent par le détroit de *Weigatz*. Les uns nous la représentent comme une isle, toujours bordée par des montagnes de glace d'une hauteur inaccessible; les autres, comme une péninsule qui tient

par une isthme à la Sibérie, près de l'embouchure de l'Oby. Sa longueur est d'environ deux cens lieuës, & sa largeur de soixante. *Nouvelle Zemble*, veut dire *nouveau pays*, en langue Russienne. Les Hollandois sont les premiers peuples de l'Europe, qui y ayent abordé, en cherchant, dans la mer du Nord, un passage pour aller à la Chine.

Après avoir côtoyé toute la partie occidentale de la nouvelle Zemble, nos voyageurs s'arrêterent près d'une des isles les plus voisines du détroit de Weigatz, pour donner le tems à la mer de se dégager de ses glaçons. Ils y descendirent, attirés par la vue d'une multitude de liévres, dont ils tuerent un grand nombre; mais cet amusement fut suivi d'une scène si terrible, que pour n'en supprimer aucune circonstance, & pour achever, Madame, de vous familiariser avec les ours blancs, qui ont joué un si grand rôle dans cette Relation, je me servirai du recit même du Docteur.

» Deux matelots étant couchés l'un » auprès de l'autre, dit M. Solnick, un » ours blanc, fort maigre, s'approche » doucement d'eux, & en saisit un par » la nuque du cou. Le matelot ne se

» défiant de rien, s'écria : Qui est-ce » qui me prend ainsi par-derriere? Son » compagnon, qui tourna la tête, lui » dit : Ah ! mon cher ami, c'est un » ours; & se levant au plus vîte, il prit » sa course & s'enfuit. L'ours mordit ce » malheureux en divers endroits de la » tête; & la lui ayant fracassée, il se » mit à lécher le sang. Les autres ma- » telots, qui avoient entendu les cris, » accoururent aussi-tôt avec leurs fusils » & leurs piques. Ils trouverent l'ours » qui dévoroit leur camarade, & qui » les voyant paroître, courut à eux » avec une fureur incroyable, se jetta » sur un d'entr'eux, l'emporta, & le » déchira bientôt en piéces. L'horreur » & l'effroi dont ils furent pénétrés, » leur firent prendre à tous la fuite. » Ceux qui étoient demeurés à bord, » les voyant revenir vers la mer, se » présenterent pour les recevoir. Lors- » qu'ils eurent appris cette effroyable » avanture, ils encouragerent les autres » à retourner avec eux au combat, pour » attaquer tous ensemble le furieux ani- » mal; mais plusieurs ne pouvoient s'y » résoudre. Nos compagnons sont » morts, disoient-ils; il ne s'agit plus

» de leur ſauver la vie. Si nous pouvions l'eſpérer encore, nous irions avec autant d'ardeur que vous; mais qu'avons-nous à prétendre? une victoire ſans honneur & ſans avantage, pour laquelle il faut braver un affreux péril. Malgré ces raiſons, il y en eut trois qui s'avancerent, pendant que l'ours continuoit de dévorer tranquillement ſa proie, ſans ſe mettre en peine de voir tant d'hommes aſſez près de lui. Les trois braves ayant tiré pluſieurs coups ſans toucher l'animal, le plus hardi s'avanca, & lui tira une balle dans la tête, proche de l'œil. Cette bleſſure ne lui fit pas quitter priſe; & tenant le corps par le cou, il eut encore la force de l'enlever tout entier. Cependant on vit qu'il commençoit à chanceler; & nos trois hommes allant droit à lui, le frapperent de tant de coups de ſabre, qu'ils le mirent en pieces, ſans pouvoir lui faire abandonner ſa proie: mais enfin il reçut dans la gueule un coup de bayonnette, qui le fit tomber ſur le côté; & l'on acheva de lui couper la gorge. Les deux matelots, à demi-dévorés, furent enterrés dans

» l'isle ; & la peau de l'ours, qui n'avoit » pas moins de douze à treize pieds de » long, fut accordée à celui qui avoit » montré le plus de courage. »

Le Docteur, à qui vous devez ce récit, Madame, parle d'une pêche de vaches marines, qui s'est faite près du détroit de Weigatz. Les rameurs ayant atteint un de ces animaux, avec des harpons, lâcherent de la corde en quantité suffisante, & se retirerent pour être hors de sa portée, tandis qu'il se débattoit. Mais s'étant affoibli, on lui coupa la tête ; & on laissa le corps en en mer ; parce que sa chair n'est bonne ni à manger, ni à faire d'aussi bonne huile, que celle de la baleine. On ne pêche les vaches marines, que pour en avoir les dents, qui se vendent plus cher que celles de l'éléphant, parce qu'elles sont plus blanches, & ne jaunissent pas si aisément. Chacune de ces dents pesoit près de trente livres : aussi l'animal étoit-il d'une grosseur monstrueuse. Il en est qui, d'un coup de queue, renversent une barque, sur-tout lorsqu'ils se sentent frappés avec le harpon, & qu'on n'a pas soin de s'en éloigner assez vite ; c'est ce qui rend cette pêche très-

dangereuſe ; & il n'eſt pas rare d'y voir des hommes qui y périſſent.

Les vaches marines ſont très-voraces, & peu attentives à leur ſûreté : on les touche ſouvent ſans qu'elles s'enfuient; & l'on choiſit dans le troupeau, celles qu'on veut tuer. Un homme fort ſe met dans un bateau conduit par trois ou quatre rameurs, & tient à ſa main un grand crochet de fer, bien aigu, qu'il enfonce dans le dos d'un de ces animaux. Ce crochet eſt attaché à une corde que des hommes tirent du rivage ; & lorſque la vache marine ſe ſent bleſſée, & ſe débat pour ſe dégager, ſes compagnes s'empreſſent à la ſecourir. Les unes s'étendent ſur la corde pour la rompre ; d'autres eſſaient d'arracher le harpon avec leurs queues. Quelquefois elles briſent les armes, & les font tomber des mains de ceux qui les attaquent. La tendreſſe du mâle pour la femelle eſt admirable : lorſqu'il n'a pu venir à bout de la délivrer, il la ſuit juſques ſur le rivage, & reſte quelquefois pluſieurs jours à côté de ſon cadavre.

Quelques perſonnes de l'équipage deſcendirent, de l'embouchure du dé-

troit, dans une isle couverte de sapins & de genevriers, & y prirent quelques pinguins. On appelle ainsi un animal qui tient de l'homme, de l'oiseau, & du poisson. Il est droit sur ses pieds, & a des ailerons sans plume, semblables à du cuir, qui lui pendent des deux côtés, en façon de petits bras, & lui servent à nager, & non à voler. Il est de la hauteur du cygne, mais plus gros; a les plumes du dos noir, celles de dessous le ventre, blanches. Sa peau est aussi épaisse, que celle du cochon, & si dure, qu'à peine d'un coup de sabre peut-on lui trancher la tête. Les pinguins sont le plus souvent dans l'eau, & ne viennent à terre, que pour creuser sur le rivage des trous, où ils se couchent trois ou quatre ensemble, & dans lesquels ils pondent, & font éclorre leurs œufs. Ils ont la queue courte, les pieds noirs, & de la forme de ceux des oies; marchent la tête élevée, tiennent le corps droit; &, à les voir de loin, on les prendroit pour de petits hommes. Leur chair est de très-bon goût, & approche de celle du canard sauvage; mais elle est plus grasse & plus délicate.

C'eſt par le détroit de Weigatz, que le Docteur rentra en Sibérie. « Nous » quittâmes, dit-il, les bords de la riviere » de Pézora que nous avions ſuivie de» puis quelque tems ; & nous gagnâ» mes Papinougorod, par des chemins » preſque impraticables. Comme nous » approchions d'un bois fort ſerré ; nous » vîmes cinq hommes habillés de peaux » d'ours, dont chacun portoit un fuſil » & un couteau à gaîne à ſa ceinture. » Notre guide les voyant avancer, fit » arrêter nos rennes : quand ils furent » à la portée de la voix, un d'eux nous » ſouhaita le bon jour en langue Moſ» covite, en diſant qu'il voudroit être » auſſi libre que nous. Je regardai atten» tivement celui qui nous parloit, & je » reconnus un ancien camarade d'école, » qui avoit été banni par la Czarine, » pour avoir fait la chaſſe des martres ; » ce qui eſt ici un crime capital.

» Pendant que je m'entretenois avec » lui, j'eus le tems d'examiner les qua» tre autres ; & j'en remarquai parti» culiérement un, dont les traits me » parurent dénoter un homme de diſ» tinction. J'appris que c'étoit un gen» tilhomme Lorrain, qui, ayant ſervi

» avec distinction en Russie, avoit eu le
» malheur d'être injustement soupçonné
» sur sa fidélité. Il étoit couvert d'habits
» grossiers, avoit la barbe longue & la tête
» chauve, & paroissoit accablé par une
» profonde mélancolie. La description
» des peines qu'il souffroit dans ce cli-
» mat stérile, auroit touché les cœurs
» les plus insensibles. Il les partageoit
» avec ses compagnons, qui étoient,
» comme lui, des personnes distinguées
» par des places honorables, mais que
» de pareils soupçons avoient fait exiler
» dans ces déserts. Il se passoit peu de
» jours, qu'ils ne fussent attaqués de
» quelques bêtes sauvages, qui mar-
» chent ordinairement par troupes pour
» chercher leur proie. Ils n'avoient
» d'autre subsistance, que celle qu'ils
» pouvoient se procurer; & ils étoient
» obligés de fournir aux officiers de
» l'empire, un certain nombre de mar-
» tres. S'ils y manquoient, on les fouet-
» toit avec des lanieres, jusqu'à ce qu'ils
» eussent le corps tout couvert de sang;
» ce qui, joint à la rigueur du climat,
» rendoit leur vie plus misérable, qu'il
» n'est possible de l'exprimer. Ils décla-
» moient fortement contre la Czarine,

„ & protestoient que si le tems de leur „ exil étoit fini, ils ne songeroient „ qu'à se mettre hors de sa puissance, „ & à s'éloigner de ses états. Nous leur „ offrîmes de faire tous nos efforts pour „ faciliter leur évasion ; mais ils nous en „ firent voir l'impossibilité, toutes les „ frontieres étant garnies de forts, dont „ les commandans connoissoient par- „ faitement leur visage, & la mort la „ plus cruelle étant la punition qu'on „ leur feroit souffrir, ainsi qu'à nous, „ s'ils essáyoient de profiter de nos „ offres.

„ Après nous être rafraîchis avec eux „ sur la mousse, au moyen des provi- „ sions que nous avions apportées, nous „ ne pûmes nous résoudre à quitter si „ promptement des gens de mérite, qui „ s'étant vus dans un état brillant, se „ trouvoient réduits à l'état le plus dé- „ plorable. Le gentilhomme Lorrain me „ parut d'un excellent jugement, & en „ état de répondre à toutes les quef- „ tions que je pourrois lui faire sur „ cette partie de la Sibérie. Le desir de „ passer quelque tems avec ces infor- „ tunés, n'étoit cependant pas unique- „ ment fondé sur celui d'acquérir ces

» connoiſſances ; j'y étois encore plus » fortement entraîné par l'envie de » contribuer à la conſolation de cinq » malheureux, que je croyois dignes » d'un meilleur ſort. Enchantés d'ap- » prendre que nous reſterions avec eux » ce jour-là, ils nous conduiſirent à cinq » petites huttes qu'ils avoient élevées » dans un lieu voiſin, & où ils ſe re- » tiroient ſéparément, quand ils vou- » loient ſe livrer à leur mélancolie. » La ſtructure de ces cabanes nous » prouva évidemment, que la néceſſité » eſt la mere de l'invention & de l'in- » duſtrie. Elles étoient plus hautes que » toutes celles que nous avions vues » dans nos voyages, & beaucoup plus » commodes. Elles avoient chacune » deux ou trois chambres avec des » treillis au mur, pour donner entrée » à la lumiere. Elles étoient conſtruites » en ſapins, & parquetées d'os de poiſ- » ſon, qui faiſoient paroître le plancher » auſſi luiſant que de l'ivoire. Il y avoit » au-deſſus un bouquet d'arbres, aſſez » agréable ; & pour les défendre des » attaques des bêtes ſauvages, on y » avoit creuſé un foſſé paliſſadé avec de » forts poteaux, & des pièces de bo[is]

» en

» en travers. Cette barricade étoit armée d'os pointus, qui formoient » comme autant de lances; & lorſque » les portes étoient fermées, on y étoit » auſſi en ſûreté, que dans une place » forte. Nous y trouvâmes des proviſions de biſcuit, de rennes ſalées & » d'hydromel.

» Pendant que la compagnie s'amuſoit à boire, le gentilhomme Lorrain, » homme fort ſobre, voyant que l'exemple des autres ne m'excitoit pas à faire » comme eux, me propoſa d'entrer » dans la hutte voiſine, pour leur laiſſer » plus de liberté. Il me fit un long récit » de ſes malheurs; & le feu qu'il mit » dans ſa narration, en rendit la peinture encore plus frappante. Lui ayant » demandé des obſervations ſur les uſages du pays, il me dit que nous » avions trop peu de tems, pour entrer » dans ces détails; qu'il avoit écrit toutes ſes remarques, non-ſeulement ſur » cette partie de la Sibérie, mais encore ſur différentes provinces de l'empire Ruſſe; & ouvrant une caſſette, » il me donna un manuſcrit que je refuſai d'abord par diſcrétion. Vous » pouvez le prendre, me dit-il; il ne

» peut plus m'être d'aucune utilité : les
» maux que j'ai soufferts m'ont donné
» un tel dégoût pour ce pays, que lorſ-
» que j'en ſerai ſorti, le moindre ſou-
» venir m'en ſeroit affligeant. Ces Mé-
» moires, continua le Docteur, ſont
» écrits en françois & en Ruſſe. L'au-
» teur m'a obligé de prendre l'une
» & l'autre verſion ; & comme la
» françoiſe m'eſt abſolument inutile, par
» le peu d'uſage que j'ai de votre lan-
» gue, j'exige de votre amitié, que
» vous l'acceptiez de ma main ; elle
» pourra ſervir à vous faire connoître
» les mœurs & la politique d'une na-
» tion, chez laquelle vous allez voya-
» ger. »

J'acceptai, Madame, ce préſent, avec reconnoiſſance ; & comme ces remarques m'ont paru auſſi exactes qu'intéreſſantes, je ne manquerai pas de vous en faire part, à meſure que l'occaſion s'en préſentera. L'auteur y a joint de tems en tems, des particularités curieuſes de l'Hiſtoire de Moſcovie : j'en enrichirai quelques-unes de mes lettres, lorſque les circonſtances l'exigeront, & que je vous parlerai des différens pays où les événemens ſeront

arrivés. En attendant, je reviens à la Relation de M. Solnick.

» Nous prîmes congé de nos hôtes, » dit le Docteur, très-fâchés de ne pou- » voir contribuer à l'adoucissement de » leur situation. Ils nous forcerent, en » partant, d'accepter quelques hermi- » nes, des peaux d'ours & de renards, » pour lesquelles ils ne voulurent pas » recevoir d'argent; mais nous leur fî- » mes présent de tabac, d'eau-de-vie » & d'étoffe. Les larmes furent récipro- » ques, lorsque nous partîmes; & quand » nous eûmes enfin dit le dernier adieu, » nous montâmes sur nos traîneaux; & » nous continuâmes notre route vers » Casan, avec la promptitude ordi- » naire de ces sortes de voitures.

» Nous arrivâmes le troisieme jour à » Papinowgorod. Le gouverneur en- » voya demander qui nous étions, & » quelles affaires nous attiroient dans » cette contrée? Nous nous rendîmes » chez lui, & satisfîmes à toutes ces ques- » tions. Il nous reçut avec amitié; & » voulant nous marquer une attention » particuliere, il fit venir sa femme pour » nous entretenir; complaisance très- » rare dans ce pays. Elle parut avec

» une bouteille d'eau-de-vie dans une » main, & une tasse d'argent dans l'au» tre. Elle étoit suivie de sa fille qui » portoit un plat avec du pain d'épice. » Nous saluâmes Madame la gouver» nante, qui défit un de ses nœuds de » manche, qu'elle laissa tomber à terre. » Un de nous le ramassa, le baisa, & » le donna à son voisin; celui-ci à un » autre, & cet autre à un quatrieme, » pour en faire de même, comme c'est » l'usage en Sibérie. Elle le reprit en» suite, le rattacha, nous présenta à » chacun une rasade d'eau-de-vie, un » morceau de pain d'épice; s'assit au » bout de la table, à côté de son mari, » y resta quelque tems, & se retira, » pour nous faire servir à souper. »

» Le lendemain de notre arrivée, il » se passa un événement dont nous » fûmes témoins, & qui ne s'est point » renouvellé en Russie, depuis que, » par la loi la plus sage & la plus hu» maine, l'impératrice Elisabeth n'a » voulu qu'aucun criminel perdît la vie » sous son regne. Une femme convain» cue d'avoir assassiné son mari, fut en» terrée vive jusqu'au cou. La terre fut » peu foulée autour d'elle, parce qu'on

» esperoit qu'elle recevroit sa grace.
» Elle étoit, depuis douze ans, en prison, » & avoit eu des protections assez puissantes, pour faire différer si long-tems » son jugement; mais elle le subit enfin, & fut condamnée à la peine » portée par les loix de Russie. Comme » je n'avois jamais vu un supplice de » cette espece, j'allois, de tems en tems, » observer l'état de cette femme. On » avoit mis auprès d'elle une sentinelle » qui devoit empêcher qu'on ne lui » donnât à boire ou à manger; mais je » m'apperçus que des ames charitables » lui apportoient secrettement quelques » tasses d'eau-de-vie. Cependant les » forces diminuerent; & ce secours, » loin de rendre ses douleurs plus supportables, ne firent peut-être que les » prolonger. Quelques jours avant sa » fin, elle devint insensible; & à sa » mort, qui arriva le treizieme jour, il » sembloit qu'elle s'endormît. »

Le reste de cette Relation, jusqu'à Casan, n'offre plus rien de remarquable; elle finit par des observations générales sur les mœurs & usages des habitans de cette partie de la Sibérie. « Les gens au- » dessus du commun, dit le Docteur,

» portent de longues robes, avec des
» manches étroites d'une autre cou-
» leur, qui tombent jusques sur les
» doigts. Ils ont dessous, des culottes &
» des bas de pareille étoffe. Leurs sou-
» liers, ou plutôt leurs bottines, sem-
» blables à celles des Polonois, sont de
» cuir bleu, rouge ou jaune, & bou-
» tonnés par le haut. Ils ont des bon-
» nets de draps, bordés & facés d'her-
» mine, de martre, ou de peau de re-
» nard noir. Les femmes, en général,
» y sont grasses, belles, & fort agréa-
» bles; les cheveux leur tombent en
» boucles sur les épaules; elles ont de
» légères ceintures, garnies de perles;
» & leurs chemises sont de coton, avec
» des manches frisées, depuis le poignet
» jusqu'à l'épaule; ensorte qu'il entre
» près de cinq aunes de coton dans
» chaque chemise: aussi font-elles très-
» peu d'usage des manches de leurs robes
» qui sont très-longues, & ne sont sou-
» vent attachées qu'avec des épingles.
» Ces robes, ou habits de dessus, leur
» descendent jusqu'aux pieds, comme
» ceux des hommes: & sont d'une étoffe
» bleue, rouge ou violette, bordées de
» martre ou de peau de renard blanc.

» Les naturels de Sibérie, continue » le Docteur, sont graves & hardis, » ignorans, grossiers, avares & jaloux » de leurs femmes, qu'ils tiennent sous » la clef. Elles n'osent sortir de la mai- » son, sans une permission expresse de » leurs maris, qu'elles demandent à cha- » que fois.

» Les procès ici sont promptement » terminés; & les loix du pays mettent » les peuples à couvert des détours & » des chicanes qui affligent & desho- » norent les nations policées, dévorent » la substance des plaideurs, & achevent » de dépouiller la veuve & l'orphelin. »

Je suis, &c.

A Casan, ce 18 Janvier 1747.



LETTRE LXXXIII.

LA RUSSIE.

ACCOUTUMÉ à ne voir les hommes, pour ainſi dire, qu'en paſſant, à ne m'y attacher que légérement, je ſens pourtant, Madame, que je n'en ſerai ni moins touché de la prochaine ſéparation, ni moins ſenſible à l'abſence de mon cher Docteur, qui ſçait ſi bien inſtruire, aimer & guérir ſes malades. Nos derniers entretiens roulerent ſur le royaume d'Aſtracan, où il a fait pluſieurs voyages, & ſur les premiers tems & les anciens monarques de la Ruſſie.

Borné, d'un côté, par la mer Caſpienne, de l'autre par les montagnes de la Circaſſie, arroſé par le Volga, le Jaïck & pluſieurs autres rivieres, le royaume d'Aſtracan eſt ſitué ſous le plus beau des climats. Il faiſoit partie de l'ancien empire de Gengis-Khan, & enſuite de Tamerlan. Il eut, après eux, ſes rois particuliers, qui vivoient dans une par

faite union avec leurs voisins, les Tartares de Casan. Ils coururent aussi la même fortune, & furent, comme eux, assujettis à la domination Moscovite, par le Czar Jean Basilides, surnommé *le Tyran*, un des plus grands conquérants & des plus méchants hommes d'entre les Russes. Cette conquête est peut-être l'événement le plus remarquable de l'histoire de ce pays; mais je vais vous parler de l'empire même de Russie.

Les habitans de ce vaste état sont un assemblage de différentes nations: à ses anciens peuples se mêlerent des Esclavons, des Huns, des Sarmates, des Bulgares, des Cosaques, des Roxelans, des Tartares, &c. On prétend que le mot de *Russes* vient de *Ross*, qui, en langue Esclavone, signifie *dispersés*, parce que tous ces peuples vivoient dans des cabanes éloignées les unes des autres. Ils n'avoient alors aucune forme de gouvernement; & ce ne fut que vers le commencement du sixieme siécle, qu'ils ont été gouvernés par des souverains. On prétend que trois freres Polonois, d'autres disent Russes de nation, y bâtirent chacun une ville, & y attirerent une multitude d'hommes & de

femmes, qui s'y refugierent, pour éviter les incursions des Tartares. Ces villes formerent bientôt de petits états, dont les fondateurs laisserent la succession à leurs descendans; mais la rivalité rompit l'union entre ces petits souverains, toujours en guerre, soit pour défendre leur propre pays, soit pour envahir celui de leurs voisins. Les ravages, les crimes, les cruautés suivoient le triomphe des vainqueurs. Ces furieux, acharnés sans cesse les uns contre les autres, avoient juré leur entiere destruction. Un seigneur nommé *Rurich*, saisit cette occasion de contenter ses desirs ambitieux. Il se mit à la tête d'un parti; &, après des victoires signalées, il resta seul maître de la Russie. On le regarde comme le chef de la premiere race des souverains de ce grand état.

Il laissa un fils nommé *Igor*, qui épousa Oléga, fille d'un de ses généraux. Dans le récit des amours de ce jeune prince & de la charmante Oléga, l'officier Lorrain, dont j'ai le manuscrit, répand un air de galanterie, qui ne se ressent ni de l'aspérité de ses déserts, ni de la rigueur de sa situation. « Cette princesse, » dit-il, élévée à la cour, dès son en-

» fance, avoit toujours été la compagne » des plaisirs innocens du jeune Igor. » Lorsque les graces de la jeunesse em- » bellissoient Oléga, le cœur d'Igor s'en- » flammoit insensiblement pour elle. Il ne » pouvoit s'en séparer ; &, dans un âge » où la nature parle toute seule, les incli- » nations de son cœur se faisoient sentir » si fortement, qu'Igor n'avoit des soins » & des empressemens, que pour Oléga. » L'amante, de son côté, étoit rêveuse. » Ils vouloient toujours se voir ; ils se » cherchoient par-tout ; & lorsqu'ils » s'étoient trouvés, ils soupiroient tout » bas, se parloient peu, passoient des » heures entieres à se regarder d'une » façon languissante ; & tout d'un » coup ils rougissoient, baissoient la » vue, & tomboient dans une profonde » rêverie. Les parens ouvrirent les yeux » sur des sentimens qui marquoient un » amour déja formé. En effet, ce n'é- » toit plus un enfant qui demandoit à » s'amuser avec un autre enfant ; c'étoit » un amant qui cherchoit sa maîtresse; & » cette maîtresse n'y étoit point insen- » sible : ses yeux disoient à Igor ce que » la modestie de son sexe défendoit à » sa bouche d'exprimer. Aussi ne tarda-

» t-on pas à les unir. Igor redoubla ses » soins auprès de son épouse ; c'étoit » à ses pieds, & dans les douceurs de » son entretien, qu'il alloit se délasser » des momens qu'il donnoit aux affaires » de l'Etat. »

Oléga devenue veuve, fit des choses étonnantes, pour venger la mort de son mari qui fut tué dans un combat. Des ambassadeurs étant venus, de la part de ses ennemis, lui proposer d'épouser un de leurs chefs, elle ordonna qu'ils fussent précipités dans un puits, qu'elle fit remplir de terre. Ayant ensuite fait prendre dans une de leurs villes, qu'elle tenoit assiégée, un certain nombre de pigeons, on leur attacha, dit-on, de petits flambeaux sur les ailes, & on les lâcha. L'Histoire, ou le Roman, porte qu'étant retournés dans leur ancienne demeure, ils y mirent le feu, comme Oléga l'avoit prévu : les Russes profiterent du tumulte que causa cette incendie, & firent un carnage affreux des ennemis : le fer & le feu à la main, l'implacable Oléga n'assouvit sa vengeance, que dans leur destruction.

Cette princesse que vous avez vue adorant son amant, vengeant son mari,

ne s'occupe plus que de l'éducation de son fils, & du gouvernement de ses peuples. C'est sous son règne, que la religion Chrétienne s'établit en Russie; ou plutôt ce fut elle qui, de Constantinople, où elle étoit allée chercher des loix pour civiliser ses sujets, l'avoit rapportée dans ses états, comme autrefois Clotilde la fit recevoir chez les Francs. Elle mourut vers la fin du dixieme siécle, regardée, dans son pays, comme une sainte, dont on célèbre la fête, sous le nom d'*Hélène*, qu'elle prit dans son baptême. Son fils ne voulut connoître d'autres dieux que celui de ses peres; mais Wolodimir, son petit-fils, seul possesseur de cette vaste contrée, par le meurtre de freres, se fit instruire de la religion Chrétienne. Il rechercha & obtint en mariage la princesse Anne, sœur de Basile & de Constantin, empereurs d'Orient. Il renonça aux superstitions du paganisme, fut baptisé, & reçut le nom de *Basile*. Il fit venir, pour l'instruction de son peuple, des prêtres Grecs, qui, après de nombreuses conversions, renverserent les idoles qui faisoient l'objet du culte public. On fonda des églises, des monasteres : les arts

se montrerent à la cour d'un prince qui les protégeoit. Il introduisit dans ses états les lettres Esclavones ; il mérita, en un mot, d'être appellé, de son vivant, *l'Apôtre* & *le Salomon de la Russie*, & d'y être honoré comme un saint après sa mort.

Ce prince laissa douze fils, entre lesquels il eut l'imprudence de partager son trône. De-là ces haines, ces fureurs, ces guerres qui replongerent ce pays dans la nuit de la barbarie. Ces désordres, qui durerent plus d'un siécle, furent, en quelque sorte, le signal qui appella les Tartares dans la Russie. Ils ravageoient, depuis long-tems, l'Asie orientale, sous les ordres de Gengis-Khan. Une multitude innombrable de ces barbares vint, comme un vaste fleuve débordé, couvrir & engloutir l'empire Russien. Ses princes furent pris, & périrent presque tous dans les supplices ; ceux qui furent épargnés, devinrent feudataires de leurs vainqueurs. Outre l'affront de conduire eux-mêmes à pied, le tribut auquel ils étoient assujettis, & de le présenter humblement à l'ambassadeur, qui les attendoit, monté sur son cheval, ces illustres esclaves devoient

encore se prosterner devant le fier Tartare, lui offrir du lait à boire, &, s'il en tomboit quelques gouttes, les recueillir avec la langue.

Les Russes languirent jusqu'en 1450, dans cette cruelle & honteuse servitude. Un libérateur, descendant & successeur des ducs de Moscovie, s'éleva, & rompit les fers de ces malheureux peuples. Son nom est *Basilowitz*, qui veut dire *fils de Basile*; & il fut surnommé *le Victorieux*. Son fils, soit par prudence, soit par timidité, s'étant retiré deux fois devant un pays ennemi, dont son pere l'avoit chargé de tenter la conquête, Basilovitz l'accusa de lâcheté, &, dans sa colere, lui porta un coup qui l'étendit mort à ses pieds. La nature ne tarda pas à se faire entendre, avec le cri le plus touchant, au cœur de ce pere infortuné. Sa sombre douleur l'entraîna dans un état de langueur & de démence.

Un autre Basilowitz, son petit-fils, surnommé *le Tyran*, fit de son règne un tissu d'horreurs & de cruautés, & poussa la barbarie plus loin que les Nérons & les Phalaris. Ayant réduit sous sa puissance la Livonie & la Finlande, il fait passer devant lui les captifs; &

armé d'un bâton ferré, il les assomme l'un après l'autre, & les précipite dans la riviere. Cet affreux exercice l'occupe un jour entier. Les jeunes filles prisonnieres sont deshonorées, par ses ordres, sous ses yeux, ensuite mutilées, déchirées, & brûlées à petit feu. Ce monarque, indigne du trône, & même de l'existence, fait rôtir devant lui le gouverneur d'une place dont il vient de se rendre maître. Il prend de la jalousie contre son fils, & l'assassine. Il fait clouer un chapeau sur la tête d'un ambassadeur qui s'est couvert devant lui. On ajoûte que, peu de tems après, un envoyé de la reine Elisabeth d'Angleterre, osant aussi se couvrir en sa présence : « Ne sçais tu point, lui demande » ce prince, le traitement que j'ai fait » à un ministre, pour une faute sem- » blable ? . . . » Je le sçais, lui répond » l'Anglois ; mais je suis l'envoyé d'une » reine, qui ne permet pas que l'on » offense impunément ses ambassa- » deurs. » On prétend que le Czar admira cette réponse, & dit à ses courtisans : « Voilà un brave homme. Qui » de vous eût agi & parlé de la sorte, » pour soutenir mon honneur ? »

Ce qui pourroit rendre toutes ces histoires vraisemblables, c'est le caractere également cruel & bizarre de ce prince, dont je vais citer encore plusieurs traits. Ayant soupçonné d'infidélité les habitans de Novogorod, il en fit jetter, en un seul jour, plus de trois mille dans le Volga. L'archevêque, qui s'étoit sauvé de la fureur des soldats, voulant reconnoître cette grace, & flater le tyran, lui donna un grand festin dans son palais épiscopal. Pendant le dîner, le monarque envoya piller le riche temple de sainte Sophie, & tous les trésors des autres églises; puis se tournant du côté de l'archevêque, il lui dit : « Comme il » ne vous reste plus de bien, vous n'a- » vez d'autre parti à prendre, qu'à quit- » ter votre habit qui ne peut vous être » qu'à charge. Je vais vous faire don- » ner une musette, & un ours que vous » ferez danser pour de l'argent. Je veux » de plus, que vous vous mariez; que » tous vos ecclésiastiques soient de la » nôce, & que chacun d'eux vous fasse » un présent. » En effet, il n'y en eut pas un, qui n'apportât ce qu'il avoit pu sauver, croyant que le pauvre archevêque qu'ils aimoient, en profiteroit. Mais le

tyran prit tout l'argent; & ayant fait amener une vieille cavale, il dit au prélat: « Voilà ta femme; monte-la; & vas à » Moscou, où je te ferai recevoir au » nombre des joueurs de violon, afin » que tu apprennes à faire danser l'ours. » L'archevêque fut contraint d'obéir; & dès qu'il fut monté sur la bête, on lui lia les jambes sous le ventre du cheval. Le Czar lui fit pendre au cou des instrumens de musique, & lui ordonna de jouer du flageolet. Le pontife en fut quitte pour cette comédie; mais les autres ecclésiastiques furent poussés dans la riviere, à coups de piques & de hallebardes.

Le même Czar fit un voyage en différentes provinces de son empire, où tous les ordres de l'état, depuis les grands jusqu'au peuple, lui firent des présens, parce qu'on sçavoit qu'il les aimoit. Un cordonnier voulant aussi lui marquer son attachement, lui offrit un gros navet de son jardin, avec une paire de souliers. Le prince en fut si satisfait, qu'il ordonna aux gens de sa suite, de se faire chausser par cet homme, & de payer sa marchandise le double de son prix. Un gentilhomme voyant de quelle maniere il

avoit récompensé un don de si peu de valeur, imagina qu'en offrant le plus beau cheval de son écurie, il en recevroit des marques plus distinguées de sa libéralité : mais le prince, pour le remercier, lui donna le navet du cordonnier.

On raconte un autre trait de singularité du même monarque. Il présenta un jour à son sécretaire d'état, une humble requête, signée de lui, par laquelle il le supplioit de lever, pour son service, une armée de cent mille hommes, dans un tems qu'il lui marquoit, lui promettant, par reconnoissance, de se souvenir de lui dans ses prieres. Le ministre, qui connoissoit ses bizarreries, leva l'armée le plus promptement qu'il lui fut possible; &, avec son secours, Jean Basilowitz se rendit maître de la Sibérie & de plusieurs pays très-étendus.

Ce Czar étoit doux pour le peuple, & sévère pour la noblesse. Il portoit ordinairement à la main un bâton avec une pointe de fer, dont il piquoit les jambes des seigneurs qui l'approchoient, & marquoit beaucoup d'estime à ceux qui le souffroient, sans témoigner de sensibilité.

Des Anglois ayant eu l'imprudence de rire de quelques-uns de ses caprices, il les fit amener, & mettre nuds en sa présence. Dans cet état, il les obligea de ramasser, un à un, plusieurs litrons de pois qu'il avoit fait répandre dans son appartement. Après les avoir bien fatigués, par ce ridicule exercice, il leur fit donner à boire, & les renvoya, en les avertissant d'être plus ages à l'avenir.

Une autre fois il prit l'habit d'un homme du peuple, & alla dans un village demander de porte en porte un logement. Personne ne voulut le recevoir, excepté un pauvre homme dont la femme étoit prête d'accoucher, & qui le régala le mieux qu'il lui fut possible. Le monarque lui dit, en le remerciant, que le lendemain il reviendroit le voir, & lui ameneroit un parrein & une marreine pour son enfant. Il y retourna en effet, avec toute la splendeur de son rang, & fit la fortune de son hôte; mais il donna ordre de brûler toutes les autres maisons du village, & de chasser les habitans dans la campagne, disant qu'ils deviendroient peut-être plus charitables, quand ils auroient éprouvé ce

qu'on souffre, en demeurant exposé, pendant une nuit très-longue & très-froide, aux inclémences de la saison, sans provisions & sans couvert.

Pour ne vous laisser rien ignorer, Madame, des bizarreries de cet empereur, ou du moins de celles qu'on lui prête, voici encore ce qu'on assure qu'il lui arriva avec des voleurs. S'étant joint à leur troupe, il leur proposa de piller le trésor du Czar, & leur dit qu'il sçavoit le moyen de les en rendre maîtres. Celui à qui il fit cette proposition, lui donna un soufflet, en le traitant de coquin, d'oser penser à voler un si bon prince, tandis qu'il y avoit tant de riches seigneurs qui le voloient déja assez, & sur lesquels on feroit un gain plus légitime, & un plus riche butin. Cette réponse lui fut si agréable, qu'il changea de chapeau avec le voleur, & lui assigna un rendez-vous, où il dit qu'il vouloit boire avec lui. Cet honnête homme s'y trouva effectivement, & fut très-surpris de le reconnoître pour son souverain. Le prince lui donna de bons avis; & pour le mettre en état de les suivre, il le gratifia d'une place entre les gens de sa suite.

Cependant le caractère féroce & bizarre de ce prince s'adoucissoit & se corrigeoit, à mesure que la vieillesse s'approchoit. L'idée de la mort l'épouvante ; les remords le déchirent ; il se jette dans un cloître ; & là, après avoir inutilement cherché la paix qui le fuit, il meürt dans le trouble & le désespoir. Il laissa deux fils en mourant, Théodore & Démétrius. Le premier lui succéda ; & pendant le peu de tems qu'il vécut, il se laissa gouverner par Boritz Gudenow, frere de sa femme. Boritz fut soupçonné d'avoir empoisonné son maître, pour régner lui-même ; & il avoit déja fait égorger le jeune Démétrius, frere du Czar. Cet homme adroit sçut si bien gagner l'affection des grands & du peuple, que chacun le desiroit pour souverain. Il se retira dans un cloître, pour mieux cacher son ambition, tandis que des émissaires à ses gages, échauffoient les esprits. Ils y réussirent si bien, que le peuple vint l'arracher de sa solitude, & le proclama Czar. Il leva alors le masque ; & se montrant dur & féroce, tel qu'il étoit effectivement, il envoya en exil la mere du prince Démétrius, & chargea de fers,

ou fit périr tous ceux qui pouvoient lui causer quelque ombrage.

Dans ce tems-là, un moine de saint Basile, forme le projet de se faire passer pour le prince Démétrius. Il sçait si bien jouer son rôle, qu'il leve une puissante armée, défait les troupes de Boritz, acheve de mettre dans ses intérêts les ennemis du tyran, & se fait proclamer souverain de la Russie. Il rappelle de son exil, & comble d'honneurs la mere de Démétrius, qui se prête au jeu de l'usurpateur. Tout sembloit servir la fortune de cet aventurier, lorsqu'un seigneur Russien, nommé *Zusky*, entreprend de renverser sa nouvelle puissance; mais ce projet n'ayant pas réussi, Zusky est condamné à périr sur un échafaud. Le nouveau Czar, par politique, lui accorde sa grace; mais cette action de clémence lui devient funeste. Zusky reprend son projet; les conjurés se rassemblent, brisent les portes du palais, se rendent maîtres du Czar, & font avouer à sa prétendue mere, qu'il n'est que trop vrai que son fils Démétrius a été assassiné par ordre de Boritz. Aussitôt l'usurpateur est déchiré par le peuple; Zusky est regardé comme le souverain

de l'état; & à peine est-il descendu de l'échafaud, qu'il est élevé sur le trône.

D'autres aventuriers tenterent successivement de se faire passer pour Démétrius; une mort honteuse a toujours été le fruit de leur imposture. Zusky lui-même, haï & méprisé de sa nation, est obligé de se retirer dans un cloître.

Les Russes se choisirent un souverain dans la famille des Romanow, alliée de fort près aux anciens Czars. Ils se réunirent tous en faveur d'un jeune homme de quinze ans, nommé *Michel*. Ce prince vivoit avec sa mere dans un couvent, où elle étoit religieuse. Un évêque, à qui l'on attribuoit le don des miracles, assura en plein sénat, que le ciel se déclaroit pour Michel, & qu'il avoit appris, par révélation, que l'on ne pouvoit rien faire de mieux pour le salut de l'état, que de le placer sur le trône. Tel fut, en 1613, le commencement du règne de l'illustre maison de Romanow, qui depuis a toujours porté, & tient encore, en 1747, le sceptre de Russie.

Michel laisse, en mourant, la couronne à son fils Alexis, un des plus grands princes qu'ait eus la Russie, & dont

dont on parleroit davantage, si la gloire de son règne n'avoit été, en quelque sorte, éclipsée par celle de son fils Pierre le Grand. Alexis attira plusieurs étrangers dans ses états, protégea les talens, tenta de les encourager par ses bienfaits. Il sentit qu'il falloit donner à ses peuples d'autres loix, d'autres connoissances, des mœurs différentes, une nouvelle discipline. Mais la nature du climat & les vices du gouvernement étouffèrent à leur naissance ces foibles germes, qui eurent à peine le tems d'éclorre.

On raconte, au sujet du mariage de ce prince, une anecdote que je ne dois pas oublier. Il aimoit passionément, dit-on, une jeune personne qu'il devoit épouser; mais son premier ministre, qui avoit une autre union en vue, gagna la dame d'honneur qui devoit attacher la couronne sur la tête de la nouvelle souveraine. Cette femme lui lia les cheveux si près de la racine, que la jeune personne s'évanouit au milieu de la cérémonie. Alors le ministre soutint qu'elle tomboit du haut mal; & le pere, qui l'avoit conduite à la cour, fut accusé de trahison, condamné au fouet, & relégué en Sibérie. Le Czar épousa Ma-

rie, qui étoit dans les intérêts du premier ministre; & celui-ci prit pour femme la sœur de Marie. Dans la suite, le prince ayant sçu qu'on l'avoit trompé, en eut un très-grand chagrin. Il rappella le pere, le combla de bienfaits, & donna à la fille une pension considérable. Elle conserva précieusement l'anneau & le mouchoir qu'elle avoit reçus du Czar, & refusa toujours de se marier.

Alexis fut, toute sa vie, pénétré de regret, d'avoir passé son épée au travers du corps d'un homme, qui, lorsqu'il se promenoit à la campagne, s'étoit avancé avec précipitation, pour lui parler : il le soupçonnoit d'avoir dessein de l'assassiner. On fouilla le mort; & on ne lui trouva aucune arme, mais seulement la requête qu'il vouloit présenter lui-même au monarque, n'ayant pas d'autre moyen de la lui faire parvenir. Il demandoit justice contre un gouverneur sous lequel il avoit servi, & qui lui devoit trois ans de paye. Le gouverneur fut mandé à la cour, dépouillé de son rang & de son bien, & banni d'une maniere ignominieuse.

A ces anecdotes sur le Czar Alexis succède le portrait de ce prince. « Juge » équitable & sévère, législateur judi-

» cieux, roi vigilant, protecteur du
» mérite, Alexis doit être mis au rang
» des souverains les plus célèbres; &
» l'on peut dire que son administration
» fut digne d'annoncer & de préparer
» celle de Pierre le Grand. »

Je ne parlerai point, Madame, des merveilles en tout genre, qui ont signalé ce dernier règne. La Russie, dans l'état où elle est actuellement, peut être regardée comme l'ouvrage de ce grand homme. Il a tiré sa nation de son ancienne barbarie, pour lui donner un rang parmi les états policés; & il a été à la fois le créateur & le législateur d'un nouveau peuple.

Cette digression, Madame, n'a pas dû vous faire perdre de vue le royaume d'Astracan. Le Docteur fit ce voyage par eau, en suivant le cours du Volga, & trouva sur sa route les villes de Tetoosk, de Simbirsky, de Samara, de Saratof, de Tzornoyar, de Czaritza, &c. Il va lui-même vous rendre compte de tout ce qu'il a vu. La premiere de ces villes, située sur une montagne, est ceinte d'une muraille de bois, & n'a que de méchantes maisons, & de petites églises. Nous eûmes la curiosité d'y entrer,

parce qu'on nous dit qu'il devoit y avoir, ce jour là, une exécution pour une faute qu'on ne puniroit peut-être pas en Europe. Un homme s'étoit avisé de dire que la ville seroit réduite en cendres un tel jour qu'il nomma. La plûpart des habitans n'ajoûterent pas foi à cette prophétie; cependant on en parloit à toute occasion. On voulut connoître le prophète; & on remonta jusqu'à un écrivain, qui dit tenir la prédiction d'un vieux homme. On fit chercher ce dernier par des soldats qui ne le trouverent point. Suivant une ordonnance de Pierre le Grand, celui qui s'excuse sur un autre d'une prophétie, & ne peut le représenter, doit en être regardé comme l'auteur, & mis en prison, jusqu'à ce que le tems marqué par la prédiction soit arrivé. Alors il faut examiner les fondemens sur lesquels il s'est risqué à prédire l'avenir, &, suivant l'exigence du cas, le punir comme un insensé qui a voulu dire ce qu'il ne connoissoit pas.

Après plusieurs interrogatoires, l'écrivain convaincu de mensonge, fut condamné au fouet, & subit ce châtiment le jour de notre arrivée. C'est

la punition ordinaire en Russie : celui qui la reçoit, ôte ses habits, ne garde que sa chemise, se couche le ventre contre terre ; & deux hommes lui tiennent, l'un les pieds, l'autre la tête, tandis qu'un autre le frappe sur les épaules avec des baguettes, comme on bat les fourrures pour en ôter les vers, ou une tapisserie, pour en faire tomber la poussiere. Autrefois on mettoit le coupable sur le dos d'un valet du bourreau ; on lui découvroit le corps jusqu'aux hanches ; on lui attachoit les pieds avec une corde qu'on passoit entre les jambes de celui qui le portoit. Ce dernier lui tenoit les bras qu'il passoit à son cou ; & un autre valet tenoit cette corde. Le bourreau, avec un fouet de nerfs de bœuf, auquel étoient attachées trois aiguillettes de cuir d'élan, lui en donnoit de toute sa force ; & chaque coup faisoit sortir le sang. C'est ce qu'on appelle le *Knout*.

Ce supplice n'imprimoit chez les Russes aucune tache d'infamie : on fréquentoit sans scrupule ceux qui avoient passé par les mains du bourreau ; & le bourreau lui-même jouissoit de tous les avantages des autres citoyens. Son état étoit si peu regardé comme une pro-

fession deshonorante, que des mar chands quittoient quelquefois leur com merce, pour prendre l'emploi d'exécu teur de la haute justice.

Un coupable ne peut être convainc d'un crime capital, en Russie, à moin qu'il ne l'avoue; mais on se sert d moyens terribles, pour tirer de lui cett confession. On lui attache aux pieds u poids d'une pesanteur énorme; on lui li les mains derriere le dos; on y passe un corde; on le guinde en l'air; & pou augmenter ses douleurs, on allume sou lui du feu qui le brûle, pendant que l fumée le suffoque. S'il s'obstine à garde le silence, le bourreau le frappe ave un fouet, dont six ou sept coups lu mettent le corps en lambeaux. S'il n déclare rien à cette seconde tentative, on lui perce les côtés avec des fer chauds: on lui fend les chairs; on y met du sel; & pendant qu'elles tiennent au corps, on le fait rôtir à petit feu. En fin la derniere ressource est de lui raser la tête, & de l'arroser de plomb fondu.

Les criminels de haute trahison ont le nez & les oreilles coupés, quelque-fois les yeux arrachés, &, après de cruelles tortures, sont envoyés en Si-

bérie. Un premier vol est puni du fouet, de la perte d'une oreille, & de deux ans de prison. En cas de récidive, le voleur subit le même châtiment, auquel on ajoûte la peine de l'exil. On fait avaler aux faux-monnoyeurs le métal fondu des piéces qu'ils ont contrefaites. Autrefois les débiteurs étoient traités avec une sévérité incroyable. Ils obtenoient d'abord quelque délai; mais ils étoient obligés de se mettre chez un huissier, qui répondoit de leur personne. S'ils ne payoient pas au terme prescrit, on les menoit en prison; & tous les jours on les en tiroit, pour les conduire dans une place publique: là le bourreau leur donnoit un certain nombre de coups de baguette, grosse comme le petit doigt, sur l'os de la jambe; & ensuite on les remettoit en prison, à moins qu'ils ne trouvassent une caution, qui promît de les représenter le lendemain, à la même heure, pour y recevoir le même traitement tous les jours, jusqu'à ce qu'ils eussent payé. Cette punition s'exerçoit avec rigueur, contre toutes sortes de personnes, de quelque condition, sexe, ou âge qu'elles pussent être, habitans du pays, ou étrangers, hommes ou fem-

mes, moines, prêtres, ou laïcs. Il est vrai qu'en faisant quelque présent au bourreau, il permettoit au débiteur de passer un morceau de fer-blanc entre la jambe & le bas; & enfin, si ce dernier étoit insolvable, on l'obligeoit de se vendre au créancier, lui, sa femme & ses enfans.

Simbirsky est la seconde ville où s'arrêta M. Solnick : elle est défendue par un château; & l'on voit à côté, les restes d'un camp qu'on dit avoir été habité par Tamerlan, quand il vint dans ce pays, avec une armée formidable. On prétend qu'il n'eût pas borné là ses conquêtes, si une révolte de ses sujets ne l'eût rappellé en Bukkarie. Simbirsky est une grande ville, dont les murailles sont de bois, & où il y a sept ou huit églises de pierre, trois ou quatre monasteres, & plus de dix mille maisons, toutes habitées par des Russes; les Tartares se tiennent dans les villages.

Le Docteur y arriva le Dimanche des Rameaux. Aucune fête n'est observée, en Russie, avec plus de pompe & de solemnité. Toutes les rues sont nettoyées & ornées, comme dans les pays Catholiques, à la fête du saint Sacrement; & l'on y fait une

magnifique procession. Autrefois le Czar y assistoit à pied, en manteau d'étoffe d'or, dont la queue étoit soutenue par les plus grands de la nation. Il étoit précédé, accompagné & suivi de toute sa cour. Un officier portoit sur son bras le mouchoir du monarque; & sa majesté se rendoit avec son cortége, dans une des principales églises. Avant que d'y entrer, elle se détournoit vers une balustrade dressée en forme de théatre; & y étant montée seule avec le patriarche, ce dernier lui présentoit une croix d'or à baiser, lui en touchoit le front & les temples; & le prince faisoit ensuite une profonde révérence. Il demeuroit environ une heure à l'église; & en s'en retournant au palais, toujours dans le même ordre, la bride du cheval du patriarche posoit sur le bras du monarque. Ce cheval, mené à la main par un page ou par un seigneur, étoit couvert d'une housse de toile blanche; & le prélat, tenant une croix, & distribuant des bénédictions, étoit assis dessus, à la maniere des femmes. La bride avoit trois aunes de long, & étoit portée par trois gentilshommes qui suivoient le Czar. Un bonnet ou chapeau plat,

garni d'hermines, & magnifiquement orné de ganses, de boutons d'or & de diamans, couvroit la tête du patriarche; & tous les ecclésiastiques de la ville assistoient à cette procession, avec des bonnets quarrés, comme ceux du clergé Romain. Les prêtres qui appro-choient le plus du prélat, portoient des images de la Vierge, enrichies d'or, de perles & de pierreries; d'autres tenoient des livres ou des croix. Les magistrats & la noblesse avoient en main des branches d'arbres, au lieu de palmes. Souvent, dans ces sortes de cérémonies, le fau-teuil du Czar, son cheval, son traîneau suivoient la procession. On y condui-soit aussi un arc de triomphe, avec un pommier; & tandis que les assistans se prosternoient, de jeunes enfans placés exprès dans la machine, s'efforçoient de prendre des fruits sur cet arbre. Le patriarche finissoit par offrir au monar-que une bourse de cent roubles, que celui-ci acceptoit, & employoit com-munément à donner à dîner au prélat & à toute sa suite.

La veille de Pâques, le Docteur alla coucher à Samara, & y resta le jour de la fête. Plusieurs choses avoient attiré

son attention avant que d'y arriver : il avoit passé près d'une colline qui forme un coup d'œil admirable : on l'appelle la *montagne aux filles*, nom que lui ont donné les Moscovites, suivant une ancienne tradition, qui dit que de jeunes filles d'une beauté parfaite, y étoient gardées autrefois par une naine. Elle est fort haute, & escarpée du côté de la riviere, d'où elle paroît comme distinguée en plusieurs terrasses, & réjouit la vue par la diversité de ses couleurs. De loin elle représente les ruines de quelque grand & magnifique palais. Sur chaque terrasse, est une rangée de sapins, si réguliérement plantés, que l'on pourroit douter que ce fût un ouvrage de la nature, si la montagne n'étoit inaccessible.

Il est sur la même route une autre colline qui contient des mines de soufre, aussi transparent que l'ambre. On y a vu travailler jusqu'à quatre mille ouvriers, tant Russes que Tartares. Les Czars y envoyoient des inspecteurs & des soldats pour veiller sur les travailleurs.

Au milieu d'une plaine sablonneuse, est une troisieme colline toute ronde, &

ſans arbres, où l'on prétend qu'eſt enterré un fameux roi Tartare, nommé *Mammon.* Les Ruſſes diſent que ce prince avoit remonté le Volga avec une armée nombreuſe pour s'emparer de leur pays; mais qu'étant mort dans cet endroit, ſes ſoldats remplirent de ſable leurs caſques & leurs boucliers, & lui dreſſerent un tombeau dont s'eſt formée cette montagne.

Enfin on découvre du rivage une groſſe pierre luiſante, de plus de vingt pieds de longueur, & d'une largeur preſqu'égale, ſur laquelle un plaiſant, car il y en a auſſi en Moſcovie, fit écrire ces mots : *Leve-moi ; & tu t'en trouveras bien.* Un grand bateau ayant été contraint par le vent de s'arrêter dans ce lieu, tout l'équipage ſe mit à ſoulever cette pierre, dans l'eſpérance d'y trouver un tréſor. Mais après l'avoir retournée avec beaucoup de peine, ils y lurent ces mots gravés de l'autre côté : *Que cherches-tu? Tu n'y a rien mis.*

La ville de Samara, ainſi nommée de la riviere de Samar, que reçoit le Volga, eſt petite, & ſimplement entourée d'un foſſé & de paliſſades, avec des tours de bois, de diſtance en diſ-

tance, garnies de canons, pour la garantir des incursions des Tartares. « Pendant que nous étions dans cette ville, » dit le Docteur, les habitans prirent » l'allarme à l'approche d'un corps de » trois mille de ces barbares, qui camperent à une lieue de nous. Je montai » au haut d'une tour, d'où j'apperçus » toutes leurs manœuvres. Comme ils » n'avoient point d'artillerie, ils n'oserent attaquer la garnison; & celle-ci » se trouva trop foible pour aller à » eux. »

Le Docteur fut obligé de passer à Samara les fêtes de Pâques, qui sont, chez les Russes, un tems de grandes réjouissances, non seulement à cause de la solemnité du jour; mais parce qu'elles mettent fin à un jeûne rigoureux, qu'ils observent avec assez de scrupule. On voit dans les rues, pendant toute la quinzaine, des œufs de toutes couleurs, rouges, bleus, verds, jaunes, qu'achetent les Moscovites, pour se faire des présens. L'usage est de s'embrasser en se saluant, & de se dire, quand on se rencontre : *Le Christ est ressuscité;* à quoi on répond : *Oui, il est vraiment ressuscité.* Il n'y a personne, de quelque

condition, sexe, ou âge qu'il puisse être, qui ose refuser ces embrassemens, ou les œufs qu'on lui présente. Le prince lui-même en donne à ses officiers & aux principaux seigneurs de sa cour. Il a coutume aussi, le jour même de Pâques, avant que d'aller à l'église, de visiter, de grand matin, les prisonniers, & de leur faire distribuer à chacun un œuf & des fourrures de peau de mouton, les exhortant à se réjouir, puisque le Sauveur, qui étoit mort pour leurs péchés, est véritablement ressuscité.

Autrefois toute la maison du Czar alloit, ce jour-là, baiser la main du patriarche, qui donnoit trois œufs aux personnes les plus qualifiées, deux à celles qui l'étoient moins, & un seulement aux gens d'un rang inférieur. Le reste de la fête se passe à boire : les femmes même, & les ecclésiastiques ne se font point de scrupule de fréquenter les cabarets. Ils sont toujours si pleins de monde, & l'on y boit si copieusement, qu'on ne peut faire quatre pas, sans se heurter contre un yvrogne, & que les rues en sont toutes jonchées. L'yvresse est si commune en Russie, que les femmes de condition elles-mêmes, y sont sujettes

comme les autres ; je parle de celles qui ſont éloignées de la cour, où les mœurs ont bien changé à cet égard. Lorſqu'une dame envoie demander des nouvelles de la ſanté de celles qui ont mangé chez elle, la réponſe ordinaire eſt de dire : » Faites mes remerciemens à votre maî» treſſe, de la bonne chère qu'elle m'a » faite. Je m'en ſuis ſi bien trouvée, que » je ne me ſouviens pas comment je ſuis » ſortie de ſa maiſon. »

Le Docteur partit de Samara le lendemain des fêtes de Pâques, & arriva le cinquieme jour à Saratof. Il vit, en paſſant, la *montagne des ſerpens*, ainſi nommée par les voyageurs, à cauſe des détours qu'y forme la riviere. L'extrême crédulité des Ruſſes leur a fait admettre une autre origine de ce nom : ils croient qu'il lui vient d'un ſerpent, lequel, après avoir fait de grands dégâts dans le voiſinage, fut enfin tué par un fameux champion, & coupé en trois piéces. Elles ſe convertirent auſſi-tôt en autant de pierres, que l'on montre encore aujourd'hui aux paſſans.

» Nous deſcendîmes la riviere à la » rame, dit M. Solnick : elle eſt fort » large dans cet endroit. Les champs

» qui sont des deux côtés, sont extrême-
» ment fertiles : l'herbe y est fort haute,
» & entre-mêlée de sauge & de thym.

» La ville de Saratof est simplement
» entourée d'un fossé & d'un rampart
» de bois, & défendue par une garnison
» de Cosaques, dont on a formé divers
» régimens. Je traversai la riviere avec
» quelques-uns de nos gens, pour aller
» voir une foire de chevaux, que tien-
» nent dans cet endroit les Tartares du
» pays. Leurs tentes étoient dressées le
» long du fleuve, & avoient la figure
» d'un cône. Elles sont construites avec
» des perches inclinées les unes sur les
» autres, & traversées par des lattes de
» quatre ou six pieds de long, assurées
» avec des chevilles. On couvre le tout
» avec de gros draps de laine & de crin.
» Elles sont aisées à tendre, & si légè-
» res, qu'un chameau peut en porter
» cinq ou six.

» L'habillement des Tartares, voisins
» de Saratof, consiste en une casaque de
» peau de mouton, liée avec une
» ceinture ; en un petit bonnet rond,
» fourré, surmonté d'une houppe de
» soie rouge, & des caleçons de cuir
» ou de toile, avec des bottines. Ils ont

» la tête rasée, à la réserve d'une touffe
» de cheveux qu'ils treffent par-derriere.
» & qui leur tombe sur les épaules. Ils
» sont armés de flèches, de sabres &
» de lances, qu'ils manient avec beau-
» coup d'adresse. On assure que leurs
» femmes sont chastes, incapables de
» libertinage, & qu'elles ignorent ce
» que c'est que l'adultère. On trouve
» dans ce peuple d'excellens domesti-
» ques; & il n'y a point de service qu'on
» n'en tire, pourvu qu'on les traite avec
» douceur. Lorsqu'ils veulent du mal à
» quelqu'un, ils lui souhaitent qu'il aille
» vivre ailleurs, & qu'il travaille comme
» un Russe. Ils croient que la vertu fait
» l'homme heureux, & que le vice le
» rend misérable. Lorsqu'on exige d'eux
» quelque chose d'injuste, ils répondent
» par un proverbe, qu'un couteau, quoi-
» que tranchant, ne peut couper sans
» manche. Que ces Tartares sont diffé-
» rens des Cosaques qui désolent les mê-
» mes contrées! Cette derniere nation,
» composée du rebut des peuples voisins,
» Tartares, Russiens, Polonois, est
» avide de pillage, & ne vit que de
» rapines. Ce genre de vie l'a endurcie
» aux plus rudes fatigues, & l'a rendue

» presqu'insensible aux maux de la vie.
» Quand elle campe, elle se forme
» ordinairement des retranchemens
» avec ses chariots; & dans l'enceinte,
» qu'elle nomme *Tabor*, elle attend &
» reçoit l'ennemi avec une intrépidité
» incroyable. »

Une danse Russe, qui commence sous mes fenêtres, & dont le bruit vient m'interrompre, m'oblige, Madame, à finir cette Lettre. La musique est composée d'un luth & d'un violon, que quelques personnes accompagnent de la voix. Les hommes & les femmes dansent de la même façon, chacun à part, faisant beaucoup de grimaces & de gestes ridicules. Les mouvemens des mains, des épaules & des hanches, sont plus violens que ceux des pieds, dont ils ne font que trépigner, ne bougeant presque point de leur place. Les femmes ont à la main des mouchoirs brodés de soie, qu'elles font voltiger autour de leur tête, pour donner plus de grace à leur danse.

Je suis, &c.

A Casan, ce 29 Janvier 1747.

LETTRE LXXXIV.

SUITE DE LA RUSSIE.

CZARITZA & Tzornoyar n'offrent rien de remarquable aux voyageurs. Près de cette premiere ville, le Volga est si peu éloigné de la riviere de Don, autrement dit le *Tanaïs*, que Pierre le Grand avoit entrepris de faire creuser un canal entre ces deux fleuves, qui eût ouvert une communication avec le Pont-Euxin; mais comme le terrein étoit fort dur, & plus élevé dans certains endroits que dans d'autres, on a abandonné ce projet, quoique la distance ne soit que de dix à douze lieues.

Tzornoyar fait partie du royaume d'Astracan, dont le Docteur va nous entretenir. On donne le nom de *Nogais*, aux Tartares qui l'habitent. Ils sont d'une figure désagréable; & leur ajustement augmente encore leur difformité. C'est une veste de gros draps gris, sur laquelle ils mettent une casaque de peau de mouton noir. En

été ils tournent la laine en dehors, & en dedans pendant l'hyver. Leurs bonnets sont aussi de peaux de mouton ; & ils les retournent, suivant les saisons, comme leurs casaques. Des bottes grossieres, faites de cuir de cheval, leur tiennent lieu de bas & de souliers. Les femmes portent communément une robe de toile blanche, avec un bonnet rond & pointu, fait de pareille matiere : en hyver elles ajoûtent une pelisse à leur robe. Ces peuples vivent de la pêche, de la chasse & de leur bétail; & quelques uns cultivent les terres ; car ils commencent à se civiliser. Ils campent par troupes, chaque famille séparée, & à quelque distance les unes des autres. Leurs tentes sont faites comme des cages de perroquet, ou comme ces grands paniers dont on se sert en Europe, pour rassembler des pigeons & nourrir la volaille. Elles ont, au sommet, une ouverture par laquelle passe un bâton avec un lambeau de feutre que le vent fait tourner, pour faciliter la sortie de la fumée. Ils l'abbatent quand tout est réduit en braise ; & dans les grands froids, ils environnent la hutte d'une couverture, par le

moyen de laquelle ils conservent la chaleur, & passent des jours entiers avec leurs femmes & leurs enfans autour du foyer. On ne leur permet ni de bâtir des villes, ni de clorre de murs le lieu de leur habitation. Quoiqu'ils soient sujets du Czar, ils ne sont tenus à d'autres devoirs, qu'à servir dans ses armées en tems de guerre. Le gouvernement leur fournit des armes pendant l'hyver, pour se défendre contre les Kalmoucks, leurs ennemis irréconciliables, qui viennent les piller quand les rivieres sont gelées; mais on les oblige de rapporter ces armes au commencement du printems. Chaque horde a son chef particulier; on en retient ordinairement deux ou trois à Astracan, pour servir d'ôtage de la fidélité de la nation. Avant que ces Tartares fussent soumis à la Russie, ils faisoient profession du Mahométisme; mais la plus grande partie a embrassé la religion Grecque.

Leurs femmes s'occupent à faire des habits qu'elles vont vendre à la ville. Elles filent, comme parmi nous, avec un fuseau tournant, & cordent la laine pour les étoffes. Leur chauffage n'est que

de fiente de vache que l'on amaſſe autour des tentes, & qui ſe façonne & ſe ſéche à peu-près comme la tourbe.

La ville d'Aſtracan, ſituée dans l'iſle de Dogoi, que forme le Volga, près de ſon embouchure dans la mer Caſpienne, eſt fortifiée d'un rampart de brique, avec des embraſures & des tours quarrées, de diſtance en diſtance. Le Czar y entretient une forte garniſon & une nombreuſe artillerie. Les rues ſont étroites, & preſque impraticables dans les tems de pluie. La plûpart des maiſons ſont de bois; mais la ville s'embellit tous les jours. La cathédrale, la maiſon du gouverneur, l'hôtel de ville ſont enfermés dans la citadelle; & vous avez dû voir, Madame, que cet uſage s'obſerve aſſez généralement dans ce pays. Il ſe faiſoit auſſi autrefois à Aſtracan un fort grand commerce; & l'on y voit encore quantité de marchands Turcs, Arméniens, Perſans, Tartares, Indiens, &c. qui y apportent des épiceries & des pierreries, & en remportent en échange des fourrures de toute eſpece. Le nombre de ces étrangers eſt ſi conſidérable, qu'on y entend parler juſqu'à trente langues

différentes. Toutes ces nations ont un caravanſerai commun, où elles vivent & étalent leurs marchandiſes. Il eſt grand, vaſte, & ceint d'une muraille quarrée, qui a pluſieurs portes. Il y a des gardes aux deux principales; on les ferme le ſoir à une certaine heure. L'édifice eſt diviſé en divers quartiers; & chaque nation occupe le ſien. Celui des paſſagers eſt à deux étages, avec des galeries. Aſtracan étant la borne de l'Aſie & de l'Europe, peut faire le commerce de l'un & de l'autre, en tranſportant par le Volga les marchandiſes apportées par la mer Caſpienne. Les Arméniens font la plus grande partie de celui de Perſe; car les Perſans ſortent rarement de leurs pays.

Le marché de la ville eſt abondamment fourni de toutes ſortes de denrées; on y trouve ſur-tout une plus grande quantité de poiſſon, que dans aucun autre lieu du monde. Les carpes y ſont d'une groſſeur extraordinaire; il y en a qui pèſent juſqu'à trente livres: celles que l'on pêche en automne, s'envoïent à Moſcow, & y arrivent gelées.

Le poiſſon le plus eſtimé à Aſtracan, eſt le ſtrelet; & l'on peut dire que c'eſt le meilleur de toute la Ruſſie. Il a une

aune de long, & ne se vend guère que trois ou quatre sols. On l'apprête à-peu-près comme le saumon; & il ressemble assez à l'esturgeon.

C'est avec les œufs de ce dernier poisson, que se fait le caviar, qui se transporte de tous côtés, & dont les habitans du Nord mangent avec délices: on l'étend sur le pain, comme du beurre; & il ressemble, pour la couleur & pour la consistance, au savon verd de Hambourg. Les Moscovites en font grand usage dans leurs carêmes. Voici de quelle maniere on prépare cette espece de fromage. Si-tôt qu'on a pris les esturgeons, on en lave les œufs dans du vin blanc, & on les fait un peu sécher au soleil. On les met ensuite avec du sel dans un vaisseau percé de petits trous: on les y écrase avec la main; & lorsque toute l'humidité superflue est dissipée, on les met dans des barriques. Le meilleur caviar se fait sur le Volga, auprès d'Astracan, d'où on l'envoie en Portugal, en Espagne & en Italie, par l'Angleterre & la Hollande. Le prince s'est réservé ce commerce, qui procure à l'état des sommes considérables. Ce ragoût, dans lequel

lequel il entre de l'oignon, de l'huile, du vinaigre & du poivre, excite l'appétit ; mais pour l'aimer, il faut y être habitué.

Ce qui reste de poisson à Astracan, après le marché, se jette dans un endroit écarté, pour servir de nourriture aux cochons & à la volaille. Ce marché se tient deux fois le jour, le matin & le soir. Le premier est proprement celui des Tartares ; quoique les Arméniens & les Russes puissent aussi y débiter leurs denrées. Il n'en est pas de même du second, dont les Tartares sont exclus. Il ne leur est pas même permis de coucher dans la ville ; ils sont logés hors des fauxbourgs, dans des maisons de terre séchée au soleil ; mais ils n'y demeurent guère que pendant l'hyver ; en été, ils retournent camper en plein champ.

Leurs femmes, dit M. Solnick, ont au nez des anneaux d'une matiere plus ou moins précieuse, selon l'état & le rang de celles qui les portent. J'appris que cet usage est la suite d'un vœu que font les parens, en consacrant à Dieu leurs enfans dès le ventre de leur mere. Si ce sont des filles, elles ne

ſont pas plutôt nées, qu'on leur met cet anneau à la narine droite; & elles le gardent juſqu'à la mort. J'en ai vu pluſieurs qui en avoient deux. Une d'entr'elles étoit montée ſur un bœuf, qu'elle conduiſoit avec une corde qui lui ſervoit de bride. Un laquais la ſuivoit à pied; & elle étoit mieux habillée que les femmes du commun. Je ne fus pas moins frappé de ſa beauté, que de la ſingularité de l'équipage.

Le gouverneur d'Aſtracan eſt aidé, pour la police, par trois magiſtrats, qui ont chacun leurs fonctions particulieres. Le premier préſide à l'hôtel de ville; le ſecond prend connoiſſance de tout ce qui concerne les cabarets & autres lieux où l'on vend du vin, de la biere & de l'hydromel; le troiſieme a la direction de la pêche qui ſe fait au profit de la Czarine.

Il y a, dans les environs de cette ville, pluſieurs beaux vignobles, dont les uns appartiennent au prince, les autres à divers particuliers. Le vin en eſt excellent ſur les lieux; mais on ne ſçauroit le tranſporter, qu'il ne devienne trouble. On attribue cette mauvaiſe qualité aux parties nitreuſes

dont le terrein est imprégné ; ce qui peut le faire croire, c'est qu'on voit une croûte de sel dans les rigoles dont on se sert pour l'arroser. Les raisins sont cependant fort doux, & n'ont aucune marque d'acidité. Il n'y a guère que deux siécles, que ce fruit est connu à Astracan ; les habitans en ont l'obligation aux marchands de Perse, qui y ont porté les premiers plants. Un moine en cultiva d'abord dans son jardin ; & le Czar ayant sçu qu'ils avoient réussi, lui ordonna de les faire provigner. Il n'y eut bientôt point de maison dans la ville & à la campagne, qui n'eût sa treille chargée de raisins excellens. Les vignobles se formerent en très-peu de tems ; & aujourd'hui Astracan est en état de fournir du vin à tout le pays. Pierre le Grand y a aussi fait planter des vignes, dont les seps viennent des environs du Rhin & de la Moselle.

Les isles formées par le Volga, sont extrêmement fertiles. On y trouve des melons d'eau, qui sont les meilleurs que j'aie mangés ; l'écorce en est d'un très-beau verd, la chair d'un incarnat pâle, & la graine noire. Les Tartares en apportent toutes les semaines dix-

huit à vingt chariots pleins, & donnent deux ou trois melons pour un sol. Les pommes, les poires, les cerises, les abricots y croissent en abondance, & sont d'une excellente qualité.

La chaleur & la sécheresse du climat produisent une multitude de cousins & de moucherons qui infestent tout le pays; mais ils se dissipent par le moyen d'un vent de bise, qui s'éleve de la mer Caspienne, & rend ce séjour assez agréable. Ces insectes s'engendrent dans des marais voisins, qu'une quantité prodigieuse de roseaux rend impraticables. Le froid est si grand pendant l'hyver, que, quoiqu'il ne dure pas plus de deux mois, le Volga se couvre de glace, & porte des traîneaux.

Vous vous attendez, Madame, que je vous parlerai des agneaux d'Astracan: les uns ont la peau grise, les autres noire: il y en a d'ondées, de frisées; & toutes ont un éclat admirable. Les Persans & les Russes s'en servent pour fourrer leurs pelisses & leurs bonnets. Les plus estimées sont celles qui viennent de la Bukkarie, & des contrées voisines. Pour les avoir belles, on éventre

les brebis ; & l'on écorche les agneaux avant qu'ils ayent vu le jour ; d'autres les tuent au moment de leur naissance. Les Tartares qui habitent les déserts des environs d'Astracan, ont aussi des peaux d'agneaux, qu'ils emploient aux mêmes usages ; mais elles sont bien inférieures à celles de Bukkarie : le poil en est plus rude ; elles ont moins d'éclat ; & d'ailleurs elles ne sont pas si bien apprêtées : aussi coûtent-elles moins cher. J'ai vu vendre une seule peau d'agneau de Bukkarie, cinq ou six louis, tandis que celles d'Astracan se donnoient pour moins d'un écu.

On recueille à un mille au-dessous de cette ville, une grande quantité de sel ordinaire. On creuse de grandes fosses qu'on remplit d'eau ; & après que la chaleur du soleil l'a fait exhaler, le sel se trouve au fond. On le ramasse ; & on l'embarque sur la riviere, dans des vaisseaux de cinq à six cens tonneaux.

On lit dans quelques voyageurs, que sur les rives du Volga, dans les environs d'Astracan, il croît une plante singuliere, appellée par les Russes, *agneau de Tartarie*, parce qu'elle ressemble, dit-on, parfaitement à cet animal. On

prétend qu'elle a, comme lui, des pieds, des oreilles, des ongles & une tête ; qu'il ne lui manque que des cornes, à la place desquelles elle a une touffe de poil ; qu'elle est couverte d'une peau légere, dont les habitans font des bonnets ; que sa pulpe est semblable à la chair d'écrevisse ; qu'il en sort même du sang ; qu'elle tire sa nourriture des arbrisseaux circonvoisins, & qu'elle périt lorsqu'ils meurent ; que si un loup en approche, il se jette dessus, & la mange avec avidité, croyant dévorer un agneau ; que le fruit de cet animal-plante se couvre d'une peau garnie de poil, qui se prépare & s'emploie en guise de fourrure. Je demandai au Docteur quel pouvoit être le fondement de toutes ces fables, & s'il avoit vu quelque chose de semblable, dans le voisinage d'Astracan ? » Je sçais, me répondit-il, que cette » opinion, toute absurde qu'elle est, a » trouvé croyance dans l'esprit de quel» ques naturalistes ; & j'ai connu des » gens qui ne doutoient nullement de » la vérité du fait. Il est possible, sans » doute, qu'il existe une plante qui en» leve tous les sucs de la terre qui est

» autour d'elle, & par-là, fasse mourir » l'herbe qui s'y trouve. Sa figure même » peut avoir quelque rapport avec celle » de l'agneau ; il y a des choses plus » singulieres dans la nature. J'avoue que, » pendant mon séjour à Astracan, je fis » plusieurs courses dans les environs, » pour voir ce merveilleux arbrisseau ; » mais je ne trouvai que quelques buis- » sons secs, éparpillés çà & là dans la » campagne, & dont la tête touffue, » & de couleur brune, est portée par » une simple tige. Il est vrai qu'il ne » croît point d'herbe dans l'espace où » s'étend l'ombre de cet arbuste ; mais » c'est une propriété qui lui est com- » mune avec d'autres plantes. Je con- » sultai là-dessus plusieurs Tartares ; & » tous se moquerent de ces contes ri- » dicules. »

M. Solnick ayant fini les affaires qui l'avoient appellé à Astracan, en repartit au mois de Septembre, s'embarqua sur le Volga & fut très-longtems à le remonter. Après cinq semaines de fatigues, il ne se trouva qu'à Saratof ; & l'hyver l'empêchant de continuer son voyage par eau, il prit le parti de rester dans cette ville, jusqu'à ce que la neige

lui permît d'aller en traîneau. Le pre-
mier de Novembre, il en tomba asse
pour applanir les chemins ; & il fut e
état de se mettre en route peu de jou
après. Pendant une nuit extrêmemen
froide, il s'avisa, pour s'échauffer, d
boire beaucoup de liqueur qui l'enivra
& il s'endormit à découvert sur so
traîneau. Lorsqu'il fut arrivé au premie
village, on le trouva roide & presqu
mort. On le plongea plusieurs fois dan
un ruisseau ; on le frotta avec de la nei-
ge ; on le mit dans un appartemen
chaud ; il revint à lui, & fut l
lendemain en état de poursuivre so
chemin. « Je ne rapporte ce fait, m
» dit le Docteur, que pour que vou
» sçachiez que les liqueurs spiritueuse
» sont ce qu'on peut employer de plu
» mauvais pour chasser le froid. Il est
» vrai qu'elles échauffent d'abord ; mais
» elles causent ensuite un frisson qu'on
» a de la peine à calmer. Je n'ai rien
» imaginé de meilleur, que de boire
» quelque chose de chaud, en y mêlant
» quelques gouttes de liqueur. Les Russes
» qui voyagent beaucoup en hyver, se
» gardent bien alors de faire un trop
» grand usage d'eau-de-vie. »

Avant que d'arriver chez lui, M. Solnick perdit un de ses compagnons de voyage. C'étoit un marchand Moscovite, établi dans une petite ville voisine de Casan, où il tomba mort en embrassant ses enfans & sa femme qu'il revoyoit après une absence de quatre mois. « N'ayant pu lui être utile, » comme médecin, dit M. Solnick, je » voulus du moins, comme son ami, » assister à ses funérailles, qui se firent » selon l'usage ordinaire du pays. » On le laissa pendant trois jours dans son lit ; & l'on agit presque avec lui, comme s'il étoit vivant : on lui adressa plusieurs fois la parole ; ses parens lui demanderent en pleurant, pourquoi il ne disoit rien ? quelle étoit la cause de son silence ? pour quelles raisons il s'étoit laissé mourir ? si ses affaires n'étoient pas en bon état ? s'il manquoit de vivres & d'habits ? si sa femme n'étoit ni assez sage, ni assez jeune, ou assez belle ? s'il ne se croyoit pas assez aimé de sa famille ? Toutes ces questions étoient entre-mêlées de cris, de pleurs, de gémissemens ; & pendant les trois jours qui furent employés à cette lugubre & triste cérémonie, les demandes & les lamenta-

tions recommençoient à chaque instant.

Le corps fut ensuite bien lavé, & revêtu d'un linceul; & après qu'on lui eût mis aux pieds, des souliers de cuir, on l'enferma dans un cercueil, les bras étendus sur l'estomac en forme de croix. On envoya au prêtre un présent d'eau-de-vie, d'hydromel, & d'autres liqueurs, afin qu'il fît des prieres pour le repos de l'ame du défunt; & l'on transporta le corps dans son tombeau.

Le jour de l'enterrement, on loua des pleureuses, dont le nombre est plus ou moins grand, suivant la richesse de ceux, aux frais de qui se font les funérailles. Ces femmes marchant devant le cercueil, faisoient des complaintes, des lamentations; poussoient des cris, des hurlemens épouvantables. Leur ton étoit si concerté & si juste, qu'elles commençoient & cessoient toutes à la fois. Tantôt ce n'étoient que des sons confus; tantôt on entendoit des paroles distinctes, qui exprimoient les qualités du mort: « Pourquoi a-t-il si vîte disparu? Il étoit si homme de bien, si cher à ses amis, à ses voisins, à sa famille, si charitable, si bon mari, si bon pere! » Les pleurs

redoubloient alors; & toutes les voix ſe mêlant enſemble, le bruit recommençoit plus fort qu'auparavant.

A la tête du convoi, un eccléſiaſtique tenoit l'image du ſaint, ſous le nom duquel le défunt avoit été baptiſé. Enſuite venoit le corps que quatre ou ſix perſonnes portoient ſur leurs épaules. Il étoit environné de prêtres qui l'encenſoient continuellement, pour en éloigner les mauvais eſprits, & chantoient des prieres auxquelles je ne comprenois rien. Les parens & les amis marchoient en confuſion, tenant chacun un cierge à la main.

Lorſqu'on fut arrivé au lieu de la ſépulture, on mit le corps à terre; on découvrit le cercueil; on tint ſur le défunt l'image de ſon patron; & l'on recommença les encenſemens ſur le corps, l'image & le cercueil. La veuve ſe tenoit ſur la biere, faiſoit entendre de nouveau ſes gémiſſemens, & lui repétoit les mêmes demandes qu'elle lui avoit déja faites. Elle s'approcha enſuite plus près de lui, l'embraſſa, lui dit adieu, & s'en retourna avec les amis & les parens qui avoient ſuivi ſon exemple.

Enfin un prêtre s'approcha du

mort, & lui mit entre les doigts un écrit qui devoit lui servir de certificat & de passeport pour l'autre vie. Ces billets se vendent plus ou moins cher, selon la qualité des personnes; & il y en a toujours de tout prêts, pour les premiers qui entreprennent ce grand voyage. Ils sont signés de l'évêque, ou du curé, & la plûpart conçus en ces termes. « Nous tels ou » tels, confessons & attestons qu'un » tel ici présent, a vécu avec nous, » comme un bon & véritable Chrétien » Grec; & quoiqu'il ait commis bien » des péchés, il les a expiés, & en a » reçu l'absolution. Il a aussi rendu le » véritable culte à Dieu & à ses saints; » il a jeûné & prié de la maniere con» venable, & s'est toujours bien com» porté envers moi, son pasteur; de » sorte que je lui ai accordé un pardon » entier de toutes ses fautes. Nous lui » avons donné cette attestation, pour » la présenter à S. Pierre & aux autres » saints, afin que, par ce moyen, il » puisse, sans aucun empêchement, » être introduit à la porte de la gloire » éternelle. »

On est persuadé ici que, sans un pa-

reil écrit, l'ame d'un Russe ne trouveroit pas grace devant le portier du ciel, comme autrefois il falloit être muni d'une piéce de monnoie, pour payer son passage dans la barque de Caron, aussi avare que les prêtres Moscovites.

Après qu'on eut donné ce certificat à notre homme, on referma la biere; & on le mit dans la fosse, le visage tourné du côté de l'orient, comme les Turcs enterrent leurs morts, la face tournée vers la Mecque. Ceux qui avoient assisté au convoi funéraire, s'en retournerent au logis du défunt: ils y trouverent le dîner prêt, avec une forte provision d'eau-de-vie & d'hydromel, qui égaya les convives, & dissipa les idées funébres. Ces festins se renouvellent trois fois pendant les quarante jours, que le deuil dure en Moscovie: on y boit à la mémoire du défunt; & l'on ne manque jamais de s'enyvrer en son honneur. Il n'y a point d'homme un peu aisé, qui ne fasse bâtir sur son tombeau, une petite hutte, propre à contenir une ou deux personnes. Un prêtre ou un moine s'y établit dès le jour de l'enterrement, & y reste durant six semaines, pour y

balbutier soir & matin, un certain nombre de prieres, qu'il a soin d'humecter de tems en tems, par de grands verres d'eau-de-vie, dont on ne le laisse jamais manquer.

Le jour de l'anniversaire, les parens, les amis, & sur-tout les femmes, se rendent au cimetiere; & là, elles étendent sur la tombe du défunt, des mouchoirs ou des serviettes chargés de poisson frit, de gâteaux, d'œufs peints, &c. Les unes sont debout, les autres à genoux; & toutes répandent des larmes, & témoignent leur affliction par des cris perçans. Le prêtre mercénaire, suivi de ses clercs, se promene l'encensoir à la main; & pendant ce tems-là, ces femmes lui nomment les personnes qu'elles veulent recommander à ses prieres, & le tirent par son surplis, pour avoir la préférence. Il s'acquitte assez légèrement de cette dévotion, & y apporte quelquefois si peu d'attention, qu'il n'est que trop payé par la petite piéce de cuivre qu'on lui donne, sans compter les mets offerts sur le tombeau du mort, que ses clercs ont grand soin de recueillir à son profit. On distribue ce jour-là beaucoup d'aumônes, que les Russes regardent

comme une compenſation de leurs injuſtices. Au reſte, cette croyance ne leur eſt point particuliere : combien, dans tous les pays, ne lui doit-on pas de ſaintes donations ?

Après avoir rendu les derniers devoirs à ſon ami, le Docteur partit pour Caſan dont il n'étoit plus éloigné. « J'y trouvai, » dit-il, en arrivant, le capitaine Spank- » berg que j'avois connu à Tobolsk, & » qui fut chargé par le gouvernement, d'u- » ne commiſſion pour le Kamtſchatka. » Il retournoit à Moſcow, & ne voulut » s'arrêter ici que quelques jours, pendant » leſquels j'eus le tems de prendre une » copie de la relation de ſon voyage. » Voyez, ajoûta M. Solnick, ſi elle eſt » conforme à ce qu'on a pu vous dire de » ce pays-là : il ſeroit difficile que vous » n'y trouvaſſiez pas quelques détails, » dont vous pouvez n'être pas inſtruit. » En effet, Madame, quoique le gros de cette Relation ſe rapporte aſſez avec ce que je vous ai dit autrefois du pays de Kamtſchatka, voici encore des circonſtances qu'on m'avoit laiſſé ignorer.

Quand un jeune homme veut ſe marier, il jette les yeux ſur une perſonne du village voiſin ; car c'eſt

rarement dans le ſien qu'il choiſit une épouſe. Lorſqu'il a rencontré ce qu'il croit lui convenir, il va trouver les parens de la fille, & leur demande la permiſſion de les ſervir pendant un certain tems. Ce ſervice, qui eſt quelquefois de pluſieurs années, ſe fait avec un zéle, une exactitude & une docilité extrêmes; & lorſque le terme eſt arrivé, comme Jacob, il prie ſes maîtres de vouloir bien lui accorder la récompenſe de ſon travail. S'il a eu le bonheur de leur plaire, ils lui accordent leur fille; mais s'ils ſont mécontens, ils lui donnent quelqu'autre ſalaire; & il eſt obligé de ſe retirer ſur le champ.

S'il obtient la liberté de prendre ſa maîtreſſe, c'eſt à lui à épier l'inſtant où elle ſera ſeule, ou du moins peu accompagnée; car toutes les femmes & les filles du village doivent la défendre contre les entrepriſes de ſon amant. Outre ces ſurveillantes, elle eſt revêtue de deux ou trois robes étroites, & enveloppée dans des bandes qui la ſerrent ſi fort, qu'elle n'a guère plus de mouvement qu'une momie. S'il eſt aſſez heureux pour la trouver ſeule ou avec peu de monde, il ſe jette ſur elle, s'efforce de

rompre les liens qui l'environnent, & déchire ses robes; car l'essentiel est de lui ôter ses vêtemens. Vous concevez, Madame, combien cela est difficile, par la résistance, non de la jeune fille, mais des femmes qui la gardent. Elles s'élancent sur l'amant, le tirent par les cheveux, lui écorchent le visage, l'égratignent, l'estropient, l'excèdent de coups, pour lui faire lâcher prise. Si, malgré leurs efforts, il vient à bout de réussir, il faut qu'il prenne la fuite si-tôt qu'il a dépouillé sa future. Celle-ci le rappelle d'une voix tendre & passionnée; & dès lors le mariage se consomme; mais il est rare, à moins que la fille ne soit d'intelligence, qu'un homme réussisse avant un an de combats; & toutes les fois qu'il est forcé de céder aux surveillantes, il a besoin d'un tems considérable pour guérir de ses blessures. On en a vû, après une poursuite de sept ans, être forcés de renoncer à l'objet de leur amour, & vivre honteux, meurtris, estropiés le reste de leur vie.

Après que l'amant a triomphé de sa maîtresse, il l'emmene dans son village. Au bout de quelques jours, ils vont faire leur visite de cérémonie aux pa-

rens de la nouvelle mariée. Le mari l'épouse, & leurs amis sont dans leur canots. Toutes les femmes arriven dans de petites barques, conduites pa des hommes nuds, qui les poussent ave des pieux. Quand ils sont à cent pa du village, ils commencent tous à chan ter; ensuite ils font des conjuration avec des étoupes attachées à une lon gue perche. Ils barbouillent, avec j ne sçais quoi, une tête de poisson sec qu'ils donnent à garder à une vieill femme. Ils mettent à l'épousée un jupo de peau de mouton, & attachent qua tre especes d'images autour d'elle, qu l'empêchent presque de se remuer Alors ils retournent tous à leurs canots & approchent une seconde fois du vil lage. Ils y sont reçus par un jeune gar çon, qui prend la mariée par la main & la conduit, suivie de toutes les fem mes. Quand elle arrive devant la hutt de son pere, on lui passe une longu courroie autour du corps; & elle y entre ainsi, précédée de la vieille qu porte gravement la tête mystérieuse d poisson sec. Cette tête est placée sur l dernier degré de l'escalier; & les nou veaux époux, ainsi que tous ceux qu

les accompagnent, la foulent aux pieds, & ensuite la jettent au feu. Dans ce moment, tous les étrangers dégagent l'épouse des ornemens superflus qui la surchargent, & se placent tous, à l'exception du marié, qui est occupé à faire bon feu dans la hutte, & à servir la compagnie.

La fête dure quelquefois plusieurs jours; & lorsque tout le monde est parti, les nouveaux mariés restent & travaillent encore pendant quelque tems au profit du pere. Celui-ci distribue à ses amis, les vêtemens que sa fille a quittés après le sacrifice de la tête de poisson; & ceux qui les reçoivent, sont obligés de lui faire un présent. Ces cérémonies ne se pratiquent qu'aux mariages des filles; à l'égard des veuves, il suffit qu'elles soient d'accord avec ceux qui les recherchent; mais elles ne peuvent se remarier, qu'après qu'elles ont expié leurs fautes; cette expiation, qui consiste, dit-on, à coucher la premiere nuit avec un étranger, est regardée comme très-deshonorante pour l'époux, & rend moins fréquens les mariages des veuves.

Vous connoissez, Madame, présen-

tement trois des principaux gouvernemens, ou provinces de l'empire de Russie; la Sibérie, & les royaumes de Casan & d'Astracan. J'ai pris des arrangemens pour me rendre à Moscow, en remontant le Volga; cette longue route pourra vous offrir d'autres objets dignes de curiosité; mais avant mon départ, je vais vous entretenir de quelques loix concernant le mariage des Russes.

Si une femme est accusée d'avoir été infidèle à son époux, & que l'adultère soit prouvé, le mari est le maître de la faire raser & enfermer dans un couvent. Autrefois il y avoit des hommes qui prenoient ce prétexte, pour se débarrasser de leurs femmes. Ils subornoient de faux témoins, sur la déposition desquels l'accusée étoit condamnée sans être entendue. On la conduisoit dans un monastère pour y finir ses jours, à moins qu'il ne plût au mari de la reprendre. Il pouvoit même en épouser une autre; & s'il étoit assez malheureux pour essuyer l'affront d'une infidélité (car ç'en est un, quoi qu'on en dise, & quelque général qu'il puisse être) du moins n'étoit-il pas obligé, comme dans le reste de l'Europe, ou de se passer de femme, ou de partager

la sienne avec ses amis. Si c'est le mari qui est surpris en adultère, il en est quitte pour quelques coups de fouet, & quelques jours de jeûne & de prison. Au reste, pour que ce crime soit prouvé, il ne suffit pas d'avoir eu commerce avec la femme d'une autre; il faut que l'amant l'ait gardéé péndant quelque tems dans sa maison : c'est un fruit qu'il n'est pas défendu de cueillir, pourvu qu'on laisse l'arbre où on le trouve : un mets auquel il est permis de goûter, pourvu qu'on n'enleve point le plat.

La polygamie est proscrite chez les Russes; mais ils ont, comme nous, cette autre espèce de polygamie, que le Christianisme n'a pas détruite, & que la politique tolere dans les grandes villes, pour empêcher les larcins d'amour, pour servir de barriere contre l'adultère, pour suppléer aux rigueurs du célibat. &c.

Avant le règne de Pierre le Grand, il n'étoit pas permis aux femmes de se trouver avec leurs maris, lorsqu'ils se régaloient entr'eux. Ce prince a changé cet usage, & a voulu qu'elles fussent invitées à tous leurs divertissemens; que les mariages se fissent après l'entrevue, & du consentement des époux; au lieu

qu'avant lui, on n'accordoit point aux jeunes gens de se parler; les parens faisoient les mariages de leurs enfans; & ceux-ci ne se voyoient, tout au plus, que la veille des nôces. Les amis de l'époux se rendoient chez le pere de la fille, laquelle s'y trouvoit accompagnée de ses amies. Après un petit compliment, la fiancée présentoit à son galant un verre d'eau-de-vie; & c'étoit un témoignage du choix qu'elle faisoit de lui. Depuis ce moment, jusqu'à celui de la célébration, il leur étoit expressément défendu de se voir.

Un peu avant le jour des nôces, on loue deux femmes, qui sont comme les deux inspectrices qui doivent y présider, l'une du côté de la fille, & l'autre de la part du garçon. La premiere doit se rendre chez la fiancée, pour y faire préparer le lit nuptial. Autrefois ce lit étoit dressé sur des gerbes de seigle ou de bled, autour desquelles on mettoit des tonneaux de froment, d'orge & d'avoine, pour signifier la fécondité & l'abondance. Le jour du mariage, le jeune homme, précédé d'un prêtre à cheval, & environné de ses parens & de ses amis, se rendoit le soir chez

sa maîtresse ; & après les premiers complimens, on se mettoit à une table, au haut de laquelle on laissoit pour lui une place vuide. Pendant qu'il s'entretenoit avec le pere & la mere de sa future, un jeune garçon venoit s'emparer de cette place, & ne la lui cédoit qu'à force de présens. Dans ce moment on amenoit la mariée bien parée, mais voilée ; & deux personnes tenoient entr'elle & son amant, un rideau de taffetas, pour empêcher qu'ils ne se vissent. Alors les deux directrices, que les Moscovites appellent *Suacha*, s'empressoient à parer les époux, tandis que d'autres femmes leur chantoient les chansons les plus indécentes. Les filles de la nôce jettoient du houblon sur l'assemblée ; & des garçons lui présentoient du pain, du vin, des gâteaux, &c.

On se rendoit ensuite à l'église, où le prêtre bénissoit le mariage. Il tenoit sur la tête des époux l'image de leurs patrons ; puis prenant la main droite de l'un & la gauche de l'autre, il leur demandoit trois fois de suite, s'ils consentoient de bon gré à s'épouser ? Après avoir répondu affirmativement, tous ceux de la compagnie se prenant par la main, se

mettoient à danser, pendant que le prêtre chantoit un pseaume. Il posoit ensuite une guirlande sur la tête des mariés, s'ils étoient fille & garçon, ou sur l'épaule, si l'un ou l'autre étoit veuf. Puis ayant dit ces paroles : *Croissez & multipliez*, tous les gens de la nôce allument des bougies ; & l'un d'eux présente au prêtre un verre d'eau-de-vie. Celui-ci le boit ; les mariés lui font raison ; chacun le vuide trois fois, casse le verre, & le foule aux pieds, avec des imprécations horribles contre ceux qui travailleront à mettre entr'eux de la désunion. En même tems, des femmes jettent sur eux de la graine de lin & de chanvre ; elles tirent ensuite la jeune épouse par la robe, comme pour l'arracher à son mari ; mais elle se tient si bien à lui, que leurs efforts sont inutiles.

Lorsqu'on est de retour à la maison, tout le monde se met à table ; & quelques femmes emmènent la mariée dans sa chambre. On vient ensuite chercher le mari ; & on leur sert à tous deux une volaille rôtie, que celui-ci déchire ; & jettant par-dessus l'épaule le morceau qui lui demeure à la main, il mange le reste. Chacun se retire alors ; & les

époux se couchent. Un vieux domestique fait sentinelle à la porte de la chambre, & s'approche pour s'informer du succès de l'expédition conjugale. Sur le bon témoignage du mari, on fait entendre les fanfares; & l'on prépare les bains pour les jeunes époux.

Un dévot Moscovite n'approcheroit pas d'une femme, sans couvrir auparavant d'un rideau ou d'un voile, toutes les images de la chambre; s'il a sur lui une croix ou des reliques, il a soin de les mettre de côté, pour ne pas les souiller par une action de cette nature. Les plus religieux s'abstiennent d'entrer à l'église ces jours-là; & le carême suspend chez eux toute fonction matrimoniale.

Est-il vrai que les Russiennes prennent les coups pour des caresses, & ne se croient aimées, que lorsqu'elles sont battues par leurs maris? Le fait suivant prouveroit que cette façon de penser n'est pas aussi générale qu'on le dit. Un ancien Czar étant fort tourmenté de la goutte, fit promettre de très-grandes récompenses à quiconque lui indiqueroit un remede capable de le soulager. Une femme outrée des mauvais traitemens

qu'elle recevoit de son époux, déclara qu'il possédoit un spécifique souverain, qui guériroit le monarque infailliblement; mais que la haine qu'il avoit pour sa majesté, l'empêchoit de le communiquer. Le Czar envoya d'abord chercher cet homme, qui fut bien étonné quand on lui demanda son secret. Il eut beau protester qu'on le prenoit pour un autre; qu'il ne sçavoit ce qu'on vouloit dire, & qu'il n'avoit jamais eu de remede. On eut recours à l'expédient de Moliere; & bientôt le pauvre homme reçut plus de coups de fouet, qu'il n'en avoit donnés à sa femme. Chaque jour on le régaloit de cet exercice, avec promesse de recommencer, jusqu'à ce qu'il se fût mis à la raison. Enfin, dans le dernier désespoir, il dit qu'en effet il avoit un remede; mais que ne le croyant pas assez certain, il n'avoit pas osé le proposer. Il demanda quelques jours de délai, pendant lesquels il fit venir des herbes de toute espece, & en prépara un bain pour le Czar. Soit que le mal fût à son déclin, ou que parmi une si grande quantité de plantes, il s'en trouvât de propres pour sa maladie, le prince

en fut soulagé. On regarda alors les premiers refus de cet homme, comme un effet de sa malice, & de son peu d'attachement pour son souverain; & pour l'en punir, on le fouetta encore plus fort que les premiers jours. On lui fit ensuite un présent proportionné au service qu'il avoit rendu; mais on lui défendit très-rigoureusement de marquer aucun ressentiment à sa femme. Il profita de la correction & de l'avis, & vécut, dans la suite, avec son épouse, dans une parfaite amitié.

Ce fait se racontoit en Russie, plus de vingt ans avant que Moliere eût donné sa comédie du *Médecin malgré lui*. Je ne pense pourtant pas que cette histoire lui ait fourni le sujet de sa piéce: il est plus naturel de croire, qu'il l'a tiré de nos anciennes poësies connues sous le nom de *Fabliaux*. Je me souviens d'avoir lu dans ma jeunesse, un vieux manuscrit du treizième siécle, dans lequel se trouve le conte que Moliere a imité. Il est intitulé *Vilain Mire*, qui signifie en vieux langage, *Médecin de campagne*. L'auteur raconte « qu'un „ laboureur riche, mais avare, pressé „ par ses amis de se marier, se déter-

„ mine enfin à épouser la fille d'un
„ pauvre gentilhomme. Craignant en-
„ suite que, tandis qu'il sera à la char-
„ rue, sa femme qui n'est point accou-
„ tumée au travail, ne s'amuse avec des
„ amans, il imagine un expédient sin-
„ gulier, pour s'assurer de sa fidélité.
„ C'est de la bien battre le matin en se
„ levant, afin que pleurant le reste du
„ jour, elle ne trouve personne qui ose,
„ dans son affliction, lui parler d'amour,
„ & la détourner de son devoir. Le
„ soir, en revenant des champs, il lui
„ demandera pardon ; il la caressera ;
„ elle oubliera tout ; & chaque jour il
„ recommencera le même train.

„ Le premier jour, la chose arriva
„ comme il l'avoit prévue ; mais ayant
„ renouvellé la même scène le lende-
„ main, sa femme se disoit à elle même
„ dans sa douleur : il faut que mon mari
„ n'ait jamais été battu ; car s'il sçavoit
„ le mal que font les coups, il ne m'en
„ auroit assurément pas tant donnés.
„ Tandis qu'elle se plaignoit de la sorte,
„ elle vit venir deux couriers de la
„ cour, montés chacun sur un cheval
„ blanc. Ils la saluerent, & lui deman-
„ derent à dîner ; ce qu'elle leur ac-

„ corda avec plaisir. Elle apprit d'eux, „ que la fille du roi étant malade d'une „ arrête de poisson qui lui étoit restée „ au gosier, ils alloient lui chercher un „ médecin. Vous sçavez, Madame, le „ reste de l'histoire. Le laboureur pro- „ teste qu'il ne sçait pas un mot de mé- „ decine ; on lui donne des coups de „ bâton. Il convient qu'il s'est trompé; „ on le mene au roi ; il imagine de „ faire rire la princesse, afin que l'effort „ qu'elle fera en riant, lui fasse rendre „ son arrête. Cet expédient lui réussit, „ & lui donna la réputation d'un très- „ grand médecin. »

J'espere, Madame, que vous me pardonnerez cette citation & cette digression, en faveur de l'à-propos : d'ailleurs un François ne doit pas souffrir que les étrangers puissent se faire honneur des productions de son pays. Je reviens aux femmes Russes. S'il en est peu dans le monde de plus maltraitées de leurs maris, c'est qu'en effet il n'en est point qui méritent autant de l'être. Elles s'enivrent, se piquent peu de fidélité conjugale, sont fainéantes, & vindicatives, &, en général, ne valent quelque chose, que lorsqu'elles

ſont bien battues. Il eſt vrai que le
maris paſſent, à cet égard, les borne
d'une juſte modération. On me racon
toit dernièrement, qu'un négociant d
Moſcow, après avoir fouetté cruelle
ment ſon épouſe, l'avoit brulée dan
une chemiſe trempée d'eſprit-de-vin
& qu'il n'y eut jamais aucune pou
ſuite contre lui, parce que, ſuivant le
anciennes loix de Ruſſie, la mort d'un
femme, quand elle étoit la ſuite d'un
correction maritale, ne paſſoit pa
pour un crime. Le fouet étoit la puni
tion ordinaire de l'ivrognerie; ce châ
timent, dit-on, étoit permis par la loi
& autoriſé par la coutume. On préten
même, que dans la cérémonie nuptiale
le pere de la nouvelle épouſe la condu
ſoit voilée au milieu de l'aſſemblée; &
auſſi-tôt qu'elle avoit prononcé le ou
décifif, il la régaloit de quelques coup
de fouet, en lui diſant: « Voici, m
„ fille, les derniers que vous recevre
„ de moi. Juſqu'ici vous avez été ſou
„ ma diſcipline; déſormais, ſi vou
„ n'obéiſſez pas à celui qui doit êtr
„ votre mari, ce ſera à lui à vou
„ châtier à ma place. » Il remetto
enſuite ce même fouet à ſon gendr

futur ; celui-ci refusoit de le prendre, comme une chose inutile, & dont il n'auroit jamais besoin ; mais le pere qui connoissoit mieux que lui le caractère des femmes, & l'utilité de ces sortes de corrections, s'obstinoit à le lui faire accepter. Il y avoit alors un combat de politesse Moscovite ; & le gendre finissoit par recevoir le présent, dont il ne tardoit pas à sentir la nécessité.

On a vu des maris qui attachoient leurs femmes par les cheveux à un poteau, & les fouettoient jusqu'à la mort. Aussi, quand un pere aimoit sa fille, il obligeoit son gendre à signer sur le contrat de mariage, qu'il s'engageoit à bien traiter son épouse, à lui donner de bonne nourriture, à ne jamais ni la fouetter ni la battre. Les femmes d'un certain rang n'étant pas sujettes aux mêmes défauts que celles du peuple, on les exemptoit de cette humiliante cérémonie.

Il en étoit une autre non moins ridicule, mais qui montre toujours combien on croyoit que les femmes Russes avoient besoin d'être battues. Le premier jour de leurs nôces, le marié

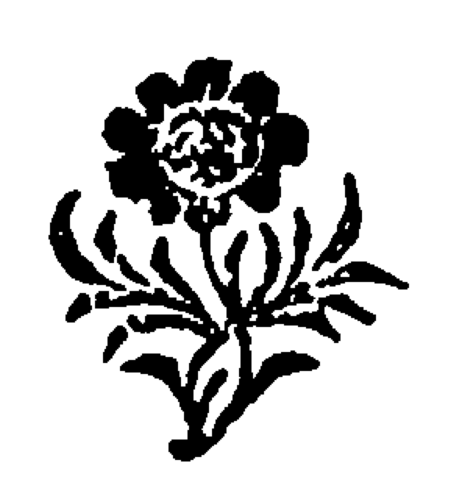
mettoit, dans une de ses bottines, un anneau, & dans l'autre un fouet. L'épouse, selon l'usage établi, le déchaussoit; & s'il arrivoit qu'elle commençât par la bottine où étoit l'anneau, elle le gardoit comme un témoignage de leur bonheur mutuel. Si au contraire elle tomboit d'abord sur celle où étoit le fouet, son mari lui en donnoit un coup pour la punir de sa méprise; & ce premier châtiment étoit regardé comme un indice des peines qu'elle endureroit dans son mariage. Il est à présumer qu'un époux honnête & galant, marquoit à sa femme, par quelque signe, quelle bottine elle devoit tirer la premiere. Cette formalité étant achevée, on les enfermoit dans une chambre, l'espace de deux heures; ensuite une femme de confiance, qui avoit toujours accompagné la mariée, venoit chercher dans son linge les preuves de sa virginité lorsqu'elle croyoit les avoir trouvées elle se hâtoit d'en faire part aux parens & la jeune épouse alloit demander la dot à sa mere.

La plûpart de ces coutumes bizarres & principalement celle du fouet; n'existent plus en Russie : les etrangers

n'ont pas peu contribué à leur abolition : ils ont fait sentir aux Moscovites combien il est ridicule de marier une femme le fouet à la main, & de la faire passer de la maison de son pere à celle du mari, comme on conduit un cheval d'une écurie à une autre.

Je suis, &c.

A Astracan, ce 17 Février 1747.



LETTRE LXXXV.

SUITE DE LA RUSSIE.

J'ARRIVE à Moscow; & je me hâte, Madame, de vous envoyer le détail de ma route. Je m'embarquai à Casan; & le premier endroit où je m'arrêtai, en remontant le Volga, est la ville de Swyastky, qui n'a rien de remarquable. Le Docteur m'avoit donné une lettre pour un de ses amis, qui y demeure, & dont la femme venoit, dans le moment, de mettre au monde un fils. J'assistai donc à un baptême, tout en débarquant; car c'est l'usage d'inviter ceux à qui on veut faire honneur. Au moment de la naissance, on fit venir un prêtre pour purifier l'enfant, & tous ceux qui étoient présens. On prit ensuite le chemin de l'église, où étant entrés, les parreins donnerent au prêtre plusieurs bougies qu'il alluma & attacha autour de la cuvette, où le nouveau-né devoit être plongé. Il encensa les parreins, bénit l'eau, fit trois fois, avec

eux, le tour de la cuvette, & demanda si l'enfant renonçoit au démon, à ses anges, à ses œuvres? A chaque demande les parreins répondoient affirmativement, & crachoient à terre, pour marquer qu'ils détestoient & maudissoient l'esprit de ténébres. L'exorcisme suivit : on le fit hors de l'église, de peur que le diable, en sortant du corps du nouveau baptisé, ne la profanât. Quand on le supposa sorti de son gîte, le prêtre coupa en croix les cheveux de l'enfant; & le baptême se fit par une triple immersion, accompagnée des même paroles, dont on se sert dans l'église Romaine. On revêtit le nouveau chrétien, d'une chemise blanche ; & on lui dit : « Tu » es maintenant aussi net que ce linge, » & purifié de la tache originelle. » On lui pendit au cou une petite croix, qui est la marque de son baptême : il doit la porter toute sa vie, & l'avoir même après sa mort, sans quoi il seroit privé de la sépulture. On y ajoûta l'image du saint qu'on lui donnoit pour patron, en recommandant aux parreins de garder cette effigie, & d'inspirer a leur filleul une dévotion particuliere pour celui qu'elle représente. C'est à

lui qu'on s'adresse pour la réussite de toutes les affaires de la vie.

Le baptême fini, le prêtre baisa l'enfant & les parreins, fit une croix à la porte de l'église, frappa trois fois avec un marteau, de maniere que ceux qui avoient assisté à la cérémonie, en entendissent le bruit; ce qui est regardé par quelques-uns, comme une condition essentielle du sacrement. On croit ici, que l'eau de la cuvette est chargée du péché originel de celui qu'on vient de baptiser; en conséquence, on change l'eau à chaque baptême.

On baptise dans un torrent, ou dans une riviere, les personnes qui embrassent la religion Moscovite; on les y plonge à trois reprises différentes; & si c'est en hyver, on fait un trou dans la glace pour cette immersion. Si l'on n'est pas d'une complexion assez forte pour soutenir cette rude initiation, on verse jusqu'à trois fois un tonneau plein d'eau sur la tête du prosélyte. Quiconque veut professer publiquement la religion des Russes, soit Catholique, soit Protestant, doit renoncer à son premier baptême, de même qu'à son pere & à sa mere, & cracher trois fois par-dessus

ſon épaule, en diſant : « Maudits ſoient » mes parens qui m'ont élevé dans la » croyance que je quitte ; je crache » ſur eux. »

Ici, comme parmi nous, l'alliance des parreins avec leurs filleules, eſt défendue. Il y a des endroits en Ruſſie, où l'on n'eſtime pas aſſez les femmes, pour les admettre aux cérémonies religieuſes, & où par conſéquent on ne connoît point de marreines : on y ſupplée par deux parreins ; mais on ne donne jamais qu'un ſeul nom à l'enfant. Ceux qui ont tenu un premier-né ſur les fonts de baptême, ſont obligés d'exercer la même fonction à l'égard de tous ſes freres ou ſœurs, qui viendront après lui. Ces pratiques ſe terminent, comme toutes les autres, par boire copieuſement : on va s'enyvrer au ſortir de l'égliſe ; & c'eſt le prêtre qui donne l'exemple.

En remontant toujours le Volga, nous arrivâmes à Suback-Zar, dont on nous vanta les faucons. Ce ſont, à ce qu'on prétend, les plus gros, les plus forts & les plus beaux qui ſoient au monde. Les Turcs & les Perſans les eſtiment beaucoup, & les payent cher. Les Ruſſes ne les prennent point ordi-

nairement dans leurs nids ; ils préférent les vieux qu'ils dressent à la chasse des cygnes, des oies, des gruës & des hérons. Les Tartares s'en servent pour la chasse de la gazelle & du lievre. Je leur ai vu enlever de l'eau un canard sauvage, qui ne montroit que le bec : il y en a d'aussi blancs qu'une colombe. La maniere de les prendre est extrêmement simple ; on plante une longue perche sur une hauteur, au bord de la riviere ; & l'on y tend un filet sous lequel on met plusieurs petits oiseaux attachés à une ficelle que le chasseur tire à soi, pour les faire voltiger. Le faucon qui les voit, se pose sur la perche, & fond sur sa proie. Le chasseur abbat le filet, & prend le faucon.

Dans l'intervalle d'une ville à l'autre, le Volga nous offroit souvent le spectacle de la pêche. On lie à une des extrémités d'une longue corde, une pierre qui la tire à fond, & à l'autre bout plusieurs grosses piéces de bois, qui nagent sur l'eau. Au milieu sont attachées d'autres petites cordes, qui ont chacune un hameçon amorcé, auquel les poissons viennent se prendre. Les bateliers se servent encore d'une autre invention : ils mettent l'hameçon au

bout d'une petite plaque de fer, bien unie, bien étamée, & ayant à-peu-près la figure d'un poisson. Ils la laissent traîner derriere le bateau, auquel elle tient par le moyen d'une ficelle; & le courant de l'eau la faisant tourner incessamment, elle reluit comme des écailles d'un certain petit poisson, dont les gros sont très-friands : attirés par cet appas, ils se jettent sur la plaque de fer, & se prennent à l'hameçon. Cette pêche fournit aux voyageurs plus de poisson qu'ils n'en peuvent consommer, tant cette riviere en est remplie; aussi ne portent-ils, pour toute provision, que du pain recuit ou séché au four. D'ailleurs les Moscovites vivent aisément de ce qu'ils trouvent; leurs abstinences continuelles les accoutument à se contenter de peu, & à se passer de viande.

Ils ont, pendant l'année, plusieurs carêmes qu'ils observent assez rigoureusement. Ils ne se nourrissent alors que de légumes & de pain de seigle, & ne boivent que du quas, espece de liqueur plus foible que de la petite biere. Ils ne mangent pas même de poisson; ou s'ils se le permettent, ainsi que les œufs, le lait & le beurre, ce n'est tout

au plus que pendant la premiere semaine, & quelquefois le dimanche.

La même loi qui leur ordonne de s'abstenir de viande pendant le carême, leur défend aussi, comme je l'ai dit, d'avoir commerce avec leurs femmes. Il leur est encore ordonné de jeûner le mercredi & le vendredi de chaque semaine; & ils ont dans l'année plus de jours maigres que de jours gras. Il est vrai que Pierre le Grand a fort adouci la rigueur des carêmes Moscovites, aussi pernicieux pour les ouvriers & les soldats, que le fut l'ancienne superstition des Juifs, de ne pas combattre le jour du sabbat. Ce prince a dispensé une partie de ses sujets, non-seulement du jeûne, mais même de l'abstinence de chair. Toute la milice de terre & de mer en est exempte par état. Les aumôniers de vaisseaux & de régimens sont obligés de donner l'exemple, le donnent sans répugnance, font même plus qu'on ne leur demande. Les artisans usent du même privilége; & en général, toutes les personnes qui travaillent, peuvent aujourd'hui, sans scrupule, enfreindre la loi du jeûne, comme autrefois ils s'enyvroient sans remords, pourvu qu'ils

s'abstinssent de manger des œufs, du poisson, ou de la viande. Le reste du peuple suit l'ancien usage ; il fait le carême & s'enyvre.

Les Russes regardent, comme une nourriture impure & proscrite, la chair de cheval, l'élan, le lievre, le lapin, le lait d'ânesse & de jument. Ils ne prennent point de thériaque, parce qu'il y entre de la vipere, & ont la même aversion pour tout ce qui est mêlé de musc, de civette, ou de chair de castor. Leur mets favori est le champignon : la Russie en produit une quantité prodigieuse de mille especes différentes, qui sont d'un grand secours pour les pauvres, & dont on fait d'excellens ragoûts pour les riches. On en vend plus de mille chariots, toutes les années, à Moscow ; & il s'en trouve très-peu de ceux que les botanistes rangent dans la classe des poisons. Les choux & les concombres sont encore des légumes dont les Moscovites font une consommation très-considerable. Leur liqueur favorite est l'eau-de-vie ; & ils en ont d'une espece si forte, qu'on croit sentir un torrent de feu en l'avalant ; mais ils ont soin d'avoir toujours

du lait ſous la main, quand ils en boivent, & croiroient s'expoſer beaucoup, s'ils n'avoient recours à ce remede.

Rien n'eſt ici plus commun, que de trouver des hommes ivres morts, couchés dans la neige. Si quelqu'un de leur connoiſſance les rencontre dans cet état, il eſt très-rare qu'il les releve, parce que s'ils mouroient entre ſes mains, il ſeroit obligé de ſubir l'examen d'un juge de police, qui lui feroit payer cher ſa compaſſion. Il ſe paſſe peu de carnaval à Moſcow, qu'il n'arrive une infinité de ces accidens. Chaque jour on voit dix, douze, quinze corps morts, menés ſur un même traîneau. On les laiſſe deux ou trois fois vingt-quatre heures dans un endroit public, pour les reconnoître; on les enterre enſuite dans un cimetiere; & il y a quelquefois juſqu'à trois cens cadavres dans la même foſſe. Ils y demeurent un mois entier, n'étant couverts que d'une natte, pour les garantir de la pluie; & les prêtres y vont tous les jours lire un pſeaume ou d'autres prieres.

Entre Saback-Zar & Baſiligorod, nous trouvâmes des forêts entieres d'or-

meaux, dont l'écorce sert à faire des traîneaux, des vases & des boëtes. Ces arbres sont quelquefois si gros, qu'étant coupés en cylindre, on en fait des cuves, des barils, des tonneaux, des cercueils, & même des bateaux d'une seule piéce, qui se vendent dans les villes voisines.

Basiligorod fut bâtie par le grand duc Jean Basile, qui lui donna son nom, & la fortifia contre les courses des Tartares. Mais depuis que les Moscovites ont étendu leur domination, on n'a pas jugé nécessaire d'y avoir des troupes; & cette place est aujourd'hui si peu de chose, que je ne vous en parlerois même pas, si je n'avois été obligé de m'y arrêter pour quelques affaires dont j'étois chargé. Je logeai chez un vieillard qui avoit servi autrefois dans le corps des Strélits, espece de milice qui n'existe plus en Russie, & dont mon vieux hôte, qui voyoit tout en philosophe, & qui aimoit à raconter, m'apprit des particularités que j'ignorois.

» Nous étions à Moscow, me dit-il, » ce que les janissaires sont à Constan- » tinople : comme eux, nous disposions » du trône; & nous excitions des trou-

» bles dans l'état. Les uns étoient dis-
» persés dans les provinces, & vivoient
» en brigands ; les autres habitoient la
» capitale, servoient peu, & se préva-
» loient de leurs services, pour traiter
» le peuple avec insolence. Lorsqu'ils
» étoient mécontens de leurs chefs, ils
» se mutinoient, & forçoient le gouver-
» nement de leur donner d'autres offi-
» ciers. J'ai appris de mes anciens,
» que neuf colonels avoient été cassés,
» condamnés au knout par leurs pro-
» pres soldats, & obligés de les remer-
» cier & de leur donner de l'argent.
» J'avois vingt-deux ans lorsque je m'en-
» rollai parmi eux ; mais, quoique jeune,
» je désapprouvois ces excès. Ils furent
» poussés si loin, que le Czar Pierre,
» qui avoit eu plus d'une fois à s'en
» plaindre, n'eut rien de plus à cœur,
» que d'anéantir cette milice. Elle s'é-
» toit assemblée, dans le dessein de s'op-
» poser au retour du monarque, qui
» avoit, disoit-elle, violé les usages du
» pays, en allant s'instruire chez les
» étrangers. Pierre partit secrettement
» de Vienne, où il étoit alors ; & arrivé
» à Moscow, il punit de mort les plus
» mutins. Plus de deux mille, tant

» officiers que soldats, furent pendus,
» roués ou décapités autour des murs
» de la ville. Leurs corps resterent deux
» jours exposés sur les grands chemins;
» & l'on érigea des colonnes où le
» crime & le châtiment étoient gravés.
» D'autres, avec leurs femmes & leurs
» enfans, furent dispersés en Sibérie,
» où ils servirent à défricher & à peu-
» pler des terres qui manquoient d'ha-
» bitans & de cultivateurs. C'étoit
» peut-être la seule punition utile qu'un
» prince philosophe dût exercer contre
» des hommes coupables; mais le Czar
» crut devoir étonner & subjuguer sa
» nation par l'appareil des supplices.
» Le corps entier des Strélitz, qu'au-
» cun de ses prédécesseurs n'avoit osé
» diminuer, fut cassé à perpétuité, &
» leur nom aboli. Un reste de ces an-
» ciennes troupes, de la garnison
» d'Astracan, se révolta quelques
» années après : j'y étois alors, dit
» le vieillard; & cette faute, à la-
» quelle je n'avois aucune part, me
» valut ma liberté. Le plus grand nom-
» bre fut relégué en Sibérie; & depuis
» ce tems, il n'a plus été question de
» cette milice. »

Il me semble, lui dis-je, que cette autorité, si redoutable aux Strélits, ne s'est pas moins appesantie sur le clergé, & que votre Pierre le Grand n'a pas mieux traité les prêtres, que les gens de guerre. « Je conviens, répondit mon » vieillard, qu'en abolissant le patriar- » chat, il a porté un coup terrible aux » ecclésiastiques. Autrefois le premier » pontife, qui résidoit à Moscow, pré- » sidoit à la religion. Il avoit d'abord » été nommé par les patriarches de » Constantinople : dans la suite, il fut » élu par des prêtres choisis dans la na- » tion ; & voici comment se fit ce chan- » gement. Un patriarche de Constan- » tinople ayant été déposé comme in- » digne de sa place, vint en Russie ; & » pour une somme d'argent convenue » avec le Czar, il offrit de résigner sa » dignité au métropolitain de Moscow, » qui ne sçavoit rien de sa déposition. » Il lui remit en conséquence le bâton » & la tiare, lui donna un acte signé » de sa main, & s'en retourna com- » blé de présens. Quoiqu'il n'eût aucun » droit de conférer une dignité dont il » avoit été dépouillé juridiquement, » comme cette concession épargnoit à

» l'état une ſomme conſidérable, qui » paſſoit tous les ans à Conſtantinople, » le Czar confirma la nomination du » métropolitain ; & le clergé de Ruſſie » ne reconnut plus d'autre patriarche.

» Ce prélat jouiſſoit d'une puiſſance » ſans bornes, dans tout ce qui con- » cernoit la religion. On le conſultoit » même quelquefois ſur certaines affaires » qui regardoient le gouvernement de » l'état. Il condamnoit aux derniers ſup- » plices, de ſon autorité privée & abſo- » lue ; il y avoit des occaſions où ce ſu- » perbe pontife recevoit l'hommage » de tout le peuple proſterné. Le Czar » lui-même le précédoit, tenant avec » reſpect la bride de ſon cheval. Soit » qu'il allât à pied, ou en voiture, on » portoit toujours devant lui ſon bâton » paſtoral. Le peuple accouroit en foule » de toutes parts, pour avoir ſa béné- » diction ; ce qui déplut fort au dernier » Czar. Le crédit du patriarche lui parut » dangereux, dans un état dont il vouloit » changer entiérement les anciens uſa- » ges. Il abolit donc cette dignité que la » ſuperſtition avoit trop élevée, & que » la crédulité des peuples rendoit redou- » table dans les mains d'un pontife intri-

» guant ou fanatique. Il lui substitua un » conseil de religion, toujours subsistant, » qui ne donne de loix à l'église, que celles » qui sont approuvées par l'empereur.

» Cette espece de synode perpé» tuel, composé de douze ou quinze » prélats choisis par le prince, éloi» gne toute idée d'une double puis» sance dans un même royaume, & par » conséquent, toute raison de troubles & » de soulevement. Les longues divisions » entre l'empire & le sacerdoce, qui » ont ensanglanté tant de pays, ne » peuvent plus avoir lieu sous l'admi» nistration d'un college de prêtres, » soumis, comme le reste des sujets, » à l'autorité d'un seul monarque. Le » droit de régler la discipline ecclésias» tique, l'examen des mœurs & de la » capacité de ceux qui aspirent aux pre» mieres fonctions du sacerdoce, le » jugement des causes religieuses, pour » lesquelles on appelloit autrefois au » patriarche, sont attribués à ce tri» bunal. Un commissaire, député par » la cour, assiste à toutes ses délibé» rations, pour empêcher qu'on n'y » prenne aucune résolution contraire » aux intérêts de l'état. Chaque membre

» fait

» fait serment d'obéir au Czar; ce qu'on
» n'exigeoit pas du patriarche; & enfin
» par cette nouvelle administration, le
» prince se réserve le droit de présider
» souverainement sur le spirituel comme
» sur le temporel. Le synode sacre les
» évêques qui sont nommés par la
» cour; &, ce qu'un François doit
» trouver fort extraordinaire, ils sont
» toujours tirés de l'état monastique.
» Ces prélats portent les cheveux
» longs, & laissent croître leur barbe,
» ainsi que les autres ecclésiastiques;
» mais ce qui les distingue des prê-
» tres ordinaires, est un grand bon-
» net rond, la soutane & le manteau
» noir, &, lorsqu'ils sont en habit de
» cérémonie, la mitre & le bâton
» pastoral. Ils ne se marient point, &
» font vœu de chasteté aussi long-tems
» qu'ils sont revêtus de leur dignité;
» car elle ne leur imprime point,
» comme parmi vous, un caractère
» indélébile. »

Je ne restai à Basiligorod, que le tems de m'acquitter de quelques commissions. Il n'en fut pas de même d'une autre ville, où nous nous arrêtames plusieurs jours. Son nom est Nisenovogorod, ou la

petite Novogorod; parce que le Czar qui la fit bâtir sur le confluent du Volga & de l'Occa, y envoya, pour la peupler, un certain nombre d'habitans de la grande & ancienne ville de ce nom. Elle est défendue par une citadelle, où il y a un gouverneur à qui je fus recommandé. Cette connoissance, qui m'en fit faire d'autres, me procura la facilité de m'instruire des usages du pays.

J'ai envie de vous parler d'abord des bains de Russie, & ensuite de tout ce qui me tombera sous la main. On se baigne ici de plus d'une maniere : les uns entrent nuds dans un bateau, rament jusqu'à ce qu'ils soient en sueur, s'élancent dans la riviere, nagent quelque tems, & vont ensuite se sécher au soleil. Il n'y a point de ville ni de village en Moscovie, qui n'ait ses bains publics & particuliers. Les deux sexes y entrent par la même porte, ne sont séparés que par des cloisons mal jointes; & le plus souvent même, il n'y a entr'eux, ni rideaux ni cloison. Un valet avertit les passans, que l'eau est chaude & le bain prêt, comme on crie à la foire, que le spectacle va commencer; mais il est peu de spectacles, à la foire

même, qui offrent des ſcènes plus indécentes. On ſe déshabille à la vue de tout le monde; on entre nud dans le bain; on y reſte dans le même état: en ſortant, on ſe fait verſer de l'eau froide ſur le corps; & avant que de reprendre ſes habits ou ſa chemiſe, on va ſe ſécher devant un grand feu qui eſt allumé indiſtinctement pour tout le monde. Autrefois, lorſque les mœurs Moſcovites n'avoient encore rien perdu de leur ancienne ruſticité, on couroit nud dans les rues, au ſortir du bain; & ce qu'il y avoit de plus ſingulier, c'eſt que les femmes même, dépouillées des voiles de la pudeur, ainſi que de leurs vêtemens, ne rougiſſoient pas, & ſe faiſoient même une gloire, de ſurpaſſer les hommes dans cet excès d'immodeſtie. On les voyoit en foule s'arrêter devant les paſſans, les attaquer ou les récréer par de ſales propos, & des attitudes obſcènes.

Il eſt une autre façon de prendre le bain, qu'on regarde ici comme un remède ſûr contre les plus grandes maladies. On chauffe un four, comme pour y cuire du pain; & quand la chaleur eſt abbatue, pluſieurs perſonnes y entrent à la

fois, & s'y tiennent couchées, jusqu'à ce qu'elles soient toutes en sueur; sortant de cette étuve, elles s'étendent nues sur une table, & se font fouetter avec des verges de bouleau, qui leur rendent le corps rouge comme de l'écarlate. On répete plusieurs fois cette opération; & quelques-uns, au lieu du fouet, se jettent dans la riviere, ou se couvrent de neige si c'est en hyver, & restent des heures entieres dans cet état, sans que ce passage subit d'une chaleur violente à un froid excessif, paroisse les incommoder.

Dans ce pays, où il y a plus de crédulité que de mœurs, plus de superstition que de véritable piété, vous ne serez pas étonnée, Madame, du culte presqu'idolâtre qu'on rend aux images de S. Nicolas. On ne seroit pas en sûreté pour sa vie, si l'on paroissoit douter qu'il est venu d'Italie au port d'Archangel, sur une meule de moulin. Les Russes célebrent des fêtes en l'honneur de plusieurs autres serviteurs de Dieu; mais il n'y en a point, pour qui ils ayent une si haute estime, que pour leur patron. Ils croient, qu'étant né en Moscovie, il doit avoir naturellement

plus d'égards pour eux, que S. Pierre ou S. Paul, qui ne les ont jamais connus. Aussi quiconque s'est enrichi par des voies iniques, pense expier ses fautes & calmer le ciel, en érigeant un temple au saint évêque : d'autres lui consacrent une cloche ; d'autres lui élèvent une statue. Cette pieuse épidémie avoit sur-tout gagné les grands, qui, plongés dans l'ignorance & la dissolution, ruinoient leurs descendans, pour bâtir des églises & fonder des monastères.

Tout ce qui porte ici la figure d'un saint ou d'une sainte, de Jesus-Christ ou de la Vierge, en image ou en statue, est appellé, par le peuple, *saint Nicolas*. Ces effigies, que les Moscovites gardent dans leurs maisons, sont dessinées, peintes, ou sculptées très-grossièrement. Ils disent, quand on leur reproche cette difformité, que leurs saints, qui ne sont ni vains ni glorieux, abandonnent aux femmes le fragile ornement de la beauté : cependant, lorsque ces images sont vieilles, qu'elles commencent à s'effacer, ou qu'elles déplaisent au possesseur, il les porte à l'ouvrier ; & pour une petite somme qu'il donne de retour, il en reçoit de

neuves à la place. Dans ce négoce ; on ne dit pas le mot : le vendeur repousse l'acheteur sans parler, jusqu'à ce qu'il lui ait présenté le prix qui lui convient. Ce commerce se nomme simplement *échange ;* les mots de *vente* & d'*achat* n'étant ni assez respectueux, ni assez décens pour les choses saintes. Il y a, dans les grandes villes, un marché particulier pour cet espece de trafic, où s'observe le plus grand silence, & tout se passe en scènes muettes. Lorsqu'on juge que les images sont absolument hors de service, on les met dans la riviere, afin que le courant de l'eau les emporte ; ce seroit manquer de respect, que de les y jetter. On y attache une petite piéce d'argent, en leur disant : *Adieu, frere.* D'autres les enterrent dans un cimetiere ou dans un jardin.

Quand le feu prend à une maison ou à une église, le premier soin est de sauver les saints Nicolas ; & s'il arrive que l'église & les images soient brûlées, on dit simplement qu'elles sont montées, pour marquer qu'elles n'ont disparu sur la terre, que pour être transportées dans le ciel.

Autrefois chacun avoit son S. Nicolas

dans l'église; les gens riches l'ornoient de ce qu'ils possédoient de plus précieux; & il n'étoit pas permis de reprendre ce qu'on lui avoit offert volontairement. Une femme, dans un état d'opulence, avoit donné au sien un ornement de pierreries. Se trouvant ensuite dans la misere, elle lui représenta sa situation; lui demanda la permission d'en détacher quelques diamans, & prenant son silence pour un consentement, lui ôta un rubis. Un prêtre, qui étoit là par hazard, & qu'elle ne voyoit pas, regarda cette action comme un sacrilége, & courut en avertir la justice qui fit couper la main à cette malheureuse.

On est aujourd'hui moins sévère: on peut, sans conséquence, orner son S. Nicolas, l'enrichir de joyaux, & le dépouiller dans le besoin; mais pauvre ou riche, nud ou habillé, les Russes n'en ont pour lui, ni moins d'estime, ni moins de vénération: chaque maison, chaque appartement a le sien, sans lequel ils croient ne pouvoir pas faire leurs prieres. En entrant dans une chambre, vous ne les entendez pas dire une parole, qu'ils ne l'ayent découvert des yeux; s'ils ne le trouvent point, ils de-

mandent : *Où est le Dieu ?* Dès qu'ils l'apperçoivent, ils lui font une profonde révérence, en lui disant : *Dieu, aye pitié de moi :* GOSPODI POMI LUI. Ils se tournent ensuite vers la compagnie, & la saluent. Dans les maisons, l'image du saint est pendue près de la fenêtre, avec un cierge, ou une lampe. Dans les rues, il y en a d'exposées à la dévotion publique. La plûpart sont dans des caisses vitrées, sur les portes de la ville ou d'une église, ou dans un carrefour. On s'arrête, en passant, pour leur faire des génuflexions & des salutations accompagnées d'autant de signes de croix.

Les Moscovites attribuoient à leurs images le don des miracles. Les prêtres & les moines avoient grand soin de les entretenir dans cette crédulité ; elle étoit pour eux une source d'offrandes inépuisable. On les entendoit dire quelquefois, quand les provisions commençoient à leur manquer : Il est tems de faire des miracles. Deux prêtres d'Archangel ayant, par leurs fourberies, amassé une certaine somme, allerent se divertir au cabaret. Voulant ensuite partager leurs profits, & n'étant pas d'accord, il s'éleva une dispute, dans la

quelle ils se reprocherent mutuellement leur imposture, & s'en donnerent des preuves réciproques. Le magistrat en fut averti; leur fit rendre l'argent, & les condamna à trente coups de fouet.

Le feu Czar défendit que désormais aucune image ne fit des miracles; & il eut plus de peine à se faire obéir des prêtres que des saints. Il ordonna aussi que chaque particulier garderoit le sien; car autrefois on se les prêtoit alternativement; & tel, qui n'obtenoit rien de son image, avoit recours à celle de son voisin. Le saint à qui on supposoit le plus de crédit, étoit aussi le plus recherché. Ce n'étoit cependant pas toujours le plus puissant; mais il avoit la vogue; on vouloit en essayer, comme ces maris qui quittent une jolie femme pour une laidron à la mode. Depuis la défense du Czar, chacun garde son dieu pénate, ou ne le prête qu'en secret à son ami.

La principale & la plus célebre de toutes les images de la Russie est une effigie de la sainte Vierge, peinte par S. Luc. Ce portrait, s'il étoit réellement l'ouvrage du saint évangéliste, ne donneroit pas une grande idée de son talent

pour la peinture. Mais on lui en attribue un autre d'un meilleur goût, qui se trouve à Rome dans l'église des peintres. Les Moscovites sont persuadés que le leur est le véritable, & que tant qu'il restera à Moscow, leur empire ne peut manquer d'être heureux & florissant. Aussi ne sont-ils pas moins soigneux de le conserver, que l'étoient les Troyens de ne pas laisser enlever leur statue de Pallas. Ils croient que toutes les victoires du dernier Czar étoient dûes à cette image, & que, le jour de la défaite de Charles XII, elle avoit le visage plus rouge qu'à l'ordinaire. On brûleroit ici un homme qui oseroit contredire cette opinion. Que seroit-ce, si, comme un autre Ulysse, on entreprenoit de leur ravir ce nouveau *Palladium*?

La premiere chose qu'on apprend ici aux enfans, c'est de faire des inclinations & des révérences devant les images des saints; on ne leur donne point à manger, qu'ils ne se soient acquittés de ce devoir, & n'ayent bégayé le *Gospodi*. Les prêtres inspirent au peuple tant de confiance en ces effigies, qu'il n'a recours qu'à elles dans ses malheurs. Un habitant de cette ville,

ayant le feu dans sa maison, présenta son S. Nicolas devant les flammes, & le pria d'en arrêter le progrès. Comme le feu continuoit, il y jetta son image, & lui dit : « Puisque tu ne veux pas me » secourir, tire-toi d'affaire comme tu » pourras. » Dans les dernieres guerres avec les Suédois, ceux-ci entrerent dans les maisons des Russes, & n'y trouvant que des images, s'aviserent de les emporter. Les Moscovites coururent après, & donnerent tour leur or pour ravoir leurs saints Nicolas. Mais quelques Russes m'assuroient dernièrement, qu'il avoit beaucoup perdu de son crédit, sur-tout à Moscow, depuis la canonisation d'un nouveau saint, dont la réputation n'a pas encore percé dans les provinces éloignées. S. Démitri, évêque de Rostof, mis au nombre des bienheureux, par le synode, sous le règne d'Elizabeth, jouit de la considération que donne toujours la nouveauté, & a fort augmenté les revenus des ecclésiastiques.

Les impostures des prêtres & des moines me conduisent, Madame, à vous parler d'eux avec plus de détail. Il suffit de sçavoir lire & écrire, & d'épou-

ser une personne vierge, ou jugée telle, pour être admis au sacerdoce. Un prêtre qui trouveroit son épouse déflorée la premiere nuit de son mariage, seroit obligé de faire divorce avec elle, ou de quitter la prêtrise. Il doit s'abstenir de dire la messe, les jours qu'il couche avec sa femme. S'il devient veuf, il ne peut plus célébrer; & s'il se remarie, il rentre dans l'ordre des laïcs, & se fait marchand, soldat ou artisan. Les *Popes*, c'est le nom que les Moscovites donnent à leurs prêtres, sont distingués, principalement des séculiers, par la calotte que l'évêque leur met sur la tête en les sacrant. Tout leur mérite réside dans ce bonnet: comme ils sont sujets à s'enyvrer, qu'ils prennent querelle & se battent souvent avec la populace, il n'est pas défendu de les bien rosser, pourvu que l'on respecte la sainte calotte. L'usage alors est de la leur ôter subtilement, de la baiser, de la poser à terre, &, quand ils ont été bien battus, de la reprendre, de la baiser de nouveau, & de la replacer respectueusement sur leur tête. Si malheureusement quelque coup de bâton tomboit sur le bonnet, on seroit puni sévérement: il est donc

très-important, pour le Pope qui se bat, de conserver sa calotte, &, pour son adversaire, de la lui escamoter. Le même crocheteur qui, la veille, a bien étrillé un prêtre dans un cabaret, lui demande le lendemain sa bénédiction. Ainsi l'on voit des peuples accabler leurs idoles de présens ou d'injures, selon les raisons qu'ils croient avoir, de s'en louer ou de s'en plaindre.

Les évêques & les simples prêtres ajoûtent ici à leurs revenus ecclésiastiques, l'avantage de vendre toutes les charges, les dignités & les graces qui dépendent de leur ministère. Ce trafic est aussi public en Moscovie, que celui de toute autre marchandise. Le métropolitain vend aux évêques, l'évêque aux prêtres, & le prêtre à tous ceux qui veulent acheter de lui.

Par un réglement fait sous le règne de Pierre le Grand, il est défendu à tous les curés d'employer plus d'un de leurs enfans au service de leur église, de peur qu'une famille trop nombreuse ne tyrannise la paroisse. On ne connoît point en Russie, tous ces abbés à simple tonsure, qui forment en France, & sur-tout

à Paris, un état mitoyen entre les prêtres & les laïcs. L'état eccléſiaſtique ne jouit pas d'une aſſez grande conſidération en Moſcovie, pour en uſurper la livrée, & croire que cet habit donne plus d'accès dans les bonnes maiſons.

Les Ruſſes regardent la prédication comme une ſource d'erreurs, & diſent que, par ſon moyen, les héréſies ſe répandent. Auſſi prêche-t-on ici fort rarement, & ſeulement les jours de fête à la cour, ou dans les cathédrales. Et que diroient en effet, dans une chaire, des prêtres ignorans & crapuleux, dont on n'exige, pour toute diſpoſition au ſacerdoce, que d'avoir aſſez de poitrine, pour prononcer dix à douze fois le *Goſpodi*, ſans prendre haleine ?

La multitude des couvens de l'un & de l'autre ſexe eſt innombrable en Moſcovie; & on y ſuit preſque par-tout la règle de S. Baſile. Ce n'eſt ni la dévotion ni l'eſprit de mortification & de pénitence, qui peuple les monaſtères. L'indigence, la vieilleſſe, les infirmités, les déſagrémens du mariage, l'amour de l'oiſiveté y conduiſent preſque tous ceux qui les habitent. Leur vie, en gé-

néral, est assez austère : on n'y mange jamais de viande ; le poisson & les légumes sont la nourriture ordinaire ; & il est des jours dans la semaine, & des tems dans l'année, où le vin, la biere, l'eau-de-vie, l'hydromel sont défendus : la boisson principale est de l'eau commune, mêlée de levain. Les moines assistent régulièrement à l'office, & sont assez contenus dans l'intérieur de leurs maisons ; mais ils sçavent s'en dédommager quand ils en sortent. Ils mangent & boivent tout ce qu'ils trouvent, s'enyvrent avec le premier venu, se battent avec la canaille, traversent les rues tout couverts de boue, & rentrent dans leur couvent, hués & baffoués par la populace. Il n'y a que deux ou trois prêtres dans chaque monastère, y compris le supérieur ; les autres peuvent à peine lire ; & sur dix, il n'y en a pas deux qui sçachent l'oraison dominicale, les commandemens de Dieu, ou le symbole des apôtres. Cette ignorance grossiere ne diminuoit rien du respect des anciens Czars pour tout l'ordre monastique. Le croiriez-vous, Madame, Pierre Alexiowits a été le premier qui

ait osé mettre des impôts * sur les couvens, dans un pays où l'argent a toujours été plus nécessaire que les monastères.

Une autre espece d'hommes, très-nombreuse en Russie, sont les hermites. Ils se bâtissent des chapelles dans les bois, habitent des cavernes, & vivent d'aumônes. Me promenant à quelques lieues de cette ville, j'en vis un qui demeuroit dans le creux d'un rocher depuis plus de quarante ans. Il me raconta qu'ayant été pris par les Tartares, & vendu à des Turcs, il avoit trouvé moyen de se sauver & de retourner à son hermitage. Il étoit vêtu d'une robe de bure : les cheveux entièrement négligés lui pendoient jusqu'au milieu du dos, & lui couvroient le visage, de maniere qu'on ne pouvoit le voir, sans les éloigner avec la main. Il avoit sur la poitrine une grande croix de fer, qui pesoit plus de quatre livres.

---

* L'impératrice régnante en 1768 a plus osé que le Czar Pierre; elle a réduit tout le clergé à de simples pensions; & l'excédent de ses revenus est employé à des usages utiles.

On comptoit autrefois en Russie presqu'autant de religieuses que de moines : les unes étoient des femmes qui avoient quitté leurs maris, ou en avoient été abandonnées ; les autres des veuves retirées, ou des filles consacrées au célibat. Toutes, en général, se montroient assez peu scrupuleuses sur l'observation de leurs règles. Elles recevoient des hommes dans leurs maisons, sortoient si-tôt qu'elles avoient assisté à l'office, & ne rendoient compte à personne de leur conduite. Quelques-uns de ces abus subsistent encore, malgré les beaux réglemens & les sages institutions de Pierre I, pour la réforme des couvens d'hommes & de femmes. Il avoit d'abord ordonné qu'on n'entreroit dans l'ordre monastique qu'à cinquante ans ; mais cet article ne pouvoit subsister dans un pays, où les évêques doivent être tirés du corps des moines : comment, à cet âge, former un Russe pour l'épiscopat ? Il fut donc statué qu'à trente ans, mais jamais au-dessous, on pourroit s'engager dans l'état religieux ; encore y mit-on bien des restrictions : défense aux militaires, aux cultivateurs, & à quiçonque est au service de l'état,

de se soustraire à la société, pour se renfermer dans un cloître. Un homme marié ne peut plus être reçu dans un monastère, à moins que sa femme ne se fasse aussi religieuse, de son plein consentement, & qu'ils n'aient point d'enfans. Pour détruire l'oisiveté monacale, Pierre le Grand ordonna le travail des mains, & ramena l'ordre monastique à sa premiere institution. Les femmes ne s'engagent qu'à cinquante ans; jusques-là elles peuvent toujours se marier; & loin de les retenir, comme parmi nous, dans une affreuse captivité, on les exhorte, au contraire, à n'y pas ensevelir les générations nombreuses, dont elles peuvent être meres.

Les autres articles de l'ordonnance de l'empereur portent « que la principale occupation des moines doit être de servir les pauvres; que les soldats invalides seront répartis dans les couvens; qu'il y aura des religieux préposés pour avoir soin d'eux; que les plus robustes cultiveront les terres appartenant au monastère. Il prescrit la même chose dans les maisons de filles; les plus fortes auront soin des jardins; les autres serviront les filles & les fem-

» mes malades qu'on y apportera des » environs du couvent. » Il entre dans les plus petits détails de ces différens services ; il destine quelques monastères de l'un & de l'autre sexe à recevoir les orphelins & à les élever ; & il semble, a dit quelqu'un, en lisant cette ordonnance, qu'elle soit à la fois l'ouvrage d'un ministre d'état, & d'un pere de l'église.

Non content de réformer les nouveaux moines, le Czar entreprit encore de rendre les anciens ridicules & méprisables. Il en vouloit sur-tout à ceux de la communion Romaine, & plus encore à ce que nous appellons le *haut clergé*. Il créa pape un de ses fous, lui donna des cardinaux de la même espece, leur fit célébrer un conclave ; & la farce finit par faire épouser au souverain pontife, qui avoit plus de quatre-vingt-dix ans, une femme de son âge. Quatre bègues étoient venus en faire la demande ; des vieillards décrépits conduisoient la mariée ; quatre hommes d'une grosseur monstrueuse, servoient de coureurs. Le hurlement des ours, qu'on piquoit avec des pointes de fer, formoient la musique. Un prêtre

ſourd & aveugle donna la bénédiction nuptiale : le repas de nôce, le deshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut analogue à cette bouffonnerie. Le but du Czar étoit de venger une foule de rois que les papes ont détrônés, & d'inſpirer à ſes peuples, du mépris pour une dignité qui s'eſt arrogé le droit de diſpoſer des empires.

J'ai commencé, Madame, à vous parler de la ville de Niſenovogorod. Parmi des maiſons de bois, eſt une grande égliſe bâtie de pierre, ſurmontée de cinq dômes peints en vert, décorés d'un vernis très-éclatant, & terminés par de grandes croix. De l'autre côté de la riviere eſt un gros village appartenant aux Strogonof, qui, des plus riches négocians de la Ruſſie, ſont devenus une famille noble & conſidérable dans l'état. Les vivres y ſont très abondans, & ſe vendent au plus bas prix. Un mouton ordinaire ne coûte pas plus de douze ou quinze ſols, deux canards un ſol, trois ſols une poularde, le cent d'œufs cinq ſols; un denier la livre de pain, & le reſte à proportion.

C'eſt un ſpectacle ſingulier de voir

comme les pauvres se tiennent devant les cabarets à eau-de-vie. Je m'y arrêtois des heures entieres, à considérer leurs folies & leurs extravagances, lorsque la liqueur commençoit à leur monter à la tête. Il ne leur est pas permis d'entrer dans le cabaret : il y a, devant la maison, une table sur laquelle ils mettent leur argent; & on leur mesure la quantité de liqueur qu'ils demandent. On la tire d'un grand chaudron avec une cuillere de bois ; & on la verse dans une tasse de même matiere. Ils sont servis par deux personnes qui ne font autre chose du matin au soir ; l'une reçoit l'argent ; & l'autre fournit la boisson. Les femmes y vont comme les hommes, & s'enyvrent de même. J'étois réduit à me procurer ces petits amusemens dans un pays où l'on n'en trouve point d'autres.

Je passerai rapidement sur toutes les villes qui s'offrirent à nous, jusqu'à notre arrivée dans la capitale. Nous quittâmes le Volga pour suivre l'Occa, & ne fîmes qu'entrevoir la ville de Moruma, où se fait, dit-on, le meilleur pain de toute la Russie. Kassimof, que nous apperçûmes ensuite, étoit autrefois la résidence d'un prince Tartare, dont la

famille a embrassé le Christianisme, & a retenu le nom de cette ville. On y trouve encore quelques Tartares Mahométans, auxquels on permet l'exercice de leur religion. Péreslaw est la capitale de la province de Résan, & le siége d'un archevêque. Kolumna est aussi une ville épiscopale, à une demi-lieue de laquelle nous entrâmes dans la riviere de Mosca, qui donne son nom à la capitale & à toute la Moscovie. Non loin de-là est un grand étang, où Pierre I fit construire, au commencement de ce siécle, un canal pour ouvrir une communication entre le Don & la mer Baltique. Le prince lui-même en examina tout le terrein ; & ce grand ouvrage fut fait sur le modèle de celui du Languedoc, autant que la disposition des lieux put le permettre. Cette jonction est d'autant plus importante, qu'elle donne également aux Russes, un libre passage pour trafiquer sur la mer Noire, & en Perse par le Volga & la mer Caspienne.

Je suis, &c.

A Moscow, ce 4 Mai 1747.

LETTRE LXXXVI.

SUITE DE LA RUSSIE.

LA ville de Moſcow, qui fut long-tems la capitale de l'empire de Ruſſie, a perdu cet avantage, depuis que la cour impériale a établi ſa principale réſidence à Pétersbourg. A une certaine diſtance, il y a peu de villes au monde, qui forment un plus beau coup d'œil, par la multitude de ſes tours, de ſes clochers, de ſes dômes dorés, &c. Elle eſt ſituée ſur une éminence, & domine ſur une belle plaine, parſemée de bois, de monaſtères, & de maiſons de plaiſance. La riviere de Moſca, qui lui donne ſon nom, la traverſe preſque par le milieu, & ſe jette dans le Volga; ce qui ouvre une communication avec toutes les provinces méridionales de la Ruſſie, & même avec la Perſe; & cette ſituation la rend très-propre pour le commerce.

Moſcow ne fut d'abord qu'un aſſemblage de cabanes, conſtruites par des malheureux qui fuyoient la fureur des

descendans de Gengis-Khan. Ses rues sales, étroites & irrégulieres, se ressentirent longtems de sa premiere origine, & ses habitans, de leur ancienne rusticité. Dans un pays où les arts sont ignorés, il est rare que les mœurs se perfectionnent.

La ville a trois lieues de tour, & douze portes, entre lesquelles sont élevées, de distance en distance, des tours jointes aux murailles. Elle est divisée en quatre parties, dont trois sont enfermées l'une dans l'autre, comme dans un cercle, & environnées de murs. Celle du milieu comprend le vieux palais des Czars, nommé *Cremelin.* Pierre le Grand y a fait construire des fortifications; & ce quartier peut contenir une garnison de dix-huit à vingt-mille hommes. Le palais seul formeroit une ville ordinaire: il a été bâti par des architectes Italiens, dans le goût gothique, qui étoit alors celui de toute l'Europe. Les maisons des particuliers n'étoient que de bois; & c'est à quoi se réduisit long-tems toute l'architecture Moscovite. La grande église du Cremelin est vaste, & d'une construction fort grossiere: il en est une autre, dédiée

à

à saint Michel, où sont les tombeaux des grands ducs de Russie & des Czars : à côté est une abbaye de filles, qui renferme ceux de leurs épouses. C'est un édifice ancien & massif, couvert de cuivre doré, & accompagné de neuf tours. Le trésor de cette maison est d'une grande richesse, & se montre par curiosité, comme celui de S. Denis, mais avec moins d'emphase. On se contente de croire, & de dire aussi affirmativement qu'à Argenteuil, qu'on y conserve la robe de Jesus-Christ. J'ignore de quelle maniere la premiere est arrivée en France ; mais voici l'histoire de celle de Moscow. On prétend que, lorsqu'elle fut tirée au sort, le jour de la mort du Sauveur, elle échut à un soldat Georgien, qui la porta dans son pays, & en fit présent à sa sœur. Celle-ci la garda toute sa vie, & obtint, en mourant, qu'on l'enterrât avec elle. Il sortit aussi-tôt de son tombeau un grand arbre, pour lequel on eut une extrême vénération. Dans la suite, les Persans s'étant emparés de la Georgie, leur roi entendit parler de ce tombeau, le fit ouvrir, en tira cette robe, & l'emporta en Perse. Il envoya,

quelque tems après, une ambaſſade en Ruſſie, & fit préſent de cette relique au grand duc qui venoit d'embraſſer le Chriſtianiſme. Les Moſcovites, voulant s'aſſurer ſi c'étoit effectivement la vraie robe, firent aſſembler les ſourds, les aveugles, les boiteux, & tous les malades du pays, ne doutant pas que ſi c'étoit réellement celle qu'avoit portée le Sauveur du monde, elle ne leur procurât une prompte guériſon. L'effet ſuivit leur eſpérance; & depuis ce tems, on a toujours conſervé ce ſacré & précieux vêtement, pour s'en ſervir en pareil cas. Il eſt placé dans un lieu, d'où il ne ſort jamais ſans un ordre exprès des Czars, comme la châſſe de ſainte Genevieve à Paris, ſans un arrêt du parlement.

Parmi les effets rares du tréſor de S. Denis, on montre ſur tout les anciennes couronnes de nos rois : à Moſcow, ce ſont les vieux bonnets des patriarches, que l'on expoſe à la curioſité & à la vénération des peuples. J'en ai vu ſept ou huit, garnis d'or, de perles & de diamans; on nomme les pontifes qui les ont portés; on montre les croix, les ceintures, les robes, les étoles, qui leur ont ſervi dans les proceſſions, dans

les cérémonies publiques, à certaines fêtes. On conserve & l'on fait voir jusqu'aux peignes dont ils ont fait usage.

L'église, qui renferme ce trésor, est quarrée, & a près de cent pieds de longueur. La voûte en est soutenue par quatre grands piliers; & ce bâtiment est rempli de saints & de reliques dans le goût des précédentes. A côté du grand autel, est cette image de la Vierge, qu'on croit être l'ouvrage de saint Luc. Je le repete, Madame, à juger de ses talens par les portraits qu'on lui attribue, ce saint ne devoit pas être un habile peintre. Le tableau est dans une niche, sous laquelle il y a un siege; & la Vierge a sur la tête une couronne enrichie de pierreries, avec un collier de perles, qui pend sur sa robe. Son visage est fort brun, & presque noir; je ne sçais si c'est l'effet du tems, de la fumée des cierges, ou du goût de l'artiste.

On voit dans l'enceinte du Cremelin, plusieurs autres églises ou monastères, & sur-tout une tour fort haute, nommée *le grand Jean*, dans laquelle étoit cette fameuse cloche, qui passoit pour la plus grosse de l'univers. On prétend qu'elle pesoit plus de cent soixante mille

livres; qu'elle avoit dix-neuf pieds d
hauteur, dix-huit de diamètre, & cinquante-quatre de circonférence dans f
plus grande largeur. Elle tomba & f
fendit, en 1701, dans un incendie; &
on la voyoit encore en 1736. On mon
tre aussi dans le Cremelin, l'ancier
palais du patriarche, avec sa bibliothèque; la grande salle où l'on donnoi
audience aux ambassadeurs étrangers;
les édifices où se tenoient les cours d
judicature; la maison du trésor, l'arsenal, le magasin des poudres, &c.

Il est un autre quartier de Moscow,
appellé *la ville Chinoise*, du nom de
marchandises qui y arrivent de la Chine.
On y voit de belles places pleines
de boutiques, une école militaire,
l'hôtel de la monnoie, l'imprimerie,
la bibliothèque & l'apothicairerie impériale, dont le bâtiment est superbe.
Elle coûte tous les ans plus de soixante
mille roubles d'entretien, & fournit
les armées & presque toutes les villes
de Russie de drogues médicinales.
Dans une des grandes places de la ville
Chinoise, se tient tous les jours le
marché le plus fréquenté. Les boutiques y sont disposées selon les effets

qu'on y étale. Il y en a d'autres dans des lieux couverts, pour ceux qui vendent des draps, des étoffes de soie, des ouvrages d'or, des pelleteries, &c. Les ouvriers & les petits marchands y ont, comme les autres, des rues particulieres; & chaque profession a son quartier séparé.

Ce qu'on appelle ici la *la cité royale*, est également environné de murailles & de fossés. Les grands y ont leurs hôtels, le prince ses écuries; c'est le quartier des boucheries, des greniers à sel, & des cabarets. Il en est un autre où l'on vend le bois, & des maisons toutes faites, qu'on démonte, & qu'on transporte où l'on veut. Je ne parle ni des fauxbourgs, où il y a des édifices plus beaux que dans la ville même, ni d'un grand nombre de monastères de l'un & de l'autre sexe, entourés de murs qui renferment des églises & d'autres bâtimens.

Le Czar Théodore, frere aîné de Pierre le Grand, avoit si fort à cœur l'embellissement de Moscow, que pour encourager les principaux de sa cour à bâtir, il leur avançoit de l'argent, & leur fournissoit des matériaux. En construisant une nouvelle capitale, Pierre I,

dont les soins s'étendoient à tout, ne négligeoit pas l'ancienne métropole. Il la fit paver en partie, l'orna de plusieurs édifices, y forma des manufactures. C'est sous son regne, que le prince Gallitzin, l'un de ses ministres, fit construire sur la Mosca, un pont de pierre, le premier qui ait éte bâti en Russie. Ce même monarque a institué dans cette ville, trois colléges gouvernés par des moines Grecs, qui y enseignent les humanités, les mathématiques & la marine; toutes choses qui ne devroient pas être du ressort des moines. La Czarine Anne y établit une académie pour l'éducation de la jeune noblesse, des casernes pour la garnison, des atteliers & des magasins pour la fabrication & la conservation des étoffes. On parle d'y fonder une université & une chaire de langue fançoise. (*a*)

Une des grandes curiosités de Moscow, est de voir, au mois de Décembre, plus de deux mille maisons sur la glace, habitées

(*a*) L'université existe actuellement; & c'est M. Raoult qui a le premier occupé cette chaire, sous le titre de Professeur de belles lettres françoises.

par des marchands étrangers qui s'y rendent de toutes parts ; quoique le commerce soit fort diminué depuis la fondation de Pétersbourg.

Les bains publics sont presque tous bâtis sur le bord de la riviere, & chauffés par des poéles à un dégré insupportable. Ici, comme dans toute la Russie, les hommes & les femmes y entrent pêle-mêle ; & ce mélange, par la grande habitude qu'ils ont de se voir nuds, paroît ne faire sur eux aucune impression. Il y a quelques jours que, pour voir passer un enterrement, toutes les femmes sortirent du bain, & vinrent s'appuyer contre les palissades qui environnent l'enclos. Les planches, à moitié pourries, plierent sous le poids de la multitude, & laisserent voir plus de cent femmes toutes nues, renversées les unes sur les autres. Ce spectacle, qui auroit attiré tout Paris, ne sembla pas même avoir troublé l'enterrement.

On voit ici plus de six cens églises, couvens ou chapelles. La structure intérieure en est ronde, comme plus favorable pour entendre le chant des prêtres. Quoique la ville soit très-peuplée, car elle contient près de cinq cens

mille ames, on n'y compte pas plus de trois cens carrosses; mais il y a une infinité de petits charriots qui, pour peu de chose, vous voiturent d'un lieu à l'autre. Les rues sont, en quelques endroits, presque toutes couvertes de poutres; de sorte que les chemins y sont impraticables, sur-tout lorsqu'il ne gêle pas.

Les environs de Moscow sont délicieux, & produisent assez de fruits. Les personnes riches y possedent des maisons de campagne fort agréables pour un pays, où tout l'agrément n'est encore que dans l'utile. Au lieu de jets d'eau & de cascades, ils ont de grands viviers remplis de poissons; & c'est en cela principalement, que consiste la magnificence de ces maisons de campagne: quand des amis leur rendent visite, ils jettent d'abord les filets, & tirent, en leur présence, tout le poisson dont ils veulent les régaler.

Rien n'approche de la beauté des monastères bâtis hors des murs de Moscow: l'un est construit sur le modèle du saint Sépulchre de Jérusalem; &, si l'on en croit la tradition, le Czar Jean Basilowitz fit crever les yeux à l'architecte qui a

donné le plan de l'église, de peur qu'il n'en fit une semblable. Il en est un autre à un quart de lieue de la ville, habité par plus de trois cens religieuses. Je ne vous parle pas des maisons de plaisance des Czars, à peine dignes de loger les commis de nos sous-fermiers.

On cueille dans les bois qui sont aux environs de Moscow, certaines groseilles que nous ne connoissons point en France, & qui ont une petite aigreur assez agréable. On les mange avec du sucre, comme des fraises; & l'on en fait une sorte de limonnade, qu'on dit être très-bonne pour les malades. Ce fruit croît à l'ombre, sous des arbres, par toute la Russie: les feuilles en sont vertes, en hyver comme en été; & il mûrit au mois de Juillet. Il est une autre espece de groseilles, à-peu-près comme les nôtres, mais qui ne s'élevent pas plus d'un pied au-dessus de la terre. Les habitans en mettent dans des tonneaux qu'ils remplissent d'eau froide, les y laissent tout l'été, & en tirent une boisson qu'ils trouvent très-rafraichissante. Ce pays produit aussi beaucoup de légumes: les plus communs sont les choux, dont les pauvres

se regalent deux fois par jour ; les concombres, qui se mangent comme de poires, & se gardent toute l'année l'ail, dont les Moscovites sont grand amateurs, & renvoient l'odeur d'une maniere fort désagréable ; le raifort, avec lequel ils font d'assez bonnes sauces, en gras & en maigre, pour la chair & le poisson ; les asperges enfin & les artichauts ; mais il n'y a que les étrangers qui en mangent. Ces mêmes étrangers ont apporté & ont appris aux Russes à cultiver les choux-fleurs, les carottes, les panais, les bettes-raves, le céleri, & diverses sortes de salades qui leur étoient inconnues, & qu'ils ont présentement en grande quantité. On a ici, en général, les mêmes fruits, les mêmes légumes, les mêmes plantes qu'en France ; mais la qualité n'en est pas si bonne. Les fleurs y sont rares ; & l'espece en est médiocre.

C'est principalement à Moscow, Madame, qu'un voyageur doit étudier, & peut connoître les mœurs Russes. Cette ville est à la Moscovie, ce que Nan-king est à la Chine, dont elle fut long-tems la capitale. Les familles riches & anciennes, que le dégoût ou la dis-

grâce éloigne de la cour, y font, d'ordinaire, leur résidence; & c'est là, par conséquent, que se conserve, dans sa plus grande intégrité, le caractère nationnal. Il est vrai que, depuis l'avénement de Pierre le Grand à la couronne; depuis que ce prince, qui avoit tout à créer dans son pays, pour en faire un état policé, conçut & exécuta le projet d'aller recueillir, parmi les peuples civilisés, les connoissances utiles, pour en enrichir ses sujets; depuis qu'ouvrant les barrieres de son empire, que la superstition & la barbarie avoient fermées aux étrangers, il y attira une colonie de gens de mérite, qui y apporterent le flambeau de l'expérience & les trésors du génie, les manieres Russes commencerent à prendre, sur-tout chez les gens de condition, un air de politesse qu'elles n'avoient pas sous les règnes précédens. Toutes les parties du gouvernement, la guerre, la marine, les finances, le commerce; tous les ordres de l'état, les grands, la noblesse, le clergé, le peuple, éprouverent alors ces changemens heureux, dûs aux soins infinis, & aux immenses travaux de ce monarque. Du haut de son trône, il

envisagea sa nation enveloppée des ténébres de la barbarie ; il gémit de voir ses sujets, & lui-même, dans l'abîme de l'ignorance, sans arts, sans connoissances, privés de la lumiere qui éclairoit le reste de l'Europe, & regardés par elle comme des sauvages d'un autre monde, dont on connoissoit à peine le nom & les mœurs grossieres.

Cette rusticité étoit, pour ainsi dire, consacrée par les loix du pays. Si quelqu'un montroit de l'industrie, & faisoit usage de sa raison, il étoit aussi-tôt accusé d'hérésie par le clergé, & poursuivi comme magicien par le peuple. Un chirurgien Hollandois, qui s'étoit établi à Moscow, s'avisa un jour de jouer du luth dans sa chambre. Quelques Russes s'arrêterent au son de cet instrument, & regarderent par le trou de la serrure. Ayant vu un squelette pendu à la muraille, & agité par le vent qui venoit de la fenêtre, ils en furent effrayés, & publierent par-tout, que le chirurgien étoit un sorcier, qui faisoit remuer un squelette au son de son luth. Cet événement étant parvenu aux oreilles du Czar & du patriarche, on envoya d'autres personnes vérifier le

fait. Ceux qui furent chargés de cette commiſſion, ajoûterent qu'ils avoient vu le ſquelette danſer au ſon de l'inſtrument; & cette affaire fut regardée comme très-grave. On aſſembla le conſeil; on délibéra; on décida que le Hollandois étoit un magicien; & on le condamna au feu, avec le prétendu danſeur. Il eut beau dire qu'il n'y a point de chirurgien en Europe, qui n'ait chez lui un ſquelette pour apprendre la conſtruction du corps humain; tout ce qu'il put obtenir, en employant le crédit de ſes amis, fut de faire commuer la peine de mort en banniſſement; le danſeur fut traîné par les rues, & brûlé en place publique.

Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt la bonne opinion qu'avoit de lui-même ce peuple barbare, & ſon mépris pour les étrangers. Il étoit perſuadé qu'il falloit être né en Ruſſie, pour avoir du mérite; & il le faiſoit conſiſter principalement dans l'art de mentir & de tromper avec adreſſe. Il avoit auſſi la plus grande confiance dans l'eſprit & les lumieres de ſon ſouverain. Quand il y avoit quelque choſe que les Ruſſes ne comprenoient point, ils diſoient, par une

espece de proverbe : « Il n'y a que Dieu » & le Czar, qui puissent sçavoir cela. » Le Czar étoit leur oracle, & le plus souvent leur tyran. Un affreux despotisme les retenoit dans le plus vil & le plus dur esclavage ; le prince disposoit, suivant son caprice, de leurs biens & de leurs vies. Les plus grands seigneurs rampoient devant lui, &, s'honorant du titre d'esclaves, humilioient leurs têtes sous ses coups, lorsqu'il vouloit les frapper. Ces hommes accoutumés à des châtimens cruels, arbitraires, le plus souvent injustes, languissoient dans une misère effroyable ; & désespérant d'en être délivrés, ils se laissoient aller à un destin aveugle, persuadés par l'expérience, qu'ils n'avoient point à travailler pour un sort plus heureux. Une loi d'état & de religion, également sacrée & précieuse, leur défendoit de quitter leur patrie, & sembloit les condamner à une éternelle ignorance : un étranger même qui abordoit dans ce pays de servitude, n'en sortoit qu'au péril de sa vie.

Le clergé, vivant dans l'indolence, l'oubli de ses devoirs, & le désordre, abusoit de son pouvoir sur une nation craintive, ignorante & superstitieuse.

Les patriarches usurpoient le droit de s'asseoir dans le sénat à côté du Czar, & prétendoient qu'on ne pouvoit faire ni la guerre ni la paix sans leur consentement. Leur autorité, soutenue par leurs richesses & leurs intrigues, tenoit le maître dans une espece de sujétion. Quoique les disputes de religion fussent punies rigoureusement, cependant il y en eut une qui excita de grands troubles & partagea l'empire; elle consistoit à sçavoir de quelle maniere il falloit tenir les doigts en faisant le signe de la croix: le génie Russe ne s'élevoit pas à des matieres plus sublimes.

Représentez-vous, Madame, cette vaste monarchie sans arts, sans loix, sans connoissances, l'objet du mépris & le jouet des nations policées: ses armées nombreuses, mal disciplinées, plus mal commandées, s'anéantissoient devant une poignée de soldats aguerris: on ne voyoit point de vaisseaux dans ses ports, point de manufactures dans ses villes, point de pavé dans ses rues, point de meubles dans ses maisons, point de linge sur les tables à manger, point de communication entre les habitans; rien d'agréable, rien de commode; très-

peu d'artisans; encore ne travailloient-ils qu'aux ouvrages indispensables : les campagnes étoient incultes & stériles, & les sujets de vils esclaves qui ignoroient jusqu'aux noms de l'honneur, de la gloire, du goût & du génie. A l'égard de la puissance & de l'étendue de cet empire, les bornes en étoient très-resserrées du côté de la Suéde ; il ne possédoit rien dans la Finlande, rien dans la Livonie ; les Cosaques n'étoient point soumis ; les peuples d'Astracan obéissoient mal, & paroissoient toujours portés à la révolte. Dans le cœur même de l'état, il y avoit sans cesse des factions à craindre, une guerre presque continuelle, contre les Tartares, à soutenir, l'humeur turbulente des Strélitz à réprimer.

Par la hardiesse de son génie, & sa passion pour les choses extraordinaires, le Czar entreprit & exécuta, en peu d'années, la métamorphose étonnante & subite d'un pays barbare, en un état policé. Les premiers obstacles qu'il eut à vaincre, furent les préjugés même de son peuple, & sur-tout de ces vieux partisans de la rusticité Moscovite, qui, n'agissant que par l'instinct aveugle de

l'habitude, regardoient toute innovation comme un attentat, & toute réforme comme une tyrannie. On en a vu de si opiniâtrement attachés à l'ancienne forme du gouvernement, que lorsque le Czar les envoya en différentes contrées de l'Europe, pour s'instruire, ils en eurent une sorte de scrupule, comme d'une infraction à leurs mœurs & à leurs loix. Loin de profiter de leur séjour parmi des peuples industrieux, ils fuyoient toutes les occasions de s'éclairer. Un d'eux s'obstina à rester enfermé, pendant quatre ans, dans une chambre à Venise; & de retour dans sa patrie, il se fit un mérite de n'avoir rien appris dans une ville qui passoit alors pour l'école du commerce & de la politique. L'éducation habitue l'esprit aux idées les plus absurdes, comme le corps aux attitudes les plus gênantes.

Pour dompter des ames de cette trempe, il falloit toutes les lumieres, la fermeté, la constance de Pierre le Grand; encore a-t-on raison de regarder ce changement prodigieux, comme une sorte d'enchantement. Toutes les parties du corps politique se sont animées à sa voix; il a créé une

marine ; il a fait des soldats & des généraux : les sciences, le commerce, les arts se sont naturalisés dans son pays ; & il lui a ôté cette tache de barbarie, qui l'avilissoit aux yeux des autres nations. Enfin il a éclairé l'esprit de ses peuples, touché leurs cœurs, réformé leurs habitudes ; il en a fait des hommes nouveaux. Il commença par se dépouiller lui-même de l'autorité injuste du despotisme, pour suivre l'empire équitable de la loi. Il abolit le mot d'*esclave*, dont les Russes se servoient quand ils parloient aux Czars, ou leur présentoient des requêtes, & ordonna qu'on employât celui de *sujet :* ce changement, en lui conciliant l'affection, n'ôtoit rien à l'obéissance. Sentant quel avantage résulte de la subordination & de la discipline dans l'art militaire, il voulut lui-même en donner l'exemple, & apprendre aux seigneurs de sa cour, à ne point dédaigner un apprentissage qu'il embrassoit avec tant d'émulation. Pierre se fit d'abord tambour dans la compagnie de ses gardes ; il fut ensuite nommé sergent, & passa successivement, mais lentement, aux autres grades. Malgré l'empressement des courtisans à suivre

l'exemple de leur maître, le Czar eut peu trouvé d'imitateurs, s'il ne les eût pas tous assujettis à la même loi. Il étoit convaincu qu'on ne peut bien commander, sans avoir long-tems obéi ; que l'exactitude à remplir ses devoirs, hâte les connoissances qui s'acquierrent par le service ; & qu'on ne doit parvenir à la supériorité du rang, que par la supériorité du mérite.

Rien n'étoit plus utile, sans doute, que ces principes ; mais rien ne parut plus extraordinaire ; car on faisoit alors la guerre en Russie, comme, parmi nous, sous le gouvernement féodal, où des seigneurs sans expérience, menoient au combat des vassaux sans discipline.

Le Czar fit propôser des récompenses dans les pays étrangers, pour les officiers qui voudroient servir dans ses armées. Ils s'y rendirent en foule, attirés par l'espérance de leur fortune, & par la singularité du spectacle que donnoit un despote, de sa docilité & de son zèle. Le grand nombre étoient des François refugiés, obligés d'abandonner leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes, qui, quoi qu'on en dise, a coûté tant d'hommes à la France. Les troupes Russiennes

furent habillées & exercées à l'Allemande : les marches, les évolutions militaires, les siéges des places, les combats simulés étoient les jeux auxquels le Czar exerçoit ses sujets en tems de paix, pour leur enseigner les principes de la guerre; & afin de leur inspirer le desir de la gloire, qui conduit aux grandes actions, il leur décernoit les honneurs d'un triomphe dans le goût des Romains. Tous ceux qui s'étoienr distingués, généraux, officiers, soldats, avoient des couronnes. On célébroit, au bruit des instrumens, leurs noms, leurs exploits & leurs louanges. Pour exciter l'émulation parmi les grands du royaume, ce prince institua, à l'exemple des autres cours, un ordre de chevalerie, dont il se déclara le grand-maître. Le patron de cet ordre militaire est S. André: les chevaliers portent, pour marque de leur dignité, une croix sur laquelle est l'image du saint, attachée à un grand cordon blanc. Le Czar en fit la récompense du mérite.

En s'attachant ainsi à tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection de ses troupes de terre, ce grand homme ne négligeoit point la marine, dont il fut le

créateur en Ruſſie. Il fit conſtruire des vaiſſeaux, animant les ouvriers par ſa préſence & ſes largeſſes; & cette flotte, la premiere qu'équipa la Moſcovie, fut bientôt en état de faire voile. Pierre monta un navire du ſecond ordre, en qualité de volontaire, deſirant toujours donner l'exemple de la ſubordination & de la diſcipline; enfin ne pouvant réſiſter au deſir de s'inſtruire par ſes yeux & par ſes mains, des arts qu'il vouloit établir dans ſa patrie, il ſe propoſa de voyager en ſimple particulier, & ſe mit à la ſuite de ſes propres ambaſſadeurs. Si l'Europe fut étonnée de voir un ſouverain s'éloigner de ſes états, pour apprendre à les gouverner, que devoit-elle penſer de le ſçavoir établi dans les chantiers de Hollande, inſcrit dans le nombre des charpentiers, ſe nourriſſant, s'habillant, travaillant comme eux, les interrogeant, écoutant leurs inſtructions, & conſtruiſant des vaiſſeaux, ſans que les affaires du monarque ſouffriſſent des travaux de l'artiſan? La Hollande accordoit les diſtinctions les plus honorables à ſes ambaſſadeurs, tandis que ſous le nom de *maître Pierre*, il étoit dans un village de la république, occupé comme un

mercénaire, à des ouvrages grossiers & fatiguans, plus grand, plus digne d'admiration, qu'il ne l'eut été sur son trône, adoré d'un peuple ignorant, qu'il eut laissé dans la barbarie. A son retour, on vit l'industrie active & laborieuse, soutenue des regards de l'empereur, enrichir la Russie de mille arts qui lui étoient inconnus. De toutes parts s'élévèrent des fonderies, des moulins à poudre, des papeteries, des imprimeries, des fabriques de toute espece; il perfectionna la géographie; il établit des écoles de mathématiques; il voulut que, conformément à l'ordre astronomique, & à l'usage des autres nations, l'année Moscovite ne commençât plus au mois de Septembre, mais au mois de Janvier; & pour rendre ce changement plus solemnel, il indiqua un grand jubilé, dans toute l'étendue de son empire. Le peuple admiroit la puissance de son prince, qui régloit ainsi, à son gré, le cours du soleil.

Persuadé que la premiere éducation est le présage des destinées futures, ce roi, pere & citoyen, fonda des écoles pour l'enfance & pour la jeunesse; il fit imprimer une bible

en langage du pays, dont chaque famille fut obligée d'avoir un exemplaire. Il répandit ses prisonniers de guerre dans toutes les contrées de la Russie, pour y introduire les arts & l'industrie des nations étrangères : vous avez vu, Madame, les heureux changemens opérés en Sibérie, par les Suédois pris à la bataille de Pultava. Il institua une académie, pour former de bons élèves dans toutes les parties de la science maritime.

Pierre I fit, avec une compagnie Angloise, un traité pour établir en Russie le commerce du tabac, malgré les obstacles du clergé, qui vouloit en interdire l'usage. Il a été un tems où le tabac étoit ici fort commun ; le peuple fumoit continuellement, & se seroit plutôt passé de pain que de sa pipe. La nécessité d'avoir toujours du feu pour l'allumer, causoit de fréquens incendies ; & d'ailleurs les patriarches trouvèrent qu'il étoit indécent d'infecter les images des saints par l'odeur de la fumée. Ces deux raisons, l'une de religion, l'autre de police, fit défendre le tabac. On fendoit les narines, on faisoit subir la peine du knout à quiconque étoit convaincu d'en avoir pris ou vendu.

Le Czar fit venir de la Pologne & de la Saxe, des bergers & des brebis pour avoir des laines, avec lesquelles on pût fabriquer de bons draps. Il érigea des hôpitaux pour les vieillards & pour les enfans, & où, quiconque étoit renfermé, devenoit utile.

Enfin, Madame, il forma, dans l'espace de peu d'années, dans un pays barbare, une infanterie de plus de cent mille hommes, bien aguerrie & bien disciplinée; une marine de cinquante vaisseaux de lignes, & de plus de deux cens galères; des places très-bien fortifiées; des académies pour faire fleurir les sciences & les arts; une police exacte, & de sages loix, parmi des gens qui connoissoient à peine celle de la nature, & ignoroient entièrement les bienséances les plus communes. Il prit un soin particulier des finances, qui, entre ses mains, devinrent une source de bonheur pour ses peuples, & non, comme dans ces états où elles sont confiées à des hommes avides & mercénaires, un principe de destruction, le fléau de l'industrie, & l'occasion de mille sortes de vexations & d'injustices. Semblable à ces demi-dieux

demi-dieux de l'antiquité, qui ont rassemblé & policé des nations sauvages, le Czar a été à la fois le créateur & le législateur d'un peuple nouveau, mais non encore civilisé, comme vous pouvez le voir par le portrait que je vais en faire. Au reste je parle de ceux qui habitent les provinces; car on m'a dit qu'à Pétersbourg, on est comme dans toutes les cours du Nord, & que les gens de condition diffèrent peu du reste de l'Europe. A l'égard du peuple, c'est encore toute la grossiéreté des mœurs anciennes. Les Moscovites sont soupçonneux, cruels, défians, & sanguinaires. Fiers & orgueilleux dans la prospérité, lâches & rampans dans la disgrace, ils ont naturellement l'ame basse & servile. Ils demandent à être traités avec la plus grande rigueur; & leur amusement favori est de se battre à coups de bâtons. Leur génie les porte à la vengeance, pour laquelle ils emploient le plus souvent la calomnie & le parjure. Autrefois il suffisoit d'être accusé, pour être condamné; & un Czar crut avoir assez fait pour la justice, d'exiger que le délateur souffrît la question; s'il persistoit dans son accusation,

on punissoit son ennemi. On cite l'exemple d'une femme qui, voulant se défaire de son mari, l'accusa d'avoir attenté à la vie du monarque. Elle souffrit les supplices les plus affreux, sans varier dans sa délation, & se délivra ainsi d'un époux, plus odieux sans doute, que les tourmens les plus cruels.

Pour donner une idée de ce qu'étoient alors les plus grands seigneurs même de la nation, on dit que lorsqu'ils avoient entr'eux quelque différend, ils se battoient à cheval, à coups de fouet, & vuidoient ainsi toutes leurs querelles. Dans leurs disputes, on ne les entend blasphêmer, ni contre Dieu ni contre les saints; mais les injures qu'ils se disent réciproquement, passent tout ce qu'on peut imaginer de plus grossier & de plus horrible. En vain on a employé des châtimens rigoureux pour réprimer ces emportemens; on n'est parvenu qu'à les rendre un peu moins fréquens. Autrefois, si l'injure étoit faite à un homme ou une femme de condition, elle devoit se réparer par une amende; & dans le cas où l'on ne pouvoit la payer, on subissoit la peine du fouet ou de l'esclavage.

Toutes les bienséances reçues dans la société, comme de retenir certains vents, d'avoir un maintien décent, &c. sont absolument ignorées du peuple Russe. Leurs conversations ordinaires ne roulent que sur des matieres obscènes : les actions les plus abominables qu'ils ont faites ou vu faire, sont presque toujours le sujet de leurs plaisanteries. On se vante ici de certains crimes, qu'on punit ailleurs de la peine du feu; & ces crimes ne sont malheureusement que trop communs. Les charlatans les jouent publiquement sur des trétaux ; & par d'infames nudités, ils s'efforcent de rendre ces horribles rôles au naturel.

L'oisiveté & l'ivrognerie les portent à ces excès. Une femme désœuvrée entre dans une taverne, y vend ses habits, en sort ivre, tombe dans une rue, y reste & s'y endort. Un homme ivre & nud comme elle, se couche à côté, s'en sert à la vue de tout le monde; & les assistans n'en font que rire. On me racontoit dernièrement, qu'un de ces ivrognes quittant le cabaret, sans son castan, rencontra un de ses amis, qui en prenoit le chemin. Il y retourne avec lui, & n'en sort point, qu'il n'y

ait aussi laissé sa chemise. On lui demande s'il a été volé ? « Non, dit-il ; c'est le » cabaretier qui m'a mis dans cet état ; » mais puisqu'il a ma chemise, il faut » qu'il ait encore ma culotte. » Il rentre en effet ; & peu de tems après, il paroît nud dans les rues, n'ayant, pour se couvrir, que quelques poignées d'herbes qu'il avoit cueillies près de la porte du cabaret. Les femmes y vont trouver leurs maris qui commencent par les régaler de quelques coups de bâtons, & finissent par s'enivrer avec elles. Les hommes tombent les premiers & s'endorment ; les femmes s'asseyent sur eux comme sur des bancs, & continuent à boire, jusqu'à ce que l'ivresse les oblige de se coucher par terre avec eux.

L'amour de la servitude fait le caractère distinctif de ces peuples ; ils estiment si peu la liberté, que ceux même qui ne sont pas nés dans l'esclavage, ne font aucune difficulté de se vendre, eux & toute leur famille, pour une très-petite somme. Réduits, pour ainsi dire, au rang des animaux, il faut les traiter comme eux, c'est-à-dire, à coups de fouet & de bâton, pour les forcer au travail. Le bourgeois libre ne se présente

devant l'homme de qualité; l'esclave ne paroît en présence de son maître, qu'en s'inclinant jusqu'à terre, & le remercie à genoux du châtiment qu'il en a reçu.

Les grands de la cour rampoient également aux pieds du Czar; &, ce qui paroîtroit incroyable, si d'autres nations ne nous avoient déja offert de pareils traits, c'est qu'après avoir subi la peine du fouet, ils n'en étoient pas moins admis à la familiarité du monarque. Personne n'étoit plus sujet à cette correction que les médecins, parce que ce peuple regardant cet art comme infaillible, étoit persuadé que l'évènement dépendoit toujours de leur volonté, & que la mort des malades, qui ne nous paroît qu'une suite de l'ignorance des médecins, passoit ici pour un effet de leur malice. Toutes les fois que le Czar se faisoit saigner ou prenoit médecine, il donnoit cent écus & un habit superbe à son premier Esculape. Les autres malades ne le payoient qu'en denrées, en étoffes, ou en fourrures.

Les Moscovites sont, en général, d'une constitution forte & robuste, d'une taille avantageuse, & plutôt gras que maigres. Avant qu'on les obligeât

de ſe raſer, ils montroient pour la barbe une vénération & un attachement ſinguliers. Ceux qui l'avoient grande & fournie, de maniere que l'eſtomac en fût couvert, étoient regardés comme des gens d'importance; & quand les Czars donnoient leurs audiences publiques, on ne manquoit jamais de placer dans les premieres ſalles, des hommes à gros ventre & à longue barbe. Vous ſçavez, Madame, combien il en a coûté à Pierre le Grand, pour dépouiller ſa nation de cet ornement incommode. Les courtiſans donnerent l'exemple de l'obéiſſance; & l'empereur, qui vouloit introduire dans ſes états les uſages des peuples policés, chez leſquels il avoit voyagé, & dont il avoit tiré tous les maîtres qui inſtruiſoient ſa nation, les félicita, & leur ſçut gré de ce changement. Il regarda comme un préjugé favorable pour le ſuccès de ſon plan de réforme, que ſes principaux ſujets renonçaſſent à ce qu'ils avoient de plus cher, pour mieux marquer leur ſoumiſſion. Ils firent également le ſacrifice de leurs robes, pour prendre notre habit court.

Auparavant ils avoient ſur la tête, les

jours de cérémonie, de grands bonnets de peau de renard noir; pour l'ordinaire, ils en portoient de velours doublé de martre, avec un petit bord, & des agrafes de perles. Le reste du vêtement, qui approchoit du Polonois & du Tartare, consistoit en une espece de camisole ou de caftan, qui descendoit jusqu'aux genoux, avec de longues manches qui leur cachoient les mains, & un collet si large, si élevé, qu'il couvroit tout le derriere de la tête. Sur cette camisole ils mettoient un juste-au-corps de taffetas, de satin ou de damas, suivant le tems; & par-dessus, une robe ou grande veste qui tomboit jusqu'aux talons. Ils avoient pour chaussure, des bottines fort courtes, de cuir ou de marroquin, & pointues vers le bout du pied. Aujourd'hui les gens de distinction sont tous vêtus à la Françoise.

Il ne fut pas si aisé de changer l'habillement du peuple : il fallut imposer une taxe sur les habits longs & sur les barbes, que l'on coupoit à ceux qui refusoient de payer l'impôt. Ce réglement ne regardoit point les paysans, qui sont restés en possession de leur barbe & de leurs jaquettes : c'est même leur

faire l'affront le plus ſenſible, que de les obliger à ſe raſer le menton ; c'eſt la punition qu'ils redoutent le plus. Tous les autres ſujets de ſa majeſté, les domeſtiques même, étoient aſſujettis à l'ordonnance. On ſuſpendoit aux portes des villes, des modèles de juſte-au-corps, pris des modes Allemandes, Angloiſes & Françoiſes ; & quiconque différoit de s'y conformer, étoit hué, honni, baffoué par la populace. Tout cela ſe paſſoit avec une gaieté qui prévint les ſéditions. C'étoit le grand art du Czar, de corriger ſa nation par des plaiſanteries. « Ces peuples, diſoit-il, ſont
» ſi attachés à leurs coutumes, que les leur
» ôter violemment, ſeroit uſer de tyran-
» nie, & les rendre malheureux : il ne
» faut donc pas les y contraindre par la
» force, mais les y engager par le ridicule.
» Les peines ne doivent être établies que
» contre les crimes ; mais quand il s'agit
» de changer quelques uſages, indiffé-
» rens de leur nature, il ſuffit d'un ſimple
» badinage. » Suivant ce principe, il fit un jour inviter tous les grands de ſa cour à la nôce d'un de ſes bouffons, & voulut que les hommes & les femmes fuſſent vêtus & ſervis à l'ancienne mode.

Il faisoit un froid excessif ; & il n'y eut point de feu, parce que l'usage ancien défendoit d'en allumer le jour d'un mariage. Le vin étoit également interdit ce jour-là ; aussi n'en offrit-on à personne pendant tout le repas. On se plaignit ; & le Czar répondit en raillant : » Nos ancêtres en usoient ainsi : les » vieilles coutumes sont toujours les » meilleures. » Cette plaisanterie fit plus d'effet, que les loix les plus sévères, & les ordres les plus rigoureux.

Il fut un tems, où les étrangers qui se trouvoient à Moscow, pour n'être pas exposés à la risée du peuple, étoient obligés de s'habiller à la maniere des Russes. Mais un patriarche, craignant de profaner sa bénédiction, en la donnant à des hommes que le même habit confondoit avec les gens de sa religion, obtint du Czar, qu'ils seroient vêtus suivant la mode de leur pays. Ils furent fort embarrassés ; car il n'y avoit point de tailleurs, qui pussent leur faire des habits comme ils les demandoient. Ils en chercherent par-tout ; & n'en trouvant point qui allassent à leur taille, il fallut bien leur permettre de rester tels qu'ils étoient.

L'habit du prince ne différoit alors de celui de ses sujets, que parce qu'il étoit plus riche. Il consistoit en une robe brodée de perles, & chargée de pierreries; il avoit un bonnet de martre zibeline, & par-dessus une couronne d'or, parsemée de gros diamans. Son sceptre étoit aussi d'or massif, & si pesant, qu'il étoit obligé de le changer quelquefois de main. C'est ainsi qu'il se montroit aux ambassadeurs, devant lesquels il paroissoit avec un éclat & une pompe Asiatique. Aux quatre coins de son trône, il y avoit des colonnes d'argent doré; sur chacune étoit une grande aigle de même matiere, qui soutenoit le dais; au-dessus s'élevoient quatre pyramides, couronnées par autant d'aigles du même métal que les précédentes. A chaque côté du trône, étoient debout deux jeunes seigneurs de bonne mine & de belle taille, vêtus de damas blanc, avec des bonnets de peau de lion, des bottines blanches, deux chaînes d'or, qui leur passoient en croix sur l'estomac, & descendoient, des deux côtés, jusques sur les hanches. Ils avoient sur l'épaule une hache d'argent, à laquelle ils portoient les mains, comme

s'ils se disposoient à frapper. Du côté droit étoit une pyramide de vermeil, ciselée & percée à jour, & surmontée d'une grande boule d'or, représentant le monde; & un peu plus loin, un bassin, une aiguière & une serviete, pour laver & essuyer les mains du Czar, après que les ambassadeurs les auroient baisées.

Cinquante des principaux seigneurs de la cour étoient assis sur des bancs le long des murs de la salle, à côté & vis-à-vis du monarque, très-richement vêtus, & couverts de grands bonnets de fourrure. Le chancelier se tenoit debout, à quelque distance du trône. Les ambassadeurs entroient; & après avoir fait une profonde révérence, on les plaçoit en face du prince, à dix pas de lui, ayant derriere eux les officiers & les gentilshommes de leur suite. Sa majesté faisoit signe au chancelier de leur dire qu'elle leur permettoit de s'avancer. Alors ils se levoient, & alloient lui baiser la main qu'elle leur présentoit de bonne grace, & d'un visage riant. Il n'y avoit que les envoyés des princes Chrétiens qui fussent admis à cet honneur, qu'on

n'accordoit, ni aux Perſans ni aux Turcs, & encore moins aux Tartares. Cette cérémonie étant achevée, on demandoit aux ambaſſadeurs s'ils avoient quelque choſe à propoſer de la part de leur prince ? Ceux-ci préſentoient leurs lettres de créance ; & le chancelier répondoit au nom du Czar, que ſa majeſté les feroit traduire, & ſignifieroit ſes intentions par ſes miniſtres.

Comparez, Madame, cette magnificence avec la ſimplicité du Czar Pierre, toujours vêtu de la maniere la plus commune, & recevant les miniſtres étrangers, comme un particulier qui vit familierement avec ſes amis. Il ne portoit, pour l'ordinaire, qu'un frak à l'Angloiſe, qu'il ne quittoit que les jours de fête, & lorſqu'il y avoit quelque réjouiſſance à la cour. Toute ſa garderobe conſiſtoit en trois habits galonnés ; encore ne les mettoit-il que très-rarement. Il prenoit alors le cordon de ſaint André ; hors de-là, il n'avoit rien, qui le diſtinguât du plus petit bourgeois de Pétersbourg. Son équipage n'étoit pas plus brillant ; & il marchoit toujours ſans garde & ſans ſuite. Comme il traverſoit ſouvent la riviere, on

avoit ſoin d'y tenir continuellement un bateau à quatre rames ; & lorſqu'il lui prenoit envie d'aller ſe promener autour de la ville, il n'avoit qu'un phaëton avec deux laquais qui le précédoient, & un page qui montoit quelquefois derriere, ou qu'il faiſoit aſſeoir à côté de lui. En hyver, il ſe ſervoit d'un traîneau tiré par un ſeul cheval, ſans autre cortége que celui que je viens de dire. Lorſqu'il étoit en campagne, il ne portoit, pendant toute la marche, qu'un bonnet de nuit blanc, un chapeau rabattu, & une veſte de bazin. Quand il arrivoit quelque député, il prenoit ſon uniforme des gardes, dont il s'étoit fait lieutenant-colonel.

L'habit des bourgeois & du bas-peuple de Ruſſie reſſemble à ces jaquettes pliſſées vers la ceinture, qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. Celui des payſans eſt fait de groſſe toile, & leurs ſouliers d'écorce d'arbre, qu'ils ſçavent nouer & entrelacer avec beaucoup d'art. On peut dire que chaque famille, dans cette claſſe d'hommes, a ſon cordonnier particulier. Ils ont ſur la tête pendant l'été, des bonnets de feutre

blanc, & en hyver, de drap doublé de peau de mouton, ou de quelqu'autre pelleterie commune. Leurs hauts-de-chausses sont fort larges, & plissés vers la ceinture.

L'habillement des femmes, je parle de celles qui ne suivent point encore nos modes, est à-peu-près semblable à celui des hommes. Les manches de leurs chemises sont fort longues; elles les retroussent & les rangent en plusieurs petits plis sur les bras. Elles portent de grands bonnets de satin, de damas ou d'étoffe d'or. Tous sont fourrés de castor, dont le poil couvre la moitié du front. Ceux des filles, en âge d'être mariées, sont faits de drap & doublés de peau de renard. Elles tressent leurs cheveux, & les laissent pendre sur le dos. Les femmes, au contraire, les cachent dans le bonnet. On les coupe aux enfans qui sont au-dessous de dix ans; mais on leur laisse deux touffes sur les temples. Les filles de cet âge ne sont distinguées des garçons, que par les anneaux qu'elles ont aux oreilles; car elles sont d'ailleurs habillées de même, c'est-à-dire, d'une chemise qui leur descend presque jusqu'aux talons.

En général, les femmes de Russie sont belles & bien faites; mais elles se gâtent le visage par la quantité de fard qu'elles emploient. Elles en mettent dans tous les états; & rien n'est plus commun, que de voir des servantes & des paysannes avec des mouches, du rouge, & les pieds nuds. Les autres sont chaussées comme les hommes, avec cette seule différence, que leurs talons sont d'une hauteur démesurée. Au moment où je vous écris, il entre chez moi une de ces filles, dans l'état que je viens de les peindre, qui demande à arranger mon appartement. C'est une petite créature de dix-huit ans, assez jolie; mais je n'ai pas l'air d'y faire attention. La facilité avec laquelle elles s'abandonnent aux étrangers, peut rendre leur commerce trop dangereux. Celle-ci n'est que depuis six mois dans la maison où je loge, la seule où l'on mange à table d'hôte. L'aubergiste, Savoyard de nation, a toujours chez lui beaucoup de François; & il y a des jours où je n'entends presque parler d'autre langue que la mienne.

Les changemens arrivés en Moscovie depuis le règne de Pierre le Grand, m'o-

bligent souvent de comparer les mœurs anciennes avec les nouvelles, & les coutumes des temps passés avec les usages du siécle présent. Les maisons, même des plus grands seigneurs, n'étoient autrefois que de misérables cabanes, dans lesquelles on ne trouvoit, pour tous meubles, que des marmites de fer, & quelques plats de terre cuite. Les riches garnissoient les murailles de nattes, &, pour décoration, y mettoient trois ou quatre mauvaises images. On ignoroit l'usage des lits de plumes; les gens de distinction couchoient sur des matelas; les pauvres sur la paille, ou sur leurs habits. Il n'y avoit point d'appartement séparé pour le maître, la maîtresse, les enfans, les domestiques, qui tous étoient rassemblés daus le même taudis. A la campagne, les bœufs, les vaches, les chevaux, les cochons, la volaille, habitoient le même lieu que le mari, la femme & toute la famille.

On connoît aujourd'hui l'architecture en Russie; & les grands seigneurs y sont aussi-bien logés, que dans le reste de l'Europe. Des lits de damas, des tapisseries de Flandres, des tables de marbre décorent les appartemens. Celui du maître

eſt diſtingué de celui de l'eſclave ; les enfans de différent ſexe ne couchent plus dans la même chambre ; les hommes & les animaux n'occupent plus le même logement. Le peuple, à la vérité, n'habite guère que des maiſons de bois, parce que les pierres ſont très-rares dans un pays qui ne contient que de vaſtes plaines, & d'immenſes forêts ; mais ſi ces maiſons viennent à brûler, ce qui arrive très-ſouvent par la négligence & le peu d'ordre de ceux qui y logent, on s'en conſole d'autant plus aiſément, qu'on en trouve de neuves, toutes bâties, au marché, comme je crois vous l'avoir dit.

La ſimplicité des repas répondoit à celle des ameublemens. Ils ne connoiſſoient, ni nos ragoûts ni nos viandes délicates. Les mets ordinaires ſont le gruau, les choux, les navets, les concombres frais ou confits au ſel & au vinaigre. Ils font leurs délices du poiſſon ſalé, & d'une ſorte de pâtiſſerie, de la grandeur & de la forme d'un petit pain. Ils garniſſent la pâte de poiſſon ou de viande hachée ; en relèvent le goût avec du poivre & de la ſiboulette, & la font frire dans une

poële, avec de l'huile ou du beurre.

Rien de plus ſimple que les feſtins que ſe donnoient, entr'eux, les gens de diſtinction. Sur une table longue & étroite, couverte d'une nappe de groſſe toile, & le plus ſouvent ſans nappe, on mettoit une bouteille de vinaigre, une boëte à poivre & une ſaliere. On préſentoit aux plus qualifiés ſeulement, une cuillere, une fourchette, un couteau, une aſſiette & quelquefois une ſerviette. Le dîner commençoit par l'eau-de-vie, qui ſe donnoit dans un petit verre ſur une ſoucoupe. Le premier ſervice conſiſtoit en viandes froides, avec de l'huile, des oignons & de l'ail. Une heure après, on apportoit la ſoupe & le rôti : le deſſert venoit en ſuite; mais on commençoit à boire les ſantés, dès qu'on avoit ſervi les premiers plats; & l'on étoit obligé de remporter dans leurs maiſons, la plûpart des convives qui ne pouvoient plus ſe ſoutenir. Les femmes étoient exclues de ces repas; mais la maîtreſſe du logis, après s'être parée, plus qu'à l'ordinaire, entroit dans la ſalle, préſentoit au plus diſtingué un verre d'eau-de-vie, où elle avoit trempé le bord de ſes lèvres;

& pendant qu'il le buvoit, elle se retiroit dans sa chambre, prenoit d'autres habits, rentroit dans la salle à manger, faisoit la même politesse à un second, à un troisieme, à un quatrieme, &c. Ayant ainsi satisfait tout le monde, elle alloit se mettre contre le mur, les yeux baissés, les bras pendans, & recevoit un baiser de tous ceux qui étoient présens, dans le même ordre qu'elle venoit de les servir.

Pour rendre ses peuples sociables, le Czar Pierre ordonna que, désormais les femmes, habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe, fussent admises, avec leurs filles, aux assemblées, & fit des réglemens pour ces petites fêtes de société. Ce sexe gouta d'abord une façon de vivre qui flattoit son goût & sa vanité, & le fit goûter aux hommes. Ainsi, jusqu'à la civilité de ses sujets, tout fut l'ouvrage de ce grand homme. On a prétendu, & ce n'est peut-être pas sans fondement, que ce prince, par des vues de politique, les exhortoit surtout à bien boire. En effet, il se mêloit lui-même dans la compagnie, lioit conversation avec les uns & les

autres, sur le pied de camarade, &, par ce moyen, découvroit mieux les sentimens & la façon de penser de ceux qui étoient autour de lui, que s'ils eussent été de sang froid.

L'hydromel est la boisson ordinaire des Moscovites. Ils le font avec du miel, des cerises, des fraises, des framboises & des mûres. On laisse tremper ces fruits, l'espace de deux ou trois jours, dans de l'eau fraîche; on y jette ensuite du miel vierge, avec un morceau de pain rempli de lie de biere. Si on veut que cette liqueur cuve long-tems, on la met dans un lieu chaud; & pour la rendre plus agréable, on y mêle de la cannelle & du clou de girofle. Les gens du commun la font avec le miel qui n'est point encore séparé de la cire: ils la battent dans de l'eau tiéde, la laissent reposer, la passent dans un sac, la font bouillir, l'écument & la boivent. Les pauvres font usage d'eau de levain; mais dès qu'ils ont un sol, ils vont le dépenser au cabaret; hommes, femmes, jeunes, vieux, ecclésiastiques, moines, laïcs, tout le monde s'enivre ici d'eau-de-vie; les vins de France, du Rhin, de Mo-

ſelle leur paroiſſent foibles ; il leur faut des liqueurs qui leur brûlent le palais. L'uſage des Moſcovites eſt de dormir après-dîner ; à midi, les boutiques ſe ferment ; & ſur la porte, eſt le marchand, ou ſon garçon, livré au ſommeil.

J'aurois encore beaucoup de choſes à vous apprendre touchant les mœurs & les uſages de la Ruſſie ; mais l'abondance de la matiere, la longueur de cette Lettre, & un voyage qui demande quelques préparatifs, m'obligent à ſuſdendre mon récit. Je partirai, dans quatre jours, pour viſiter les différentes provinces de cet empire ; & à mon retour, je vous ferai part de tout ce qui me paroîtra digne de votre curioſité. M. Zusky, ci-devant attaché à un ambaſſadeur de Ruſſie à la cour de France, & que j'avois beaucoup connu à Paris, veut bien m'accompagner dans ce voyage. C'eſt un homme inſtruit des coutumes de ſon pays, & qui a des connoiſſances dans les villes principales où nous devons nous arrêter.

Je ſuis, &c.

A Moſcow, ce 8 Mai 1747.

LETTRE LXXXVII.

SUITE DE LA RUSSIE.

NOUS venons, Madame, de parcourir les provinces méridionales & occidentales de la Russie : ce pays offre peu de chose à la curiosité ; & notre voyage fourniroit à peine la matiere d'une Lettre, si des conversations particulieres avec des personnes instruites, ne suppléoient à cette disette.

Je partis de Moscow dans un *Kibic*; voiture fort legere, à quatre petites roues, conduite par des chevaux, & couverte de nattes. J'y avois mon lit ; car on ne trouve point d'auberges ; & les voyageurs emportent avec eux leurs provisions. Dans les villages, on peut s'arrêter chez un paysan, où il y a toujours du sel, du lait, des œufs & quelquefois de la viande, sur-tout lorsqu'on approche des grandes villes. De Moscow à Voronez, le Czar Pierre a fait mettre des piliers qui indiquent la distance des lieues, & planter des arbres

qui bordent & marquent les routes ; ornement d'autant plus utile en Moscovie, qu'en hyver on auroit de la peine à reconnoître les chemins, tant ils sont couverts de neige. Le même prince avoit aussi fait construire des logemens ou especes de lieux de repos, pour se garantir de la rigueur du froid, ou de l'ardeur du soleil.

Voronez, ainsi appellée du nom de la riviere qui l'arrose, & se jette ensuite dans le Tanaïs, est la capitale d'une province qui s'étend au midi, jusqu'aux Palus-Méotides. Cette ville est située sur le haut & le penchant d'une montagne, & divisée en trois parties : la citadelle, le quartier des marchands, & le chantier pour la construction des vaisseaux. La citadelle est un bâtiment quarré, qui a des tours aux quatre coins, & est garnie d'une nombreuse artillerie. Le chantier renferme de grands magasins, remplis de toutes les choses nécessaires à la marine, jusqu'à des habits pour les matelots. On croit que cette ville contient plus de dix mille habitans, gouvernés, pour le spirituel, par un archevêque, qui se trouve être le parent de M. Zuski, mon camarade de voyage,

On nous fit voir un moulin à vent d'une espece fort extraordinaire ; ou plutôt, ce sont quatre moulins qui vont en même tems, & dont les ailes ne paroissent point en dehors. Il y a dans l'intérieur, sept voiles semblables à celles d'une barque, &, de chaque côté, une grande fenêtre, qu'on tient ouverte vers la partie d'où vient le vent ; alors il donne dans les voiles, & fait tourner la machine avec rapidité.

C'est, Madame, dans cette même ville, que le Czar Pierre fit construire cette premiere flotte dont je vous ai parlé ; entreprise dont on n'avoit point encore d'idée dans ses vastes états. Il choisit l'endroit où le Tanaïs reçoit la riviere de Vorone, ayant, à sa droite & à sa gauche, d'immenses forêts. La flotte fut composée de quelques vaisseaux de guerre, de trente-trois galères, & de cinq ou six autres bâtimens. Le prince passa successivement à tous les emplois, & les remplit avec une exactitude scrupuleuse.

M. Zuski me présenta à l'archevêque, qui nous obligea de prendre un logement dans son palais. Il avoit été nommé à cette place, par l'impératrice Catherine,

Catherine, femme de Pierre I. Comme il lui devoit sa dignité & sa fortune, il conservoit un tendre souvenir de ses bienfaits. Il aimoit à opposer l'éclat de ses vertus à l'obscurité de sa naissance; car vous sçavez, Madame, que cette princesse, fille d'un paysan Livonien, demeurée orpheline fort jeune, élevée jusqu'à l'âge de quatorze ans, aux frais de sa paroisse, mariée à un sergent, restée veuve, devenue la maîtresse du favori du Czar, joignoit l'esprit à la beauté, la force de l'ame à la vivacité du génie, la noblesse du cœur à mille qualités au-dessus de son sexe. L'empereur fut frappé d'étonnement & d'admiration à la vue de cette jeune & belle étrangère; le charme de sa conversation acheva de captiver ce monarque. Elle se rendit si agréable par son caractère, que Pierre voulut l'avoir toujours auprès de lui. L'amour qu'il conçut pour cette femme, fut un feu qui remplit le cœur du héros d'une nouvelle activité. Il n'en fit d'abord que sa maîtresse; dans la suite il l'associa à sa couronne; & ayant été choisie pour lui succéder, elle gouverna avec tant de bonté, de dignité & de sagesse, que

cette étonnante & suprême élévation ne fut ni enviée ni traversée. A chaque instant, le bon archevêque nous parloit de sa chere princesse, qui l'avoit, disoit-il, tiré de l obscurité du cloître, à l'âge de trente-six ans, pour en faire son aumônier, & l'élever ensuite à l'épiscopat.

Ce prélat me parut un assez bon théologien, & un homme versé dans la connoissance de l'histoire ecclésiastique. « Est-il vrai, me disoit-il,
» que vos docteurs François, lorsque
» le feu Czar alla voir leur maison de
» Sorbonne, entreprirent sérieusement
» d'éteindre le schisme qui nous sépare,
» & de réunir l'église Grecque à la Ro-
» maine? Comment des gens d'esprit ont-
» ils pu se persuader qu'un monarque,
» en possession de gouverner son église
» lui-même, se soumettroit à une auto-
» rité étrangère, & reconnoîtroit un
» autre souverain à mille lieues de ses
» états? J'ai lu le Mémoire qu'ils pré-
» senterent à l'empereur, au sujet de
» cette réunion, & les lettres qu'ils
» écrivirent à plusieurs de nos évêques.
» Le Czar reçut ce projet avec bonté;
» & nos prélats firent des réponses
» polies; c'est tout le fruit que la Sor-

» bonne recueillit de ses démarches & » de son zèle. Sans être profondément » instruit des matieres de religion, le » Czar étoit jaloux de maintenir celle de » Russie dans son ancienne indépendan» ce. D'ailleurs, disoit-il, le Christianis» me nous a été transmis par les Grecs; » nous devons conserver ce dépôt dans » toute son intégrité. Ce prince ne man» quoit pas d'une sorte de dévotion; » & je l'ai vu souvent à l'église, pen» dant le service divin, mêler sa voix à » celle des prêtres. Un jour que le lecteur » ne récitoit point un pseaume à sa fan» taisie, il lui arracha le livre des mains, » & le lut lui-même très distinctement, » & avec beaucoup d'emphase.

» En permettant dans son empire, » l'exercice de toutes les religions, le » Czar voulut que la sienne fût toujours » la dominante. C'est pour en renou» veller incessamment la protestation » d'une maniere solemnelle & publi» que, que l'état envoie, tous les ans, » un présent de cinq cens écus d'or au » patriarche de Constantinople. Nos » églises sont disposées, à-peu-près, » comme celles des Grecs: elles ont, » comme vous l'avez pu voir, une cloison

» qui sépare le sanctuaire de la nef. Au » milieu est un séraphin, sous lequel est » le calice pour dire la messe. Au côté » gauche est le livre des évangiles, à » droite un crucifix posé sur un coussin. » Dans la nef, sont les images des » saints, peintes le long des murs : cha» que paroissien a la sienne, devant la» quelle il a sa place marquée, & a seul » le droit de lui adresser des prieres ; un » autre qui oseroit l'invoquer, se feroit » une querelle sérieuse. Les femmes » sont dans des tribunes fermées de » treillis. L'office divin se fait en langue » Esclavone, & comprend la messe & » la récitation du bréviaire, qui se chante, » comme chez vous, à différentes heu» res. Les messes se célèbrent, suivant » la liturgie de S. Basile ou de S. Chry» sostome. On n'en dit qu'une dans » chaque église ; encore n'y assiste-t-on » réguliérement que les fêtes & les di» manches. Nous consacrons avec du » pain levé ; & nos ornemens, ainsi » que nos cérémonies, sont entiére» ment à la Grecque.

» Les évêques & les autres ecclésias» tiques se sont donnés des soins, pour » porter la lumiere de la foi chez les

» idolâtres ; &, s'il en faut croire les re-
» lations, leurs travaux n'ont pas été
» inutiles. Il s'est formé autrefois en
» Russie, une ancienne secte qui subsiste
» encore, & qui nous taxe tous d'héré-
» tiques. La plûpart ne sçavent ni lire
» ni écrire, sont fort simples, n'ont
» point d'églises publiques, & tiennent
» leurs assemblées dans des maisons
» particulieres. Voici en quoi leur
» croyance diffère principalement de
» la nôtre. Ils veulent qu'on ne dise
» que deux fois *alleluia*, au lieu de
» trois ; qu'on apporte sept pains à la
» messe au lieu de cinq ; que la croix,
» marquée sur ces pains, ne soit point
» carrée, mais octogone ; que les prê-
» tres, qui boivent de l'eau-de-vie, ne
» puissent, ni baptiser ni confesser ; que
» tout soit commun entre les Chrétiens
» qui pensent comme eux, &c. Ils sont si
» persuadés de la vérité & de la sublimité
» de leur croyance, qu'ils souffriroient les
» tourmens les plus horribles, plutôt que
» d'y renoncer. Ils nous regardent nous
» autres, comme des impurs, & ne veu-
» lent ni boire ni manger avec nous. Ils
» ne sont pas plus d'accord entr'eux ; car
» il y en a qui n'admettent point de prê-

» tres ; ce sont les plus âgés de l'un & » de l'autre sexe, qui administrent les » sacremens, & font le service de l'é» glise. Nulle société d'ailleurs n'est ni » plus réglée, ni plus sévère dans ses » mœurs. Au reste ces gens ont de la » douceur dans le caractère, de la bonne » foi dans le commerce, de la sobriété » dans leurs repas, de la régularité dans » leur conduite. Comme ils ne souffrent » dans leurs assemblées, que ceux de » leur secte, on leur impute toutes les » abominations dont les payens accu» serent les premiers Chrétiens, & que » les Chrétiens, à leur tour, ont re» prochées aux hérétiques. On a pré» tendu qu'ils égorgeoient de petits en» fans ; qu'ils en buvoient le sang ; qu'ils » éteignoient les lumieres dans leurs » cérémonies secrettes, & se mêloient » ensemble, sans distinction d'âge, de » parenté, ni de sexe. Nos patriarches » ont fait de vains efforts ; ils ont même » employé la persécution pour détruire » ces Sectaires. Pierre le Grand a or» donné qu'on les laissât tranquilles, » tant qu'ils ne chercheroient pas à faire » des prosélytes. Il plaignoit, & ne sça» voit pas haïr ceux qu'il croyoit éga-

» rés; & sa religion dégagée de l'indis-
» crétion & du faux zèle, lui inspiroit
» autant d'estime pour l'hérétique hon-
» nête homme, que d'aversion pour le
» Catholique pervers & dissolu. La
» Russie est le seul état Chrétien, où
» les hérésies n'ayent pas excité des
» guerres civiles.

» La religion Luthérienne est ici la
» plus étendue après la Grecque; toutes
» les provinces conquises par Pierre le
» Grand, l'ont conservée. Elle a deux
» églises publiques à Pétersbourg, deux
» à Moscow, une à Belgorod; à Ca-
» therinebourg, à Tobolsk, &c. Les
» Calvinistes & les Catholiques Ro-
» mains en ont également dans les lieux
» où ils sont en plus grand nombre. Il
» y a dans plusieurs villes de l'empire,
» des églises pour les Arméniens, des
» mosquées pour les Mahométans, des
» temples pour les idolâtres. Les Juifs seuls
» ne sont point admis: le Czar a chassé les
» Jésuites; mais on souffre les Capucins,
» comme des gens sans conséquence.

» Autrefois nous ne permettions
» point aux étrangers d'entrer dans nos
» églises; on les croyoit profanées,
» quand elles étoient visitées par des

» hommes d'une religion différente; on » faisoit balayer l'endroit où ils avoient » marché; & il y a des dévots qui tien» nent encore à ce préjugé. On en » usoit de même à l'égard des animaux » qui y laissoient des ordures: on lavoit » le pavé; on y brûloit de l'encens; on » le purifioit avec de l'eau-bénite. Nous » ne souffrons dans nos temples, ni or» gues ni instrumens de musique; nous » croyons que des choses inanimées ne » sont pas capables de glorifier Dieu. »

Après cette digression, notre bon prélat fit de nouveau tomber la conversation sur sa chere bienfaitrice. Je profitai de cette occasion, pour lui demander s'il étoit vrai, comme on le croit communément en Russie, qu'elle eût contribué à la mort du Czarowitz? Vous sçavez, Madame, que ce prince infortuné, fils de Pierre le Grand, & d'une premiere femme qu'il relégua dans un monastère, ayant encouru la disgrace de son pere, fut condamné juridiquement, & déclaré digne de mort. Les accusations portoient sur des desseins de rebellion contre le Czar; sur des pratiques tramées & entretenues pour usurper le trône; sur des oppositions continuelles

aux volontés de l'empereur; sur le projet de se faire assister par une puissance & une armée étrangère, & enfin sur un desir marqué d'attenter à la vie de son pere & de son souverain.

L'archevêque me répondit : « Il n'est » guère possible d'assurer que la Czarine » n'ait eu aucune part à la haine que » Pierre I avoit conçue contre son fils; » cependant, si l'on en croit les Mémoires » du tems, elle n'a contribué en rien à son » malheur. On prétend même qu'elle » plaignit son infortune, & pria son » époux de ne point prononcer sa con- » damnation. Contentez-vous, lui dit- » elle, de lui faire prendre le froc, » parce que cet opprobre d'un arrêt de » mort signifié, rejaillira sur votre petit- » fils. Le Czar ne se rendit point aux » prieres de sa femme; il crut qu'il étoit » important que la sentence fût pro- » noncée publiquement au prince, afin » qu'après cet acte solemnel, il ne pût » plus revenir contre un arrêt qui le » mettroit pour jamais, hors d'état de » réclamer la couronne. Quand on en » fit la lecture au coupable, & qu'on » en vint à ces mots : *Les loix divines* » *& ecclésiastiques, civiles & militaires*

» *condamnent à mort ceux dont les at-*
» *tentats, contre leur pere & leur sou-*
» *verain, sont manifestes;* ce prince
» tomba en convulsion, & ensuite en
» apoplexie. On assure qu'il eut encore
» le tems de demander pardon à l'em-
» pereur; le pere pardonna; & le fils
» mourut le lendemain.

» Je sçais tous les bruits qui coururent alors : on publia que la Czarine,
» craignant pour son fils, n'eut point
» de repos, qu'elle n'eût porté son
» mari à faire condamner à mort l'héri-
» tier de la couronne; que le Czar,
» après lui avoir donné lui-même
» le knout, pour connoître ses com-
» plices, lui coupa aussi lui-même la
» tête; que son second fils étant mort
» quelque tems après, & réfléchissant
» qu'il pourroit manquer de successeur,
» il devint de mauvaise humeur contre sa
» femme, qui d'ailleurs entretenoit des
» intrigues secrettes & illégitimes avec
» le prince Menzikof, lequel, disoit on,
» n'avoit jamais cessé d'être son amant;
» que cela, joint à ce qu'elle étoit la cause
» qu'il avoit lui-même sacrifié son fils aîné,
» il médita de la faire raser & enfermer
» dans un couvent comme sa premiere

» femme ; qu'instruite de ce dessein ;
» Catherine en avoit fait part à Menzi-
» kof, & que, deux jours après, le Czar
» fut attaqué d'une maladie inconnue
» & violente, dont il mourut. Mais,
» continue notre archevêque, si cette
» princesse avoit empoisonné son beau-
» fils & son mari, elle ne s'en seroit pas
» tenue à ces seuls crimes : de pareils
» attentats marqueroient une cruauté
» qu'on ne lui a jamais reprochée; tant
» qu'elle a été sur le trône, toutes ses
» actions n'ont respiré que la douceur
» & l'indulgence. A l'égard de ses in-
» trigues avec le favori du Czar, je
» n'entreprendrai point de la justifier :
» en passant des bras de son amant dans
» ceux de son époux, elle ne parut pas
» assez avoir oublié qu'il avoit été sa
» premiere passion & son premier bien-
» faiteur : un intérêt commun les lioit
» l'un à l'autre : Catherine devoit son
» élévation à son amant, & Menzikof
» à la Czarine, l'augmentation de sa fa-
» veur.

» Vous sçavez, sans doute, continua
» le prélat, quelle fut l'époque singuliere
» de la fortune de cet ami de cœur du
» Czar. Pierre étoit à table avec ses

» courtiſans, lorſqu'un garçon pâtiſſier,
» paſſant dans la rue, annonça ſa mar-
» chandiſe avec des propos joyeux. Le
» prince, qui étoit dans un de ces mo-
» mens de gaieté que le vin fait naître
» parmi les convives, le fit appeller,
» dans l'intention de s'amuſer de ſon
» embarras. Le jeune homme parut
» ſans timidité devant ſon ſouverain,
» répondant avec liberté à toutes ſes
» demandes. Le monarque charmé de
» ſa bonne mine, & de l'aiſance de ſes
» manieres, conçut pour lui une incli-
» nation, qui ne fit que ſe fortifier de
» plus en plus dans la ſuite. Tiré de ſon
» premier état, & placé dans la mai-
» ſon du Czar, Menzikof ne tarda pas
» à ſe diſtinguer par ſon adreſſe & ſon
» attachement à ſes devoirs : il apprit
» pluſieurs langues, ſe forma aux affaires
» & aux armes ; & ayant ſçu d'abord ſe
» rendre agréable à ſon maître, il trouva
» moyen de ſe rendre néceſſaire : il
» monta rapidement aux premieres di-
» gnités; & toujours ſoutenu par l'amitié
» de l'empereur, il devint ſon plus cher
» confident, & un des principaux per-
» ſonnages de ſon règne. L'orgueil &
» le préjugé pouvoient ailleurs mur-

» murer qu'un garçon pâtissier devînt
» général, ministre, gouverneur &
» prince ; mais Pierre avoit accoutumé
» ses sujets à ne pas s'étonner de voir
» donner tout aux talens, & rien à la
» seule noblesse. »

Voilà, Madame, ce qui s'est dit de plus intéressant dans nos entretiens avec l'archevêque de Voronez. Nous continuâmes notre route vers le midi ; & nous arrivâmes entre le Tanaïs & le Boristhène, dans le gouvernement de Belgorod. C'est une des plus fertiles provinces de la Russie, & celle qui fournit une plus grande quantité de ce gros bétail, connu sous le nom de *bœuf de l'Ukraine*. La richesse du pays fit tomber la conversation, entre M. Zuski & moi, sur les revenus du Czar & la maniere de les percevoir. « Pierre I, me dit-il, voulant prendre la pratique d'Allemagne,
» & recueillir les tributs en argent, fit
» un réglement, dont vous approuve-
» rez la sagesse. Le gentilhomme leve la
» taxe sur les gens de campagne, & la
» paye à l'empereur : si le nombre des
» paysans diminue, la taxe reste la même ;
» s'il augmente, le gentilhomme ne paye

» pas davantage ; il eſt donc intéreſſé
» à ne point vexer ſes laboureurs.

» Il n'eſt pas aiſé de donner un détail
» circonſtancié des revenus du Czar.
» Ceux qui ſe croient les mieux inſ-
» truits, comptent environ cinq de nos
» livres par tête, pour chaque chef de
» famille. Les payſans qui appartiennent
» immédiatement à la couronne, don-
» nent quelque choſe de plus que ceux
» des nobles ; & l'on fait monter le
» tout enſemble à ſept ou huit mil-
» lions de roubles ; les grands, les petits
» péages & l'aciſe, à quatre millions ;
» le commerce de la Chine, de la Perſe,
» les droits ſur le ſel, ſur la boiſſon, ſur
» le tabac, &c. à pareille ſomme ; le
» tribut des provinces nouvellement
» conquiſes, à la moitié ; les mines, la
» monnoie, les droits de chancellerie,
» & des autres colleges, à un million ;
» ce que l'état retire en pelleteries, à
» deux ; & la totalité, à près de cent
» millions de votre argent.

» Des revenus ſi bornés, dans un auſſi
» grand pays que la Ruſſie, en ont exclu
» juſqu'ici ces fortunes immenſes & rapi-
» des, ſi odieuſes dans d'autres états. Les

» moyens de s'enrichir étant partagés
» entre un plus grand nombre de ci-
» toyens, les biens y sont plus divisés.
» Le système des finances n'entasse
» point, comme parmi vous, toutes les
» richesses dans la capitale ; & l'on ne
» voit pas ici, comme en France,
» une foule de monopoleurs, d'admi-
» nistrateurs, de receveurs des fonds
» publics, chercher à couvrir, sous le
» faste & les décorations du luxe, la
» bassesse de leur naissance, & l'origine
» de leur fortune. Plus attachés que vous
» à la décence des mœurs, nos riches,
» dans leur luxe même, ont encore le
» ton & le maintien de leur état. L'opu-
» lence, chez nous, ne donne ni les
» manieres d'un jeune seigneur au ma-
» gistrat, ni la parure & la mollesse au
» militaire, ni l'air de dissipation à l'ec-
» clésiastique, ni le cortége de gran-
» deur au simple citoyen, ni l'arrogance
» au publicain & au traitant. A quoi bon
» étaler un faste excessif, quand on a un
» mérite réel dont le public nous tient
» compte ? Il n'y a que des gens qui ont
» sacrifié la vertu au desir de s'enri-
» chir, qui dédaignent de faire un usage
» vertueux de leurs richesses. Ils cher-

» cheroient en vain ce qu'ils ne pour-
» roient mériter, l'estime & la bien-
» veillance de leurs concitoyens. »

Ainsi parloit M. Zuski de nos financiers qu'il appelloit des hommes d'or, à la tête de plomb & au cœur de fer. » J'en ai vu, disoit-il, lorsque j'étois » en France qui, chargés des dépouilles » de la nation, s'endormoient molle- » ment au bruit des gémissemens des » malheureux qu'ils avoient opprimés, » & étaloient, avec insolence, l'orgueil » d'un prince aux yeux de la capitale. »

A l'occident de Belgorod, nous entrâmes dans l'Ukraine, ou province de Kiovie, traversée par le Niéper que les Grecs ont appellé *Boristhène*. Ce pays est arrosé par une multitude d'autres rivieres qui le rendent le plus fertile de toute la Russie. Que seroit-ce, si les hommes y secondoient la nature; si préférant le travail au brigandage, ils aimoient mieux cultiver leurs terres, que de vivre de rapine? Ces peuples, nommés *Cosaques*, viennent originairement des environs du royaume d'Astracan. D'autres Tartares ayant envahi leur pays, ils se refugierent vers le Boristhène. Ils y furent joints par des

bandits de Russie, de Pologne, de Valachie, de Moldavie, de Hongrie, qui ne formerent qu'une nation avec eux; & après cette réunion, ils devinrent nombreux & formidables. Par une inconstance naturelle à des brigands, ils ont servi tour-à-tour la Pologne, la Turquie & la Russie. Les Polonois s'étoient engagés à leur payer un subside annuel; à condition qu'ils tiendroient toujours un corps d'armée aux ordres de la république. Cette confédération fut très-avantageuse à la Pologne, à laquelle ils servirent de rampart contre les Russes, les Tartares & les Turcs. Ils obéissoient alors à un général électif de leur nation, qu'ils appelloient *Hatman*.

Mécontens des Polonois, ils se livrerent au Czar, qui leur accorda divers priviléges, & leur permit de vivre suivant la constitution de leur gouvernement. Ils resterent sous sa domination, jusqu'aux guerres de la Russie avec la Suède, sous les règnes de Pierre I & de Charles XII, que leur Hatman, ou général Mazeppa se rangea du côté du monarque Suédois. M. Zuski, qui n'ignore aucune anecdote concernant la

Russie, m'a raconté l'histoire de ce Mazeppa, que vous ne serez peut-être pas fâchée de connoître. « C'étoit, me » dit-il, un gentilhomme Polonois, que » la fortune se plaisoit à conduire aux » honneurs par des aventures singulieres. » Il avoit d'abord été page du roi de » Pologne; & comme il étoit d'une » figure agréable, qu'il avoit des talens » & du goût pour la galanterie, ses in- » trigues amoureuses avec une dame » Polonoise, irriterent un grand du » pays. Ce seigneur offensé le fit atta- » cher sur un cheval fougueux, & le » laissa ainsi errer à l'abandon. Le che- » val étoit de l'Ukraine, & y traîna » cet homme sanglant & défiguré. Des » Cosaques émus de pitié, le déli- » vrerent; & par leurs soins offi- » cieux, il fut bientôt guéri de ses bles- » sures. Mazeppa s'attacha à ses bien- » faiteurs, se distingua en plusieurs oc- » casions, donna des preuves de va- » leur, & s'acquit enfin une réputation » qui le fit nommer Hatman, ou géné- » ral de l'Ukraine. Il montra d'abord » assez de zèle pour le service de la » Russie; mais étant ensuite devenu » l'ennemi secret du Czar, il chercha

» le moyen de se venger d'un traite-
» ment injurieux qu'il en avoit reçu,
» à l'occasion que je vais dire.

» Pierre ayant à sa table ce chef des Co-
» saques, s'applaudissoit des réformes
» qu'il avoit introduites dans ses états, &
» exhortoit Mazeppa d'en faire autant
» parmi ses peuples. Celui-ci parut mépri-
» ser des projets dont il ne sentoit pas les
» avantages; le Czar, naturellement em-
» porté & violent, s'éleva avec fureur
» contre l'Hatman, & menaça de le
» faire empaler. Cette vivacité laissa
» dans le cœur de Mazeppa des traces
» profondes; & croyant avoir trouvé
» le moment de la vengeance, il se
» donna à Charles XII. Il ouvrit au roi
» de Suède une route qui pouvoit le
» conduire par l'Ukraine à Moscow;
» il fournit des vivres à son armée, la
» fortifia d'un corps de six mille Cosa-
» ques, & se flatta de faire révolter
» avec lui toute la nation.

» Lorsque la trahison fut constatée, le
» Czar détacha le prince Menzikof, qui
» porta dans l'Ukraine toutes les horreurs
» de la guerre. Il se présenta devant la
» ville de Bathurin, où Mazeppa faisoit
» sa résidence ordinaire; elle fut prise

» presque sans résistance, saccagée & » réduite en cendres ; les trésors de » l'Hatman furent enlevés ; les Cosaques » élurent un autre chef ; & pour faire » sentir, par un appareil imposant, » toute l'énormité du crime qu'on pu- » nissoit, Pierre voulut que le coupa- » ble fût excommunié publiquement, » & ensuite pendu en effigie. Tous » ceux qu'on soupçonna d'être ses com- » plices, moururent par le supplice de » la roue ; & l'Ukraine inondée de sang, » & désolée par les ravages, offroit » par-tout un spectacle effrayant de la » barbarie du vainqueur.

» Cependant Mazeppa, cherchant à » faire des partisans au roi de Suède, » négocioit avec d'autres Cosaques, » dont le chef vint le trouver. Pour » faire connoître ce que c'étoit que ces » autres Cosaques, & leurs généraux, il » est à propos de dire de quelle maniere » se passa cette entrevue. Les deux chefs » firent porter, chacun devant eux, » une queue de cheval & une massue. » Mazeppa régala son allié, & les offi- » ciers de sa suite. Quand ces derniers fu- » rent ivres, ils jurerent à table, sur l'évan- » gile, qu'ils fourniroient des hommes

» & des vivres à Charles XII; après » quoi, ils emporterent toute la vaiſſelle. » Le maître d'hôtel courut après eux, & » redemanda ſon argenterie. Les Coſa» ques s'attrouperent, vinrent en corps » ſe plaindre à Mazeppa de l'affront » que leur faiſoit ſon domeſtique, » exigerent qu'on leur livrât le maître » d'hôtel, qui, en effet, leur fut aban» donné; ils ſe jetterent ſur ce pauvre » homme; & après l'avoir meurtri de » coups, ils lui plongerent un couteau » dans le cœur.

» Tels étoient les nouveaux alliés » qui vinrent renforcer l'armée du roi » de Suède. On les appelle *Coſaques* » *Zaporaviens;* & ils habitent les prin» cipales iſles que forme le Boriſthène. » Semblables aux Amazones, qui n'ad» mettoient point d'hommes parmi elles, » on prétend qu'ils ne ſouffrent chez eux » aucune femme. Celles qui leur ſervent » à peupler, demeurent, dit-on, dans » d'autres iſles du même fleuve; mais il » n'y a entr'eux ni mariage ni famille. » Ils enrôlent les enfans mâles dans leurs » troupes, & laiſſent les filles à leurs » meres: ſouvent un frere fait un enfant » à ſa ſœur, un pere à ſa fille. Point

» d'autres loix chez eux, que les usages
» établis par les besoins. Ils ont cependant
» quelques prêtres du rit Grec ; mais ils
» ne prennent de cette religion, que
» ce qui peut s'accorder avec leur façon
» de vivre. Ils servent dans les armées
» de Russie, en qualité de troupes ir-
» régulières ; & malheur à qui tombe
» entre leurs mains ; malheur aux Russes
» même, si l'on n'a pas soin de les ré-
» primer ; c'est pourquoi on a cons-
» truit quelques forts pour les contenir.

» Tous les peuples de l'Ukraine
» sont divisés en régimens, à la tête
» desquels est toujours un Hatman ; mais
» il n'est plus élu, comme autrefois, à
» la pluralité des voix. Ce capitaine gé-
» néral des Cosaques est un seigneur
» Russe, que la cour leur donne pour
» gouverneur ; en leur conservant néan-
» moins quelques-uns de leurs anciens
» privilèges. Pierre le Grand, en les
» soumettant, leur imposa des loix que
» ses successeurs ont soin de maintenir.
» Les Cosaques sont grands & bien
» faits, robustes, adroits, braves & gé-
» néreux. Ils sont aussi fort jaloux de
» leur liberté ; & on les accuse d'être
» inconstans, perfides & ivrognes. Leurs

» femmes ſont fort belles. Ils s'habillent » les uns & les autres à la Polonoiſe, » au bonnet près, qui eſt un peu diffé» rent. Leurs armes ſont le ſabre & le » mouſquet. Les troupes ne conſiſtent » qu'en infanterie; & la Czarine en a » actuellement un grand corps à ſon » ſervice. Leur langue eſt un compoſé » de celles de Pologne & de Ruſſie; » & ils ont pluſieurs monaſtères d'hom» mes & de filles de leur nation. »

Kiovie ou Kiow, capitale de cette province, eſt ſituée ſur la droite du Niéper, partie dans une plaine, partie ſur le ſommet d'une montagne qui commande la campagne & le fleuve. Les uns diſent qu'elle fut fondée par un prince Ruſſe, au neuvieme ſiécle; les autres, par un empereur de Conſtantinople. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on y trouve encore des inſcriptions Grecques, & que c'eſt la ſeule ville de l'empire, où il y ait des antiquités. Les grands ducs y firent long-tems leur réſidence; & elle ne ceſſa d'être la capitale de leurs vaſtes états, que lorſqu'elle tomba au pouvoir des Polonois. Les Moſcovites l'ont repriſe depuis; & ſes habitans, qui furent baptiſés Chrétiens de

la religion Romaine, tant qu'ils ont servi la Pologne, sont de l'église Grecque, depuis qu'ils appartiennent à la Russie.

Kiow est fortifiée à la moderne, & sert à l'empire de boulevard, sur les frontieres. On y a établi une espece d'université; & malgré cela, cette ville, autrefois si florissante, est aujourd'hui peu considérable. On la divise en vieille & en nouvelle: dans la premiere est la cathedrale, du rit Russien, appellée *sainte Sophie*, comme celle de Constantinople. D'un très-grand nombre d'églises qui y étoient autrefois, c'est presque la seule qui subsiste. La nouvelle ville, ou la ville basse, s'étend le long du Boristhène; les maisons en sont bâties à la maniere des Moscovites, c'est-à-dire, de bois, de plein pied, & à un étage. Les Polonois y ont fondé une cathédrale Latine, desservie par des prêtres de l'église Romaine. On y voit aussi des Bernardins, des Dominicains, & même des Jésuites. Depuis que Kiovie appartient aux Moscovites, l'évêque Latin, qui est sénateur de Pologne, réside à Lublin avec son chapitre. Il y a un autre prélat Catholique, qui prend le titre d'archevêque de Kiovie, & demeure

à

à Vilna. La citadelle, où les Russes entretiennent une forte garnison, est située sur le penchant de la montagne. Les autres lieux remarquables de l'Ukraine, sont Petzora, célèbre monastère de religieuses, fortifié & environné de murailles; Bathurin, où Mazeppa avoit son palais, que Pierre I rasa avec toute la ville; & Pultava, où ce monarque remporta sur Charles XII, la seule bataille, peut-être, qui ait servi au bonheur du genre humain, puisqu'elle lui donna la liberté de policer une grande partie du monde, & de procurer la félicité du plus vaste empire de l'univers.

Cette victoire fut d'autant plus glorieuse à la Russie, que ses forces militaires étoient beaucoup moins considérables, qu'elles ne le sont aujourd'hui. Selon le détail que m'en a fait M. Zusky, la Czarine a plus de quatre cens mille hommes, qui portent les armes à son service; sçavoir, deux cens mille de troupes réglées, entretenues sur le pied Allemand, & le reste de milice irréguliere. La garde du corps est composée de quatre régimens, qui forment douze bataillons; chaque bataillon a

huit compagnies, quatre de fusiliers, & quatre de grenadiers, chacune de cent quatre vingt-douze soldats. La cavalerie se distribue en trois divisions, dont chacune est de dix régimens qui, tous ensemble, font plus de trente mille hommes. L'artillerie forme un troisieme corps de trente-trois compagnies, dont vingt-quatre de canonniers, trois d'artificiers, trois de bombardiers, trois d'ingénieurs, trois de mineurs, & trois de pontoniers, faisant en tout près de huit mille personnes, partagées en trois régimens : & en y ajoûtant les ouvriers, le tout se montera à douze mille. Les troupes irrégulieres sont les gentilshommes du pays avec leurs valets, les Cosaques, les Calmoucks & les Tartares, toujours prêts à marcher au premier ordre.

On peut distinguer encore en Russie, la milice offensive & défensive. La premiere est celle dont je viens de faire l'énumération ; la seconde est chargée de veiller continuellement sur les ennemis, & d'empêcher les troubles. Une partie est en garnison, soit au milieu du pays, pour y maintenir l'ordre, soit dans les places frontieres, pour s'opposer aux

entreprises qui pourroient troubler la tranquillité. Il est une autre espece de troupes défensives, irrégulieres, soit parmi la noblesse, soit dans les gouvernemens, chez les Cosaques & chez les Tartares. Elles n'ont ni paye, ni uniforme, ni nourriture. L'état ne leur fournit que les armes & les munitions de guerre. Elles ont leurs officiers particuliers, & dépendent du gouverneur général de chaque province. On les laisse jouir de plusieurs priviléges, qui leur tiennent lieu de paye, d'habillement, &c.

Les armées Russiennes sont commandées par un feld-maréchal. Un autre officier du même grade préside au conseil de guerre, & change tous les trois ans. Il y a deux généraux d'infanterie, trois lieutenans-généraux, six majors, six brigadiers, sans compter les premiers officiers des gardes-du-corps, qui sont presque tous brigadiers ou généraux. La cavalerie a aussi ses grands officiers, dont les grades répondent à ceux de l'infanterie. Il en est de même de l'artillerie, dont le grand maitre a sous lui un lieutenant-général, trois majors généraux, sçavoir, un de l'ar-

tillerie, un des fortifications, un maître général des quartiers, & trois colonels, ayant rang de brigadiers.

En tems de paix, l'artillerie est distribuée en trois divisions. La premiere est à Moscow; la seconde à Novogorod; la troisieme dans le voisinage de Kiovie; & de ces trois endroits, elle peut être transportée facilement dans toutes les parties de l'empire. A chaque entrepôt, il y a un régiment d'artillerie, avec les canons, les mortiers, les boulets, les bombes, les chariots & les munitions nécessaires pour marcher sur le champ. Un tiers des chevaux est toujours avec le régiment; les autres sont distribués parmi les paysans. Toutes les troupes régulieres de la Russie sont distinguées, comme dans le reste de l'Europe, par des uniformes de différentes couleurs. Les paremens indiquent les divisions & les brigades.

Les forces maritimes, créées par le Czar Pierre, sont aujourd'hui de plus de vingt mille matelots. Il y a sur la mer Baltique trente-six vaisseaux de ligne, douze grandes frégates, & environ deux cens cinquante galères, ou autres bâtimens, toujours prêts à mettre en

mer. On en garde dans les magasins un pareil nombre : on les démonte par piéces numérotées, avec les équipages qui leur conviennent. On entretient toujours, dans l'eau salée, autant de chênes & de bois qu'il en faut, pour la construction des navires. Lorsque le Czar commandoit sa flotte lui-même, son vaisseau portoit l'étendard de l'état. Il est jaune ; au milieu sont les armes de l'empire, avec les quatre mers où les Russes ont coutume de naviguer, sçavoir, la mer Blanche, la mer Baltique, la mer Noire & la mer Caspienne. Tous les ports de Russie sont bien fortifiés & bien entretenus. Le plus grand, sur la mer Baltique, est celui de Cronstad, qui peut contenir plus de trois cens vaisseaux.

Nous remontâmes le Niéper jusqu'à Smolensko, capitale d'un gouvernement de ce nom. C'est un des moins étendus, mais un des plus importans de la Russie, à cause de sa situation sur les frontieres de la Pologne. La ville est grande, mais mal bâtie & mal peuplée. Quoiqu'environnée de bonnes murailles, sa principale force consiste dans sa citadelle, qui commande la ville &

toute la campagne. Elle appartenoit d'abord aux grands ducs de Moſcovie; elle fut conquiſe enſuite par les Polonois, qui la perdirent & la reprirent une ſeconde fois. Le Czar Alexis, pere de Pierre I, la recouvra en 1654; & depuis ce tems, elle a toujours fait partie de l'empire Ruſſe. Elle a eu ſucceſſivement des évêques Grecs ou Latins, ſuivant qu'elle étoit poſſédée par des princes de l'une ou de l'autre religion. Aujourd'hui elle eſt ſoumiſe au rit Grec; & l'on n'y ſouffre plus d'égliſe Catholique. Le pays des environs eſt plein de bois & de montagnes, qui nourriſſent quantité de bêtes fauves.

Le gouverneur de Smolensko apprit notre arrivée, par un exprès que lui envoya M. Zusky, qui l'avoit beaucoup vu à Moſcow. C'étoit un gentilhomme Livonien, qu'une intrigue galante avoit éloigné de la cour, mais que ſon mérite perſonnel rendoit digne des premieres places. Ayant ſçu que notre deſſein étoit de nous rendre à Riga, il n'omit rien pour nous détourner de ce voyage. » Paſſez avec moi, nous dit-il, tout » le tems que vous emploieriez à cette

» course ; étant moi-même de Livonie, » je vous en dirai peut-être plus, que » vous n'en apprendrez dans le pays. » J'acceptai, avec d'autant plus de plaisir, cette proposition, que voulant être à Pétersbourg avant l'hiver, je ne devois pas trop m'écarter de Moscow.

Pour ne pas faire trop attendre le récit du gouverneur, voici, en abrégé, ce qu'il nous a appris de la Livonie. Cette province, la plus voisine de nos climats, & l'une des plus fertiles du Nord, étoit habitée anciennement par des peuples barbares & idolâtres. Des marchands de Lubeck & de Brème y commercerent vers le milieu du douzieme siécle ; & les plus zélés y amenerent des moines qui y prêchèrent l'évangile. La religion réunit ces peuples dispersés ; un évêque leur persuada de bâtir une ville ; ils jetterent les premiers fondemens de Riga ; & ils n'imaginerent pas qu'ils alloient se donner des maîtres. L'évêque appella des religieux militaires, qui s'étant fait incorporer dans l'ordre Teutonique, conquirent la Livonie ; & le grand-maître en partagea le domaine avec les prêtres. Les Russes, les Polonois, les Suédois crurent avoir, sur cette pro-

vince, des droits aussi bien fondés, que des gens, dont l'état & le caractère sembloient exclure toute espece de souveraineté. Ces trois puissances se la disputerent; & elle passa tour-à-tour au pouvoir de différentes nations. Les rois de Suède en ont joui jusqu'après la bataille de Pultava, que Pierre le Grand l'enleva à Charles XII; & plusieurs traités lui en ont assuré la possession.

La Livonie seroit un des meilleurs pays de l'Europe, sans les guerres qui l'ont desolée. Elle s'est rétablie depuis qu'elle appartient à la Russie, qui y fait fleurir le commerce. Les ports de Riga, de Révél & de Nerva sont extrêmement fréquentés. Les Lithuaniens & les Russes y apportent du lin, du chanvre, de la cire, de la poix, du bled, des fourrures, qu'ils échangent contre du sel, du tabac, du sucre, du papier, des épiceries, des quincailleries, des merceries. Cependant, malgré la fertilité & l'abondance de cette province, les paysans y vivent assez misérablement. La plûpart des bourgeois & des nobles tirent leur origine d'Allemagne; & ils en ont retenu les mœurs & le langage. La religion Luthérienne domine

en Livonie; les peuples l'ont conservée, en se soumettant aux Moscovites; mais ces derniers y ont plusieurs églises. La ville de Riga, grande, belle, bien bâtie, riche par son commerce, défendue par une bonne citadelle, & située dans dans une plaine, près du golfe de Livonie, en est la capitale. Les autres villes principales sont Révél, excellent port sur le golfe de Finlande, Wolmar & Marienbourg. Cette dernière, quoiqu'elle ne soit plus qu'un village, est cependant plus célébre que toutes les autres, dans l'histoire moderne de la Russie, par l'aventure de l'impératrice Catherine. Cette ville s'étant rendue à discrétion aux Moscovites, qui en faisoient le siége, ils trouverent, parmi les habitans, la jeune & belle Livonienne, qui fut depuis leur souveraine.

» On a bien vu de simples citoyennes
» monter sur le trône, nous disoit M. le
» gouverneur de Smolensko; & rien
» n'est encore plus commun dans tous les
» royaumes de l'Asie, que les mariages
» des rois avec leurs sujettes. La Russie
» elle-même avoit presque toujours
» suivi cet usage: & les alliances étrangè-
» res y étoient défendues, & regardées

» comme criminelles, & comme une
» insulte faite à la nation. Mais qu'une
» esclave, prise dans les ruines d'une
» ville saccagée, soit devenue la souve-
» raine absolue de ceux dont elle étoit
» la captive, c'est peut-être ce qu'on
» n'avoit jamais vu dans les annales du
» monde. Autrefois, quand le Czar
» vouloit se marier, il le faisoit publier
» dans son empire; on lui amenoit les
» plus belles filles du pays; & il choi-
» sissoit entr'elles, celle qui lui plaisoit
» davantage; ce qui se pratiquoit de la
» maniere suivante: La grande maîtresse
» recevoit toutes les aspirantes chez elle,
» & les faisoit manger ensemble. Le
» Czar alloit les voir sous un nom em-
» prunté; il fixoit ensuite le jour de son
» mariage, sans désigner celle dont il
» vouloit faire sa femme. Mais lorsque le
» jour étoit arrivé, il la faisoit connoître
» en lui envoyant un habit de nôce.
» On distribuoit des robes à toutes les
» autres; & on les renvoyoit chez elles.

» Sans suivre absolument le même usa-
» ge, le Czar Pierre épousa d'abord une
» de ses sujettes; mais les liens sérieux du
» mariage le retinrent peu: il répudia
» sa femme, & la confina dans un mo-

» nastere, après en avoir eu deux en-
» fans. Les loix de son église permet-
» toient le divorce; mais si elles l'avoient
» défendu, il eut fait une loi en faveur
» de la jeune Livonienne. Les douceurs
» de cette union ne furent cependant
» pas toujours sans quelque mêlange
» d'amertume, sur-tout dans les der-
» nieres années de la vie du Czar. Ca-
» therine avoit un jeune chambellan
» d'une figure distinguée, dont la sœur
» étoit sa dame d'atour. On ne dit point
» que Pierre fût jaloux du chambellan;
» mais il parut mécontent que le frere
» & la sœur gouvernassent l'esprit & la
» maison de la Czarine. On les accusa
» l'un & l'autre d'avoir reçu des présens;
» ce qui étoit défendu aux personnes en
» place, sous peine d'infamie & de
» mort. Les coupables furent mis en
» prison; on leur fit leur procès; &
» malgré les sollicitations de l'impéra-
» trice, le chambellan fut condamné à
» perdre la tête, & la dame d'atour, à
» recevoir onze coups de knout. Cathe-
» rine demanda leur grace; son mari
» irrité la refusa, & cassa, dans sa colere,
» une glace de Venise, en disant: Il ne
» faut qu'un coup de ma main, pour

» briser & faire rentrer dans la pous-
» siere, ce qui brille avec le plus d'éclat.
» Catherine entendit l'allusion, & lui
» dit avec douceur : Croyez-vous que
» votre palais en devienne plus beau?
» Ces paroles appaiserent le monarque;
» mais toute la grace que sa femme put
» obtenir, fut que sa dame d'atour ne
» recevroit que cinq coups de knout.
» Cette aventure fit imaginer que la
» Czarine avoit hâté les jours de l'em-
» pereur; & l'on se confirma dans ce
» soupçon, par l'empressement avec
» lequel elle rappella sa favorite, immé-
» diatement après la mort de son époux.
» Mais on sçait le cas que les personnes
» raisonnables doivent faire de pareils
» bruits, qui ne manquent jamais de se
» répandre, lorsqu'un prince est enlevé
» par une mort imprévue. »

Un autre personnage très-renommé dans les fastes de la Livonie, est le fameux ambassadeur Patkul, que Charles XII fit expirer sur la roue. Ce gentilhomme étoit né en cette province, sujet du roi de Suède : il vint à Stockholm, à la tête de six députés, porter aux pieds du trône des plaintes respectueuses, contre l'infraction de leurs privilèges,

Pour toute réponse, on mit les députés en prison ; & Patkul fut condamné à perdre la vie. Il ne subit cependant point cet arrêt injuste ; car ayant trouvé moyen de s'évader, il courut à Dresde, & représenta au roi de Pologne la facilité de s'emparer de la Livonie. De Dresde il alla à Moscow ; & animant deux monarques à sa propre vengeance, il cimenta l'union du Czar Pierre & du roi Auguste, & hâta leurs préparatifs de guerre. Il s'étoit mis au service du roi de Pologne ; & depuis il s'étoit attaché à celui du Czar, qui l'avoit nommé son ambassadeur en Saxe, & lieutenant-général de ses armées. Auguste fit arrêter ce ministre sur de faux soupçons, & contre le droit des gens. Pierre I se plaignit de cette violence, & demanda la liberté d'un homme qui lui appartenoit. Malgré ces plaintes fondées, & ses protestations, Auguste persista à retenir Patkul ; il ne vouloit point le perdre, mais le punir des infidélités qu'il lui supposoit. Ce malheureux Livonien, réclamé par Charles XII, protégé par l'empereur de Russie, prisonnier du roi de Pologne, cet ambassadeur, ce général

du Czar, fut livré au roi de Suède, & périt sur un échafaud, comme un traître à sa patrie, & un infâme criminel.

Ayant renoncé à notre voyage de Livonie, nous cédâmes aux instances du gouverneur de Smolensko; & nous passâmes près d'un mois dans cette ville, avec tout l'agrément qu'on trouve dans la société d'un homme d'esprit, qui fait parfaitement les honneurs de sa maison & de sa place. Il aimoit à nous entretenir des intrigues de la cour de Russie, sous les règnes des trois dernieres souveraines qui ont succédé à Pierre le Grand. Il nous parloit familièrement des amours de Catherine avec Menzikof, d'Anne avec Biron, & d'Elisabeth avec M. de la C. . . . .

Je suis, &c.

A Moscow, ce 25 Juillet 1747.



LETTRE XC.

SUITE DE LA RUSSIE.

OBLIGÉ de finir brusquement ma derniere Lettre pour des affaires qui me sont survenues, je n'ai pas eu le tems de vous dire que je partois le lendemain pour Pétersbourg, où je suis actuellement. J'ai passé par trois ou quatre villes, dont les principales sont Twer & Novogorod. Elles ne diffèrent des villages, que parce qu'elles sont plus grandes & plus peuplées. Du reste elles sont mal bâties, & presque toutes les maisons sont de bois; je vous ai déja dit, Madame, qu'on n'en voit guère d'autres dans la plûpart des villes de Russie.

Entre Twer & Novogorod on trouve un canal construit par Pierre le Grand, d'où l'on communique par eau, depuis Pétersbourg, à tous les lieux situés sur le Volga. Twer est une ville commerçante, fort peuplée, défendue par un château, la capitale d'une province, & le siége d'un évêque. Elle tire

ſon nom d'un petit ruiſſeau qui eſt dans le voiſinage ; & elle eſt ſituée ſur les bords du Volga. C'eſt dans ce pays, que les anciens Sclavons firent leur premier établiſſement ; ils y bâtirent Novogorod, ſur une riviere qui ſort du lac d'Ilmen, à une demi-lieue de la ville. Cette riviere, navigable dès ſa ſource, a rendu long-tems ſon commerce floriſſant : les Livoniens, les Suédois, les Danois, les Allemands & les Hollandois y alloient chercher du bled, de la cire & du cuivre qui paſſe pour le meilleur de la Ruſſie. Les villes Anſéatiques y avoient un comptoir ; & les priviléges dont elle jouiſſoit la rendoient ſi puiſſante, qu'on diſoit en proverbe : » Qu'eſt-ce qui peut s'oppoſer à Dieu, » & à la grande Novogorod ? » Elle n'étoit point encore ſoumiſe alors au Czar : Jean Baſilowitz la conquit dans le quinzieme ſiécle, & en emporta toutes les richeſſes, qui contribuerent à la magnificence de la cour de Moſcow. Il paroît qu'elle étoit autrefois beaucoup plus grande qu'elle n'eſt aujourd'hui. On apperçoit, dans ſon voiſinage, des reſtes de clochers & de murailles, qui faiſoient ſans doute partie de cette ville.

Son commerce est presqu'entièrement tombé, depuis la fondation de Pétersbourg, qui a aussi fait beaucoup de tort à celui d'Archangel.

Avant que les habitans de Novogorod eussent embrassé la religion Chrétienne, ils avoient une idole appellée *Perum* ou *le Dieu des flammes*, devant laquelle on entretenoit un feu perpétuel. Les prêtres chargés de ce soin, étoient punis de mort, lorsqu'ils le laissoient éteindre. Sur les débris de ce temple on a bâti un monastère qui a conservé le nom de l'ancienne idole. Comme il faut toujours à ce peuple grossier & superstitieux quelque tradition fabuleuse pour entretenir sa dévotion, voici celle qu'on a imaginée : on suppose que S. Antoine est venu de Rome dans cette ville, sur une meule de moulin, comme S. Nicolas au port d'Archangel ; qu'y étant descendu par le Tibre, il a, de mers en mers, gagné la mer Caspienne, & monté par le Volga, jusqu'à Novogorod. Les Moscovites sont de si mauvais géographes, qu'ils ne sçavent pas que la mer Caspienne ne communique à aucune autre mer. Quoi qu'il en soit, histoi re porte, que le saint étant arrivé

dans cette ville, rencontra des pêcheurs, & fit marché avec eux, pour tout ce qu'ils prendroient dans leurs filets. Au premier coup, ils amenerent un grand coffre rempli d'ornemens d'église, & une somme d'argent que le saint employa à bâtir une chapelle, où il fut enterré après sa mort. On ajoûte que son corps s'y conserve sans corruption; mais on ne le laisse pas voir aux étrangers; on se contente de leur montrer la pierre, sur laquelle il a fait son voyage. La dévotion a été si grande en cet endroit, qu'on y a fondé un très-riche monastère.

On compte deux cens lieues de Pétersbourg à Moscow. La moitié du chemin est formée de planches, de poutres & de branches d'arbres qui font sauter les voitures, & fatiguent extrêmement les voyageurs. Il y a cependant cette commodité pendant l'hyver, que la neige & la glace, dont les chemins sont couverts, étant applanies par les traîneaux, on court dans cette voiture avec une facilité surprenante; & l'on fait cette route en moins de quatre jours par la poste. Ces traîneaux sont bas, composés d'écorce d'arbre, & doublé d'un gros feutre. On s'y couche tout

du long; & l'on se fait couvrir de peau; de maniere que non-seulement on ne sent pas le froid, mais qu'on y a réellement chaud. Les chevaux Russes, quoique petits de taille, font jusqu'à douze lieues tout d'une traite. Aussi voyage-t-on à si bon marché, par cette voiture, que de Moscow à Pétersbourg, un paysan vous menera pour dix écus.

Cette derniere ville est d'une grandeur assez considérable, & infiniment mieux bâtie que la premiere. Les rues sont tirées au cordeau; plusieurs sont entrecoupées par des canaux; & l'on y voit des bâtimens publics d'une architecture réguliere. Elle doit sa fondation à Pierre le Grand, qui lui donna le nom de son patron, & voulut en faire le centre du plus grand négoce de l'univers. Qui de nous alors eut imaginé que la Russie, à peine connue des François, & qui ne connoissoit elle-même ni la France, ni la marine, ni le commerce, fût occupée à fonder une ville, où tous les ans il aborderoit trois cens vaisseaux de marchandises étrangères, & d'où il partiroit des armées nombreuses, qui viendroient se joindre contre nous à celles des Allemands? Tout sembloit s'opposer à cet établissement: il y

avoit des forêts à détruire, des marais à dessécher, des canaux à percer, des rochers à couper, des terreins à applanir. Accoutumé à se roidir contre les difficultés, & à vaincre tous les obstacles, le Czar commença cette construction en 1703, dans une petite isle, à l'embouchure de la Néva, qui se décharge dans le golfe de Finlande, où elle forme un excellent port. Il en avoit lui-même tracé le plan; il en pressa les travaux. On le voyoit à la tête des ouvriers; il les encourageoit, mettoit la main à l'œuvre; &, par une espece d'enchantement, il fit sortir de terre une cité florissante, la capitale du plus grand empire du monde.

Rappellez-vous, Madame, ce bel endroit du roman de Télémaque, où Idoménée préside à la fondation de la ville de Salente : c'est la vive & parfaite image des travaux du Czar. « Toute la côte re» tentissoit des cris des ouvriers & des » coups de marteaux. Les pierres étoient » suspendues en l'air, par des grues, » avec des cordes. Tous les chefs ani» moient le peuple au travail, dès que » l'aurore paroissoit; & le roi Idoménée, » donnant par-tout ses ordres lui-mê-

» me, faisoit avancer les ouvrages avec
» une incroyable diligence. Chaque
» jour, chaque heure, cette ville puis-
» sante croissoit avec magnificence; &
» elle montroit de loin aux étrangers
» qui étoient sur la mer, de nouveaux
» ornemens d'architecture, qui s'éle-
» voient jusqu'au ciel. Semblable à une
» jeune plante qui, ayant été nourrie
» par la douce rosée de la nuit, sent dès
» le matin les rayons du soleil qui vien-
» nent l'embellir, elle croît, elle ouvre ses
» tendres boutons, elle étend ses feuilles
» vertes, elle épanouit ses fleurs odori-
» férantes, avec mille couleurs nou-
» velles : à chaque moment qu'on la
» voit, on y trouve un nouvel éclat.
» Ainsi florissoit la nouvelle ville d'Ido-
» ménée sur le bord de la mer. »

Ce qui n'est ici, Madame, qu'une fiction agréable & poëtique, est de la plus exacte vérité dans l'histoire du Czar. Ce prince employa plus de trois cens mille travailleurs qu'il rassembla de tous ses états; & en moins de deux ans, Pétersbourg étoit déja une ville considérable, & son port rempli de vaisseaux. Elle s'éleve au milieu de neuf bras de rivieres, qui divisent ses

quartiers. Une citadelle inexpugnable en occupe le centre, dans une isle formée par la Néva; elle est composée de six bastions, outre les ouvrages extérieurs. Pierre confia la décoration de son palais & de l'église cathédrale à un architecte Italien. Il engagea, il obligea même plusieurs seigneurs de se faire bâtir des hôtels, & de fixer leur séjour dans cette nouvelle métropole. Il y établit le principal siége de l'amirauté, y fit construire un hôtel des monnoies; & pour la rendre recommandable par les arts & par les sciences, il y fonda une académie, & la fournit d'habiles professeurs, & d'excellens livres. C'étoit sans doute un spectacle bien extraordinaire, qu'une assemblée de sçavans, & une riche bibliothéque, dans l'endroit même, où quelques années auparavant, il n'y avoit que des marais affreux & abandonnés. Le Czar fit travailler sans relâche à un observatoire sur le modèle de celui de Paris. Il rassembla les diverses productions de la nature, les chefs-d'œuvres des arts, & les merveilles de l'industrie humaine. Il établit une imprimerie, & institua une école militaire, où l'on élève la jeune noblesse.

Cette grande ville ne put être entiérement achevée de son vivant ; mais ses successeurs continuerent de la fortifier & de l'embellir sur le même plan ; & elle est aujourd'hui une des plus belles capitales du Nord. On y compte près de cinquante mille maisons ; elles sont toutes de brique ; & c'est beaucoup dire dans ce pays-ci. Trente-cinq grandes églises ne sont que la plus petite partie des ornemens qui là décorent. Il y en a cinq pour les étrangers, soit Catholiques, soit Protestans, qu'on peut regarder comme autant de trophées érigés à la tolérance. La cathédrale, où le Czar est inhumé, a son emplacement dans la citadelle. Elle est à quatre rangs de colonnes ; & son clocher est fort élevé. Les plus belles maisons sont dans l'isle de l'amirauté, ainsi que les deux palais impériaux, l'un d'été, l'autre d'hyver. Le premier est un des plus beaux morceaux d'architecture que je connoisse. On y voit aussi le vaste bâtiment de la pharmacie, dont tous les vases sont de porcelaine, & les deux chantiers pour la construction des vaisseaux & des galères. Le palais du sénat & des tribunaux, l'hôtel de la police, la maison de

la bourse, le magasin des marchandises, celui de la cour, la fonderie, l'arcenal, les ponts, les marchés, les places, les casernes sont encore des monumens superbes, qui contribuent à l'embellissement de la ville, autant qu'à sa sûreté. Rien n'égale la magnificence de ses quais : les uns sont bordés de balustrades immenses le long des rivages, les autres d'une infinité de maisons & de palais, qui offrent un coup d'œil admirable.

En comparant toujours la nouvelle ville d'Idoménée avec celle du Czar, on peut dire, avec peut-être plus de vérité de Pétersbourg que de Salente : » Les peuples y accoururent en foule » de toutes parts. Son commerce étoit » semblable au flux & reflux de la mer ; » les trésors y entroient comme les flots » viennent l'un sur l'autre ; tout y étoit » apporté, & en sortoit librement ; » tout ce qui y entroit étoit utile ; tout » ce qui en sortoit, laissoit en sortant » d'autres richesses à sa place. La justice » sévère présidoit dans le port, au mi» lieu de tant de nations. La franchise, » la bonne foi, la candeur sembloient, » du haut de ces superbes tours, appel» ler

» ler les marchands des terres les plus
» éloignées. De ces marchands, soit
» qu'il vînt des rives orientales, où le
» soleil sort chaque jour du sein des
» ondes, soit qu'il fût parti de la grande
» mer, où cet astre, lassé de son cours,
» va éteindre ses feux., chacun vivoit
» paisible & en sûreté, dans cette ville,
» comme dans sa patrie. »

On compte actuellement à Pétersbourg, plus de trois cens mille habitans, parmi lesquels se trouve une infinité d'étrangers. La ville a une demi-lieue en quarré, & est partagée en cinq quartiers, sans y comprendre la citadelle. Il y en a d'affectés aux Russes, aux Allemands, aux Tartares, aux Finlandois, &c. La police est parfaitement observée; & les négocians y sont en si grand nombre, qu'ils y ont une bourse semblable à celle d'Amsterdam. Cette nouvelle capitale est le seul endroit de la Russie, où les Moscovites ne soient pas fâchés de voir des hommes qui ne sont pas nés parmi eux; le seul, où s'est conservé & règne encore l'esprit de Pierre le Grand. Par-tout ailleurs, le peuple regrette la suppression de ses coutumes, & saisit avec empressement l'occasion

de les reprendre. Oui, Madame, il y a encore des provinces, où l'on annonce, au son du cor, la défloration d'une nouvelle mariée, comme on fait sonner la mort d'un cerf dans une forêt; où un animal égorgé par une femme, est regardé comme impur; où un poulet tué par la plus belle main du monde, seroit un mets abominable aux yeux de certains Moscovites. Les prêtres commencent à rebaptiser ceux qui embrassent leur religion, quoique cet usage ait été aboli par Pierre I. Le jeûne est pratiqué avec presqu'autant d'ardeur, qu'il l'étoit avant la réforme; les malades même refusent de le rompre, quelque nuisible qu'il soit à leur santé; quelque expédient qu'ait employé le Czar, pour leur faire entendre raison sur cet article.

Un vieux médecin Hollandois, qui a suivi, pendant plus de trente ans, les hôpitaux militaires de Russie, me racontoit, à ce sujet, une histoire, dont il dit avoir été témoin. Ce prince s'appercevant du préjudice que l'abstinence de viande causoit à ses troupes, & voyant que les médecins ne gagnoient rien par leurs remontrances, alla lui-même dans l'hô-

pital un jour de jeûne, se fit apporter une écuelle de bouillon; & s'adressant aux plus infirmes : « Pensez-vous, mes » enfans, leur dit-il, que moi qui suis » votre empereur & votre pere, je vou» lusse vous conseiller quelque chose » qui pût vous nuire auprès de Dieu? » C'est l'offenser, que d'être homicide » de soi-même. Je suis aussi bon Chré» tien, aussi bon Moscovite, qu'au» cun de vous; voyez cependant si » je fais difficulté de boire ce bouil» lon, & de manger de cette viande, » que vous refusez avec tant d'obstina» tion. » Il en but en effet; & cet exemple fit plus d'impression sur les soldats, que les discours les plus pathétiques, & toutes les exhortations des médecins. Ils se laisserent conduire comme on voulut, pendant la vie de l'empereur; mais aujourd'hui les jeûnes redeviennent à la mode dans les hôpitaux; & la Czarine régnante ne sçauroit prendre sur elle, de violenter les consciences. Cette auguste fille de Pierre le Grand, & de la célébre Catherine, retrace dans sa personne les traits de son illustre mere, & la plûpart des vertus du Czar. L'Europe entiere re-

tentit de ses louanges ; & elle est à la fois l'amour & l'admiration de ses peuples. Quoiqu'elle soit un peu replette, sa figure est fort gracieuse. Elle aime la danse, la chasse, le cheval, & tous les plaisirs qui demandent de l'exercice. Il y a des jours où elle paroît en habit d'homme, & donne à souper à toute sa compagnie de grenadiers, dans le grand sallon du palais. Elle est placée au haut de la table, vêtue de l'uniforme du régiment, en qualité de colonel. Les bals, les mascarades, les concerts, les spectacles sont les amusemens ordiaires de sa cour ; & c'est elle qui en fait toute la dépense. Les étrangers de distinction sont invités à prendre part à ces divertissemens. Mais l'impératrice se plaît davantage à faire des parties de plaisir dans la maison de ses favoris.

Une autre princesse, qui fait les délices de cette cour, dont elle doit être un jour la souveraine, est la grande duchesse de Russie, femme du jeune prince de Holstein-Gottorp, neveu & successeur futur de la Czarine. Née avec autant de pénétration que de justesse, elle a cultivé son esprit avec soin ; & elle est sçavante

ſans oſtentation, comme elle eſt belle ſans vanité. L'élévation de ſon ame donne de l'éclat à tout ce qui l'environne, comme la bonté de ſon cœur fait le bonheur de ceux qui l'approchent. Son génie ſçait reconnoître, ſçait apprécier le mérite; & l'infortune eſt un titre pour aſpirer à ſes bienfaits. A peine elle entre dans ſa dix neuvieme année, que déja elle réunit toutes les qualités propres à gouverner; &, s'il eſt permis de prévoir l'avenir, elle régira ſes peuples avec cette ſageſſe, cette modération, cette douceur, qui la font aimer & admirer; elle les diſpoſera à l'humanité, par la bonté & les égards avec leſquels elle traitera tout ce qui eſt homme, ſoit citoyen, ſoit étranger; par la pitié dont elle donnera des preuves aux malheureux; par l'attention à éviter la guerre & les dépenſes ſuperflues; par l'eſtime qu'elle accordera elle-même aux hommes connus par toutes ces vertus. Elle augmentera le prix de ſa bienveillance, en ne la donnant qu'à ceux qui auront bien ſervi l'état; en préférant, pour les graces, ceux qui ſont utiles à la patrie, à ceux qui ne le ſont qu'à elle-même. Elle

jettera les yeux ſur les talens ; elle chérira, elle protégera, en ſouveraine éclairée, les ſciences & les arts : ſa cour deviendra l'école brillante du goût, des plaiſirs délicats, & de la politeſſe. La vérité, toujours proſcrite du palais des rois, trouvera dans ſa cour un aſyle ſacré ; & ſon régne ſera le bonheur de la Ruſſie, comme elle en eſt déja l'ornement & la gloire.

C'eſt ici le lieu, Madame, de vous parler de la ſucceſſion à la couronne, & des divers changemens arrivés à ce ſujet parmi les Ruſſes. Dans les premiers tems de la monarchie, les aînés héritoient du trône, ſans aucune capitulation avec l'état. Leurs droits ne leur étoient jamais conteſtés ; mais on accordoit des apanages aux cadets ; & tous ces princes particuliers régnoient deſpotiquement, chacun dans leur diſtrict. Un grand duc abolit ces petites principautés, qui affoibliſſoient l'état, & cauſoient des guerres ſans nombre.

Il fut un tems où la Moſcovie ſe gouvernoit à-peu-près comme la Pologne : le prince étoit élu par les *Boïards ;* c'eſt ainſi qu'on appelloit les grands de l'empire. Dans la ſuite, comme les

Czars se marioient sans égard à la naissance, ils pouvoient de même se choisir un successeur, sans suivre l'ordre de primogéniture. Ils avoient, ces barbares, la simplicité de croire que la qualité de femme du souverain, ou d'héritier de son trône, devoit être uniquement le prix de la vertu & du mérite.

Les maîtres de la Russie ont longtems porté le titre de *grand prince*, de *grand seigneur*, de *grand chef*, que les nations Européennes ont rendu par celui de *grand duc*. Le mot de *Czar*, si semblable au nom de *César*, paroît évidemment en être dérivé : il se peut aussi qu'il vienne des Tzars du royaume de Casan ; car ce n'est que depuis qu'ils en ont fait la conquête, que les grands ducs de Russie ont pris le titre de *Czar*. Il ne leur a jamais été contesté par les autres souverains ; mais l'archevêque de Novogorod, pour faire sa cour à Pierre I, lui ayant conseillé de se décorer de celui d'*empereur*, toutes les puissances de l'Europe s'y opposerent, sous prétexte qu'il causeroit du changement dans le cérémonial. Ces contestations sont enfin terminées à la satis-

faction de la Russie ; car il paroît qu'on s'accorde assez à donner le nom d'*empereur* à ses Czars. Ils se font appeller *empereurs de toutes les Russies*, parce qu'en effet, il y a plusieurs provinces de ce nom, qui leur appartiennent, ou sur lesquelles ils ont des prétentions. La Russie blanche est le pays de Moscow ; la Russie noire s'étend vers la Lithuanie ; la Russie rouge est à l'occident du Boristhène. Je ne sçais si l'on pourroit apporter de bonnes raisons de ces différentes dénominations ; à moins qu'on ne dise que cette distinction vient de la vénération des Tartares pour le blanc, & de leur mépris pour le noir. Lorsqu'ils annoncent qu'un objet mérite de la considération, ils lui donnent le nom de *blanc ;* les grandes villes chez eux, sont des villes blanches ; les petites villes sont des villes noires. Ils ont appellé *Russie blanche*, celle où réside le souverain, & *Russie noire* les provinces qui en sont éloignées. Les armes de toutes les Russies furent d'abord trois cercles renfermés dans un triangle : on leur a substitué un cavalier terrassant un dragon ; & dans la suite, on

y a ajoûté un aigle à deux têtes, sur l'estomac de laquelle sont placés le dragon & le cavalier.

Autrefois, à l'imitation des peuples Asiatiques, on défrayoit les ambassadeurs dans leur route, & pendant leur séjour. On les faisoit d'abord attendre sur la frontiere, jusqu'à ce que le gouverneur de la province eut averti la cour de leur arrivée, & reçu des ordres de pourvoir à leur subsistance. On leur donnoit ensuite un conducteur, qui avoit soin de leur fournir des vivres, à moins qu'ils n'aimassent mieux en recevoir l'argent : ils achetoient alors eux-mêmes leur nourriture. Lorsqu'ils étoient arrivés à quelque distance de la capitale, une troupe nombreuse de Moscovites, montés sur de beaux chevaux, & vêtus superbement, venoit au devant d'eux. Un envoyé du Czar mettoit pied à terre, ainsi que les ambassadeurs; il se découvroit & disoit : « Le grand seigneur, Czar & grand duc, conservateur » de toutes les Russies, prince de Volodomir, de Moscow, de Novogorod, de Kiovie, de Twer, &c; » Czar de Casan, d'Astracan, de Sibérie, &c, vous fait recevoir comme

» envoyé d'un tel prince, & vous » accorde la grace de faire votre entrée » ſur ſes chevaux. » Cette cérémonie ſe pratiquoit avec beaucoup de pompe; on logeoit les ambaſſadeurs; & ſouvent le Czar leur envoyoit des mets de ſa table, & du meilleur de ſon vin. On les enfermoit enſuite dans leur maiſon; & ils étoient gardés par des ſoldats, pour leur ôter toute communication avec les habitans, juſqu'à leur premiere audience. Avant que de la leur accorder, on leur demandoit le mémoire des préſens qu'ils devoient faire à ſa majeſté Czarienne. Le jour étant venu, ils arrivoient au palais, dans le même ordre qu'à leur entrée, montés ſur les mêmes chevaux, mais ſans épée, parce que perſonne n'en portoit en préſence du grand duc. Les rues étoient bordées de ſoldats, & les fenêtres garnies de monde pour voir paſſer cette cavalcade. Le peuple accouroit de tous les quartiers de la ville; & les toits des maiſons étoient couverts de ſpectateurs. La marche étoit réglée de maniere, que les ambaſſadeurs devoient arriver au moment que le Czar montoit ſur ſon trône. Avant que d'entrer dans la ſalle,

on trouvoit un appartement voûté, dans lequel étoient plusieurs vieillards, vénérables par de grandes barbes, & vêtus de riches robes de brocard. C'étoient les facteurs ou principaux marchands de sa majesté, auxquels on prêtoit ces habits tirés du trésor, & dont on ne se servoit que dans ces occasions. La salle d'audience étoit quarrée & voûtée; des tapis superbes en ornoient les murs & le parquet; les voûtes étoient dorées, & peintes de divers traits d'histoire, pris dans la Bible. J'ai dit ailleurs comment se passoit le reste de la cérémonie. Le Czar régaloit ensuite les ambassadeurs, ou par lui-même, ou par des seigneurs de sa cour. Ils avoient alors la liberté de sortir & de se promener dans la ville.

Pierre I & ses successeurs se sont mis sur le pied des autres nations de l'Europe, non-seulement par rapport au cérémonial des ambassadeurs, mais même dans ce qui regarde les étiquettes de cour, & les usages du palais. Autrefois, lorsque le Czar se montroit à ses peuples, ce qui arrivoit très-rarement, & seulement dans certains jours de réjouissance, il étoit vêtu superbe-

ment, & suivi d'une troupe nombreuse, mise dans la plus grande magnificence. Quand il dînoit en public, les nobles mangeoient en sa présence : ses gardes étoient postés aux environs du palais, où ils demeuroient immobiles & dans un profond silence. Nul n'étoit admis dans la cour intérieure, que les gens absolument nécessaires. On punissoit de mort quiconque rapportoit ce qui se passoit dans le palais de l'empereur, ou vouloit pénétrer dans ses desseins. Quand l'impératrice étoit en couche, les sujets faisoient des présens au monarque. Les fils du Czar, qu'on appelle ici *Czarowitz*, ne se montroient point en public ; ils étoient gardés à vue par un petit nombre de sujets chargés de leur éducation, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de quinze ans ; alors on les faisoit paroître dans la place du palais, pour que les peuples ne doutassent pas de leur existence. Il y a encore des superstitieux, sur-tout parmi les gens du commun, qui ne permettent pas à leurs enfans de se faire voir, de peur que les yeux des étrangers ne leur attirent quelque malheur.

La forme du gouvernement Mosco-

vite, tenoit plus de l'Asie que de l'Europe : il n'y avoit pour loix, que la volonté du souverain : ses sujets étoient ses esclaves ; il étoit le maître de leurs biens : les enfans n'entroient en possession de celui de leur pere, qu'après en avoir obtenu le consentement du Czar. Ce prince avoit un conseil où se régloient les affaires de l'état : il étoit divisé en six départemens, ou, suivant le langage du pays, en six chancelleries, pour les affaires étrangères, la guerre, le commerce, les finances, les procès civils & criminels. Ces divers tribunaux étoient divisés en trente deux chambres, qui avoient chacune leur district particulier, & traitoient des matieres suivantes : les ambassadeurs, les grandes places de l'état, les marchands étrangers ; le nom, la qualité, la famille des Boïards & autres gentilshommes de Russie ; les droits que les fiefs devoient à la couronne, & les procès relatifs à ces mêmes fiefs ; les affaires de Casan & de la Sibérie, & les revenus provenans des martres zibelines ; les officiers de la maison du Czar, les gages de la cavalerie, les comptes des receveurs du domaine, les poids & les mesures ; les procès des Boïards &

autres ſeigneurs de l'état; ceux des eccléſiaſtiques, des gentilshommes & des pages; ceux des bourgeois, des principaux facteurs, des marchands, des ouvriers, des huiſſiers & des commis; l'examen des crimes & leur jugement; les corvées, le payement des couriers & des poſtillons; les paſſeports, la vente des eſclaves; la fourniture & l'enregiſtrement des étoffes de ſoie, dont on faiſoit uſage à la cour; l'entretien des bâtimens; les revenus des provinces; la vente du vin, de l'eau-de-vie & de l'hydromel dans les cabarets; la garde des pierreries de la couronne & de la vaiſſelle d'or & d'argent; les munitions de guerre, l'apothicairerie du palais, la douane, les droits d'entrée & de ſortie, & le dixieme denier.

Le patriarche avoit auſſi ſes chambres de juſtice, où l'on tenoit regiſtre de tous les biens eccléſiaſtiques, on conſervoit les archives, on exerçoit la juriſdiction ſpirituelle, & l'on gardoit le tréſor du pontife. Dans toutes ces chambres, ſoit pour le temporel, ſoit pour le ſpirituel, il y avoit un nombre prodigieux de greſſiers & de clercs, qui ſçavoient aſſez bien écrire.

Pour calculer, au lieu de chiffres & de jettons, ils se servoient de noyaux de prunes, qu'ils avoient toujours sur eux dans une petite bourse. Ils étoient à genoux devant une table, & écrivoient des lignes fort écartées, pour employer plus de papier, & augmenter les frais des parties qu'ils traitoient presqu'aussi mal, que pourroient le faire nos procureurs. Lorsque les Russes n'avoient point de loix écrites, on observoit l'ordre suivant dans les procès. Dans les cas où les parties n'étoient point d'accord sur le fait, & où l'on manquoit de preuves suffisantes, le juge proposoit au défendeur, de prêter serment sur son ame, ou de s'en rapporter à l'affirmation du demandeur. Celui des deux qui acceptoit, paroissoit, pendant trois semaines consécutives, une fois tous les huit jours, devant le juge. Celui-ci lui remontroit l'énormité du crime qu'il alloit commettre, s'il n'étoit pas certain du fait qu'il alloit affirmer. S'il persistoit, & qu'il fît le serment, on le regardoit comme un infâme, quoiqu'il eût atteste la vérité; on lui crachoit au visage; on le chassoit de l'église; on lui refusoit la commu-

nion, ou on ne la lui accordoit qu'à l'article de la mort. Cette sévérité diminua par la suite : on se contenta d'amener devant l'image d'un saint, celui qui devoit prêter serment. Là, on lui faisoit sentir toute l'importance de cette action ; on lui présentoit l'image à baiser. Si l'on avoit des preuves qu'il eût dit vrai, on le privoit de la communion pendant trois ans, sans pour cela le croire deshonoré ; mais les honnêtes gens se faisoient scrupule de l'admettre dans leur compagnie. Si on découvroit qu'il eût fait un parjure, il étoit fouetté cruellement, & banni pour toute sa vie.

Les jugemens étoient arbitraires, & n'avoient pour règles, que les exemples passés. On les suivoit avec assez d'exactitude, lorsque les magistrats n'étoient point corrompus par l'argent. Jean II, surnommé *le Tyran*, fit faire un corps de droit, qu'on tira des différens usages, & des questions décidées : il fut distribué à tous les juges, avec ordre de s'y conformer, & a toujours servi de règle de justice. J'ai parlé ailleurs des peines décernées contre les criminels, & des divers genres de supplices

dont on punissoit les coupables. J'aurois pu ajoûter, qu'une des fonctions ordinaires des anciens Czars, on pourroit même dire, un de leurs plaisirs, étoit d'exécuter eux-mêmes les peines de mort qu'ils avoient prononcées, ou d'assister à l'exécution. Ce qui doit étonner, c'est que Pierre le Grand donna, comme ses prédécesseurs, dans cet excès de cruauté. On vit, dans la révolte des Strélitz, qu'il n'avoit pu se corriger de cette dureté de caractère, que donnent les loix grossieres d'un gouvernement non policé. Il coupa la tête à une multitude de criminels; & son ami Lefort, longtems sollicité de prêter son bras à une exécution si révoltante pour nos mœurs, eut bien de la peine à s'en faire dispenser. On regardoit alors, comme louable, en Russie, l'action de se couvrir du sang d'un homme condamné pour ses crimes. Les grands de l'état exerçoient la même barbarie sur leurs vassaux.

On raconte un trait de Pierre I, qui, dans sa cruauté même, laisse entrevoir autant de sensibilité, que d'amour pour la justice. Une fille d'honneur de l'impératrice Catherine, Mlle Hamilton,

eut une intrigue d'amour, dont il provint plusieurs enfans. Elle feignit toujours d'être malade; mais le Czar ayant conçu quelques soupçons, envoya un médecin la visiter. On découvrit bientôt la véritable cause de la maladie; & l'on apprit en même tems, qu'un sentiment de honte & de crainte, triomphant de l'affection maternelle, avoit fait mourir les enfans à mesure qu'ils venoient au monde. La justice exigeoit que l'empereur punît un si grand crime: d'un autre côté la demoiselle étoit aimée de l'impératrice, qui sollicitoit vivement en sa faveur; mais l'équité du souverain ne lui permettoit pas de pardonner. Il fit mettre cette fille malheureuse & dénaturée dans une prison, où il l'alla voir lui-même; & sur l'aveu de son crime, il prononça, avec larmes, l'arrêt de sa mort, l'accompagna lui-même à l'échafaud, & l'embrassa avec beaucoup de douleur & de tendresse. Quelques-uns ajoûtent que, quand on lui eut tranché la tête, il la prit dans ses mains, & baisa ses lèvres encore tremblantes.

L'ami du Czar, dont j'ai parlé ci-dessus, le célèbre Lefort, étoit un Genevois à qui l'empereur avoit accor-

dé toute sa confiance. Il étoit venu en Russie, pour s'avancer dans le service; Pierre le goûta, & lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. Il prit insensiblement pour lui une affection qui le conduisit aux plus grandes places. Il le choisit pour être le ministre de ses grands projets, pour son confident, pour son favori; & cette intimité dura jusqu'à la mort du Genevois, que le Czar pleura toute sa vie. Il l'honora d'une pompe funebre, telle qu'on en fait aux souverains, & y assista lui-même, fondant en larmes, & donnant à ses peuples l'exemple de la sensibilité, de l'humanité, & de la reconnoissance.

En corrigeant les mœurs de ses sujets, le Czar Pierre a aussi fait quelque réforme dans les loix & dans la constitution du gouvernement. Le premier tribunal des Russes est le sénat, dont les membres sont toujours nommés par le souverain. Il connoît de toutes les affaires civiles & criminelles, & homologue les ordonnances émanées du trône. Comme il ne pourroit suffire à la multiplicité des affaires, il y a sous lui plusieurs autres tribunaux ou

colléges, auxquels ſont attribués divers départemens, tels que le collége de l'amirauté, qui régle la marine; le collége de guerre, qui regarde les troupes; le collége du commerce, & le bureau des affaires étrangères. L'homme principal du ſénat, celui qui lui donne preſque tout le mouvement, eſt le *général procureur.* Il a le droit de s'oppoſer aux délibérations, ſi elles étoient contraires aux vues de la cour; ce qui n'arrive preſque jamais. Il y a auſſi à Moſcow un ſénat, qui eſt comme une diviſion de celui de Pétersbourg; il coopere à ſes fonctions, a une inſpection immédiate ſur les gouverneurs de province, & reçoit les plaintes qui lui ſont adreſſées ſur leur geſtion.

Le ſénat Ruſſien ne répond point du tout à nos parlemens; ſes membres portent l'épée, & ont un rang militaire. Le grand chancelier eſt le premier miniſtre de l'empire: il n'eſt point chef du ſénat ni de la juſtice: ſes fonctions embraſſent toutes les affaires du dehors; les alliances & les traités avec les puiſſances étrangères. C'eſt lui qui répond aux miniſtres des cours, & qui régle,

au nom du ſouverain, la paix & la guerre. Il a quelquefois un ſous-miniſtre qui a le titre de *vice-chancelier*, & qui partage avec lui l'exercice de ſa place. Chaque province a une cour de judicature, dont le chef, qui repréſente la perſonne du Czar, a ſon chancelier, ſes ſecrétaires & autres ſuppôts de juſtice. On appelle de tous les tribunaux particuliers à ceux de Pétersbourg ou de Moſcow.

Il n'y a, à proprement parler, que deux états en Ruſſie; celui des nobles, & celui des ſerfs. Le clergé n'eſt preſque composé que de ſujets de cette derniere claſſe. Ce ſont des enfans de payſans ou de ſoldats, qui, pour l'ordinaire, prennent la prêtriſe, ou entrent dans les monaſtères, d'où l'on tire les évêques. Ceux-ci préſident au clergé ſéculier & régulier. Le ſéculier comprend les archipopes, qui ſont, comme nos doyens ruraux; les popes, qui reſſemblent à nos curés; & les diacres, ſous le nom deſquels on entend tous les moindres ordres. Les monaſtères ont, comme les nôtres, leurs abbés, leurs prieurs, leurs maîtres de novices, &c.

Le corps des marchands, & quelques ſujets qui exercent des arts libéraux, pourroient être regardés comme le tiers-état; mais les marchands même ne ſont pas tous affranchis: un très-grand nombre dépendent encore de leurs ſeigneurs, auxquels ils payent une capitation plus forte, que celle des payſans attachés à la glèbe. Parmi les négocians, il y en a pluſieurs qui ont reçu l'épée, comme une marque d'ennobliſſement: les deux familles de Strogonof & Démidof, dont je crois vous avoir parlé, ſont de ce nombre. Elles ont le titre de *baron*, & poſſèdent, en Sibérie, des mines de fer, dont elles font un très-gros commerce. Sur ce point, les Moſcovites penſent aſſez comme les François: leurs négocians ne ſont point nobles; mais ils peuvent le devenir. Ils ont auſſi une compagnie de marchands, qui ſont comme les fermiers généraux de pluſieurs droits de la couronne, & particuliérement de la vente des eaux-de-vie. Il y a parmi eux quelques millionnaires, mais ſans orgueil, ſans inſolence & ſans faſte. Vous voyez, Madame, que le tiers-

état, s'il en existe en Russie, est très-resserré. Il pourroit encore comprendre les personnes attachées au service de la cour, dans les bas emplois ; elles ne dépendent d'aucun seigneur.

Les nobles Russes n'ont plus, comme autrefois, le droit de vie & de mort sur leurs esclaves. Ils peuvent, quand ils en sont mécontens, les faire punir par le fouet, ou par la perte de leur barbe, ce qui est, pour eux, un très-grand affront. Ils en exigent une capitation & des corvées ; & ont le droit de choisir, parmi eux, le nombre de garçons & de filles qui leur est nécessaire, pour leur service particulier. Lorsque les nobles vendent leurs terres, ils vendent en même tems les paysans ou serfs qui y sont attachés ; & le prix se règle sur le nombre de ces paysans. Pour posséder une terre en Russie, il faut être d'origine noble, ou avoir été ennobli. Un marchand qui s'est rédimé de son seigneur, en peut acheter une ; mais cela est fort rare ; il aime mieux faire valoir son argent dans le commerce. Les évêques & les monastères sont dans le cas de la noblesse ; ils peu-

vent avoir des terres & des esclaves (a); ce qui n'a jamais été accordé aux ecclésiastiques du second ordre.

Les artisans sont tous serfs : ils appartiennent à des nobles, chez qui ils demeurent, & qui disposent de leur industrie. On les nourrit; on les habille; on les loge; & quand leurs maîtres les emploient pour eux-mêmes, ils leur fournissent la matiere de leur travail. Lorsqu'ils n'ont plus besoin de leur service, on leur permet de s'occuper pour d'autres, & sur-tout pour les étrangers, dont ils reçoivent un meilleur salaire. Ainsi, à Moscow & à Pétersbourg, on ne voit ni boutiques ni atteliers d'artisans. Ils sont renfermés dans l'intérieur des maisons de leurs maîtres. Les gens de la campagne, en payant au souverain & à leur seigneur particulier, la capitation à laquelle ils sont soumis, peuvent avoir un pécule dont leurs maîtres n'ont pas droit de s'emparer:

(a) On a déja dit que l'impératrice régnante leur en avoit ôté la propriété, & les avoit réduits à de simples pensions.

la partie plaignante obtiendroit une prompte juſtice.

La nobleſſe de Ruſſie peut être diviſée en pluſieurs claſſes. La premiere, compoſée des anciennes races du pays, eſt très-reſpectée. La ſeconde comprend les familles étrangères établies en Moſcovie. Comme elles ſortent toutes de maiſons royales, elles ne ſont pas moins conſidérées que les précédentes. Celle de Gallitzin eſt regardée comme la plus noble de l'empire. Les princes créés, tels, par exemple, que le prince Menzikof, forment la troiſieme claſſe. La quatrieme deſcend des principaux Tartares de Caſan, qui ſe convertirent au Chriſtianiſme, lorſque la Ruſſie fit la conquête de leur pays. Pour les engager à recevoir le baptême, on leur promit de les élever au rang de prince de Ruſſie; & ils ne ſe firent Chrétiens qu'à cette condition. Les familles dont les ancêtres n'ont été que ſénateurs, ou qui ont fait alliance avec les Czars, & les étrangers qui ſe ſont élevés par leur mérite, ſous le règne de Pierre le Grand, ſont regardées comme le dernier ordre de la nobleſſe Moſcovite.

Autrefois tous les nobles de la pre-

miere classe étoient obligés de demeurer à Moscow, & d'aller tous les jours rendre leurs hommages au grand duc. Par-là, il les contenoit dans le devoir, & empêchoit qu'ils n'acquissent trop de considération dans les provinces. La noblesse alors n'étoit point appréciée selon son ancienneté, mais suivant le nombre des hommes de mérite, qui avoient illustré la nation. On se prévaloit du nom de ses aïeux, & des places qu'ils avoient occupées, pour en obtenir de pareilles. On prétendoit que l'état devoit récompenser, dans les descendans de ses bienfaiteurs, les services rendus à la patrie; que ces services sont un titre sensible & incontestable, qui assure le respect & l'obéissance des peuples; que l'empire est toujours florissant, lorsque les citoyens sont persuadés que la reconnoissance publique est le plus bel héritage qu'ils puissent laisser à leurs enfans; que si l'on n'accordoit les dignités qu'au mérite, comme il n'a pas toujours un caractère d'évidence, un signe universel & essentiel qui le fasse reconnoître, il pourroit n'être point apperçu par la multitude; ce qui feroit naître des contestations & des troubles.

Le Czar Théodore, frere & prédécesseur de Pierre I, étoit dans des principes tout différens. Persuadé que les descendans des héros sont rarement les héritiers de leur gloire, la noblesse, quelqu'illustre qu'elle pût être, lui paroissoit un titre insuffisant & chimérique. Il ne pouvoit concevoir comment des places, dont l'exercice suppose des talens & des connoissances, étoient abandonnées à des personnes qui n'avoient, pour toute recommandation, qu'un grand nom. Dans la vue de détruire ces distinctions de naissance & d'origine, il convoqua tous les nobles, se fit remettre leurs titres & leurs chartres, & les jetta au feu en leur présence. Pierre I gouverna dans le même esprit: il ordonna que, sans aucun égard pour les familles, on observeroit le rang, selon la charge & le mérite de chaque particulier. Les honneurs & la considération se réglent sur le grade militaire; un lieutenant-général, quoique d'une noblesse commune, a le pas, à la cour & ailleurs, sur un prince qui n'a que le rang de colonel. La constitution du gouvernement est toute militaire; & la noblesse, par état, est vouée au service

dès sa naissance. Elle commence par le rang de soldat ; on ne la voit point, à peine sortie de l'enfance, commander à des hommes blanchis dans les travaux de la guerre, & dont les fronts cicatrisés attestent les exploits. Plusieurs nobles Russes, sans avoir servi à l'armée, deviennent officiers généraux, parce que les différens emplois qui les attachent à la cour, leur tiennent lieu de service militaire, & leur en donnent les grades & les prérogatives.

Il y a ici, comme dans les autres états de l'Europe, plusieurs ordres de chevalerie. Le principal est celui de S. André, dont j'ai parlé; le second, celui de sainte Catherine, dont la Czarine, femme de Pierre le Grand, portoit le nom. Ce prince l'établit chef de cet ordre, & lui céda le pouvoir de le conférer aux personnes de son sexe. Le troisieme est celui de S. Alexandre.

La noblesse est obligée de paroître souvent à la cour, sur tout aux jours de gala & de cérémonie. En général, les seigneurs Russes ne sont point riches : on ne compteroit pas quatre maisons qui ayent cent mille écus de revenu. Ils aiment la magnificence dans les habits & dans les équi-

pages; mais l'intérieur de leur maison ne répond pas à cette apparence de luxe. Ils sont, en général, assez mal meublés; leur table n'est ni splendide, ni servie avec propreté. Celle de la Czarine est très-somptueuse; elle mange assez souvent en public avec les premieres classes de la noblesse, divisées suivant les rangs militaires; les ambassadeurs étrangers sont admis à ces festins; & pour éviter les difficultés d'étiquette, les places sont tirées au sort par billets.

En Russie, le droit d'hérédité, tant pour les terres, que pour les biens meubles, se divise en portions égales entre les enfans mâles, sans préférence pour les aînés. Les filles n'entrent guère dans le partage des terres avec les garçons: leur dot, pour l'ordinaire, consiste en argent; mais si elles sont uniques, elles recueillent toute la succession. On ne connoît point ici de biens ou fiefs substitués à l'aîné d'une famille; & aucune famille n'est titrée du nom d'une terre. Aussi n'arrive-t-il jamais qu'un nom cher & recommandable à la patrie, passe scandaleusement au fils du publicain détesté ou de l'ignoble millionnaire, dont le pere, du fruit de ses

rapines, aura acheté la terre de ceux qui l'ont porté. On ne voit pas, entée sur une grande maison, décorée de ses armes, revêtue de ses titres, une race ignorée & abjecte, dont les générations précédentes y eussent à peine été admises comme domestiques. On ne distingue ici les personnes d'une même famille, que par la différence du nom de baptême de leur père & de leur propre nom, comme *Ivan Grégoriwitz, Vasili Vasilowitz*; Jean, fils de Grégoire; Basile, fils de Basile. Les mésalliances sont inconnues en Russie; les nobles ne prennent des femmes que dans leur classe, & jamais parmi les marchands ou les serfs.

Depuis mon arrivée à Pétersbourg, j'ai fait plusieurs courses dans les environs. Les lieux les plus remarquables sont les forts de Cronslot, de Cronstadt & de Schlusselbourg. Le premier est une citadelle imprenable, sous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri. Le Czar Pierre la fit construire, pour mettre sa capitale hors d'insulte. Il sonda lui-même la profondeur de la mer, assigna l'endroit où devoit être élevé le fort, en fit un modèle

en bois, & laissa à Menzikof le soin de faire exécuter l'ouvrage sur ce modèle. On frappa des médailles à cette occasion, comme dans toutes celles qui méritoient quelque célébrité. Cronslot est bâtie dans une isle du golfe de Finlande; & c'est-là que se tiennent les vaisseaux de guerre, qui ne sçauroient aborder à Pétersbourg, parce que les eaux y sont trop basses. Le château & la ville de Cronstadt ont été aussi fondés par le Czar, le premier en 1703, & la ville en 1721; il y a un port où l'on radoube les navires, & un grand canal qu'on met aisément à sec pour le même usage. Schlusselbourg, place forte, long-tems possédée par les Suédois, sous le nom de *Notebourg*, fut prise par Pierre le Grand, qui la nomma *ville de la clef*, Schlusselbourg, pour faire entendre qu'il la regardoit comme la clef de l'Ingrie, de la Livonie, & de la Finlande. Les Suédois, qui défendoient cette place, firent des actions inouïes de bravoure, & obtinrent, sur la brèche, la capitulation la plus honorable. Le Czar distribua des médailles d'or à ses officiers, récompensa tous les soldats; & pour relever, aux yeux de ses peu-

ples, l'éclat de ses moindres victoires il fit, à l'occasion de la prise de ce fort, une entrée triomphante dans Moscow.

Toute la côte de l'Ingrie, depuis Cronslot jusqu'à Pétersbourg, est bordée de maisons de campagne. Comme elles sont situées sur une élévation, elles ont une vue charmante. On y voit celles des Czars, & leurs jardins de plaisance. Il y en a dont les jets d'eau sont supérieurs à ceux de Versailles; & les bords de la Seine n'offrent rien de plus riant ni de plus agréable. A huit lieues de la ville, est le magnifique monastère de S. Alexandre. Pierre I le fonda en l'honneur d'un ancien Czar de Moscovie, honoré comme un saint, & dont les ossemens y furent transférés, avec beaucoup de pompe, de Volodimir, où ils étoient inhumés. Un autre monastère plus célèbre, est celui de la Trinité, qui est tout-à-la-fois un château fort & un couvent de moines. De larges fossés & des ramparts de brique, garnis d'artillerie, l'environnent de toutes parts. Dans les troubles qui agiterent les commencemens du règne de Pierre I, ce prince fut plus d'une fois obligé de s'y refugier, & y trouva sa sûreté, plus

encore par la force, que par la sainteté du lieu.

Dans la partie la plus septentrionale de la Russie Européenne, est le gouvernement d'Arcangel. Je compte, Madame, que je m'y rendrai le printems prochain, pour aller de-là dans la Laponie, l'Islande, le détroit de Davis, le Groënland; pays extrêmement froids, & où l'on ne voyage guère que dans le fort de l'été. Mon dessein est de passer l'hyver à Pétersbourg, pour y prendre les arrangemens convenables; en attendant, voici quelques observations générales, qui termineront mes remarques sur la Russie.

Dans cette vaste étendue de terrein qui embrasse le nord de l'Asie & de l'Europe, & s'étend depuis les frontieres de la Chine, jusqu'aux confins de la Pologne, vous concevez qu'il doit se trouver une grande différence de climats. Les provinces méridionales & le cœur du pays sont d'une chaleur modérée en été; & quoique couverts de neige, & continuellement glacés pendant l'hyver, cependant, lorsque l'air s'adoucit, les végétaux croissent avec une vîtesse incroyable. Plus la terre

a été enfermée ſous la neige, moins elle a perdu de ſa chaleur : auſſi produit-elle plus de bled, que les hommes & les beſtiaux n'en peuvent conſommer; & l'on n'entend parler ni de cherté ni de diſette. On n'en laboure même qu'autant qu'il en faut, pour nourrir les habitans; on voit des campagnes immenſes, où il ne croît que de l'herbe; encore néglige-t-on le plus ſouvent de la couper, parce que le bétail en a de reſte. On y mange d'aſſez bons fruits, & de toutes ſortes de légumes. Les melons ſont d'une groſſeur extraordinaire : ils pèſent juſqu'à quarante livres. Les payſans ont une adreſſe toute particuliere pour les cultiver. Ils font tremper la graine dans du lait de vache, ou du fumier de brebis, délayé avec de l'eau de citerne. Leurs couches, qui ont ſix pieds de profondeur, ſont faites de fumier de cheval, tel qu'on le tire de l'écurie. Ils les couvrent de terre, y enfoncent la graine fort avant, & ſe ſervent, comme nous, de cloches de verre, &c.

Parmi les fruits qui croiſſent dans cette partie de la Ruſſie, il y a une eſpece de pomme appellée *nalive*, qui

signifie *versèplein*, parce qu'elle est en effet toute pleine de jus. Son goût est aigrelet, & assez agréable. En mûrissant, elle devient si transparente, qu'on en peut compter les pépins. On a souvent essayé de transplanter ce fruit dans d'autres climats ; mais il dégénère & devient insipide. Comme les Russes aiment beaucoup l'ail, ils en cultivent par-tout où il en peut venir.

De grands lacs, des fleuves considérables, des rivieres qui sont presque toutes navigables, & quatre ou cinq mers, arrosent la Russie, & lui fournissent une multitude prodigieuse & variée de poisson. Le Volga parcourt un espace de plus de six cens lieues ; &, par les divers canaux qui y communiquent, on voyage, par eau, depuis Pétersbourg jusques dans la Perse ; & l'on commerce dans les quatre parties du monde. Par cette même communication, toutes les provinces de l'empire peuvent se donner des secours réciproques. Celles qui ont fait une récolte abondante, soulagent les pays où elle a été mauvaise ; &, dans un tems de calamité, la Russie se suffit à elle-même. Ses immenses forêts sont peuplées d'a-

nimaux, principalement de ceux dont on retire les plus belles fourrures. Les ours & les loups y font des ravages terribles, & rendent les chemins très-dangereux. L'hyver, ils entrent dans les maisons & enlèvent les bestiaux : les grandes routes en sont remplies; & les paysans ne s'en défendent, que par le moyen d'un bâton qu'ils attachent, & laissent traîner au bout d'une longue corde, à la queue de leurs traîneaux.

Les campagnes abondent en gibier, en gros bétail, en moutons, en chevaux. Les coqs de bruyere, les faisans, les gelinotes, les perdrix, les oies, les canards sauvages sont à très-grand marché. On y fait peu de cas des hérons, des cygnes, des grives, des cailles, des alouettes; les habitans ne prennent pas même la peine de les tuer. On trouve tant de miel & de cire dans les bois, qu'outre la quantité qu'en emploient les Moscovites, pour leurs cierges & leur hydromel, ils en vendent aux étrangers plus de vingt mille quintaux tous les ans. Mais leur principale richesse consiste en cuirs de bœufs, d'élans & de vaches, appellés *cuirs de Roussy*, ou

de Russie ; en pelleteries fines, en lin, en chanvre, en talc, en fer, en suif, en goudron, en mâts de navire, plus estimés que ceux de Norwège.

L'hyver est excessivement froid, même dans les provinces qui ne sont pas les plus septentrionales de l'empire. Si l'on en croit quelques personnes, on a vu, dans les grandes gelées, la terre s'entr'ouvrir, l'haleine tomber en petite neige, les crachats en glaçons, & beaucoup de gens perdre le nez & les oreilles.

On ne connoît guère, dans la partie du nord, que deux saisons, qui se succèdent assez rapidement. Dans le tems de la chaleur, la terre se hâte de produire ; & le bled n'est pas plutôt dans la terre, que le soleil, qui paroît dix-huit à vingt heures sur l'horizon, le fait germer, croître & mûrir : en moins de deux mois, on seme le grain, & l'on fait la moisson. Elle est, en général, peu abondante, parce que le pays est couvert de marais, de forêts & de montagnes. Le bled y est rare ; mais la grande quantité d'oiseaux, de bêtes sauvages, & de poisson, dédommage les peuples de ce que la terre leur refuse. Ils en trou-

vent aſſez pour ſe nourrir, ſe vêtir &
payer les impots.

La Ruſſie n'eſt pas peuplée à proportion de ſon étendue : à peine contient-elle vingt-quatre millions d'ames dont la plûpart ſont ſerfs. Le reſte comprend les nobles, les gens de guerre, les eccléſiaſtiques, les moines, les marchands, les Tartares Chrétiens, Mahométans & Payens. Les ſectaires dont je vous ai parlé, & qui ſont ici comme les Quakers en Angleterre, ſont au nombre d'environ vingt-deux mille, & payent une taxe plus forte que les autres ſujets.

Les Ruſſes ſe ſervent de monnoie d'or, d'argent & de cuivre, frappée au coin du prince. Il y a des piéces d'or, qui valent vingt-cinq & cinquante livres. Le rouble d'argent vaut cent de nos ſols : on en fait de dix ſols & de vingt-cinq. La monnoie de cuivre eſt d'un grand uſage dans le commerce ordinaire. Les poids & les meſures ſont fixés, & rendus uniformes, ainſi que les loix ; le prix des denrées néceſſaires eſt réglé, de même que tout ce qui regarde la ſûreté, le bon ordre & les facilités pour le commerce.

A Pétersbourg, Moſcow, &c, preſque toutes les rues ſont gardées jour & nuit, par des hommes que les ſeigneurs fourniſſent, & qui ne ſont armés que de bâtons. S'il arrive du déſordre, ils arrêtent le coupable, & le conduiſent devant le juge qui en ordonne ſuivant les circonſtances. Ces mêmes villes ſont éclairées la nuit par des lanternes, qui ſe mettent ſur des poteaux placés dans un même alignement devant les maiſons. Il y a encore cette commodité en Ruſſie, qu'on n'y eſt point interrompu perpétuellement, comme dans nos pays, par le ſon des cloches. Pour avertir le peuple de ſe rendre à l'office, on ne fait que tinter. Ce ſeroit un carillon inſupportable à Moſcow, où il y a un grand nombre d'égliſes, ſi toutes les cloches ſonnoient en branle.

Outre cette police particuliere, il y en a une générale, dont le chef, établi à Pétersbourg, eſt à la tête d'un tribunal qui veille au maintien de l'ordre, d'un bout de l'empire à l'autre.

On voit dans cette ville, ainſi qu'à Moſcow, des jardins publics, où les hommes & les femmes ſe promenent enſemble comme aux Thuileries. Ce ſont

les jardins du palais impérial, ornés, comme les nôtres, de statues de marbre & de jets-d'eau. Il y a des billards; on y entend de la musique; mais on n'y trouve point ou peu de rafraîchissemens. Les honnêtes gens s'y font suivre par leurs domestiques; ce qui rend ces promenades assez désagréables. Elles sont sur-tout fréquentées les jours de fêtes; & il y a des tems, où elles paroissent aussi brillantes qu'à Paris.

En hyver, les femmes de condition courrent les bals, font des parties de jeu, assistent aux assemblées & aux spectacles; car aujourd'hui, on trouve en Russie, des musiciens Italiens, François & Allemands: on y joue nos comédies, & des opéra comiques. Quelques-unes de ces mêmes femmes s'amusent à broder; mais, en général, elles sont paresseuses & indolentes. Celles des marchands ont soin de l'intérieur de la maison; les paysannes préparent la nourriture, gardent les enfans, & s'occupent à filer.

Par les sages réglemens du Czar Pierre, toutes les grandes villes sont aujourd'hui délivrées de cette foule odieuse & importune de mendians,

trop soufferte dans les autres états, & qui, aux dépens des autres hommes, traînent une vie misérable & honteuse, Autrefois ils enlevoient les enfans, leur rompoient les bras & les jambes, ou leur crevoient les yeux, & enterroient ceux qui ne pouvoient résister à cette cruelle opération. Ils exposoient aux yeux des passans, les autres malheureuses victimes de leur barbarie, pour exciter la commisération & tirer de l'argent des personnes compatissantes.

La Russie ne manque point d'hôpitaux pour les pauvres, pour les malades & pour les troupes de terre & de mer. Je vous ai dit que les drogues qu'on y emploie, se tirent de l'apothicairerie de Moscow, un des plus beaux, des plus riches & des plus utiles établissemens de l'Europe. Le bâtiment est vaste & élevé : d'un côté est la pharmacie ; de l'autre, l'appartement de celui qui y préside, & ses différens bureaux. Deux autres piéces servent de laboratoire & de bibliotheque, avec un cabinet d'histoire naturelle. Le président a sous lui divers officiers, qui sont eux-mêmes à la tête de plusieurs commis. Son pouvoir s'étendoit autre-

fois, jusqu'à faire punir de mort ceux qui étoient sous sa direction. Tous les médecins, chirurgiens, apothicaires & droguistes reçoivent leur salaire dans ces bureaux. Le nombre de ceux qui sont occupés au service de cette maison, est très-considérable.

D'après ce tableau général du gouvernement ancien & moderne de la Russie, vous devez conclure, Madame, que le renouvellement de cet empire, plus vaste que celui des Romains, plus étendu que celui d'Alexandre, est l'époque la plus mémorable de notre siécle. Un homme seul, dans l'espace de cinquante années, a policé un pays de deux mille lieues, presque inconnu jusqu'alors ; & pour opérer cette étonnante révolution, ce nouveau Législateur, plus sage, plus heureux, plus adroit que Thésée & Romulus, avec la patience de se passer de tout, a eu l'adresse de se servir de tout.

Je suis, &c.

A Pétersbourg, ce 21 Novembre 1767.

Fin du Tome VII.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Tome VII.

LETTRE LXXVII.

La Siberie.

LETTRE LXXVIII.

SUITE DE LA SIBERIE.

LETTRE LXXIX.

SUITE DE LA SIBERIE.

LETTRE LXXX.

SUITE DE LA SIBERIE.

LETTRE LXXXI.

SUITE DE LA SIBERIE.

LETTRE LXXXII.

LA NOUVELLE ZEMBLE.

LETTRE LXXXIII.

LA RUSSIE.

LETTRE LXXXIV.

Suite de la Russie.

LETTRE LXXXV.

SUITE DE LA RUSSIE.

LETTRE LXXXVI.

SUITE DE LA RUSSIE.

LETTRE LXXXVII.

SUITE DE LA RUSSIE.

LETTRE LXXXVIII.

SUITE DE LA RUSSIE.

Fin de la Table des Matieres.